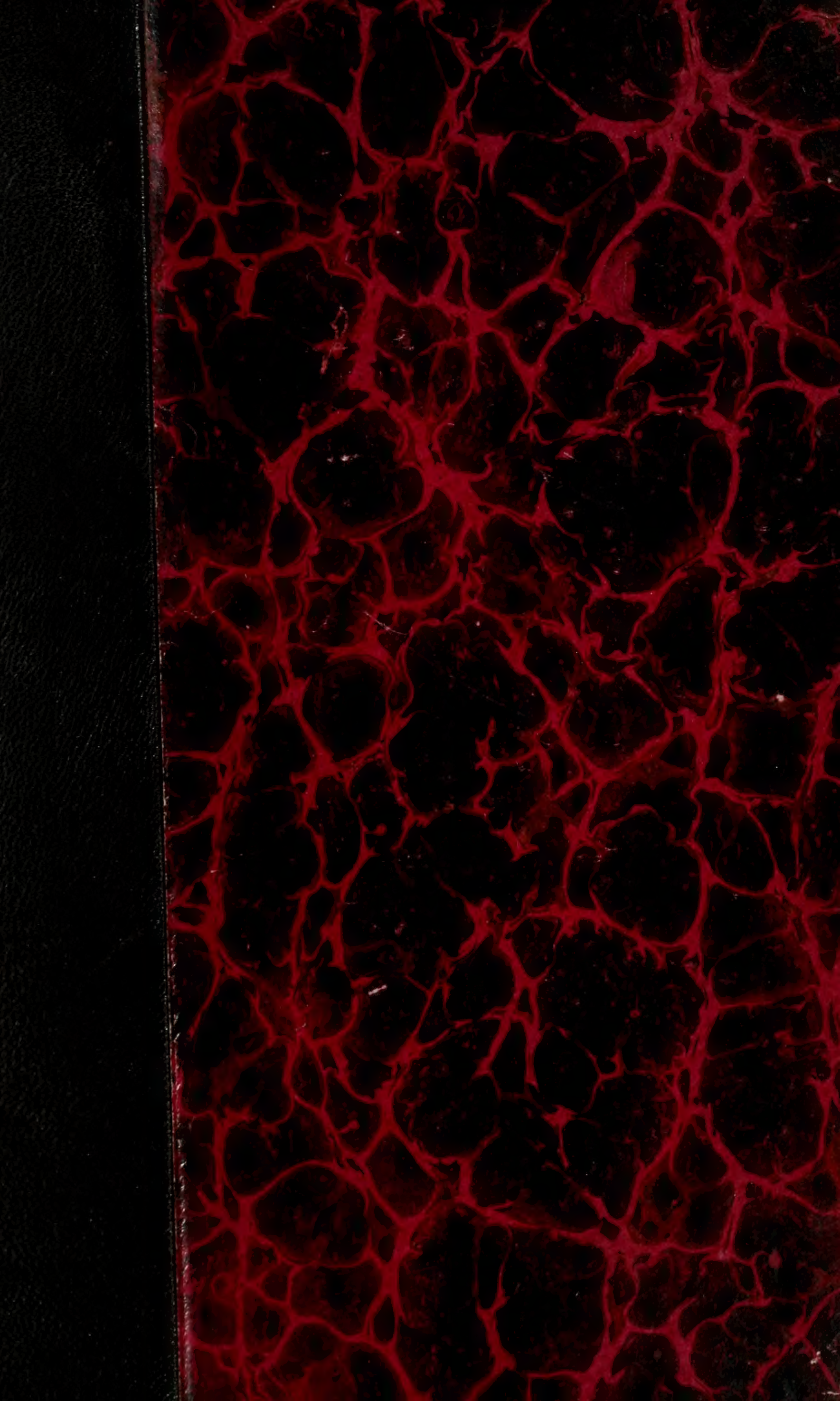
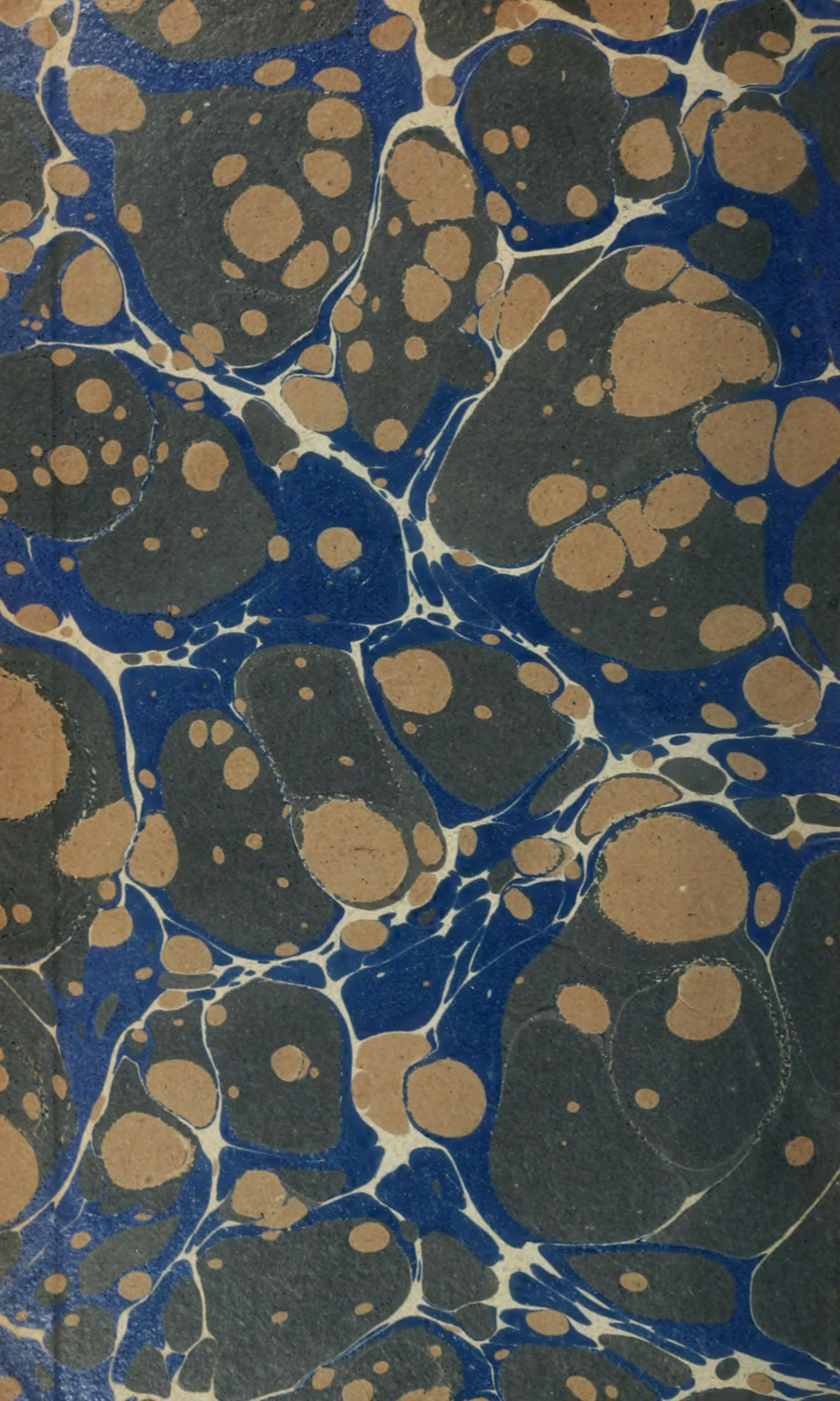
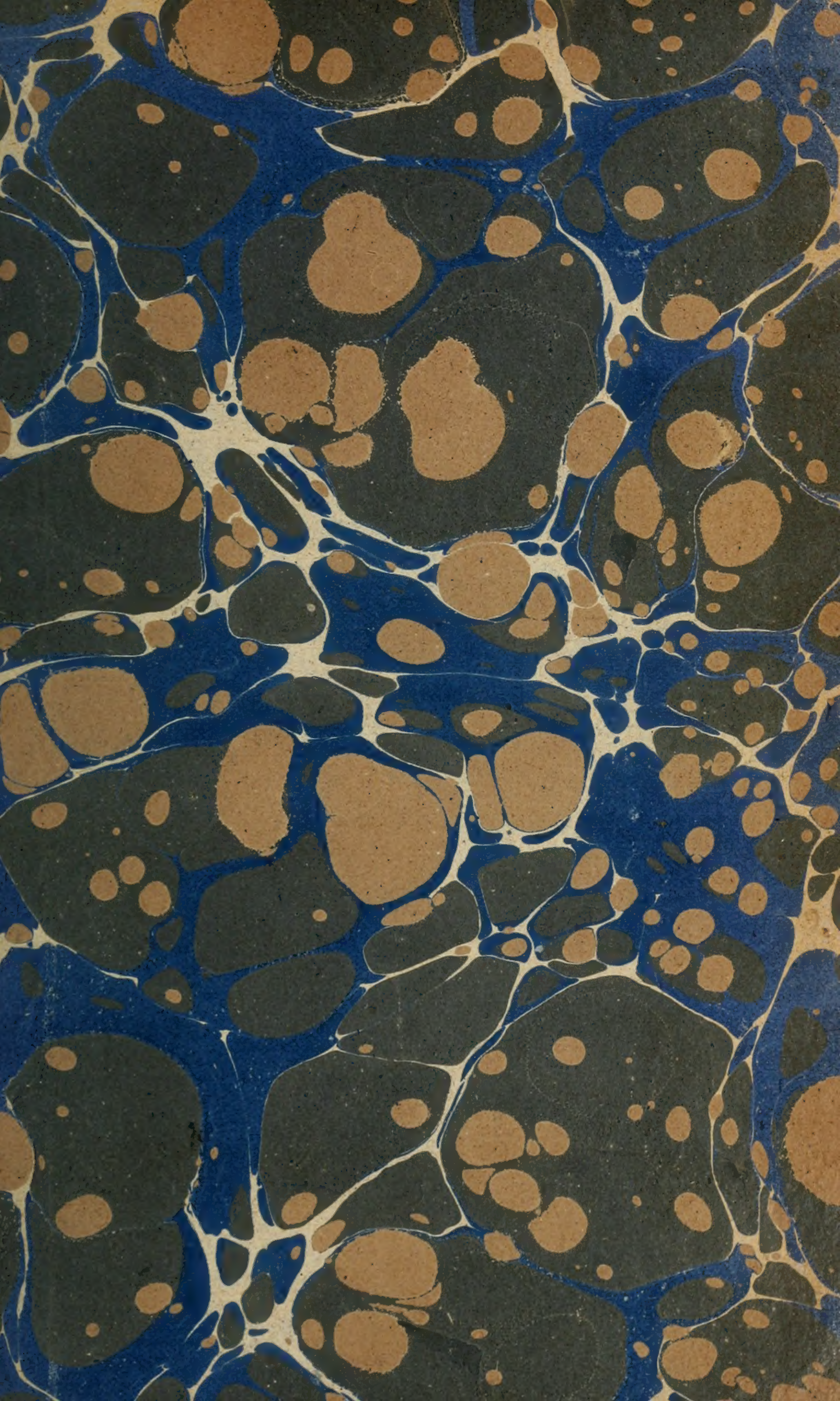






p. 247 xx



CORRESPONDANCE INÉDITE

ENTRE LAMENNAIS

ET LE BARON DE VITROLLES

IL A ÉTÉ TIRÉ

Trente exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 15 fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BARON DE VITROLLES

Mémoires et relations politiques, publiés par E. Forgues. 3 vol. in-8 à 7 fr. 50 le volume.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6

CORRESPONDANCE INÉDITE

ENTRE

LAMENNAIS

ET LE

BARON DE VITROLLES

PUBLIÉE, AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

PAR EUGÈNE FORGUES

1819-1853

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1886

INTRODUCTION

On a beaucoup écrit à propos de Lamennais, et dans des sens bien différents. Il a eu cette fortune, bonne ou mauvaise, mais toujours rare, de ne jamais rencontrer l'impartialité, cette autre forme de l'indifférence. Comme tous les hommes qui ont profondément remué leur siècle et divisé leurs contemporains, il a fait naître des discussions ardentes et infinies, qui se sont perpétuées jusqu'à nous, sans avoir presque rien perdu de la passion qui les animait à l'origine. Aujourd'hui même, après un demi-siècle écoulé, son nom évoque le souvenir contradictoire d'une double légende. Pour les uns, — ceux que la doctrine catholique a fait dociles, — il est l'objet d'une haine intime, que le temps n'a pas encore atténuée. Prêtre apostat, révolutionnaire dangereux, esprit faux et méchant, il partage avec les fauteurs de schismes l'exécration des convaincus et les anathèmes de l'Église. Son nom est synonyme d'orgueil et de trahison; et les services éclatants rendus par lui à la papauté, la hauteur incontestable de son génie, ne lui ont jamais valu d'indulgence. Les autres, au contraire, aisé-

ment satisfaits par l'adhésion que Lamennais avait donnée à certaines formes de gouvernement, en ont pris texte pour l'accabler d'un enthousiasme mérité à coup sûr, mais qui a le tort d'être irréfléchi le plus souvent et, par cela même, de porter à faux. Il ne faut voir là, d'ailleurs, que l'application d'une règle générale, commune aux uns comme aux autres. Il y a des gens qui se fâchent dès qu'on cesse d'être de leur avis ; il y en a aussi qui vous sont obligés, sans trop savoir pourquoi, de partager des opinions qu'ils ont adoptées sans les approfondir.

Lamennais eût également dédaigné pareil éloge et pareil blâme. Souverainement insoucieux de l'insulte comme de l'applaudissement, il allait devant lui, dans toute la rectitude de sa haute pensée, sans admettre qu'une influence extérieure, quelle qu'elle fût, pût le faire dévier du chemin qu'il s'était tracé. Vingt années de rancunes et de déchaînement ecclésiastiques n'ont pu lui arracher ni une riposte ni même une défense personnelle. Le livre des *Affaires de Rome*, le plus éloquent plaidoyer qui ait jamais été écrit, doit sa force et son énergie probante au silence hautain sous lequel l'auteur a étouffé les attaques passionnées de ses adversaires. Le mépris, quoi qu'on en ait dit, est une force ; souvent aussi c'est un droit, et la meilleure sauvegarde de la véritable dignité. Cette dignité, Lamennais en a fait preuve en suivant toujours, sans les discuter, les inspirations de sa conscience, le seul guide qu'il ait jamais reconnu, et en abandonnant à l'avenir le soin de juger sa vie en définitif et dernier ressort. Ce serait donc un contresens que de faire de nos jours œuvre d'apologiste à son égard, ou de critique étroit et

et dogmatique. Ce qu'il n'a pas voulu faire de son vivant, mieux vaut éviter de le faire après lui. La seule chose qu'il eût admise, c'est que, par un procédé nouveau, une sorte de photographie intellectuelle, on cherchât à rendre frappante et à répandre dans le public sa physionomie morale, avec la notion exacte de ce qu'il a voulu être et de ce qu'il a été. Il y a là une tâche délicate et difficile entre toutes, et prétendre la parfaire en quelques pages serait montrer plus de présomption que de bon sens. Je voudrais simplement réunir à cette place, en tête des lettres où Lamennais a le plus montré de lui-même, quelques matériaux utiles pour ceux qui, plus compétents, voudraient l'entreprendre un jour.

I

Et d'abord pour qui veut apprendre à le connaître, où faut-il chercher Lamennais? Car, parmi ses détracteurs, qui en ont fait une idole, personne ne s'est occupé de Lamennais pour lui-même. Son nom est attaché à quelques grandes idées, qui sont restées nouvelles même de nos jours où tout a l'air caduc ; il évoque le souvenir d'un puissant effort religieux et démocratique ; il rappelle, avec la persistance d'un refrain, certaines phrases nobles et poétiques, exprimant des sentiments grandioses dans une langue sans rivale. On a combattu ses idées, on a contrecarré ses efforts, on a dénigré son génie, mais nul n'a cherché l'homme sous l'adversaire. Il y a quelque chose de singulièrement caractéristique dans cet acharnement de l'ennemi à détruire d'abord l'idée, en laissant de côté celui qui s'en est fait le pro-

moteur. Cela veut tout au moins dire que l'idée est grande et l'homme convaincu. Mais cet amoindrissement d'une personnalité qui s'absorbe tout entière dans la cause défendue a bien ses inconvénients, quand il s'agit de reconstituer, dans toute sa vitalité, une aussi grande figure que celle de Lamennais. Où retrouver, en effet, les principaux traits qui la composent? Comment refaire après décès le portrait d'un être ondoyant, divers et fugitif? A quiconque l'essaye, Lamennais apparaît d'abord comme un de ces palimpsestes, dont les moines ignorants ont défiguré l'écriture, et dont les caractères incertains se déchiffrent à grand'peine sous le fatras qui les recouvre.

Sa vie publique est assez connue par ses actes, et elle offre cet avantage de ne cacher aucune arrière-pensée. Mais elle ne donne pas, à beaucoup près, la notion complète et exacte de ce qu'il a été. On n'y trouve guère que des résultats dont on n'a pas la clef, et dont les causes sont ailleurs. Quant à sa vie privée, au sens où nous l'entendons aujourd'hui (c'est-à-dire une vie un peu moins publique que l'autre), elle n'offre et ne peut offrir au gros des lecteurs qu'un bien mince intérêt. Il y manque, pour qu'elle soit attrayante, l'élément tout-puissant, la femme, qu'il n'a jamais connue, au moins autant par indifférence vraie que par suite de l'exquise faiblesse de son tempérament. Lamennais n'a eu qu'une maîtresse : l'Idée, qui est malheureuse-immortelle, et par conséquent en dehors de l'actualité dont s'alimentent nos chroniques. Les côtés purement matériels de la vie n'existaient guère pour lui. Personne n'eut à un moindre degré le sentiment du monde extérieur. Grand prêtre de la pensée, il s'enfermait rigou-

reusement avec elle dans son for intérieur, et s'il consentait à vivre, c'était pour pouvoir la traduire au dehors en formules hautaines. Il avait trop d'orgueil — et l'orgueil en ce sens est une vertu — pour chercher à s'accommoder aux événements environnants; et il n'avait pas assez de vanité pour revendiquer celles de ses idées qui influaient sur eux. Il ne cherchait jamais à en tirer honneur ou profit. Sa vie extérieure et quotidienne n'a donc laissé que peu de traces, et ne fournira jamais un grand luxe de matière aux biographes de l'avenir.

En revanche, pour quiconque s'intéresse aux problèmes de l'esprit, sa vie intime et morale offre une intensité exceptionnelle et présente un spectacle plein d'attrait et d'émotion. Le détachement même du monde que Lamennais pratiquait, d'accord avec les maximes de son *Imitation*, a contribué au développement fécond de son existence intellectuelle. La solitude et l'insouciance sont les meilleurs aiguillons au labeur de la pensée. Il a donc consacré tout son temps, sans en distraire la moindre partie, à la recherche ardente du vrai; et il a mis au service de cette recherche une faculté de travail abstrait décuplée par son mépris de la vie matérielle. Il y a dans cette concentration de toutes ses forces vives vers un but unique quelque chose de vraiment grand, surtout quand on songe au désintéressement absolu qui s'y joint et qui fait de Lamennais une nature cornélienne, de celles qui sont rares dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre, où la spéculation pure est remplacée le plus souvent par des spéculations d'un ordre moins innocent. Ce sont les phases diverses de cette recherche du vrai, les péripéties de cette lutte acharnée contre l'erreur et l'obscurité, qui constituent

à coup sûr le grand intérêt d'une vie comme celle de Lamennais. Les évolutions de sa pensée à la poursuite de la vérité composent en réalité l'histoire de l'homme même, et c'est là ce dont il importe avant tout de se rendre un compte exact en abordant l'étude de cette existence si complexe en apparence, et si simple au fond, quand on l'envisage à la lumière de sa grande intelligence.

C'est donc dans l'œuvre de Lamennais qu'il faut le chercher, si l'on veut apprendre à le connaître. Mais, d'autre part, quand il s'agit d'une œuvre aussi considérable que celle qu'il a laissée, le lecteur hésite et s'arrête incertain. Une vingtaine de lourds volumes, en langage métaphysique, ne sont pas chose facile à s'assimiler ; et il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir mener à bonne fin un travail aussi considérable. Pourtant, c'est là, et là surtout, que Lamennais a proclamé, dans sa forme définitive, le résultat de son labeur : là seulement on peut trouver, dans son développement logique et régulier, l'idée dirigeante de toute sa vie et la doctrine dont il s'est fait l'apôtre éloquent et convaincu. L'existence entière de Lamennais a été consacrée à la démonstration d'une grande thèse qui devait amener la fusion de deux ordres d'idées jusqu'alors distincts. Il a cherché à rénover, l'une par l'autre, la religion et la théorie sociale. Le socialisme chrétien, tel a été son mot d'ordre et, d'un bout à l'autre de son œuvre, depuis l'*Essai sur l'indifférence* jusqu'au *Projet de Constitution*, il y revient perpétuellement, avec la persistance d'une idée fixe. C'est là son but, comme son point de départ, et l'on peut dire, à cet égard, qu'il n'a jamais rien cédé du dogme qu'il s'était créé. Cet homme, en qui on a voulu personnifier l'esprit de changement et de variation, s'est

aheurté, au contraire, avec une ténacité infinie à cette grande et noble pensée dont il a toujours poursuivi le triomphe, sans hésitations ni vacillations, à travers des difficultés inouïes. Avant comme après les encycliques, il a cherché par tous les moyens en son pouvoir à la faire passer dans le domaine des faits ; il s'y est adonné tout entier, comme à la plus grave affaire de sa vie. Il a d'abord essayé d'associer à cette idée grandiose la royauté et la papauté, dépositaires des deux autorités temporelle et spirituelle. La première, inintelligente et faible, croula sans l'avoir compris. Lamennais alors, opiniâtrant ses efforts, voulut au moins s'assurer le concours de l'Église. Renié par ce second pouvoir, pour lequel il avait tant fait, et sur lequel il avait tant compté il ne voulut désormais d'autre appui que celui de cette démocratie même dont il cherchait le triomphe, et à laquelle il manquait, selon lui, un régulateur. Mais toujours, à chaque époque de sa carrière et de son œuvre, on retrouve l'expression ardente du grand principe socialiste et chrétien : l'amour du prochain, source nécessaire de la reconstitution et du bonheur de l'humanité. Là-dessus Lamennais n'a jamais varié, et il a fait de ce principe la pierre angulaire de tout son édifice[1].

Il va sans dire que Lamennais n'a pas réussi à renou-

1. « Ce n'est pas tout, il s'en faut, de renverser les oppresseurs ; éternellement il en renaîtra d'autres si l'on ne détruit, si l'on n'atténue au moins le principe même de l'oppression, et qu'à la place des causes du mal on ne mette une cause efficace de bien. Or toutes les causes du mal sont renfermées dans l'égoïsme, dans l'amour exclusif de soi, comme toute cause de bien l'est dans l'amour d'autrui et dans le dévouement que cet amour inspire.... *Qui n'aime pas son frère comme soi-même, celui-là, quelles que puissent être ses opinions spéculatives, a, en soi, un germe de tyrannie, et conséquemment de servitude.* » (*Affaires de Rome*, p. 3.)

veler le monde, comme il se l'était proposé, en prenant pour fondement du nouvel état de choses cette noble utopie. Comme tous les révolutionnaires, il était absolu, et il en aurait poursuivi l'application avec toute la rigueur logique qui le caractérisait dans le double domaine de la raison et du sentiment. Il était intraitable pour les moindres déviations que la société tolère, et aucun désaccord ne lui eût paru admissible entre la pensée et l'exécution. Loin de se donner à lui-même, comme l'ont prétendu ses adversaires, des démentis incessants, sa plus grande préoccupation a toujours été la parfaite adéquation de ses idées et de ses actes. Mais, comme tous les hommes chez lesquels l'équilibre a été rompu en faveur de la théorie abstraite, il manquait de souplesse et n'avait aucune notion dans l'ordre des choses pratiques. De là vient son erreur, erreur fatale, et qu'il ne pouvait pas plus éviter qu'on ne pouvait la lui épargner. Croyant à ce qu'il démontrait et sentait si fortement, il s'imaginait faire partager à des esprits plus terre à terre et conservateurs d'instinct sa croyance et sa passion pour le bien d'autrui. Il eût voulu introduire la révolution dans l'Église et par l'Église. Mais vouloir mettre l'Église en œuvre au profit d'une nouvelle théorie sociale, c'était vouloir associer un germe fécond à un élément de stérilité funeste. On peut, à la rigueur, galvaniser un cadavre ; on ne le ressuscite pas. Dès lors Lamennais était condamné à se séparer de l'Église, où il n'eût jamais dû entrer, et où il n'était entré du reste qu'à contre-cœur, après bien des hésitations, bien des incertitudes, comme s'il eût pressenti qu'un jour viendrait où la soutane serait pour lui comme une tunique de Nessus.

Telle est, sous une forme nécessairement trop brève l'idée fondamentale de la doctrine de Lamennais, doctrine toute de charité et de philanthropie. Faut-il lui en vouloir, désormais, s'il a espéré qu'on lui pardonnerait quelque chose parce qu'il avait beaucoup aimé? Cette charité noblement chrétienne l'a inspiré toute sa vie, elle éclate, à chaque page de ses ouvrages avec une intensité qu'augmente encore la valeur de son style. Et pourtant, là encore, nous n'avons qu'une expression de Lamennais, nous ne l'avons pas tout entier. Nous voyons le but qu'il cherchait à atteindre; nous pouvons deviner dans quelle mesure il y est arrivé, dans quelle proportion il a échoué; nous ne savons ni le comment ni le pourquoi de ses succès et de ses échecs. Nous avons ses idées; nous n'avons pas encore leur histoire. Elle existe cependant cette histoire; elle a été écrite, au jour le jour, par Lamennais lui-même, dans les remarquables lettres qu'il écrivait si volontiers à ses amis, et dont une partie a déjà été publiée, après sa mort, par les soins de son exécuteur testamentaire.

Pour ma part, si jamais je me trouvais dans des circonstances telles qu'il fût nécessaire de faire choix parmi l'œuvre si harmonieuse de Lamennais, je serais, à coup sûr, dans un embarras extrême. Puis, après un triage indiqué par la nature même de certains de ses écrits, je céderais — bien à contre-cœur — les parties de son travail qui sont le plus nettement secondaires, ou, pour mieux parler, les moins significatives. Je ne conserverais d'abord que l'*Essai sur l'indifférence*, l'*Esquisse d'une philosophie*, les *Paroles d'un croyant*, les *Affaires de Rome*, les *Discussions critiques*, et la *Correspondance*. Si le sort, plus rigoureux, m'obligeait

encore une fois à restreindre l'étendue de mes préférences, je céderais l'*Essai* plutôt que l'*Esquisse*, et les *Paroles d'un Croyant* plutôt que les *Affaires de Rome;* mais je sauverais avant tout les *Discussions* et la *Correspondance*. Si enfin j'en étais réduit à ne garder de Lamennais qu'une fraction déterminée, équivalente à deux volumes, je ne me déciderais qu'après bien des hésitations, avec des remords infinis. J'en demanderais pardon peut-être comme d'une faute, mais malgré tous mes scrupules, c'est encore la *Correspondance* que je m'attacherais à préserver du naufrage. Et il se pourrait bien qu'un jour le temps, qui, mieux que nous, est juge souverain en ces matières, me donnât définitivement raison, et que la correspondance de Lamennais fût appelée à survivre seule, quand le reste de son œuvre aura disparu sous l'effort des années.

C'est qu'en effet cette correspondance, même incomplète et mutilée comme elle l'a été lors de sa première publication, est indispensable pour qui veut connaître la marche et l'évolution des idées du grand écrivain, ou pour mieux dire, de son idée. C'est là seulement qu'on peut la suivre pas à pas, depuis son origine jusqu'à son entier développement, se modifiant selon l'interlocuteur auquel s'adresse Lamennais, et successivement mise à la portée de ces diverses intelligences. Dans ces deux volumes, elle s'explique et s'éclaire de toutes les lumières de son cœur. Pour la bien comprendre et s'en pénétrer intimement, c'est encore là qu'il faut aller la chercher, simple et dégagée de tout appareil métaphysique, dans un de ces entretiens pleins de charme où Lamennais se livrait tout entier. D'ailleurs, indépendamment de la haute valeur morale de ces lettres, et

pour ne s'attacher qu'à l'attrait purement littéraire, on y trouve encore le meilleur de Lamennais. Il y a là des pages ravissantes, égales à ce qu'il a jamais fait de mieux. L'art de l'épistolier s'y est à vrai dire renouvelé, en s'épurant. Nulle part Lamennais n'a manié avec autant de souplesse son prestigieux langage, nulle part il n'a mieux révélé la qualité maîtresse de son style : la parfaite concordance entre la pensée et l'expression; l'aisance merveilleuse avec laquelle le mot juste coule naturellement de sa plume facile. Et qu'on ne croie pas à de simples coquetteries d'esprit, à la recherche ou à la séduction, telle que l'entendent et la pratiquent les derniers écrivains de ce genre de littérature que notre époque ait conservés. Lamennais n'avait pas le don de la plaisanterie inoffensive, de la gaieté vide et sans but; le drôle chez lui tournait au terrible, et ne tardait guère à devenir de l'ironie ou même du sarcasme. Il ne savait pas rire pour le plaisir de rire, et prenait volontiers au sérieux les hommes et les choses. Il eût dédaigné les allures frivoles de nos philosophes de salon, habitués des ruelles à la mode, plus semblables aux abbés de cour du siècle dernier qu'aux penseurs du nôtre. Ce qu'on fera bien, en conséquence, de demander à ses lettres, c'est le commentaire aisé de tous ses autres écrits, la glose naturelle et nécessaire, sans laquelle, dans bien des cas, on trouvera le texte incompréhensible et comme enfumé des obscurités de l'âge scolastique.

Jusqu'à ce jour, la *Correspondance* de Lamennais est restée incomplète, les prétentions de sa famille en ayant empêché la publication générale. On peut déjà, à coup sûr, en tirer un immense parti, surtout en se donnant

la peine d'étudier la série la plus étendue de ces lettres. celles qui sont adressées à la famille de Senfft-Pilsach. C'est là qu'on peut le mieux suivre dans son développement la grande pensée à la fois socialiste et chrétienne de leur auteur. Mais parmi les lettres restées inédites se trouve peut-être la partie la plus intéressante de cette correspondance, et celle qui certainement offre le plus d'attrait. Les véritables amis que Lamennais conserva, sa vie durant, furent excessivement rares. A peine en citerait-on trois ou quatre qui ne se soient pas heurtés tôt ou tard à un des angles qu'offrait le caractère un peu rude du « solitaire de La Chenaie, » ou qui ne l'aient pas renié au moment décisif de sa vie, avec plus d'habileté que de courage et de dévouement. Parmi ces trois ou quatre noms, il en est un qui tient le premier rang et que quelques-uns de nos lecteurs connaissent déjà : c'est celui du baron de Vitrolles. Lié dès le début avec Lamennais, il a toujours gardé pour lui une profonde affection pleinement réciproque d'ailleurs, qui survécut à toutes les divergences de l'existence et que la mort seule devait interrompre. Pendant toute la durée de ces longues et intimes relations, les deux amis ont échangé un nombre considérable de lettres, qui embrassent, dans une synthèse aussi intéressante qu'imprévue, la moitié de notre époque tourmentée. C'est là qu'on trouvera le véritable Lamennais, le Lamennais *inconnu*.

II

On s'est souvent demandé le pourquoi de cette amitié qui, pendant plus de cinquante ans, a uni deux hommes

aussi dissemblables en apparence. On a voulu y voir je ne sais quelle arrière-pensée, des calculs ténébreux, des prévoyances et des précautions. La vérité est que très probablement les deux amis sont restés tels en raison même de la différence de leurs opinions. N'ayant ensemble que peu de points de contact, ils ne risquaient guère de se froisser ou de se blesser. Peut-être aussi, chez l'un comme chez l'autre, chez le monarchiste vieilli comme chez l'audacieux novateur, un sentiment particulier était né, qui faisait le plus grand honneur à leurs facultés aimantes. Leur liaison datait de la fondation du *Conservateur*, à la direction duquel M. de Vitrolles, comme ami personnel du comte d'Artois et membre de la droite radicale, avait pris une part très active[1]. A cette époque, le baron de Vitrolles était un des grands noms de l'État; son influence, exagérée d'ailleurs par le parti libéral, passait pour redoutable. Entre le jeune prêtre à ses débuts et l'éminent politique, les relations devaient être forcément inégales; mais M. de Vitrolles, avec la supériorité vraie d'une âme bien née, s'attacha de tout son pouvoir à supprimer cette inégalité et à ménager jusque dans ses excès la susceptibilité un peu farouche du jeune ecclésiastique breton. Lamennais avait certainement trop de perspicacité pour ne pas s'en apercevoir, et trop de noblesse pour ne pas en être reconnaissant. Plus tard, les choses changèrent singulièrement; l'auteur des *Paroles d'un Croyant* prit, aux yeux du public, plus d'importance que l'homme d'État en disgrâce; et l'on peut dire qu'alors, dans ses relations avec M. de Vitrolles, la balance

1. Voy. les *Mémoires du baron de Vitrolles*, t. III, p. 280 et suiv.

pencha de son côté. Mais à son tour Lamennais s'efforça de ne laisser subsister aucune trace de ce renversement des choses, et sut conserver, vis-à-vis du baron, certaines déférences que celui-ci pouvait se croire dues. En somme, et c'est là un spectacle touchant, d'un côté comme de l'autre, l'affection se compliquait d'un sentiment de commisération, imperceptible sans doute, mais qui n'en servait pas moins à écarter les piques d'amour-propre que des esprits moins élevés auraient assurément développées.

L'habitude aussi, — cette grande puissance si méconnue, — jouait son rôle dans l'intimité des deux amis. Chaque semaine depuis un temps immémorial, ces deux hommes se retrouvaient régulièrement dans l'appartement que M. de Vitrolles garda si longtemps au coin de la rue Saint-Lazare et de la rue la Rochefoucauld. Presque toujours, Lamennais y venait déjeuner, en vertu d'une sorte de pacte entre lui et son hôte. Il y avait là une espèce d'assujettissement auquel, de nos jours, bien peu de gens se soumettraient, et Lamennais lui-même était parfois tenté de se révolter, d'invoquer sa mauvaise santé, ses travaux interrompus, ses habitudes casanières... Le baron alors, avec son tact merveilleux et sa diplomatie rusée, s'appliquait à calmer l'humeur un peu rude de son ami : avec des précautions infinies, il l'adoucissait et le matait, comme on fait d'un chat récalcitrant, et finissait par transformer son invité, un peu maussade à l'arrivée, en un causeur aimable et souriant.

C'était chose charmante, à n'en pas douter, que le tête-à-tête de ces deux hommes, dont chacun avait dans son genre, une supériorité indiscutable. Un témoin de

leurs entretiens, l'ami commun des deux amis devenu depuis le légataire de leurs travaux, et qui avait le rare privilège d'assister à leurs longues causeries, a laissé de l'un et de l'autre un portrait définitif, qu'on retrouvera avec plaisir à cette place :

Le premier était un des types les plus complets de ce qu'on est convenu d'appeler par excellence l'homme du monde. Il avait réparé par beaucoup d'études, poursuivies avec une singulière ténacité, les vices d'une première éducation que l'orage révolutionnaire était venu interrompre. L'aptitude générale et la souplesse de son intelligence lui permettaient de s'appliquer presque à toute chose. Il le sentait et se plaisait, comme exercice de l'esprit, aux entreprises les plus diverses, aux travaux les plus étrangers l'un à l'autre. Il eût voulu tout connaître et tout approfondir..... Par delà les systèmes philosophiques de l'Allemagne, par delà Kant, Hegel et Schelling, il était allé chercher Swedenborg et Jacob Bœhm pour leur demander le dernier mot du mysticisme et, de son commerce avec eux, il avait gardé une grande curiosité pour les phénomènes les moins expliqués de notre énigmatique existence, une facilité de croire à laquelle la sûreté de son jugement faisait seule un contrepoids suffisant. Jeté, tout à fait à l'improviste, dans les tourbillons les plus impétueux et les dédales les plus compliqués de la politique, il s'était trouvé non pas seulement égal, mais supérieur à son rôle. Et ce fut cette supériorité même qui, inspirant aux esprits communs une méfiance d'instinct, aux gens d'élite, ses rivaux, une jalousie mieux raisonnée, le mit en dehors des combinaisons qui lui eussent permis de prendre tout son essor. Métaphysicien, homme d'État, je l'ai vu émerveiller des banquiers en leur exposant les idées qui l'avaient conduit à essayer la réforme universelle du système de crédit encore en vigueur, et auquel tant de reproches sont chaque jour adressés. De sa vie de soldat, M. de Vitrolles avait gardé un courage chevaleresque, dont il donna la preuve la plus éclatante quand, après le retour de l'île d'Elbe, il alla dans Toulouse constituer et

maintenir, en face de l'Empereur partout ailleurs reconnu, un gouvernement royal. Des longues années qu'il avait passées dans ses domaines, il lui était resté un sentiment très net des instincts du peuple, une simplicité, une bonhomie d'accueil qui lui gagnait, immédiatement, le bon vouloir des « petits, » rebelles d'ordinaire à la condescendance des grands. Le libéralisme de cet *ultra* confondait ceux qui le rencontraient pour la première fois. Sa tolérance inattendue déconcertait les partis pris, les opinions préconçues sur son compte. Son parti, collectivement parlant, ne le comprenait pas, et cette tolérance généreuse est très certainement une des raisons qui ont entravé la carrière politique de M. de Vitrolles.... Sur ce fonds sérieux, il faut répandre à profusion les agréments extérieurs, les saillies de l'esprit, la courtoisie finement nuancée, les égards caressants et la grâce madrigalesque de la galanterie d'autrefois, le goût de l'anecdote bien dite et de l'épigramme ailée. On le regrette encore dans les salons où il portait un dernier écho, un dernier parfum de la société polie, les notions du savoir-vivre, — une science qui se perd [1].

En regard de ce portrait, plantez comme pendant celui de Lamennais. Rien qu'au physique, le contraste est frappant. En face du gentilhomme élégant et soigné, gracieux de sa personne, noble et aisé dans ses manières, avec l'assurance naturelle à un esprit qui s'équilibre parfaitement dans un corps doué de toutes les énergies, Lamennais, petit, grêle et chétif, avec une tête énorme et disparate, dans laquelle semblait s'être concentrée toute sa vitalité, un cerveau hypertrophié qui avait accaparé toute la puissance des autres fonctions physiques, une voix faible, des manières embarrassées et contraintes, une laideur immense [2], à peine éclairée

1. E.-D. Forgues, *Notes et Souvenirs*, en tête de la *Correspondance de Lamennais*. Paris, Didier, 1863, in-8.

2. L'aveu de cette laideur, quoi qu'on en ait dit, ne coûtait guère

par la beauté d'un regard où la myopie mettait des douceurs trompeuses. Et pourtant, à les voir ensemble, on comprend comment l'un des deux êtres n'excluait pas l'autre, comment ils ont pu se connaître et s'aimer.

Né plus tard que son ami, bien plus tard encore il s'était mêlé à la vie active, et, sur cette plage tumultueuse, il avait débarqué à l'âge de trente-cinq ans (en 1817) dans les conditions d'isolement relatif qu'impliquent les devoirs austères du prêtre et les travaux obstinés de l'écrivain. Pas de jeunesse mondaine, nul commerce avec les femmes; au fond de la Bretagne, à l'ombre des chênes, parmi les livres, sous le regard jaloux d'un frère aîné, il avait, pour ainsi dire, vieilli. La science ne lui manquait certes pas; mais l'expérience, en revanche, où l'aurait-il prise? M. de Vitrolles avait vécu de la vie des camps et de la vie des cours... En fait d'expérience, que lui manquait-il? Lamennais n'en avait qu'une, celle des idées et des systèmes. Il ne croyait guère qu'à ce qui ne se voit pas. Le monde réel ou du moins celui que nos sens perçoivent comme tel, il l'ignorait, ne s'arrêtait guère à ce qu'on lui en montrait, et n'en était positivement affecté que par ce qui choque, attriste, indigne les nobles natures comme la sienne. De temps en temps, il s'arrêtait curieux, étonné, devant son ami, et s'émerveillait de cette sagesse tout humaine, revenue de tant d'illusions, mûrie par tant de revers, plus résistante parce qu'elle était plus souple, plus indulgente parce qu'elle avait plus souvent failli, accordant moins d'autorité à l'idée pure parce qu'elle s'était plus fréquemment mise en rapport avec les hommes... M. de Vitrolles, à son tour, se lassait à peine de voir fonctionner sous ses yeux un si merveilleux appareil métaphysique, il en étudiait avec un intérêt soutenu, un zèle affectueux, le jeu singulier. Il s'étonnait de tant de puissance et

à Lamennais. Mon père reçut un jour un billet de lui ainsi conçu : « Mon cher ami, j'ai un pauvre qui vient d'entrer dans ma redingote, mais il ne peut pas entrer dans mon pantalon. Ayez l'obligeance de m'envoyer un des vôtres par le porteur de ce billet. »

de pénétration, unies à tant d'ignorance et de naïveté comme enfantines. D'ailleurs, entre tant et tant d'hommes qu'il avait évalués et pour ainsi dire pesés dans sa main exercée, il n'avait jamais rencontré plus fière indépendance, désintéressement plus complet, sincérité de meilleur aloi [1].

Entre ces deux hommes, une fois définitivement unis, l'intimité devait aller loin. De fait, elle fut sans bornes. Sans s'aimer tout à fait de même, ils s'aimèrent autant. M. de Vitrolles, naturellement plus réservé, se livrait peut-être moins, et mettait moins d'abandon dans ses relations avec son ami. Lamennais, au contraire avec l'expansion naturelle aux esprits que leur manière de vivre tient ordinairement fermés, se laissait aller pleinement aux charmes d'une confiance réciproque du reste. M. de Vitrolles, au fond, était plus diplomate qu'affectueux, et Lamennais plus affectueux qu'habile. Mais, en réalité, l'échange de leurs idées se faisait entre eux sans restriction, et sans que l'un ou l'autre se crût le droit de garder pour lui seul une partie, quelque minime qu'elle fût, de ses opinions ou de ses sentiments. Ils en étaient arrivés à ce degré de l'amitié où l'on pense tout haut, pour ainsi dire.

On pourra juger, du reste, par deux faits, de l'étendue de cette intimité. Parmi les plus anciens amis de Lamennais, ceux qui l'avaient connu à ses débuts aussi bien que dans la seconde partie de sa vie, pas un n'avait conservé le droit et l'autorité de lui faire les moindres représentations sur sa conduite vis-à-vis de l'Eglise. C'était là un terrain brûlant, sur lequel personne n'osait s'aventurer. Et même après que les années eurent

1. *Notes et Souvenirs*, déjà cités.

adouci l'amertume de cette grande séparation, nul n'eût osé risquer d'en évoquer avec la moindre insistance le pénible souvenir. On sait d'ailleurs que, sur ce chapitre, Lamennais fut inébranlable jusqu'à la fin, et que sa mort même en a été le témoignage évident. Seul M. de Vitrolles osait de temps à autre revenir sur le fait accompli. Il le faisait avec son tact souverain, par voie d'allusion discrète ; mais il le faisait néanmoins ; on en aura la preuve par le passage suivant d'une lettre adressée à Lamennais ; cette lettre n'est pas datée, mais elle porte avec elle la désignation suffisante de l'époque à laquelle elle a été écrite ; elle est de la fin de mars 1835 :

De l'oubli, de la négligence pour vous, mon bon ami? Jamais. Vous m'avez appris un genre de peines que d'autres amitiés ne m'avaient pas donné. Mais je sépare ce cœur qui reste de cet esprit qui marche toujours. C'est là votre mal, mon pauvre ami; c'est là votre condamnation. Je ne sais en vérité pour quels péchés il a été dit de votre esprit, comme au Juif errant : « Tu ne t'arrêteras jamais ! » Est-il aussi écrit dans l'histoire de ce pauvre homme qu'il ne doit jamais repasser sur le chemin qu'il a déjà parcouru? Ce serait bien plus fâcheux, car il trouverait sur ces routes des hôtelleries à lui bien connues et où il serait reçu comme un vieil ami...

A cette insinuation tout affectueuse, Lamennais répond en ces termes :

La Chenaie, 10 avril 1835.

Vous m'avez fait sourire, mon bon ami, avec votre comparaison du Juif errant. Mais trouveriez-vous donc si désagréable de savoir tout ce qu'a dû apprendre cet illustre personnage dans ses longues et continuelles pérégrinations? Et pensez-vous qu'après avoir vu les siècles et les empires pas-

ser devant lui, il dût voir et juger les choses comme nous le voyons et les jugeons? Eh bien, nous sommes tous plus ou moins le Juif errant et vous aussi vous l'êtes; et toute la différence, c'est que nous marchons depuis une cinquantaine d'années seulement, tandis qu'il marche, lui, depuis l'an 33 de notre ère. Si vous pouviez vous représenter les innombrables modifications que l'expérience et le cours des choses ont fait subir à votre esprit, à vos idées, à vos opinions, vous en seriez surpris, et cependant rien de plus naturel. Ce n'est pas là varier, c'est croître, c'est vieillir même, si vous voulez; mais vous n'êtes pas plus maître de pouvoir arrêter en un point quelconque de sa durée votre intelligence que votre corps. Et ce qui est vrai pour vous comme pour les autres hommes, est vrai aussi des peuples, est vrai du genre humain tout entier...

On le voit, M. de Vitrolles avait, vis-à-vis de Lamennais, le droit de tenir un langage que celui-ci n'eût concédé à personne d'autre, à coup sûr; et l'on voit aussi que s'il usait de ce privilège, c'était avec une sollicitude touchante et un vif désir d'être utile à son « vieil ami. » Mais les ménagements qu'il gardait vis-à-vis de Lamennais, et que celui-ci lui rendait à son tour, n'empêchaient ni l'un ni l'autre de maintenir fermement sa foi et ses opinions. La vérité est que l'estime et l'affection avaient fait naître entre eux une confiance illimitée, dont Lamennais du reste a donné la meilleure preuve, lorsque, voulant faire constater nettement son refus d'accepter ce qu'une ironie singulière a baptisé « les secours de la religion, » il fit directement appel au témoignage de M. de Vitrolles, sachant que son attente ne serait pas trompée.

L'autre fait que j'invoquais tout à l'heure à l'appui de cette intimité dont je parle, est d'une nature plus délicate.

Il ne faudrait pas croire que, dans les entretiens si fréquents de M. de Vitrolles et de Lamennais, il ne fût jamais question que de métaphysique et d'idées abstraites. Ils s'en occupaient assurément, et même fort souvent. Mais la philosophie pure ne fournissait pas à elle seule la matière de ces longues causeries incessamment renouvelées. L'esprit ne se nourrit pas seulement d'abstractions, mais encore et surtout de distractions. D'ailleurs, M. de Vitrolles connaissait à fond tous les secrets de ce grand art de la conversation, dont nous avons perdu à la fois la pratique et le respect. Il était d'une époque où savoir causer était presque savoir vivre. « Vous n'ignorez pas, dit-il dans la lettre déjà citée plus haut, que, de mon temps, tout se résumait en conversations, et c'était dans les salons qu'un homme était jugé en dernier ressort. Il me paraît qu'il y a aujourd'hui beaucoup de voies d'appel, et cela vaut peut-être mieux. » — Peut-être serait-on tenté, de nos jours, d'affirmer le contraire. Mais ce qui est certain, c'est que M. de Vitrolles avait gardé, de l'époque dont il parle, tous les talents d'un causeur accompli. Sa parole alerte et vive effleurait tous les sujets, sans jamais s'y trop arrêter, de peur de les épuiser. Il avait en horreur le pédantisme, et ne parlait jamais *ex professo*, comme ces orateurs impitoyables qui transforment en tribune la cheminée d'un salon et absorbent toute une soirée dans le développement de leurs théories saugrenues. Sa causerie spirituelle, infiniment variée, s'adaptait merveilleusement à chacun de ses auditeurs, dont la part individuelle était faite d'avance. M. de Vitrolles ne savait pas seulement causer, il savait faire causer, ce qui est encore plus rare. Il eût tiré d'un portefaix

des raisonnements ingénieux et des aperçus pleins de nouveauté. Il avait enfin le grand art de tout dire, qui lui permettait de tout oser; et plus d'une fois on ne s'apercevait de la hardiesse d'une anecdote qu'après en avoir longuement savouré le sel. A cet égard même, il avait pour la plaisanterie parfois un peu décolletée du siècle dernier, pour l'impertinence aimablement voilée, un goût dont personne, même parmi les plus rigides, n'eût pu songer à se formaliser. La délicatesse de ses railleries sur ce sujet lui permettait d'en poursuivre Lamennais lui-même, dont l'extérieur chétif suffisait seul à exclure toute idée de galanterie, et dont l'austérité bien connue sur ce point n'a jamais été mise en doute par personne.

Un jour entre autres, — c'était après un des déjeuners de la rue Saint-Lazare, où les deux amis se retrouvaient si souvent, — M. de Vitrolles rappelait, pour s'en moquer, les bruits ineptes qu'un propriétaire voisin de Nohant avait fait courir sur le compte de George Sand et de Lamennais. A en croire cet émule de Mirecourt, Lamennais avait été vu, sur la terrasse de Nohant, en robe de chambre orientale, avec des babouches et une calotte grecque, passant ses journées à fumer un narghileh, en compagnie de l'auteur de *Lélia*. Après avoir bien ri de l'absurdité de cette invention, le baron reprenait tout à coup le ton plus familier de l'homme à bonnes fortunes.

— Voyons, l'abbé, s'écriait-il, il est impossible cependant qu'à un moment donné de votre vie vous n'ayez pas excité, dans un cœur de femme, quelque violente passion !

— Je vous assure que non, répondait Lamennais,

prenant au sérieux la boutade de l'ancien courtisan de Charles X.

— C'est impossible, vous dis-je. Voyons, cherchez bien...

— Mais non, je vous assure. Je ne me souviens de rien de semblable... Ah! pourtant, je me rappelle qu'un soir j'étais chez madame C*** qui s'apprêtait à sortir pour aller à un bal. On était en train de la coiffer. Elle m'appela près d'elle et me dit : « Voyez donc mes cheveux, comme ils sont lourds et doux. » C'est tout ce dont j'ai gardé le souvenir. Et, — ajoutait Lamennais avec une candeur inimitable et sublime, — *je n'en ai pas tiré parti...*

Entre deux amis de cette trempe, lorsqu'ils étaient séparés, la correspondance devenait une nécessité, et une nécessité fréquente. Aussi se poursuivait-elle constamment et régulièrement, dans des proportions un peu différentes. Lamennais écrivait plus souvent que M. de Vitrolles, et ses formules étaient généralement plus affectueuses. Mais, chez l'un comme chez l'autre, se retrouve toujours cette complète liberté d'allures qui faisait le fond et le charme de toutes leurs relations. L'attrait de ces lettres est immense et surtout infiniment varié. Ils s'écrivaient non seulement pour s'informer l'un de l'autre, mais encore pour se distraire; et rien n'est plus curieux que de voir Lamennais s'attacher à flatter les penchants et les goûts de M. de Vitrolles. Celui-ci avait conservé du siècle précédent le goût des anecdotes du jour, des indiscrétions spirituelles, des scandales du monde dévoilés avec finesse et mordant: et Lamennais, cédant aux curiosités de son ami, s'empressait de lui raconter, avec des raille-

ries souvent piquantes, ce qu'on appellerait aujourd'hui les *potins* du monde politique et littéraire où les événements l'avaient jeté. L'ironie domine dans ces notes révélatrices où le côté comique n'est jamais le seul élément du rire; souvent même le trait est amer et féroce. Lamennais était un rigoriste en matière d'honnêteté; mis en présence des vices ou même des travers mondains, il s'indignait volontiers et prenait au tragique les petites vilenies dont nos philosophes modernes, plus indulgents, se contentent de sourire. En pareil cas, il allait droit au sarcasme, et le plus souvent il emportait la pièce. J'ai dû à cet égard faire certaines réserves et supprimer certains passages trop durs, qui, aujourd'hui encore, auraient pu blesser les survivants de la génération contemporaine de Lamennais. Mais telle qu'elle est, sans s'arrêter à ces diminutions, d'ailleurs assez rares et sans importance pour la plupart, cette correspondance des deux amis offre encore un intérêt réel et soutenu.

C'est là, en effet, qu'on trouvera, comme je l'ai déjà dit, Lamennais tout entier et tel qu'il est avec ses partis pris quelquefois injustes, ses haines vigoureuses, ses colères retentissantes, mais aussi avec sa grande foi, ses inspirations quasi divines et ses enthousiasmes candides. Sans doute, sa sévérité va parfois jusqu'à la dureté; sa désillusion, par endroits, tourne presque à l'amertume; mais, le plus souvent, son indulgence est extrême et sa crédulité pleine d'innocence. Lamennais ne connaissait pas les hommes et ne s'en défiait jamais que lorsqu'il était trop tard. Il se laissait facilement prendre aux apparences, et en arrivait de la sorte à montrer presque de la déférence pour la bêtise, quand elle se disait suffi-

samment autorisée. On le trouvera encore dans ces lettres avec toutes les magies de son style merveilleux, tantôt souple et délié, tantôt noble et imagé, mais toujours harmonieux et même musical. Point de prétention ni de langage forcé ; Lamennais bannissait soigneusement de sa correspondance tout écho de cette langue biblique qui donne à la partie la plus bruyante de son œuvre une allure de Chateaubriand exagéré et poussé au noir. La simplicité absolue qu'il y adopte laisse pourtant à sa prose toute l'élégance innée dont elle ne se départait jamais, et qui y mettait comme un reflet des meilleurs siècles de notre langue. Nul ne possédait à un plus haut degré que lui les qualités naturelles qui font les grands écrivains ; nul n'a su mieux les développer et en tirer un meilleur parti. A cet égard plus d'un s'étonnera certainement en lisant ces feuilles détachées, que l'Académie n'ait pas jugé à propos de choisir l'auteur de l'*Essai* pour un de ces actes d'hostilité prudemment sournoise dont elle s'est attribué le privilège vis-à-vis de tous les gouvernements. Personne n'eût contesté la légitimité d'une élection de ce genre ; et même à titre de simple conservateur de la langue française, nul doute que Lamennais n'eût rendu d'éminents services.

Enfin, on trouvera dans ces lettres l'impression que j'ai tenté de dégager dans les pages qui précèdent, et l'on conclura, je l'espère, comme je l'ai fait, en faveur de l'âme et du cœur de Lamennais. On a méconnu ce grand cœur, on l'a nié, et ses adversaires lui ont contesté jusqu'à la réputation d'une bonté dont plusieurs auraient dû porter le témoignage. Lamennais a été vraiment et noblement bon ; il a fait preuve d'un

dévouement fécond dont il importe de lui restituer le bénéfice, à l'encontre de la légende qui l'a transformé en un Satan contemporain. Si l'opinion générale a été égarée sur ce point, c'est que, pendant toute sa vie, il s'est montré implacable pour le mensonge et l'hypocrisie, dont les partisans sont nombreux et les vengeances redoutables. Du reste, renié, trahi, vaincu dans sa lutte obstinée contre l'erreur et l'oppression, Lamennais n'en a pas moins eu, à toutes les périodes de sa carrière, le sentiment consolateur du triomphe éventuel de ses plus chères idées, et l'illusion qu'elles finiraient par régner dans un monde qui, pour n'être pas réel, n'en était que meilleur. Les poètes ont raconté que Prométhée, ayant encouru la colère des dieux pour avoir voulu leur dérober le secret de l'humanité, vit son œuvre détruite et ses effort anéantis. Lui-même, enchaîné, foudroyé, jeté en pâture à un vautour immonde, aurait pu se croire abandonné et se serait peut-être laissé aller à courber son orgueilleuse ténacité. Mais, quand le soir fut arrivé, il vit monter à lui les formes radieuses des Océanides qui venaient le consoler. Seulement s'il faut en croire le mythe grec, elles s'en retournèrent le même jour, tandis que les idées de Lamennais lui sont demeurées fidèles jusqu'à la fin.

Eugène FORGUES.

Cannes, 26 novembre 1882.

CORRESPONDANCE INÉDITE

ENTRE LAMENNAIS

ET LE BARON DE VITROLLES

I

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

A La Chenaie, le 13 juin 1819.

J'use, monsieur le baron, de la permission que vous m'avez donnée de me rappeler à votre souvenir. Je suis arrivé dans ce pays assez promptement, et dès lors un peu fatigué. J'ai néanmoins commencé un article pour le *Conservateur*, qui fait beaucoup de bien dans notre Bretagne. Tout ce que je vois me prouve qu'on a eu bien raison de ne pas le laisser tomber. Il soutient l'opinion, la dirige, et fait chaque jour des conquêtes. Les royalistes ont plus de force qu'ils ne croient; de l'autre côté, il n'y a que de l'audace. En vérité les hommes qui perdent la France sont bien coupables: pour la sauver, il suffirait de la laisser à elle-même. Vous souvenez-vous de ces deux pensées que vous m'aviez engagé à modifier? J'ai fait mieux, je les ai supprimées. Vos réflexions étaient si justes, que je ne puis résister à l'envie de vous en remercier

de nouveau. — Adieu, monsieur, daignez penser quelquefois à l'un de vos amis le plus sincère et le plus dévoué.

II

LE MÊME AU MÊME

A La Chenaie, le 17 décembre 1819.

Si je n'étais pas loin, mon cher ami, de toutes les personnes qui me sont chères, la solitude où je suis confiné remplirait entièrement mes désirs. Mais comment ne pas regretter les heures si douces que j'ai passées avec vous, et que vous vouliez bien dérober pour moi à vos nombreuses occupations? Je me les rappelle souvent, et trop souvent peut-être, puisque ce souvenir multiplie en quelque sorte mes privations. Le devoir qui m'a conduit ici et qui m'y retient, peut seul atténuer les sentiments pénibles que j'ai emportés avec moi de Paris.

Je ne vous parlerai point de politique, sachant assez mal ce qui se passe. Il me paraît cependant que les faits justifient nos prévoyances. Tout marche comme nous pensions qu'il devait marcher, et seulement peut-être un peu plus vite, par l'inconcevable ineptie du ministère. Ici les esprits sont fort agités. On a colporté à Saint-Malo une pétition pour demander qu'on ne touche point à la Charte. Elle avait été envoyée de Paris par M. Méchin. Au milieu de ce mouvement, le peuple est tranquille ; on le remuera difficilement ; il est las des révolutions. Malheu-

reusement le parti a plus d'influence sur les troupes. Nous avons à Saint-Malo un bataillon de la légion d'Ille-et-Vilaine, dont l'esprit est mauvais. Ils seront, disent-ils, pour les Bourbons avec la Charte; contre eux si la Charte est violée. Or qui jugera de cette violation? On avait annoncé au corps l'arrivée d'un officier vendéen; cela a causé une grande rumeur et des menaces violentes.

Veuillez, je vous prie, faire agréer mes respects à madame et à mademoiselle de Vitrolles, et croyez mon bien cher ami, à mon inaltérable et tendre attachement.

III

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 2 janvier 1820.

On m'a fait espérer pendant quelques jours que je pourrais vous écrire par une occasion sûre, et quoique je n'aie rien à vous dire que je ne puisse bien confier à M. de Mézy[1], cependant j'éprouve une certaine gène quand je pense que les yeux et les oreilles de la police peuvent venir se placer entre vous et moi. Je profiterai donc avec plaisir de la personne qui doit partir dans le cours de ce mois pour continuer un peu mieux les conversations de la cellule. Celles que nous aurions à présent ne seraient pas beaucoup plus gaies et n'auraient pas plus d'espé-

1. Directeur général des postes, chargé du *Cabinet noir*.

rances pour l'avenir. S'il y a une nuance de plus depuis votre départ, elle se marque par plus de désordre et une plus grande confusion au milieu même des opinions qu'on était accoutumé à trouver réunies. Les royalistes hors de la Chambre ont été, en général, mécontents de la faiblesse qu'ont montrée ceux de la Chambre. Ceux-ci, par contre-coup de cette impression, sont mécontents de leurs chefs ; par une suite naturelle les chefs sont divisés entre eux. Corbières a rompu à regret et en s'en faisant scrupule les liens qui l'attachaient depuis cinq ans à la suite de Villèle, et il est parti pour Rennes d'où il promet de revenir pour le jour de la bataille si la loi des élections en amène. La Bourdonnaie ne va plus aux réunions ordinaires du parti, il est ulcéré de n'avoir pas été soutenu ; huit ou dix de ses collègues sembleraient disposés à le suivre. Toutes ces divagations sont des nuages qui empêchent encore davantage d'apprécier l'avenir. Au reste toute cette confusion des esprits peut céder d'un moment à l'autre, dans toutes les questions où la conscience et les sentiments royalistes seraient clairement intéressés.

J'ai un grave reproche à vous faire, mon bon ami, c'est de ne pas me parler de votre santé, quand elle est le motif de votre éloignement, lorsque vous essayez pour elle un genre de vie nouveau et qui nous tient aussi séparés. Parlez-moi aussi de vos occupations. Éloignent-elles tout à fait de votre pensée nos intérêts publics? Êtes-vous comme le mathématicien qui traçait des figures de géométrie pendant qu'on saccageait sa patrie? Avez-vous de meilleures espérances pour l'avenir? Sur quel appui croyez-vous

pouvoir les fonder, et quels moyens imaginez-vous pour trouver ce point d'appui qui nous manque?

Vous trouverez dans le prochain *Conservateur* un article de votre connaissance[1]. Comme l'auteur n'a pas placé son amour-propre dans ces douze pages, faites-lui le plaisir d'en faire une sévère correction et de la lui envoyer. Vous penserez que c'est le discours préliminaire de quelque chose de plus positif, sur les malaises et inconvénients où se jette notre Europe.

Croyez à tout le plaisir que me font vos lettres; cette mauvaise manière de tromper l'absence est cependant la seule. Mes sentiments pour vous sont bien tendres, bien vrais et bien inaltérables.

IV

LE MÊME AU MÊME

Paris, 24 juin 1820.

Je ne peux pas vous dire, mon cher ami, tout ce que je pense de la précision et de la vérité de vos observations sur la situation de nos affaires, parce qu'elles sont trop conformes à ma manière de les juger et que je suis trop séduit de retrouver mes pensées habituelles, rendues plus fortes par votre assentiment et votre manière de les exprimer. Vous profitez merveilleusement de l'avantage de nous voir de loin et de nous juger en masse. J'ai essayé, aujour-

1. Article de M. de Vitrolles, intitulé : *Du principe politique*, dans la LXVIe livraison du *Conservateur*.

d'hui même, de porter les pensées d'avenir que je partage avec vous auprès des personnes qui pouvaient les rendre plus utiles, et pour qui elles sont encore plus considérables que pour nous. On les écoute, on les comprend, on ne sait pas les combattre, mais on est entraîné par le penchant irrésistible du caractère dans les petites combinaisons, les petits événements, et les petites circonstances du moment.

Au reste nous sommes dans ces périodes de maladies qui s'aggravent, où tous les symptômes, même ceux qui auraient paru insignifiants dans d'autres moments, se montrent avec un caractère d'acrimonie qui leur donne de l'importance.

Le maréchal Davout repoussant par une lettre insérée dans tous les journaux les éloges *un peu exagérés* que Monsieur lui avait donné au sujet d'une opinion qu'il avait émise à la Chambre des pairs; M. de Caulaincourt publiant des instructions de l'*Empereur*, de 1814, qui annoncent qu'il ne consentira jamais à l'*avilissement* de replacer la France dans ses anciennes limites et qu'un pareil traité ne pourrait convenir qu'à la maison de Bourbon. Enfin l'insurrection d'une partie de l'armée espagnole devant Cadix, sont autant de sujets d'émotions pour les esprits, d'espérances pour ceux qui veulent détruire et bientôt de craintes et de paralysie pour ceux qui veulent conserver.

Si les mouvements d'Espagne s'étendent, — et on prétend qu'il y a eu un contre-coup à Madrid le 15 janvier — s'ils ont quelque durée, cette question va embraser l'Europe. Le roi d'Espagne demandera des

secours à la France qui sera bien embarrassée de lui en donner et qui pourra être encore plus embarrassée de les lui refuser si les autres souverains de l'Europe la mettent dans l'alternative ou de le faire, ou de donner passage à leurs armées..... Tout ceci prouve seulement que nous sommes si malades, que les moindres choses, même un simple changement de température, sont pour nous des causes de mort.

Le ministère présentera la nouvelle loi d'élections avec toute l'assurance que donne l'imprévoyance et l'impéritie : elle est positivement annoncée pour le dernier jour de ce mois. Il est possible que M. de Serres ne parle pas et ne monte à la tribune que pour la soutenir. Les royalistes, quelle que soit aujourd'hui leur décision, seront entraînés, par le cours de la discussion, à soutenir la loi tant bonne que mauvaise. Je ne crois même pas à une grande division sur ce point. Celle de la minorité de la Chambre fondée sur la différence des caractères subsistera toutes les fois qu'on n'intéressera pas leur conscience et leurs sentiments. Je ne regarde point ce symptôme comme aussi fâcheux qu'il le paraît à plusieurs : il détruira cette fausse espérance à laquelle se rattachaient beaucoup de bons esprits, qu'il suffisait que quelques royalistes arrivassent au ministère pour que la France fut sauvée. Cette opinion était bien dangereuse parce qu'elle était fausse et l'expérience en aurait été fatale.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage de M. de Maistre, en deux gros volumes, intitulé : *Du Pape*, le voulez-vous ? Je vous l'enverrai.

Tous les miens se réunissent à moi pour vous dire

mille choses bien affectueuses. Votre dernier article du *Conservateur* a été apprécié au moins à l'égal de tout ce que vous y avez écrit.

V

DU MÊME AU MÊME.

Paris, 12 février 1820.

Je me reproche, mon bon ami, d'être au nombre de ceux qui vous surchargent d'occupations et qui vous poursuivent jusques au fond de vos bois. Accusez-en l'intérêt de ma véritable amitié pour vous; et celui que j'attache à recevoir vos lettres. Celle que vous m'avez écrite le 3 février renferme des aperçus très judicieux exprimés avec cette verve et cette énergie qui vous appartiennent.

Vous me feriez penser comme vous, si je ne retrouvais pas en moi à peu près la série des idées auxquelles les vôtres se rattachent. La France ne périra pas dans son état social, car, par la situation de l'Europe, elle ne saurait être conquise; par sa position géographique, elle ne peut être une matière de partage; mais elle souffre et peut souffrir longtemps faute d'avoir trouvé le pouvoir qui doit la gouverner et qui est son premier besoin. Le ministère actuel a détruit ce pouvoir qu'il était chargé d'établir; toutes les combinaisons qui naturellement doivent lui succéder depuis le ministère plus franchement révolutionnaire jusques et y compris le ministère royaliste, formé dans les conditions où nous nous trouvons,

ne sauraient se faire un pouvoir nécessaire et suffisant. Il n'existe donc d'autres chances pour l'établissement de la maison de Bourbon qu'un événement assez fort pour la placer dans une position entièrement nouvelle et concentrer un grand pouvoir dans *une seule* main. Si cet événement n'arrive pas ou n'amène pas le résultat qui est indiqué comme nécessaire, les partis attaqueront le gouvernement actuel et l'attaqueront avec d'autant plus d'avantage que *nous* n'aurons rien préparé pour sa défense. Ils auront sur lui un premier avantage plus ou moins considérable, mais comme ils ne pourront pas établir un ordre de choses régulier, qu'ils ne sauraient faire leur république, qu'ils ne pourraient pas recommencer leur usurpation conquérante, qu'ils n'ont aucun des principes qui peuvent fonder la société et le gouvernement, qu'ils seraient obligés d'attaquer à la fois la religion, la propriété, la justice et la vérité, ils n'établiront rien de stable et se présenteront faibles et divisés à l'attaque des grandes forces qui se combineront contre eux et qui doivent finir par en triompher.

Mais combien de temps peut durer cet équilibre de faiblesse dans lequel nous sommes ? Quel est l'événement qui doit replacer la maison régnante de manière à faire tout à coup un Roi, un gouvernement et une nation ? Combien de péripéties révolutionnaires faudra-t-il éprouver avant que la force et la nécessité des principes viennent à prédominer ? Quelle sera au milieu de ce chaos, l'action des influences étrangères ? Tout cela me semble caché derrière les nuages qui nous environnent.

Tous les partis possèdent plusieurs de ces hommes que vous regardez comme l'instrument nécessaire de leur triomphe, mais aucuns ne sont disposés à les reconnaître et à les avouer. L'égoïsme, les prétentions de chacun, l'individualité, caractère particulier de ce siècle, la suffisance, l'égalité des positions rendent *impossible* de reconnaître une supériorité qui ne sera pas imposée par la force ou par un pouvoir légal. Mais s'il est vrai, comme nous le pensons, que l'homme soit d'abord nécessaire pour faire la force, il ne se trouvera pas de force pour faire l'homme ; et le pouvoir légal tel que nous pouvons le juger dans le présent et l'avenir est trop faible de caractère pour appeler des hommes de force et de vigueur. Comment peut-on imaginer qu'on sortira de ce cercle très vicieux ? Dirait-on que des crises violentes briseront les amours propres et forceront les masses nombreuses mises en mouvement de se choisir un chef pour leur propre avantage et pour leur sûreté ? La Vendée et votre Bretagne sont là pour répondre et montrer que même les populations qui naturellement sont le plus disposées, à se soumettre à un chef, peuvent cependant mettre en doute leurs succès et perdre tous leurs avantages, faute de savoir supporter le joug d'une autorité et vénérer le pouvoir dans une seule personne.

Vous voyez, mon cher ami, que la perspective de mes pensées n'est pas plus riante que celle que vous me présentez et qu'il y reste outre cela bien des obscurités. Le salut ne pourrait-il pas nous venir de quelque secours inespéré, de quelque bras bienfaisant et puissant caché derrière quelqu'un de ces

nuages qui sont près de nous. Les royalistes ne marchent pas ; mais ils ont des alliés naturels et plus puissants qu'eux, qui marchent bien plus habilement et plus fort que les autres : votre clergé, vos missionnaires. J'aurais à cet égard, plusieurs questions à vous faire, mais j'attends une occasion qui m'assure que les choses saintes ne tomberont pas aux animaux immondes. Ne devinez-vous pas tout ce que j'ai à vous demander à cet égard? — Voici une autre question qui m'est plus personnelle ; c'est décidément après-demain qu'on apporte ce qu'on appelle une loi d'élections, ouvrage de mille conceptions différentes, fait, défait et refait mille fois depuis quatre mois, et dans les détails et dans les résultats qu'on lui demande ou qu'on lui suppose.

Elle sera telle que ceux que nous appelons royalistes peuvent espérer de s'y trouver portés pour un tiers si le gouvernement n'exerce pas son influence contre eux et tout au plus pour un quart si, au contraire, il continue son travail d'exclusion dans chaque département. Un de vos amis[1] pourrait s'y trouver embarrassé ; il aura des probabilités d'élections dans plusieurs départements ; en faisant des démarches, ces probabilités deviendraient quelque part des certitudes ; mais qu'en feriez-vous quand il serait là ? Il lui manque peut-être le plus grand nombre de qualités nécessaires pour faire mieux que ceux qui y sont : d'ailleurs est-il sûr que, même avec ces qualités, on pût resserrer les rangs et marcher plus droit ? Je ne le pense pas ; les conditions du pouvoir et, par con-

1. Il s'agit ici, bien entendu, de M. de Vitrolles lui-même.

séquent, celles de l'obéissance, ne sont pas plus là qu'ailleurs. Outre cela, la personne qui vous consulte n'aime pas la foule et déteste d'avoir à donner ou recevoir tous les jours des coups de poing. Il n'aime pas la démocratie des positions égales et croit qu'en France plus qu'ailleurs la considération personnelle est nécessaire pour acquérir quelque puissance de faire le bien et qu'on perd cette considération au milieu des froissements et des cohues. D'un autre côté, on dit à cette personne qu'on perd toute influence auprès de ceux qui auront à déterminer la direction des choses, auprès de cette opinion publique qui est si puissante lorsqu'on continue longtemps à se mêler des intérêts publics sans y être appelé légalement. Enfin, mille raisons que vous imaginerez mieux qu'on ne saurait les lui donner. C'est sur tout cela qu'il vous demande des réflexions et un conseil. Mais rappelez-vous que si vous lui en donnez un contre son inclination, ce sera pour vous un engagement formel d'être auprès de lui pendant tout le temps où il aurait besoin de votre secours.

Ma lettre va vous faire peur, mon cher ami, aussi je la termine bien vite, sans même vous parler de votre santé sur laquelle vous voulez que je sois rassuré; et sans vous répéter ce que vous devez bien savoir de ma tendre amitié.

VI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 9 juin 1820.

Voilà, mon bon ami, bientôt trois semaines que nous ne nous sommes vus ; c'est comme trois longues années dans les temps où nous vivons. En quittant Paris, je ne m'attendais pas aux scènes tumultueuses qui ont eu lieu samedi et lundi dernier. Donnez une voix à la révolte, elle trouvera bientôt des bras. C'est ce qui est arrivé, et l'on n'a vu que le commencement. Les esprits sont partout extrêmement agités. Il est vrai que cette agitation ne passe pas jusqu'au peuple ; il ne fera ni n'empêchera la révolution. Mais qu'importe qui la fasse, si elle se fait ? L'apathie des honnêtes gens est effrayante. Ne jugez pas des provinces d'après Paris, où les passions répondent aux passions, parce qu'elles sont toutes excitées, toutes *représentées*. Ici, les factieux seuls agiront d'eux-mêmes. Pour que les bons se remuent, pour qu'ils défendent le gouvernement, il faut que le gouvernement *commande*. Cela tient à bien des causes qu'il serait trop long d'expliquer dans une lettre. Nous en causerons plus tard. Nous avons été instruits hier, par une estafette, des événements du 5. Il paraît qu'on a craint des mouvements semblables dans les départements. La relation envoyée par les ministres est un modèle de modération. Il y a bien eu quelques rumeurs, quelques propos indiscrets et

même coupables; mais, au fond, ce n'est rien que cela, et l'on ne conçoit pas qu'on expédie des courriers extraordinaires pour nous apprendre que quelques jeunes gens se sont mal à propos échauffés sur une question qui ne les regardait pas. — Mais attendons. Avant quinze jours, cette espièglerie libérale deviendra un crime des royalistes. J'aurais beaucoup de choses plus sérieuses à vous dire là-dessus; mais je n'aime pas à causer en présence des commis de la poste, quoique assurément je ne craigne pas que mes pensées soient connues.

J'ai vu M. de Suffren à son passage ici; il m'a donné de vos nouvelles; mais j'aimerais beaucoup mieux en apprendre par vous-même. — Adieu, mon bon et cher ami; je suis à jamais tout à vous.

VII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 15 juin 1820.

Mes lettres auraient prévenu la vôtre, mon bon ami, si nous n'avions pas été aussi agités que vous avez été tranquille. Les hommes de révolution se sont essayés, ils ont fait sur le peuple une expérience de huit ou dix jours, et, quoiqu'ils ne l'aient pas trouvé tel qu'ils le désiraient, cependant, pour ceux qui ne veulent pas se faire illusion, il est évident que les masses commençaient à être ébranlées, et quelle que soit l'expérience de la révolution, et la prétendue lassitude des classes inférieures, il n'en reste pas

moins vrai que, chez nous, comme partout ailleurs, il y a toujours moyen d'exciter ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose ; c'est un état de guerre permanent dans la société.

La garde royale et les légions de la garnison ont été aussi bonnes et meilleures qu'on n'aurait pu l'espérer, et, dans une position d'autant plus difficile qu'elles attaquaient des foules désarmées et qui ne résistaient que par leurs masses et leurs cris. Mais on est bien loin de pouvoir garantir l'avenir, quand on pense que si une seule légion, au milieu de tout cela, avait été mal animée, le trône pouvait être renversé. La garde n'aurait pas tiré sur un *shako.*

Au milieu de toutes ces agitations, la Chambre nous offrait les plus singulières péripéties. En vingt-quatre heures, le centre de gauche a accepté avec la plus vive reconnaissance un amendement que, comme loi, il avait repoussé avec horreur. Les royalistes, à l'exception de cinq ou six, ont accepté avec une espèce d'enthousiasme cet amendement plus mauvais que la loi, et cela, le lendemain du jour où ils s'étaient solennellement promis de voter uniformément contre des ministres qui cherchaient un appui contre eux.

Enfin, ces ministres, qui n'avaient pas, la veille, une majorité probable de cinq suffrages, en ont eu sur-le-champ quarante-cinq dont ils ne savent et ne sauront que faire.

Au reste, on les dit divisés entre eux : on assure que M. de Richelieu, M. Mounier et M. Pasquier voudraient que le pouvoir s'établît en s'appuyant sur le centre de droite ; les autres voudraient saisir le pouvoir et le placer au centre de gauche. Il est facile de

prévoir qui aura raison, et je ne doute pas que ces derniers ne profitent du séjour de huit ou dix jours que M. Decazes va faire à Paris pour s'appuyer auprès du Roi.

Au reste, tout le monde au château, à commencer par le maître, est parfaitement rassuré. La garde royale, la grande bataille gagnée sur les groupes, la majorité dans la loi des élections leur font penser que tout est sauvé : ils ont, en effet, la permission de dormir deux ou trois mois, mais gare au réveil !

Je ne voulais vous parler que de votre absence, des regrets de mon amitié, enfin de vous et de moi ; mais je vous envoie mes nouvelles pour que vous receviez mieux le post-scriptum.

J'aurais bien voulu en trouver un dans votre lettre qui me dît quelques détails de votre santé, et surtout qui fixât le jour de votre retour. Vous savez que vous pouvez disposer de moi pour toutes choses au monde et surtout pour tout ce qui concernerait votre établissement ici. — Croyez, mon bon ami, que personne n'en apprécie le charme plus que moi, et que personne ne vous a voué des sentiments plus tendres.

VIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 23 juin 1820.

Je n'ai point été surpris, mon bon ami, d'être quelque temps sans recevoir de vos nouvelles ; les événements remarquables qui se sont passés sous vos yeux

devaient vous occuper tout entier. Si je les avais crus aussi prochains, je n'aurais pas quitté Paris. Ce sont de ces choses que l'on aime à observer de près. Au reste, votre lettre me dit tout ce que j'aurais pu voir et savoir, et, grâce à vous, je sais maintenant à quoi m'en tenir. Il a été visible, dès les premiers moments, que le côté droit, toujours dupe de sa confiance ingénue, était indignement joué, et qu'en définitive la défaite apparente des libéraux tournerait à l'avantage de leur parti, et contribuerait à l'affermir. On combattait pour avoir deux degrés d'élection ; ce point était gagné, on l'a cédé. Dans trois ans au plus tard, s'il n'y a point, comme je le pense, de renouvellement total, la nouvelle loi donnera une majorité démocratique. Les jacobins n'ont donc, à cet égard, perdu qu'un peu de temps, et, encore, faut-il supposer que le gouvernement emploiera tous les moyens dont il dispose pour les contrarier dans les élections. Si, au contraire, il se rapproche d'eux, c'est une des plus grandes victoires qu'ils aient encore remportée, et la plus grande leçon que puissent recevoir les royalistes, qui n'en profiteront pas plus que des autres.

Je les reconnais bien *tous*, à cette satisfaction pleine et intense dont ils jouissent si naïvement. Ils sont contents d'eux, ils se trouvent bien, et, en vérité, je ne m'en étonne pas ; ce doit être une chose fort douce que la convalescence de la peur. Pauvres gens ! comment ne voient-ils pas qu'une bataille où l'on perd deux hommes de nouvelle levée, et qui n'a pas d'autres suites, est une bataille gagnée ? Les révolutionnaires ont fait une expérience qui leur servira :

ils ont aguerri leurs troupes et reconnu le terrain. C'est plus peut-être qu'aujourd'hui même ils ne pourraient se promettre d'obtenir impunément. Ils savent, désormais, ce qu'ils peuvent ; ils connaissent leurs moyens, leur force, et la meilleure manière de l'employer. Ils ont tenté le peuple, et le peuple commençait à écouter. Il a même commencé d'agir, et cela dit tout en révolution. Mais, quoi ! on ne crie plus, on ne s'assemble plus ; je conçois qu'on dorme tranquille. Il y a eu de légers mouvements à Rennes, à Brest, à Lamballe, à Morlaix. Ils se sont tout à coup apaisés d'eux-mêmes, de sorte que nous sommes *tranquilles* aussi. Je suis très curieux de voir comment le ministère va s'organiser. Les personnes qui vantaient les excellentes dispositions de M. de Serre, et son désir de réparer une partie du mal qu'il a fait, doivent être bien contentes ; elles ont fait preuve d'une prévoyance véritablement peu commune. Ce que c'est que de connaître les hommes !

Je ne sais pas encore exactement, mon cher ami, quand je retournerai près de vous ; j'ai ici quelques affaires qui me retiennent et qui traînent en longueur. Dès que j'aurai pris un parti, j'userai de l'obligeante permission que vous me donnez de m'adresser à vous, pour me procurer un logement. Parlez-moi, je vous prie, de votre santé et de celle de Mme et de Mlle de Vitrolles, et rappelez-moi au souvenir de messieurs vos fils. J'ai eu quelque temps l'espoir de voir ici le plus jeune, mais j'ai appris par M. de Suffren, qu'au lieu d'aller à Brest, il retournerait à Toulon pour parcourir de nouveau la Méditerranée. Je suis assez égoïste pour en avoir beaucoup de

regret. — Agréez, mon bon ami, l'expression de mon tendre attachement.

IX

DU MÊME AU MÊME.

Saint-Brieuc, 4 juillet 1820.

Dites-moi donc, mon bon ami, où nous en sommes. Est-il vrai que le général Donnadieu soit en prison pour en avoir usé un peu librement avec le duc de Richelieu? Est-il vrai que M. Decazes ait reçu six cent mille francs du roi, en récompense de ses bons et loyaux services? Est-il vrai, surtout qu'il ait eu une audience des princes et de Madame? Ceci nous confond, nous autres provinciaux, et quand on nous dit de ces choses-là, nous ne savons plus que penser, ni qu'espérer. Il faut convenir qu'aujourd'hui nous faisons bon marché de ce qui consolait François Ier dans ses désastres. Jamais on n'a porté si loin l'héroïsme de l'abnégation. Je vous avoue que quelquefois je suis tenté d'être fâché de n'avoir pas été à même de perdre la France, ce qui n'est pas au-dessus de ma capacité. Si je m'étais vu dans cette position, et que je n'eusse dévié ni à droite, ni à gauche de ce noble but, je serais maintenant un grand homme, ce qui fait toujours plaisir, et de plus, riche et chargé de dignités de toutes sortes, ce qui ne fait jamais de peine. Encore une fois, où en sommes-nous? Est-ce M. de Chauvelin qui va entrer au ministère, ou M. de Villèle, comme le

disent aucuns? Probablement celui des deux que désignera le gouvernement occulte. Mais, savez-vous quel est ce gouvernement occulte? Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre : c'est une certaine puissance qui, depuis cinq ans, fait tout, ou à peu près tout en France. On la nommait autrefois *hasard ;* aujourd'hui on ne la nomme pas, afin de la rendre ou plus respectable, ou plus redoutable, selon les occurrences. Je vous révèle le secret de M. Madier-Montjau ; ne me trahissez pas.

Je crois, en vérité, que nous sommes une nation finie : non qu'il ne reste encore un principe de vie en nous, mais ce principe s'éteint tous les jours, et quand on voudra le ranimer (si jamais on le veut), il ne sera plus temps. Chaque année nous enlève une chance de salut. Cette jeunesse qui vient de faire ses premières armes contre le trône, cette jeunesse nourrie de doctrines et de passions révolutionnaires, sera bientôt la nation. Tandis que quelques scélérats dévastent le présent, l'Université corrompt l'avenir ; elle nous prépare une génération ingouvernable. Je sais bien que tout plie sous la force, mais encore cette force a-t-elle des bornes. Voyez d'ailleurs la différence de l'état qui nous menace, à tous les états connus jusqu'ici. Je conçois que des esprits qu'on a remués par des espérances, ou par des craintes imaginaires, se calment avec le temps ; je conçois qu'on éclaire peu à peu l'ignorance, ou qu'on redresse l'erreur, quand elle n'est pas complète et native : mais que des hommes pervertis dès le berceau, des hommes qui ont entendu toutes les vérités, et qui les ont toutes niées, toutes méprisées,

des hommes qui ont à la fois tout l'orgueil et toute la sécheresse du faux savoir, avec des désirs effrénés et des habitudes de désordre devenues leur nature même : que de tels hommes, en qui la conscience n'est pas même née, écoutent et comprennent jamais la voix de la raison, je ne le conçois pas.

Il faudrait donc que la force seule les contînt assez longtemps pour qu'il se formât une génération meilleure, sous l'influence de mille causes corruptrices, et de la plus grande de toutes, l'exemple. Comment l'espérer? Nous n'en sommes pas encore là, je l'avoue : mais je crains bien que nous n'y arrivions, car les choses vont vite, et rien n'annonce qu'on se prépare à en changer le cours. Du reste, ici comme partout, les méchants triomphent, et ils n'ont pas tort. Que peuvent-ils désirer de mieux que ce qui se fait? Le découragement s'empare des bons ; ils perdent jusqu'à la conscience de leur force. Il est difficile de dire ce qui peut résulter de cette double disposition, ou plutôt cela n'est que trop aisé à prévoir. Quand on se croit abandonné, on abandonne à son tour. Il serait à souhaiter que ceux que cela intéresse particulièrement y fissent quelque attention. Il semble qu'on se soit imaginé qu'il y a des patiences éternelles : cela n'est pas vrai, même de Dieu. Quand la fidélité a le succès qu'elle a eu depuis trente ans, il est naturel qu'on garde enfin ce qu'elle vous a laissé, un peu de sang.

Adieu, mon bon ami, vous savez avec quelle tendresse je vous suis dévoué.

X

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 8 juillet 1820.

Il me semble, mon bon ami, que j'ai bientôt le droit de vous sommer de votre retour ici : le temps que vous aviez marqué pour votre séjour en Bretagne est bientôt écoulé et vous ne parlez pas de revenir d'une manière assez positive pour nous. Nous trouvons tous les jours de nouvelles raisons d'en être fâchés. Depuis huit jours, par exemple, je regrette votre absence au sujet de l'influence que vous pourriez exercer sur un de vos amis, qui a fait une entreprise au-dessus de ses forces et qui ne sent pas, d'un côté l'importance de son travail, et d'un autre l'insuffisance de ce qu'il a fait. Vous vous le rappellerez peut-être : c'est une personne que vous aviez rapprochée de moi et qui ne m'avait pas assez compris, sur le même sujet, qui nous inquiète *pour lui* et à cause des résultats qui ne peuvent pas être indifférents pour l'avenir. Si, comme le craignent ceux qui ont pris connaissance de son travail, il s'embarrasse dans la multiplicité des détails insignifiants qui ne sont liés par aucune idée principale, les esprits ne seront pas satisfaits, ils ne seront pénétrés d'aucune conviction et l'effet sera tout contraire à celui qu'il voudrait produire. On a fait plusieurs tentatives pour le lui persuader, mais il a un amour aveugle pour cette production de son esprit, au point qu'on ne peut lui

en dire que peu de choses et qu'il ne comprend pas du tout. Comment parvenir à lui faire entendre que tout son ouvrage n'est qu'un véritable fatras? je crois que vous étiez le seul à pouvoir l'entreprendre. Je suppose que vous me comprenez, mais je n'en suis pas bien sûr [1].

Vous aurez su l'arrestation du général Donnadieu et, peut-être, aussi la scène violente qui en a été la cause. Une proposition fort inconvenante de la part de M. de Richelieu, des réponses peu mesurées de la part du général et ensuite les secrets de ce tête-à-tête racontés, peut-être avec exagération par le dernier et répétés par le public avec des amplifications incroyables, ont forcé l'attention du ministre de la guerre, qui a infligé une punition militaire au général Donnadieu, et on espère que tout sera fini par quinze jours de prison.

Le ministère paraît balancer sur la question de casser la Chambre. Je pense, comme vous, que c'est pour eux une velléité d'impuissants et que c'est pour se vanter qu'ils en parlent encore. Villèle le conseille tant il se croit sûr que les élections seront ministérielles, d'autres le conseilleraient volontiers tant ils sont certains d'une majorité révolutionnaire. Mais nos messieurs n'en feront rien et ils dormiront un an de plus, en se défendant dans la prochaine Chambre avec bon nombre de gens sans couleur comme 160 bons jacobins et 70 royalistes qui auront la prétention de replacer leur drapeau à la tribune. Au reste, le nombre de ceux qui se décident à être contents

1. Ce passage désigne sans doute Chateaubriand.

de la dernière session et de la marche que l'on y a suivie augmente sensiblement. Il est si doux, quand on a rien su faire pour le bien d'espérer qu'il arrivera tout seul ! Il est si doux quand les réalités sont dures de mettre à leur place des rèves agréables, de supposer un chemin de fleurs là où il existe un précipice ! Pour tout cela il ne faut que fermer les yeux, et c'est aussi ce qu'on fait avec beaucoup de soin. — La *Quotidienne* m'a appris ce matin que votre second volume venait de paraître. J'espérais que vous seriez obligé d'être ici pour cette publication. Je lui en veux d'être venue toute seule.

Adieu, mon bon ami.

XI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 17 juillet 1820.

Je vous aurais répondu plutôt, mon bon ami, sans une indisposition qui m'a retenu plusieurs jours au lit. J'ai reconnu tout de suite la personne dont vous me parlez. Son travail ne sera certainement pas ce qu'il serait à désirer qu'il fût ; mais je ne vois aucun moyen de remédier à cela. Ce brave homme a sa manière d'envisager les choses, et il y tient. On obtiendrait de lui à peu près ce qu'on voudrait sur des points particuliers, je le sais par expérience ; pour l'ensemble, c'est autre chose : et quand on parviendrait à lui faire adopter un autre plan, on y gagnerait peu, parce qu'il ne comprendrait peut-être pas

parfaitement ce qu'on lui dirait, et qu'il voudrait toujours être l'artisan de son œuvre. Cependant, comme il y a du danger à s'égarer jusqu'à un certain point en métaphysique, je désirerais beaucoup qu'il vous communiquât ses idées; vous pourriez au moins modifier celles dont l'effet serait le plus à craindre. Il a pour vous autant d'estime que de confiance, et personne, je crois, n'aura plus de pouvoir sur son esprit.

Je dois maintenant à notre amitié de vous parler un peu longuement de moi et de ma position, sûr que c'est à vous seul que j'en parle. Il m'a coûté extrêmement de me séparer de vous, et le temps n'affaiblit pas ce regret. Je suis parti avec le projet de vous rejoindre le plutôt possible, mais il y a des raisons très fortes qui, en ce moment, contrarient mon cœur. Quoique ma santé soit très affaiblie, et que le bon air et le repos dont on jouit à la campagne soient le seul remède à cet état d'épuisement, ce n'est pourtant pas le motif qui me retient ici. Il y en a deux autres très puissants. Mon frère a pour évêque un imbécile qui, depuis six mois qu'il est dans le diocèse, ne s'occupe qu'à détruire le bien immense que mon frère y avait fait. Cela rend son séjour ici au moins fort incertain. Il y a quelque chose qui répugne à rester près d'un homme qui, par bêtise ou autrement, fait un mal infini, et perd ce qu'on avait ou créé, ou sauvé. Je prévois que mon frère sera bientôt contraint de se retirer, et jusqu'à ce qu'il ait pu sagement prendre un parti, je n'en puis prendre aucun moi-même, ayant l'un et l'autre le désir de vivre ensemble, s'il recouvre sa liberté. Nous ne nous

étions jamais quittés avant 1814, et une nouvelle réunion serait pour tous deux un vrai bonheur.

D'un autre côté, n'ayant rien à attendre d'aucun gouvernement, que des persécutions peut-être si le parti révolutionnaire triomphait, j'ai dû penser à l'avenir, et chercher à m'assurer un sort indépendant même de mon travail, car l'esprit s'use aussi bien que le corps, et une maladie peut me mettre dans l'impuissance de rien faire. Il se présente dans le voisinage de la maison de campagne que j'habite près de Dinan, une petite terre à vendre. Mon intention est de l'acheter, s'il est possible, et j'ai déjà fait parler au propriétaire, dont j'attends incessamment la réponse. Il est vraisemblable qu'il agréera mes propositions. En réunissant quelques débris de notre ancienne fortune, avec le produit de mes ouvrages, il me manquera encore une soixantaine de mille francs que mon beau-frère me prête, et dont je lui payerai l'intérêt, comme il est juste. Je suis à peu près certain de m'acquitter en deux ou trois ans; et alors j'aurai environ cinq mille francs de rente assurés, autant que quelque chose peut l'être aujourd'hui, ce qui est une petite aisance en province. Mais jusqu'à ce que j'aie remboursé ma dette, je dois mettre la plus stricte économie dans mes dépenses, et, par conséquent, demeurer à la campagne le plus que je pourrai. Je crois, mon bon ami, que ces dispositions vous paraîtront sages, et que vous me pardonnerez d'être entré avec vous dans tous ces détails. Je ne dis pas que je passerai trois années sans retourner à Paris; comment consentirais-je à être si longtemps sans vous voir. Je me propose au contraire d'y aller

tous les ans, mais je ne pourrai pas y faire un séjour habituel.

Le moment de la dissolution des Chambres est celui du triomphe des niais, parce que le mouvement apparent s'apaise. Ils ne croient à la fièvre que pendant l'accès. Il me paraît que ces pauvres gens perdront encore la France une fois. Rien ne les corrige, rien ne les instruit : il n'y a pas pour eux d'expérience. En attendant, la faction travaille dans les départements. Tandis que les ministres contemplent avec admiration la loi, fille de leur peur, les libéraux, moins contemplatifs, n'oublient rien pour s'en emparer et l'attirer dans leur parti. Je persiste à croire que si, dans l'état des choses, on renouvelait la Chambre en entier, la majorité des élections serait jacobine. Au reste, on n'avait jamais mieux vu que cette année tous les avantages du gouvernement représentatif. Il y a eu parmi les députés une touchante émulation à qui proposerait le plus d'augmentations au budget : chacun avait sa petite dépense qu'il s'étonnait que le ministère eût oubliée. Heureusement on était pressé de finir, sans quoi je ne sais quand la France aurait cessé de payer. Il est vrai qu'il ne s'agit que de quelque huit cents millions. Ce n'est pas la peine, et en vérité les contribuables ont droit de se plaindre qu'on ait assez mal jugé de leur patriotisme pour ne le mettre qu'à une si légère épreuve.

Adieu, mon bon ami, donnez-moi souvent de vos nouvelles : chacune de vos lettres est un bienfait, puisqu'elle est une preuve de votre amitié.

XII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 7 août 1820.

Je profite d'une occasion sûre, mon bon ami, pour vous écrire plus librement qu'on ne peut le faire par la poste. En partant de Paris, je ne songeais nullement à rester en Bretagne. Ce sont les circonstances qui m'y ont déterminé, et principalement la vente de cette terre qui est de convenance pour ma famille et que je me propose d'acheter dans le nom de mon beau-frère, pour obvier, autant que possible, aux chances qui peuvent naître d'une révolution. Une propriété située à cent lieues de ce pays eût offert beaucoup d'inconvénients. D'ailleurs, en me fixant ici pour quelque temps, je trouverai dans mon travail et dans mes économies le moyen de m'acquitter plus vite, et, une fois libre de ce côté, je ne balancerai certainement pas à aller vous rejoindre. Si, dans l'intervalle, il arrivait des événements qui vous fissent juger ma présence utile là où vous êtes, dites-moi *venez*, et je pars sur-le-champ.

Mais prenez garde, mon cher ami, que votre bienveillance ne vous fasse illusion sur ce que vous voulez bien appeler ma capacité. Je me sens propre à très peu de chose, et il n'y a pas grand mérite à remarquer des inepties qui frappent les yeux les moins clairvoyants. Vous, au contraire, vous avez le génie des affaires, et, pour m'expliquer la bonne

opinion que vous avez conçue de moi sous ce rapport, je suis obligé de croire que vous me faisiez honneur de vos propres pensées, parce que je les saisissais avec quelque facilité peut-être. Alors je comprends que j'aie dû vous paraître fort habile. Par goût comme par réflexion, je désire une vie obscure et tranquille ; la seule idée du devoir pourrait m'y faire renoncer ; et, à cet égard, c'est à vous, et seulement à vous que je m'en rapporterai. Rien n'annonce au reste, que de longtemps, il puisse être question d'une chose semblable. Les royalistes se sont mis si bas, qu'à moins d'événements extraordinaires, il est bien difficile qu'ils se relèvent. Le progrès de l'autre opinion, soutenue par le ministère et par ses agents, devient chaque jour plus visible en ce pays. Des endroits où il n'y avait pas un seul libéral il y a quatre ans, en comptent maintenant par douzaines, et dans quelle classe se recrutent-ils ? dans la classe des électeurs. Les Côtes-du-Nord nommeront cette année six députés ; s'il y en a deux bons on sera fort heureux. Je ne serais pas surpris qu'il n'y eût pas un seul vrai royaliste dans toute la députation. Le centre, ou je me trompe bien, ne sera pas aussi nombreux que les ministres s'en flattent.

Où donc chercheront-ils leur majorité ? Là où ils l'ont eue cette année, là où ils la trouveront toujours désormais, jusqu'à la catastrophe que ce système rend inévitable. On verra les royalistes si indignement joués, se résigner, comme ils le disent, à de nouveaux sacrifices pour sauver l'État. Les chefs sont engagés, il leur est comme impossible de revenir sur leurs pas : et quand ils le pourraient, le voudraient-ils ? et quand

ils le voudraient, sauraient-ils choisir et garder la position convenable? Qu'un homme de tête essaie de s'emparer du parti dans la Chambre, et de lui donner une autre direction, comme il n'y aura point d'unité, comme les faibles toujours si nombreux suivront de préférence les hommes de même caractère qui les ont conduits jusqu'ici, on ne fera qu'une scission sans atteindre à aucun résultat décisif. On augmentera le centre, et voilà tout. D'ailleurs cette scission ne serait vraisemblablement pas facile à opérer, à cause d'une haute intervention qui ne manquerait pas de venir s'y opposer dès le premier instant. Je crois donc que vous avez répondu très sagement aux ouvertures qu'on vous a faites. Si, malgré cela, l'on vous nomme, vous devez accepter sans aucun doute. Mais je souhaite beaucoup que vous ne vous trouviez pas dans une situation qu'assurément vous saurez rendre honorable, mais qui n'en sera pas moins singulièrement pénible.

Je ne serais point surpris que le gouvernement, même appuyé de la droite, ne fût, dès l'an prochain, forcé de dissoudre la Chambre. Si cela arrive, que fera-t-il? De nouvelles élections avec la même loi, vu surtout l'état des esprits, ramèneraient une Chambre libérale. Changera-t-il seul la loi? Alors, adieu la constitution. Nous n'aurions pas même, dans cette hypothèse, la ressource du despotisme, car où prendrait-on le despote? Il ne resterait que l'anarchie. Les conséquences d'un pareil état de choses, dont la possibilité n'est que trop évidente, conduisent à prévoir la guerre civile, que peuvent amener d'ailleurs beaucoup d'autres événements. Dans

le cas où nous serions destinés à subir encore ce fléau, il est important que vous sachiez que, dans ce département, comme dans le Finistère et l'Ille-et-Vilaine, très peu de royalistes se lèveraient spontanément. L'unique moyen de les faire marcher serait d'envoyer des chefs civils et militaires qui, au nom de l'autorité dont ils seraient revêtus, ordonneraient de prendre les armes ; alors beaucoup de gens marcheraient volontiers. L'autorité est tout ici ; on tremble devant un sous-préfet. Oh ! si ceux qui nous gouvernent connaissaient la force du pouvoir, la révolution serait finie demain.

L'Autriche fera sagement d'étouffer celle de Naples, qui autrement ne tardera pas à gagner le reste de l'Italie. Mais il n'y a pas de temps à perdre, et je crains un peu la lenteur ordinaire de cette puissance. Quoi qu'elle fasse, au reste, elle n'arrêtera point le mouvement populaire en Europe, tant que la France en sera le foyer. Y a-t-il une sottise égale à celle des souverains, qui se fâchent contre la lave et ne s'inquiètent pas du tout du volcan? Quel droit ont-ils de se mêler plutôt des affaires d'Espagne que des nôtres? C'est nous qui les menaçons ; mais ils en sont encore à comprendre les causes du mal, et trente ans de calamités et d'enseignement mutuel entre les peuples et les rois, n'ont pu apprendre à ceux-ci qu'un principe a des conséquences.

Mon frère est toujours dans l'incertitude sur le parti qu'il devra prendre. Quitter sa place, c'est jeter le diocèse dans la dernière confusion. Tant qu'il y aura quelque moyen d'arrêter le désordre, il restera; mais je doute que cela puisse être long. L'évêque n'est

pas seulement aussi stupide qu'on puisse l'être, il y a de plus chez lui une véritable aliénation d'esprit. Tout le monde s'en aperçoit, il est la fable de son diocèse. Cela est, en vérité, désolant.

Je m'attendais que mon deuxième volume n'aurait pas l'approbation des personnes dont vous me parlez; on ne change point ses idées, et même rarement on les modifie à cinquante ans. Je suis néanmoins persuadé que les théologiens peuvent, moins que d'autres, combattre mes principes, et je crois qu'ils finiront par s'en apercevoir, ce qui ne veut pas dire qu'ils les adopteront. Je serais, quant à moi, fort aise que l'on m'attaquât; cela me fournirait l'occasion d'éclairer bien des choses, et la vérité y gagnerait. Aujourd'hui il est impossible de discuter avec les incrédules sans remonter aux questions que j'ai traitées. Cela tient à l'état des esprits. Une expérience de plusieurs années me persuade, qu'au point où nous en sommes venus, on ne peut satisfaire pleinement la raison que par la méthode que j'ai suivie. Au reste, le temps la jugera, et je me soumets d'avance à son jugement quel qu'il soit.

Adieu, mon bon ami, ne m'oubliez pas, et donnez-moi souvent de vos nouvelles.

XIII

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 27 août 1820.

C'est encore un tremblement de terre qui a retardé, mon bon ami, ma réponse à vos deux lettres. La se-

conde m'était arrivée plusieurs jours avant la première, mais celle-ci n'avait rien perdu de son intérêt pour moi, et elle méritait d'être attendue comme je l'attendais.

Les petits détails que nous pouvons savoir au delà de ce que vous avez appris sur le complot militaire qui a été sur le point d'éclater, n'ajoutent rien aux réflexions qu'il a dû faire naître. Leurs projets étaient très violents; rassembler les troupes à minuit, annoncer la mort du Roi, attaquer le château, égorger ceux qui l'habitent, répandre la terreur au dehors par des exécutions dont les listes existent, ce qu'ils appellent arrêter à mort; proclamer Napoléon II et Eugène Beauharnais chef de la régence; voilà ce que le gouvernement a appris deux jours avant l'exécution projetée, et ce que nous avons à peine su la veille. Les officiers arrêtés parlent tant qu'on veut. Ils se croient encore sûrs du succès de leurs trames et ils sont bien convaincus que notre justice boiteuse n'arrivera pas à temps pour les atteindre. Je ne sais en effet par quel motif on a voulu grandir tellement cette mutinerie de soldats, si ce n'est pour effrayer un peu plus l'Europe qui l'est déjà assez, mais qui éprouve surtout une fatigue et une lassitude de cette maison de Bourbon qui leur met continuellement des peuples et des révolutions sur les bras. Ils ont oublié que ce sont eux et leurs imbéciles conseils qui ont tracé à la Restauration les fausses routes qui la perdent aujourd'hui. En même temps vous n'aurez pas été étonné que nos ministres se soient perdus dans de vagues combinaisons. S'ils avaient pu trouver quelque chose de plus lent, de plus incer-

tain que la Chambre des pairs, ils l'auraient préféré; ils ne savent pas et ils ne sauront jamais que la répression est toute dans l'impression morale, et que cette impression peut se calculer sur la rapidité de la punition. Ils ignorent aussi que ces attaques multipliées sont des avertissements et, pour ainsi dire, des bienfaits de la Providence, qui leur offre les moyens de ressaisir un pouvoir qu'ils ont laissé perdre et qui est disséminé de manière à créer partout des résistances. Mais lorsque, dès le lendemain, on n'en a pas profité pour y puiser une nouvelle force, on reste beaucoup plus faible que la veille. Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela que vous savez mieux que moi. — Adieu, mon bon ami, je suis à vous de cœur, d'âme et de pensée.

XIV

LE MÊME AU MÊME.

Auray, 10 septembre 1820.

Vous ne vous attendiez probablement pas, mon bon ami, à recevoir une lettre datée d'Auray. Mon frère y ayant quelques affaires, je me suis décidé à l'accompagner, dans l'espoir que le voyage me ferait du bien; et, en effet, les quarante-cinq lieues que je viens de faire à cheval, m'ont déjà rendu des forces. Quand un royaliste est malade, il devrait venir passer quelque temps dans cette terre de la fidélité; on y respire un air si pur, que la royauté elle-même s'y rétablirait, je crois. J'y resterai huit ou dix jours,

après quoi je retournerai à la Chenaie, où peut-être trouverai-je une lettre de vous. Nos jacobins ne sont nullement déconcertés de la découverte du dernier complot. Ils disent hautement que l'exécution de leurs projets n'est que retardée. Partout on travaille les troupes, et à moins qu'on ne prenne des moyens pour les garantir de la séduction, avant un an l'armée appartiendra presque tout entière à la Révolution. Le ministère, malgré ses promesses de s'allier aux royalistes, s'éloigne d'eux de plus en plus. Il intrigue timidement pour les élections, et cherche par toute sorte de petits artifices à faire nommer des hommes sans opinion fixe, de ces hommes qu'on est sûr d'acheter quand on veut, parce qu'ils sont toujours prêts à se vendre. En attendant, l'on se demande si la Chambre sera dissoute. La question serait moins douteuse s'il s'agissait de la monarchie; pour la Chambre, c'est autre chose; le hasard en décidera, ou plutôt la faiblesse et la trahison, et je crois très fort que les jacobins n'auront pas leur 5 Septembre. Au reste peu importe. Ce n'est pas désormais la parole qui nous perdra, ou qui nous sauvera; le temps des harangues est passé; elles servent peu sur un champ de bataille, et ce n'est pas avec des boules noires et blanches qu'on repousse les boulets du 10 Août.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon bon ami, et croyez que personne au monde ne vous est plus tendrement attaché que moi.

XV

LE MÊME AU MÊME.

La Chenaie, 24 septembre 1820.

Un peu de maladie, beaucoup d'occupations, voilà, mon bon ami, la cause du silence dont vous avez la bonté de vous plaindre. Et puis on éprouve je ne sais quelle peine à parler du présent et de l'avenir, et même à y penser. Tout ce qu'on voit est si dégoûtant, tout ce qu'on prévoit est si triste, qu'on ne peut s'empêcher de trouver que le ministère a bien raison de nous recommander l'oubli, et pour moi, par le temps qui court, je ne connais pas de plus beau fleuve que le Léthé. On dit ici que si la duchesse de Berry accouche d'un garçon, l'on cassera la Chambre, *sinon non*. Je crois, comme vous, qu'elle ne sera cassée dans aucun cas. Dans nos départements, les majorités roulent sur cinq à six voix, là où les libéraux ne sont pas décidément les plus forts. On n'a pas regardé de près à leurs titres, et un grand nombre ont même été portés d'office sur les listes, attention touchante dont ils tiendront sûrement compte au gouvernement. En outre, il a soin de diviser tant qu'il peut les royalistes, en excitant les petites rivalités, dans l'espoir de faire parvenir quelques candidats ministériels qui ne parviendront pas ; mais à leur place on aura de bons et braves jacobins. En somme, nos élections seront mauvaises, comptez-y.

Au commencement de septembre, une dépêche

télégraphique annonce que deux légions étaient gagnées en Bretagne, que le général Foy devait venir d'Angleterre pour en prendre le commandement avec un autre général dont j'ignore le nom, et que leur projet était de faire de notre province une nouvelle île de Léon. Rien de tout cela n'est arrivé, et les légions qu'on disait gagnées sont restées *in statu quo*. Le désarmement de Brest n'a été que fictif; les libéraux le disent hautement, et ils en triomphent. Le général Lauriston parle publiquement du dernier complot comme d'une étourderie de jeunes gens un peu trop pressés de changer d'épaulettes. Vraiment on a eu bien tort de faire tant de bruit pour si peu de chose. Il y a à Pontivy un corps de cavalerie (les dragons du Doubs), où l'on compte à peine dix officiers sûrs. D'un autre côté des bandes de scélérats armés parcourent les campagnes autour de Vitré. Ils cherchent, disent-ils, un trésor, et, pour le trouver, il leur faut les t..... d'un noble, du sang d'un prêtre et une hostie. Il est visible qu'ils veulent effrayer les imaginations et familiariser le peuple avec les idées de massacre et de profanation.

Il me paraît clair que la conspiration est maintenant toute militaire; les civils en ont cédé la direction aux chefs de l'armée. Dans une espèce de mémoire que Maubreuil a fait dernièrement imprimer à Guernesey, et qu'il a cherché à répandre dans notre pays il indique le duc d'Albuféra comme le chef du dernier complot. C'est sûrement une horrible calomnie. Au reste on ne néglige rien pour séduire les soldats, et l'on n'y réussit que trop. Il est vrai que la mollesse du gouvernement et son inaction donnent beau jeu aux cons-

pirateurs. S'ils ne viennent pas promptement à bout de leurs desseins, ce sont de pauvres gens. Je ne me flatte pas que les choses se passent parmi nous comme en Espagne et à Naples. Nous n'avons pas de constitution à demander et à proclamer. Un changement de dynastie *et tout ce qui peut empêcher le retour* de la dynastie régnante, voilà nécessairement ce que se proposent les factieux. Si j'avais un conseil à donner à certaines gens, ce serait d'avoir peur, et de tâcher de trouver un peu de courage dans cette peur.

Adieu, mon bon ami, puisque vous étiez inquiet de ma santé, je serai bien aise d'apprendre que vous avez reçu cette lettre.

XVI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 8 octobre 1820.

Votre lettre m'est arrivée au milieu de nos joies[1], mon cher ami, et nous disions que cet événement tenait du miracle. La certitude de la mère qui n'admettait pas un doute sur le résultat de ses couches, sa volonté prononcée plusieurs fois auparavant d'accoucher sans douleurs, son affirmation qu'elle n'aurait point de fièvre de lait, et tout cela qui s'est réalisé, est un sujet général d'étonnement. Enfin cette force de caractère, cette présence d'esprit qui a suffi à tout,

1. Il s'agit ici de la naissance du duc de Bordeaux.

et toutes ces qualités admirables développées dans une enfant par une seule journée de douleur, offrent aussi un sujet de réflexions bien admirable. La joie publique a été au delà de ce qu'on pouvait espérer ; il faut savoir, pour l'apprécier, combien dans ce pays on aime le succès et on adore le bonheur. Vos tristes réflexions sur notre avenir n'en resteront pas moins vraies ; et dès le lendemain la nomination des cordons bleus a glacé ceux que l'événement avait le plus réchauffés.

Il y a ici un propos qui est devenu populaire : — « Ah ! si les ministres voulaient profiter de cette circonstance...! » Les bonnes gens ignorent que, lors même que les ministres voudraient profiter comme ils l'entendent de cet événement, il y aurait encore un grand empêchement, c'est qu'ils ne sauraient pas comment s'y prendre. Il faudrait d'autres pensées que les leurs, des opinions et des sentiments qu'ils ne peuvent pas avoir. C'est un jugement bien commun que de mesurer les autres d'après nos longueurs et nos dimensions.

On parle avec des détails qui ressemblent à de la certitude des grands préparatifs militaires qui se font en Prusse et en Russie ; nos révolutionnaires disent et voudraient bien faire croire que ces deux puissances s'arment contre l'Autriche que l'Angleterre soutiendra ; ils voient les plus belles espérances dans cette division de l'Europe. Les royalistes qui n'aiment pas moins à se flatter voient les souverains éclairés sur l'esprit de la révolution par les bouleversements de Naples, de l'Espagne et du Portugal, et par les progrès de notre libéralisme, arrivant dans l'union la

plus parfaite pour tout remettre en place et le tout gratuitement, pour le seul amour du bien.

Suivant moi, ils se trompent tous deux. Les souverains ne sont pas désunis : mais ils ne sont pas éclairés. Ils ne connaissent pas mieux la révolution qu'en 1792. Ils la craignent un peu plus, et voilà tout ; au reste, s'ils mettent leurs armées en mouvement, ils sont tous également obligés de les porter rapidement dans les pays où ils pourront les faire subsister : aucun d'eux n'est en état de les entretenir trois mois hors de leurs frontières à leurs dépens ; et quel est en Europe le pays, excepté la France, qui puisse supporter un pareil fardeau. Voilà une belle perspective.

Vous ne me parlez pas assez de vous dans vos dernières lettres, mon bon ami ; j'aurais voulu savoir si les controverses sur votre second volume vous ont causé quelque déplaisir. Avez-vous à répondre ? Parlez-moi de votre santé, de vous, mon bien cher ami : vos lettres sont trop rares : j'ai mille questions à vous faire quand je les ai lues. Il vous est bien facile de les deviner et d'y répondre. Pour cela, consultez votre cœur et ma tendre amitié.

XVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 12 octobre 1820.

J'ai reçu, mon bon ami, le mémoire de M. Berryer sur l'affaire de Grenoble, et je vous en remercie. Je vous avoue que je ne crois pas à toutes les horreurs

qu'il contient, quelque bien prouvées qu'elles soient. Si la moitié seulement de ces infamies était réelles, le Roi aurait-il donné le cordon bleu à M. Decazes? Aurait-il voulu souiller à ce point la plus haute décoration ? Assurément l'on conviendra que cela n'est pas probable. Je pense donc que le général Donnadieu a grand tort de se plaindre, et qu'il n'avait qu'une manière honorable et loyale de se justifier, qui était de se laisser prendre comme auteur de la conspiration qu'il prétend avoir réprimée. Je ne doute pas qu'il ne prît ce parti s'il était à recommencer, car au fond c'est un homme d'honneur.

On continue toujours ici de s'occuper des élections, car il est clair que ce sont elles qui doivent sauver la France. Le malheur est que les libéraux veulent la sauver à leur façon, les royalistes à leur façon, et les ministres aussi à leur façon, de sorte qu'on ne s'entend pas aussi parfaitement qu'il serait à désirer pour la pauvre malade. Au reste, je soutiens que le gouvernement est aujourd'hui inattaquable ; car où le prendre? Où le saisir ? On ne le voit ni on ne l'entend. Il ne dit rien, ne fait rien, on ne sait que par la foi qu'il existe : sublime nullité qui déconcerte également la louange et la censure, et fait que chaque parti se console dans l'attente de l'avenir, en disant : il faudra bien tôt ou tard qu'il y ait quelque chose.

Le midi de l'Europe est plus avancé ; il y a quelque chose en Espagne, quelque chose en Portugal, quelchose à Naples et en Sicile, ce qui fait qu'on s'ennuie moins dans ces pays-là. D'un autre côté, les puissances du Nord prennent une attitude formidable. L'Autriche dit qu'elle marchera, la Russie dit qu'elle

ferait peut-être bien de marcher, et la Prusse ne dit rien. Ce que c'est que d'être instruit par l'expérience !

Je serais bien aise de savoir ce que vous présumez de la prochaine session. Y aura-t-il, à cette époque, un changement dans le ministère? Comment formera-t-il sa majorité ? Il me paraît difficile qu'il se passe des royalistes. Sur quelle base traitera-t-il avec eux? après avoir été tant de fois pris pour dupes, consentiront-ils à l'être encore ? Leur est-il possible de ne l'être pas? Si, comme il est probable *en ce moment*, le ministère refuse de s'allier aux libéraux, nul doute que, privés de la liberté de la presse, ils ne se servent de la tribune pour remuer les esprits, et d'autant plus qu'il n'y a pas là de responsabilité. On entendra la conspiration parler hautement dans la Chambre. Est-il possible qu'un pareil état dure pendant une session entière? Cette dernière question conduit loin; mais on ne saurait la discuter dans une lettre, et celle-ci d'ailleurs est déjà bien longue. — Adieu, comptez sur moi comme sur le plus dévoué de vos amis.

XVIII

LE MÊME AU MÊME.

A La Chenaie, 17 octobre 1820.

J'ai reçu, mon bon ami, votre dernière lettre, si bonne et si aimable, quelques heures après avoir envoyé à la poste celle que je vous ai écrite le 12. J'ai appris avec grand plaisir que monsieur votre fils aîné est maintenant près de vous, j'étais affligé de vous

savoir si seul. Ce sera un vrai bonheur pour madame et mademoiselle de Vitrolles que de voir notre jeune marin avant son départ pour la Cochinchine. Hélas! mon ami, que l'absence tient de place dans la vie! Mais il faut la prendre telle qu'on nous la donne, et en attendre une meilleure.

Les attaques multipliées dont mon livre est l'objet ne m'étonnent point, et je ne peux pas m'en plaindre. Mes adversaires usent de leur droit en combattant la doctrine que j'ai soutenue. Seulement je crois qu'ils n'ont pas entendu cette doctrine et qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes. M. de Bonald qui a bien voulu me faire l'honneur de me défendre, me paraît avoir montré clairement quelle est la cause de leur erreur, et il a réduit la question à son expression la plus simple, en observant qu'elle se borne à savoir si notre raison individuelle est infaillible. Je suis, quant à moi, bien convaincu que la mienne ne l'est pas, et je félicite ceux qui se croient doués de ce magnifique privilège. Je voulais d'abord répondre, mais on m'en a détourné; ce n'est pas en effet le moment, les esprits sont trop prévenus. Le temps d'ailleurs, fera justice à tout le monde, à moi si je me suis trompé, et à mes adversaires si ce sont eux qui s'égarent.

Il n'y a personne qui n'ait été frappé de ce qu'offre d'extraordinaire la naissance du Prince, et le grand caractère qu'a développé sa mère. Sans doute d'autres ministres auraient pu tirer un parti décisif de cette circonstance; mais sans doute aussi, comme vous l'observez avec tant de raison, il était impossible que les nôtres songeassent seulement à ce qu'il

y avait à faire. Je les plains, sans les accuser. Reprochera-t-on à l'aveugle de ne pas voir, au paralytique de ne point marcher? Il me semble que, depuis la Restauration, nous n'avions pas eu encore d'aussi pauvre ministère. Quels gens pour lutter contre la Révolution! Elle se propage dans toute l'Europe, et nous serons bientôt en état de blocus. Je compte peu ou point sur les puissances pour arrêter le torrent. Mais s'il est vrai qu'elles arment de concert, les conséquences que vous prévoyez ne sont que trop à craindre. La preuve que les rois ne comprennent absolument rien à tout ce qui se passe, c'est qu'ils ne combattent partout que les effets et jamais les causes. Ils opposent des soldats à des doctrines; ils jettent des pierres contre le vent, au lieu de former des abris. Cet idiotisme universel me persuade que, dans les desseins de Dieu, le mal n'est pas encore suffisamment développé, que les peuples ne sont pas assez instruits, assez châtiés, pour accepter le remède qui les sauvera. Autrement la force des choses, qui n'est que l'ordre général établi par la Providence, amènerait nécessairement au pouvoir les hommes capables de reconstituer la société, et disposerait tout, au dedans et au dehors, pour assurer le succès de leur haute entreprise. Mille tendres amitiés.

XIX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 27 octobre 1820.

Vous jugeriez bien mal le plaisir que me font vos lettres, mon bon ami, si vous le calculiez sur la lenteur de mes réponses. Je fais encore quelques courses à la campagne et ensuite je suis pressé de tant de lettres par l'absence de tous les miens que je ne sais pas trouver le temps d'écrire celles qui me plaisent le mieux.

Nous sommes ici, comme vous le peignez très bien, dans des espérances un peu niaises sur le grand résultat des élections. Vous aurez lu la proclamation du Roi que le *Moniteur* nous a livrée ce matin. J'entends depuis trois ans se plaindre, je ne sais trop pourquoi, de ce que le Roi ne parle pas à son peuple : et peut-être en effet le cruel assassinat du duc de Berry, les insurrections de Paris, le complot du 19 août, enfin la naissance du duc de Bordeaux pouvaient offrir quelques sujets à des paroles royales : mais ici !... Lui faire humblement solliciter les électeurs de France, prier dans sa propre cause, et de quelle manière ! quelles pensées ! quel style ! Le Roi qui parle de la patrie comme n'étant pas lui, qui oppose dans une antithèse le trône à la liberté, etc. Les misérables qui composent de pareils écrits n'ont jamais su le français de Louis XIV. Certes, je jurerais bien que cette proclamation n'est pas du Roi.

Les ministres arriveront à la prochaine Chambre comme ils sont aujourd'hui. Il n'y a pour eux ni questions ni difficultés ; ou plutôt il n'y en a qu'une : c'est de rester jusqu'à ce qu'on les chasse positivement. Au commencement de la session ils ne chercheront qu'à se maintenir et à se rattacher le plus de monde qu'ils pourront dans le centre gauche. Si les élections étaient plus mauvaises qu'elles ne paraissent devoir l'être, ils iraient jusqu'à faire le sacrifice d'un ou deux ministères pour des hommes de cette couleur, afin de s'assurer à ce prix le parti tout entier. Voilà leur tendance.

Les royalistes, et surtout ceux qui, l'année dernière, ont poussé aux concessions, veulent racheter la faiblesse de leurs vues et de leur conduite. Ils crient que cette année il ne faut plus entendre à rien, qu'il faut forcer le ministère à marcher dans les voies monarchiques, que cent royalistes dans la Chambre doivent imposer les lois, etc., etc. Enfin je n'ai jamais vu à la guerre de poltrons plus *bravaches* avant la bataille, que ne le sont aujourd'hui ces messieurs. Mais rassurez-vous. Cette fausse énergie ne trouvera pas d'application. Quand il faudra discuter contre le ministère en face de 175 ou 180 jacobins, les passions seront là, et la peur, encore plus forte que les passions. Je mets en fait que, passé le premier moment, il n'y aura pas dix royalistes qui ne se placent sous l'égide des ministres ; je dirais sous leurs ailes, s'ils en avaient ; mais ce ne sont pas des aigles. Le ministère sera bientôt rassuré de l'inquiétude qu'il aura un moment d'éprouver une division de ce côté : il retournera à son penchant naturel d'assurer sa majorité en

gagnant des voix à gauche, et il fera tout ce qu'il faudra pour cela. Mes pauvres amis ne voient à présent qu'eux et le ministère. Ils oublient la Révolution, qui se présentera avec l'audace d'une minorité formidable, qui deviendrait majorité le jour où trente royalistes se sépareraient du ministère.

Chateaubriand avait écrit un ouvrage qui était, dit-on, violent contre l'inconséquence ministérielle. Il demandait en même temps sa réintégration comme ministre d'État. Il a sacrifié l'ouvrage à la demande. Je crains bien qu'il ait perdu l'un sans avoir gagné l'autre.

Vous savez, mon ami, quels sont mes sentiments pour vous.

XX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 9 novembre 1820.

Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures sur le résultat des élections dans ce département. Sous l'ancien préfet, elles auraient été probablement toutes libérales, malgré la supériorité numérique des royalistes dans le grand collège, et dans plusieurs collèges d'arrondissement. Par les soins de M. de Murat on aura, sur six députés, deux royalistes, deux ministériels, et deux libéraux. Quatre sont déjà nommés, savoir :

M. de la Villeaucomte, à Saint-Brieuc, royaliste ;

M. de la Moussaie, à Dinan, ministériel ;

M. de Saint-Aignan, (beau-frère de Caulaincourt,) à Guingamp, libéral ;

M. Beslay, député sortant, à Lannion, libéral.

Le collège supérieur donnera :

M. de Saint-Luc, ancien préfet, royaliste. M. de Kergariou, ou M. de la Villevalio, ministériel.

Je suis persuadé que le résultat général des élections sera de fortifier le centre ; mais non pas au point cependant que les ministres ne soient forcés de s'appuyer encore sur l'un ou l'autre des deux partis qui forment les extrémités de la Chambre. Malgré leur éloignement pour les royalistes, je ne doute pas qu'ils ne négocient d'abord avec le côté droit. Ils tâcheront de se l'assurer par des promesses, et ils y réussiront, ou je me trompe fort. Il n'y a point d'expérience pour certaines gens.

Mais supposons que ces bons royalistes soient enfin las d'être dupes, comment s'y prendront-ils pour ne l'être plus ? Quelque résolution qu'ils prennent, elle doit être arrêtée avant l'ouverture de la session, ou au moins avant le vote des six douzièmes. Plus tard, ils ne seraient pas maîtres du choix. Il n'existe, ce me semble, pour eux, que deux alternatives : ou de traiter avec le ministère, ou de former une opposition ouverte. S'ils traitent avec le ministère, sans garanties, ils sont perdus. Mais quelles garanties peuvent-ils demander ? Je n'en connais qu'une. Une organisation royaliste du ministère, du conseil d'État, de l'armée et de l'administration, je dis une organisation réelle, effectuée par une ordonnance, et non pas une promesse d'organiser. Cela obtenu, le gouvernement est engagé, et le système changé ; mais tout le reste,

sans cela n'est rien. Il faut une mesure vigoureuse pour frapper les esprits, fixer l'opinion, et donner à tous le sentiment de la force du pouvoir qui, jusqu'ici, n'a montré que sa faiblesse. Après cela, il faudrait encore savoir profiter d'un tel avantage ; mais nous n'en sommes pas là.

Si le ministère refuse, comme il est plus que probable, la condition ou la garantie dont je parlais tout à l'heure, les royalistes n'ont d'autre ressource qu'une opposition franche contre lui. Et sur cela je vous dirai qu'il m'a toujours paru qu'une minorité nombreuse, dans une Chambre telle que la nôtre, pouvait avoir plus de puissance qu'on ne suppose communément. Avec deux partis seulement, la minorité n'est rien ; avec trois partis qui se balancent, elle peut être beaucoup, si elle est conduite avec habileté. Mais où trouver la tête qui serait nécessaire pour cela, parmi les hommes que nous connaissons ?

En somme, je suis convaincu qu'après un peu de bruit peut-être, nous aurons cette année la répétition de la pièce misérable qui fut jouée l'an dernier. On discutera, on se fâchera, on menacera, et l'on finira par céder, *pour éviter un plus grand mal*, car il paraît que certains royalistes connaissent de plus grands maux qu'une révolution. Si ce n'est pas là leur pensée, je ne les comprends pas.

Je ne comprends guère mieux la nomination du général Lauriston au ministère de la maison du Roi. Quel en est le motif, ou le but ? Est-ce un appui que d'autres ministres ont voulu se donner dans le conseil ? Est-ce un négociateur qu'on a choisi pour l'époque de la rentrée des Chambres ? Est-ce une

marque particulière de satisfaction de la part du Roi, ou le besoin de reporter sur quelqu'un cette espèce de confiance intime qu'un autre a possédée cinq ans? Vous seul pouvez m'éclairer là-dessus.

Vous savez ce qu'il y a dans mon cœur pour vous, mon bien bon ami.

XXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 21 novembre 1820.

J'ai reçu il y a quelques jours, en revenant des champs, votre lettre de Saint-Brieuc. Je suis toujours d'avis que votre éloignement perpétuel d'ici est une faute et que vous sacrifiez avec trop d'indulgence à votre bien-être et à votre repos une partie du bien que vous êtes appelé à faire.

Une nouvelle scène va s'ouvrir; nous n'avons que des probabilités pour la calculer. Si je vous avais écrit il y a huit jours, j'aurais dit que la droite serait facilement rattachée au ministère pendant le cours de cette session. J'en trouvais les motifs dans la haine, l'effroi et l'énervement que causeraient à la droite les violences de l'opposition libérale, forcée de suppléer au nombre par le tapage de ses discours et de ses principes. Je voyais aussi la décision formelle d'un grand personnage d'intervenir de la manière la plus active comme médiateur entre le ministère qu'il voudrait faire marcher peu à peu au royalisme et les royalistes de la Chambre qu'il voudrait rattacher au ministère. Ces

raisons me faisaient penser que l'opposition de droite se réduirait à dix ou douze têtes ardentes qui n'auraient point de liens et peu de force; et je pensais que le ministère pourrait très bien traverser la session sans difficulté et sans rien changer à l'incohérence de son système Mais les élections dépassent tellement ce que j'imaginais, par le nombre et par les noms propres, que mes idées sont modifiées. Les royalistes seront, seuls, plus de cent quatre-vingts sans compter un seul ministériel, et le caractère de ces derniers est de s'appuyer naturellement sur une force qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes. Les concessionnaires de l'année dernière auront peu d'influence sur une masse qui a été généralement mécontente de leur marche. Ils chercheront à rentrer dans leur parti et n'auront plus l'espoir de l'entraîner; tous les efforts d'un personnage auront quelque succès tant que le parti ne sera pas réuni, mais il sentira bientôt leur inutilité et le danger pour lui-même de les prolonger avec trop de ténacité.

Si, dans cet état de choses, le ministère ne comprend pas la situation, s'il prétend se faire un parti à lui, ou opposer le libéralisme aux royalistes, enfin s'il renouvelle toutes les fautes des ministres de 1815, il se fera un déchirement dans la Chambre. Notre droite sans frein, sans guide, sans gouvernail, formera une opposition terrible et peut-être même une majorité qui emportera les ministères d'assaut sans être préparée à les remplir et à les conduire convenablement; et les suites de ces violences peuvent être incalculables.

Si le ministère avait ce qui lui manque, un peu

d'habileté, il aurait seul le moyen de diriger et de régler ce mouvement : ce serait un grand service qu'il rendrait. Il suffirait pour cela qu'il se plaçât avec franchise et loyauté au milieu des royalistes, acceptant leurs principes et leur but ; il établirait d'avance les étapes à faire pendant cette session ; il renouvellerait la Chambre avec la quinquennalité, et, lorsque de nouvelles élections auraient confirmé cette majorité royaliste, elle pourrait sans danger et sans inconvénient pour le pays former un ministère de sa couleur. Mais comment espérer cette force et ce dévouement de gens aussi malhabiles et aussi intéressés ? Ils ont déjà la sottise de montrer leur frayeur des élections *faites*. Ils écoutent les propositions des libéraux qui vont devenir de petits moutons : ils rêvent et calculent un parti du centre de droite et du centre de gauche. Enfin tout annonce qu'ils ne connaissent pas du tout leur position, qu'ils joueront mal leur partie, et encore plus mal celle de la France.

Vous faites bien plus de calculs sur la nomination de Lauriston que personne n'en a fait pour le nommer. La maison du Roi était encore *administrée provisoirement ;* on a pensé avec raison qu'il lui fallait enfin une organisation définitive. Il fallait un ministre pour faire et soutenir les changements. M. de Richelieu aimait M. Lauriston qu'il a connu en Russie, et et le choix est tombé sur lui.

N'avez-vous pas même la pensée de nous faire une visite ? Personne n'en jouirait plus que moi. Croyez, mon ami, à toute la force des sentiments qui m'attachent à vous.

XXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 29 novembre 1820.

Il est certain, mon bon ami, que le résultat des élections est un grand événement. Mais que produira-t-il ? Cela me paraît encore bien incertain. Je n'ai pas douté un moment des alarmes que le ministère concevait à la vue de 180 députés dont l'union pourrait devenir si terrible pour lui, et je ne crois pas qu'on puisse avoir plus de doutes sur la conduite qu'il tiendra. Il n'a point changé de système, et il n'en changera point : l'idée de se faire une majorité avec les deux centres le prouve assez, et prouve de plus son incurable imbécillité. Je suis très convaincu que, s'il ne trouve pas de la facilité à négocier avantageusement avec le côté droit, il se tournera vers la gauche, et y sera reçu à bras ouverts. Cette chance, jusqu'à présent assez probable, n'est pas au reste la pire de toutes pour la monarchie et ses défenseurs, s'ils savent choisir leur position, et la garder courageusement. Ce que je craindrais le plus pour eux, ce serait les pièges où l'on pourrait vouloir les entraîner par des négociations insidieuses et prolongées avec art. On leur promettra tout dans l'avenir, et on les menacera dans le présent d'une alliance avec les libéraux. Est-il

bien sûr que beaucoup de royalistes ne se laissent pas encore ébranler par ces espérances et par cette crainte. Je n'ai pas, à beaucoup près, autant de moyens que vous pour bien juger de l'état des choses ; mais je ne vois rien encore qui doive me faire regretter que celui de mes amis dont vous me parlez ne fasse pas partie de la Chambre. J'avoue cependant que je pourrais avoir ce regret plus tard. Ce que je crois, c'est qu'il peut et doit, dans les circonstances actuelles, exercer une grande influence. Les bonnes volontés ne manqueront pas, mais nous savons trop combien elles sont insuffisantes. J'ai vu plusieurs des nommés ; n'attendez pas qu'ils vous apportent des idées nettes, ni des principes de conduite arrêtés. Ils seront ce qu'on les fera, et puis voilà tout. Il faut nécessairement une direction ; comment se formera-t-elle, surtout au premier moment qui sera décisif? La chose la plus importante est de prévoir ce besoin d'autorité, et d'y pourvoir à temps. Une seule fausse démarche des royalistes peut les perdre pour toute la session ; nous en avons l'expérience, et Dieu veuille qu'on en profite au moins une fois!

Je resterai encore un mois ici, puis j'irai passer quinze jours avec mon frère à la Chenaie et, sur la fin de janvier je céderai enfin au désir que j'ai de vous voir. M. de Saint-Victor m'a procuré dans la maison qu'il occupe, rue du Cherche-Midi, n° 15, une chambre que je garderai, afin de pouvoir librement aller et venir de Bretagne à Paris et de Paris en Bretagne. Je pense que vous approuverez un arrangement qui me lie en quelque sorte à la capitale, pour plusieurs mois chaque année.

Adieu, mon bon ami, je jouis d'avance de la joie que j'aurai à vous embrasser.

XXIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 9 décembre 1820.

Je vous sais bien bon gré, mon bon ami, de m'avoir fait part de vos projets de retour ici, au moment même où vous les avez formés, c'est une douce espérance pour moi ; j'en jouis d'avance et malgré ma jalousie contre la rue du Cherche-Midi, je ne me réjouis pas moins complètement de voir que vous ne formez pas avec votre Bretagne, des liens indissolubles.

Les députés royalistes sont encore ici en bien petit nombre et il est bien difficile de prévoir exactement l'effet de leur contact et quelle est la disposition commune qui en résultera. Le ministère, incapable de modifier ces principes, ne veut pas se désunir dans les personnes qui le composent. Ils sont plutôt disposés à donner quelques lambeaux de leurs administrations pour former quelques ministères ; on parle des cultes et de l'instruction publique pour M. de Fontanes ; une division du ministère des finances en ministère des recettes et ministère des dépenses pour en donner un à M. de Villèle, et je ne sais quoi pour M. de Corbières. Le ministère voudrait diviser les royalistes et les libéraux et réunir à lui les plus faibles

des uns et des autres et rejeter aux extrêmes les plus violents.

Les libéraux espèrent la division des royalistes et veulent bien à ce prix que le ministère soit le plus fort. Si on osait prévoir la conduite des royalistes, on pourrait craindre non leur désunion mais un *mezzo termine* dans leurs opinions qui les conduirait à la seule et grande faute qu'ils aient faite en 1815. C'est-à-dire qu'ils ne seront pas assez forts pour attaquer vigoureusement et franchement un ministère qui marcherait dans des lignes antimonarchiques : ils ne le seront pas assez non plus pour embrasser un système de concessions qui pourrait être un calcul de force pour l'avenir en faisant de grands sacrifices dans le présent ; mais, comme en 1815, ils attaqueront le ministère par de petits mécontentements, de la mauvaise humeur, le harcèleront à coup d'épingles et ne sauront jamais lui donner un coup de poignard. Ils le pinceront, l'irriteront sans aucun avantage, et remarquez que c'est cette conduite qui a fait accuser la Chambre de 1815 de violence, et qui a exaspéré contre elle le Roi, une grande partie de l'opinion publique et les étrangers, alors si puissants chez nous. C'est ce que je crains encore.

Chateaubriand est embarrassé du succès des démarches qu'il faisait depuis quelque temps pour être rapproché. L'ambassade de Berlin a d'abord « flatté de son cœur l'orgueilleuse faiblesse, » à présent il en mesure mieux les inconvénients. Si le ministère était décidé à se rapprocher des royalistes, son marché ne serait pas mauvais ; il serait le premier et pour ainsi dire le signal de ce mouvement. S'il

n'en est pas ainsi sa position serait embarrassée et il y aurait à parier qu'avant un an il donnerait sa démission. Un de vos amis qui ne veut en aucune manière jouer ce jeu-là, n'a fait aucune démarche : aussi n'a-t-il entendu parler de rien.

Je vous attends pour consoler un peu ma solitude ; je serais heureux de vous voir, car il y a dans le moment un peu de tristesse et d'abattement. Votre retour n'est pas assez proche pour que je ne reçoive pas en attendant quelques bonnes lettres de vous. C'est une manière de ne pas sentir tout seul tous les sentiments qui m'attachent à vous.

XXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Brieuc, 27 décembre 1820.

Voilà donc, mon cher ami, les préliminaires de la session terminé. Le discours d'ouverture me paraît être le plus insignifiant, le moins royal qui ait encore été prononcé. Cette parole timide et défaillante est partout aujourd'hui le langage des souverains, c'est comme la dernière plainte de la royauté qui s'éteint. Mais que dites-vous du soin qu'on va prendre de nous former des mœurs analogues aux institutions qu'on nous a données? Les institutions sont donc opposées à nos mœurs présentes, et l'on n'a entrepris rien moins que de refondre la société entière et l'homme même ? Ce n'est pas une petite tâche, mais enfin on

avoue que c'est là ce qu'on veut, et cela est toujours bon à savoir.

Il me semble que nous aurions beaucoup de choses à nous dire sur la nomination des trois nouveaux ministres. Les circonstances qui l'ont accompagnée, les restrictions qu'on y a mises, montrent bien qu'on ne prétend pas abandonner le système suivi depuis quelques années, ce qui rend la position des nouveaux venus très délicate. Agiront-ils selon les vues de leurs collègues ? Ce serait alors tout simplement transporter la droite dans le centre. Sont-ils assez forts pour changer l'esprit du gouvernement ? J'en doute beaucoup ; et s'il ne le sont pas, il est difficile d'imaginer une position plus fausse que la leur. Au reste, j'étais, comme vous savez, persuadé depuis longtemps que cette classe de royalistes devait arriver au pouvoir, non par aucune nécessité politique, mais parce qu'ils me paraissaient destinés à nous donner la seule instruction qui nous manquât. Je regrette que le sort soit tombé sur Corbières que j'aime et que j'estime particulièrement ; et je m'étonne qu'avec tant d'esprit, il ait pu se résoudre à faire partie du ministère le plus bizarre, le plus incompatible, le plus impuissant pour le bien qu'on ait encore vu. Je sais que d'abord tout sera beau : mais, après le premier moment d'espérance et d'illusion, l'influence de nos deux ministres décroîtra progressivement dans les chambres et au dehors. Vous en voyez les raisons ; s'ils les voient aussi, je les plains, et s'ils ne les voient pas, je les plains davantage encore.

Ils se disent peut-être : si les choses ne vont pas comme nous voulons, nous en serons quittes pour

nous retirer. Ils pourront se retirer en effet, mais avec une perte irréparable, celle de leur réputation comme hommes d'État. Car le public, qui ne pardonne rien, leur dira : ou il n'était pas possible de faire le bien avec les hommes auxquels vous vous êtes associés, et alors vous n'avez pas dû leur prêter votre appui ; ou il était possible de faire le bien, et alors, de votre aveu, vous manquez d'habileté.

Au fond, cette résolution de se retirer, par laquelle on se rassure dans les cas tels que celui-ci, ne s'exécute jamais, ou presque jamais à temps, et nul homme ne peut dire ; je n'irai que jusque-là. Nous l'avons bien vu depuis quatre ans, et nous le verrons encore avant qu'une année s'écoule. Que peut raisonnablement attendre de soi un homme qui commence par se mettre dans une position qui l'oblige à se relâcher de tous ses principes ?

J'espère, mon bon ami, recevoir encore une lettre de vous en Bretagne. Je suis très impatient de savoir ce que vous pensez de tout ceci, et ce que vous augurez de l'avenir. Nous en causerons dans un mois tout à notre aise, mais un mois de silence de votre part paraîtrait bien long au plus tendre et au plus dévoué de vos amis.

XXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 21 octobre 1821.

Il est bien vrai, mon cher ami, et je ne l'ai déjà que trop éprouvé, que, lorsqu'on vit de plus d'une

vie, on meurt de plus d'une mort. Et cependant qui voudrait ne vivre que d'une seule vie? Ni vous, ni moi, ni aucun homme qui sait ce que c'est que d'aimer. Les regrets mêmes ont leur charme; ils semblent, en se prolongeant dans la vie, nous guider vers ceux que notre bonheur sera de retrouver pour ne plus les perdre. Puissiez-vous, mon ami, n'éprouver jamais cette espèce de joie amère et poignante attachée aux souffrances du cœur! Elle fait bien du mal, et pourtant on l'aime; on la saisit comme un dernier reste de ce qui nous est échappé. Je n'en sais rien autre chose, et je désire vivement que là-dessus vous en sachiez encore moins long que moi.

L'éloignement qu'on vous a montré, prouve combien ces hommes craignent certains voisinages. Ils ont raison en un sens; mais ils ne calculent pas ce qui doit résulter à la fin de l'isolement où ils se placent. Quelle est donc leur force? où réside-t-elle? Sont-ils si enivrés d'un moment de pouvoir, qu'ils se croient à l'abri des chances qui menacent de tous côtés leur frêle existence politique? Sur quoi s'appuient-ils? Où est leur parti? Oseront-ils donner ce nom à quelques créatures achetées, et qui, bientôt, ne demanderont pas mieux que de se revendre à d'autres?

Nous ne différons pas d'opinion sur les affaires d'Espagne, autant que vous semblez le penser. Seulement j'ai plus d'espérance que vous dans les efforts de l'armée de la Foi, quoique je ne me dissimule pas combien les révolutionnaires trouvent de ressources dans leur position, qui leur permet de disposer de presque tous les moyens de l'État. Les seuls em-

prunts qu'ils font à Paris et à Londres, et qu'on a la lâcheté de souffrir, leur procurent une force immense. Pour juger avec quelque certitude de l'issue de la lutte, il faudrait connaître l'esprit général de la nation, et c'est ce que je ne sais pas. L'inertie de la France, sa honteuse pusillanimité dans cette grande crise, accusera éternellement les ministres qui désertent la cause de la société. Sur cela nous sommes parfaitement d'accord. Mais je persiste à croire que, *quoi qu'il arrive*, ce qu'il y aurait de plus malheureux, serait d'intervenir dans les affaires de la péninsule, en se présentant comme médiateur entre les deux partis, et leur offrant une charte comme moyen de conciliation. Je suis persuadé que ce projet existe dans plus d'une tête influente, et en même temps, je suis convaincu qu'il n'en est point de plus propre à éterniser la révolution. — *Vale et me ama.*

XXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 4 novembre 1821.

Si je pouvais blâmer, mon bon ami, quelqu'une de vos démarches, ce ne serait pas au moins celle dont vous me parlez. Je la crois sage et même nécessaire à un certain point dans votre position présente. J'en désire vivement le succès, et je suis bien sûr que, dans tous les cas, vous ne vous exposerez point à éprouver un échec désagréable. Les journaux ont annoncé votre départ pour Vérone ; il n'y a que

le public qui ait le sens commun. Si j'étais roi, je le ferais mon ministre.

Ne trouvez-vous pas que le rôle qu'on a fait jouer au congrès à M. de Montmorency n'est pas extrêmement propre à le flatter? Il va se montrer aux souverains, et puis il revient tout juste au moment où l'on va parler d'affaires. Je suis convaincu qu'il laisse derrière lui son successeur. Alors nous en verrons de belles. N'êtes-vous pas de mon avis?

Il est difficile de prévoir comment se passera la semaine prochaine. Ce n'est pas que je doute aucunement que le ministère se maintienne, avec le secours d'une majorité dont nous connaissons les éléments. Mais se formera-t-il contre lui une opposition dans la droite? sera-t-il repoussé vers le centre, de manière que toute la France voie que c'est là que sont ses racines? Je l'ignore; cela dépend de trop de circonstances et de passions qu'on ne saurait calculer. Les ministres feront tout au monde pour éviter de prendre une position où leur système, leur faiblesse, leurs petites craintes jalouses, les placent malgré eux. L'imbécillité de quelques hommes, la violence de quelques autres, l'ambition de tous, voilà ce qui les a soutenus jusqu'à présent, et ce qui doit à la fin les renverser. L'époque seule est incertaine. J'admets sans restriction tout ce que vous me dites sur l'Espagne dans votre dernière lettre. Je ne connais point de politique plus fausse, plus déshonorante et plus dangereuse, que celle que nous suivons à son égard, comme je ne connais rien de plus absurde que les articles des *Débats* sur cette grande question. Au reste, on a, par toute l'Europe, trop

favorisé, trop exalté les passions révolutionnaires; on a trop ménagé les doctrines antisociales; ces doctrines ont pénétré trop avant dans un grand nombre d'esprits pour qu'il soit possible de faire entendre la vérité aux peuples, et de les ramener à l'ordre, avant qu'ils soient détrompés par de nouveaux malheurs. Ce n'est que du sein des calamités et du mouvement terrible qui se prépare, que peuvent sortir et les circonstances et les hommes qui renouvelleront la face de la terre, si elle doit être renouvelée.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon bon ami, et croyez que parmi tant de doutes qui nous environnent, il y a au moins une chose certaine, c'est que je vous aime bien tendrement.

XXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 9 janvier 1822.

Me voici donc, mon bon ami, au milieu de nos bois et de nos bruyères, dans une saison et par un temps où rien de tout cela n'est fort agréable. Cependant la paix, le silence, l'éloignement de ce qui afflige habituellement l'âme, lorsqu'on vit au milieu des hommes, me rendraient ce séjour assez doux, si je n'étais pas séparé de quelques personnes qui me sont bien chères. Je pense à elles très souvent, mais ce n'est pas les voir, ce n'est pas leur parler. On s'écrit, il est vrai; mais qu'est-ce que s'écrire? et que

peut-on dire dans une lettre? Je voudrais que l'âme ne fût point, pour les distances, dans la dépendance du corps. Vous me direz que cela détruirait tout l'ordre de ce monde et de la société. Mais est-ce que la censure qu'on nous rend ne détruit pas le gouvernement représentatif, qui est aussi un ordre de ce monde? et pourquoi ne souhaiterais-je pas, pour mon bonheur, quelque chose d'analogue à ce que nos ministres font sans scrupule pour leur tranquillité?

Celle de l'Europe paraît bien menacée de toutes parts. Que va devenir l'Espagne en proie à la guerre civile, et peut-être bientôt à la peste et à la famine? Que vont devenir les malheureux Grecs sous le poignard de leurs oppresseurs, dont le fanatisme semble s'exalter tous les jours? Que deviendra l'Europe, quand la présence des Russes à Constantinople remuera toutes les espérances et toutes les craintes des autres puissances? Quel rôle jouerons-nous dans les événements extraordinaires qui se préparent? Oh! le beau plaidoyer pour M. de Corbières! et qu'il est heureux que nous ayons un ministre qui ait fait son droit! — Un moment... je trouve moi-même cette plaisanterie un peu vive : qu'elle reste entre nous, s'il vous plaît, mon cher ami.

Vous voulez que je vous parle de ma santé : elle est bonne, je me promène, je travaille, et j'attends avec une curiosité un peu inquiète un avenir qui ne se fera pas attendre. — Croyez que personne ne vous est plus tendrement attaché que votre ami.

XXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 30 janvier 1822.

Votre lettre m'afflige, mon bon ami, en m'apprenant de quelle manière vous êtes traité par des gens de qui, sous tous les rapports, vous avez droit d'attendre des procédés bien différents. Je ne vous dirai cependant pas que leur conduite à votre égard me surprenne beaucoup. Je n'ai jamais vu en eux, d'un côté, que le plus parfait égoïsme, et de l'autre, une sorte de conscience de leur nullité, qui les tient dans une crainte continuelle des hommes dont la supériorité sur eux est trop manifeste. Mais cela même hâtera leur chute. Abandonnés à eux-mêmes, que feront-ils ? Ne voyez-vous pas comme déjà ils vacillent entre tous les partis, de même qu'entre toutes les opinions ? Il ne leur manque pas un seul des signes de la faiblesse. Où vont-ils ? Que veulent-ils ? Je les défie eux-mêmes de le dire. Dans la loi sur la presse, ils attendent, pour se prononcer, que la Chambre elle-même se prononce ; et déjà, rétrogradant, ils sacrifient au côté gauche (et, à mon avis, sans nécessité, même dans leur position), le seul amendement qui pût avoir quelque importance politique, en établissant de fait la prééminence de la religion de l'État sur les autres cultes seulement tolérés. En cela, sans doute, ils sont bien d'accord avec la déclaration de Chateaubriand, et, grâce à ces lumières qui font le tour du globe, on va voir, ce qu'il

fallait qu'on vît, les royalistes, ou ceux qui se disent tels, prêchant la révolution et l'accomplissant par leurs actes. C'était bien, en vérité, la peine de changer de ministres !

Mais je me trompe : ce qui fait la leçon, la leçon nécessaire à la société, c'est précisément l'union d'un certain système et de certains hommes. Il me paraît probable que quelques-uns de ces hommes seront remplacés par d'autres d'ici à la prochaine session. Il est impossible que les affaires marchent, même mal, avec le ministère tel qu'il est, surtout quand, selon les apparences, l'état de l'Europe ne tardera pas à les compliquer étrangement. J'en reviens à vous, mon bon ami : je ne voudrais pas que vous vous abandonniez entièrement. Il me semble qu'il serait bon de voir la personne que vous avez vue souvent autrefois, et qui ne peut pas aussi aisément que d'autres oublier ou nier les services que vous lui avez rendus. Vous connaîtrez au moins ses dispositions présentes. C'est quelque chose, pensez-y. — Adieu, mon bon ami.

XXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 1er mars 1822.

Il semble, mon bon ami, que nous ne sachions pas trop bien, l'un et l'autre, si les lettres ne sont point comprises dans la loi pénale sur les écrits. Afin cependant d'être une fois le plus hardi des deux, je me

hasarderai à vous dire que votre silence m'afflige, et que mon cœur a besoin de recevoir plus souvent quelque signe de votre souvenir. Parlez-moi de vous, de votre famille. Vos affaires se présentent-elles sous un jour plus favorable ? Pardonnez-moi ces questions, mais il faut bien que je vous parle de ce qui m'intéresse. Je voudrais bien aussi savoir ce que vous pensez de notre situation politique. Pour moi, retiré du monde et sachant peu ce qui s'y passe, je suis toujours sur la trace de mes vieilles idées. Tout ceci me paraît un état de passage. Je vois la révolution se fortifier. On lui fait tous les jours de nouvelles concessions, de nouveaux sacrifices, et l'on ne se réserve pas même l'honneur. Mettant à part l'attachement à la dynastie régnante, dites-moi, je vous prie, bien précisément en quoi le côté droit diffère du côté gauche ? Je sais bien que l'un se lève quand l'autre s'assied, excepté cependant lorsqu'il est question de consacrer, soit l'athéisme politique, soit la plus inique spoliation : mais montrez-moi un point de quelque importance, un principe agissant sur la société, sur lequel la gauche et la droite ne soient pas au fond d'accord. Veuillez bien me dire quel est le plan des ministres, quelle est leur volonté, leur désir au moins, où ils tendent, et s'ils ont eu, en entrant, une autre pensée que celle de sortir. Mon ami, vous les voyez entourés d'une cour nombreuse, de votants dociles, ils paraissent forts. N'en croyez rien ; jamais il n'exista de ministère plus faible par soi-même, et plus mal affermi au dehors. J'en serais assurément très fâché, si je les voyais tenter au moins un bien quelconque, si je pouvais fonder sur eux la plus légère espérance d'un

meilleur avenir : mais y a-t-il seulement un avenir pour eux ? y pensent-ils ? Je voudrais leur demander ce que c'est que demain ; c'est en vérité la première question qu'il faudrait faire à tout ministre, et il y en a bien peu qui répondraient.

Pour ce qui me concerne, je vous dirai qu'il est heureux que je sois en Bretagne. Sans cela, mon ouvrage eût été mal fait. Je n'avais pas à Paris, sous la main, les livres nécessaires. J'aurais bien dit les mêmes choses, mais les preuves auraient manqué, et l'on ne m'aurait pas cru. Il faut que je devienne bavard malgré moi ; alors je deviendrai constitutionnel et même parlementaire, ce qui est agréable tout à fait.

Adieu, mon bon ami ; aimez-moi toujours, et écrivez-moi plus souvent.

XXX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 13 mars 1822.

Au moment où je croyais avoir bien rétabli ma santé, mon bon ami, j'ai éprouvé une espèce de rechute sous la forme d'une fièvre qui m'a beaucoup fatigué, et dont je me remets à peine. J'espère que c'est le complément des souffrances de cet hiver qui a été bien mauvais pour moi.

Je compte, au premier rang des privations que mon état maladif m'a fait éprouver, la lenteur de notre correspondance. Il est vrai que, même lorsque j'aurais pu absolument écrire, j'en éprouvais une

fatigue et un dégoût que rien ne pouvait vaincre, puisqu'ils n'étaient pas vaincus par le désir constant de recevoir de vos nouvelles.

Vous avez vu nos pauvres affaires comme je les vois; nos gens vont au jour le jour; ils ne se permettent pas de penser au lendemain, ce qui leur paraîtrait chose trop audacieuse. Au reste, si cette grande expérience de royalisme est manquée, où seraient les espérances d'un autre avenir ? Il faut donc se soumettre à cette triste nécessité : et nous en sommes réduits au point que, n'ayant plus de vœux raisonnables à faire, nous pouvons en faire autant pour eux que pour les inconnus. Pour moi, ils sont obligeants en paroles, et je ne vois pas de raisons pour qu'ils le soient jamais autrement.

Il m'est tombé sous la main un petit volume publié par ordre du ministère de l'Angleterre sur la situation de ce pays, tant au-dedans qu'au dehors. Cette dernière partie, qui est un tissu d'inepties, de contresens et de petites idées, a allumé ma bile, et je me suis décidé, au moins je le crois ainsi, à écrire quelque chose sur l'esprit des traités de 1814 et 1815. Je suis obligé, à ce sujet, de remonter aux préceptes des grands maîtres sur le droit des gens, et j'ai été bien surpris de n'y trouver, au lieu de principes, que de vaines abstractions qui, prises au pied de la lettre, conduiraient plutôt à la barbarie qu'à un état de civilisation. Leurs erreurs sont, en tout, semblables à celles qui ont amené nos discordes politiques. Les philosophes qui les ont préparés avaient été chercher les principes du droit public dans l'abstraction de l'homme qu'ils plaçaient dans un prétendu état de

nature pour lui chercher des droits et des facultés qu'il ne tient que de la société. Ici, tout de même, Grotius, Puffendorff et Vatel, tous les trois protestants, tous les trois républicains, au moins deux d'entre eux, établissent les sociétés dans cet état de nature, sans aucun rapport les unes avec les autres que de se faire le plus de mal qu'elles peuvent les unes aux autres. De là est découlé, pendant près de trois siècles, une politique odieuse. Et comment en aurait-il été autrement, lorsque, après avoir établi leur grand amphigouri, qu'ils appellent les lois du droit des gens, ils finissent par dire qu'en voilà bien assez pour justifier ce qu'on veut faire, et que, d'ailleurs, comme tous les états ont successivement manqué à ces lois, on aura toujours un moyen certain à mettre en avant, la loi universelle des représailles !

Je voudrais montrer que les traités de 1814 et 1815, si on veut en bien comprendre l'esprit et en adopter les conséquences, conduisent à un état social un peu moins barbare, qu'ils établissent de nouveaux rapports, qu'ils tendent à former pour le bonheur de l'Europe une association européenne, d'autant plus vieille qu'elle est déjà établie par les mœurs et les nouveaux et nombreux rapports des différents peuples entre eux ; j'en déduis la conduite qui convient à chaque peuple et surtout à la France.

Vous voyez, mon bon ami, par le besoin que j'ai de vous écrire de tout cela, quel besoin j'aurais de vous en parler, combien j'aurais de conseils à vous demander et de bonnes directions à recevoir ; mais vous ne le voulez pas, et vous vous arrangez pour être perdu pour nous ; c'est bien peu aimable. Au reste, ce n'est

pas une raison pour que vous échappiez à mes persécutions ; je vous poursuivrai jusque dans votre retraite et vous soumettrai le plan et les feuilles de l'ouvrage, s'il se fait, avec prière de corriger, couper, ajouter ; enfin, pour qu'il soit bon, qu'il devienne plus vôtre que mien.

Mais, au nom de Dieu, dites-moi si vous revenez ; je voudrais vous trouver mille raisons, puisque celles de mon amitié n'ont aucune valeur pour vous décider. — Mon bon ami, je vous suis tendrement attaché, et c'est pour la vie.

XXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 16 mars 1822.

En vous écrivant la dernière fois, mon bon ami, j'étais loin de soupçonner que vous étiez malade, et sérieusement malade. Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir pensé à moi dans cette triste circonstance, et j'écris à mademoiselle de Vitrolles pour la remercier aussi de l'extrême bonté qu'elle a eu de me donner de vos nouvelles. J'espère en recevoir bientôt de votre main, ne fût-ce que deux lignes. Je ne serai entièrement rassuré qu'en voyant de votre écriture. Ménagez bien votre convalescence. Un peu de campagne au printemps serait, je crois, un excellent remède ; essayez-en, vous ne manquez pas de maisons agréables autour de Paris. Je voudrais bien que la Chenaie fût une de ces maisons, et que votre

choix tombât sur elle. Nous causerions, nous nous promènerions à pied, à cheval, selon votre gré. Nous ferions de la politique et de la philosophie en toute joie et toute liberté, si toutefois joie et politique sont deux choses qui puissent s'allier aujourd'hui. L'avenir me paraît extrêmement sombre, et c'est pourquoi je ne veux pas m'y jeter. Ce serait comme une seconde maladie qui vous surviendrait.

On parle ici d'élections prochaines. On voulait me nommer, j'ai déclaré que ma résolution était prise de ne point accepter. Il faudrait que je fusse terriblement fou pour me jeter dans ce guêpier des Chambres. Je n'aurais été, cette année, presque jamais de l'avis de personne. C'est une position qui n'est pas tenable, quand on est privé de l'avantage de pouvoir faire un parti à soi seul, comme M. Fiévée. — Adieu, mon bon ami, il ne faut pas fatiguer les convalescents. Écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez, et croyez que personne ne vous aime plus tendrement que l'ermite de la Chenaie.

XXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 28 mai 1822.

Un très bon médecin, à qui l'on demandait dernièrement des nouvelles d'un de ses malades, disait : « La maladie a parcouru admirablement toutes ses périodes ; je n'ai jamais vu de maladie mieux marcher, elle est finie, mais le malade ne supportera

jamais la convalescence. » — Je vois avec peine, mon bon ami, que la vôtre a été aussi un peu difficile à supporter. Cependant, puisque vous avez la force de vous occuper d'un ouvrage aussi important que celui dont vous me parlez, j'espère que vous êtes enfin hors de ce triste état où vous avez langui si longtemps. Ménagez-vous néanmoins, et songez que, pour vivre, ce n'est pas tout de n'être plus malade, comme vous venez de le voir.

Votre esprit, aussi juste que pénétrant, a parfaitement aperçu tout ce qu'il y a de faux dans les théories de nos vieux publicistes. Ce n'étaient pourtant pas des hommes dépourvus de sens et de mérite, et leurs erreurs, qui ne frappèrent personne, montrent combien déjà la société était corrompue.

J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, et j'ai par conséquent mes idées, bonnes ou mauvaises. Je désirerais vivement pouvoir en causer avec vous, car il est impossible de traiter une pareille matière dans une lettre. Je crois très fermement qu'il n'y a jamais eu de véritable droit des gens, par la raison que les peuples, totalement indépendants ou séparés les uns des autres, n'ont jamais été unis en société générale. Le christianisme tendait à former cette société nécessaire à la civilisation, qui sera toujours incomplète sans elle. L'Europe en sent vaguement le besoin, mais elle est bien loin de prendre la route qui pourrait y conduire avec le temps. L'absence d'un véritable droit, et, par conséquent, de devoirs reconnus, a produit la politique des intérêts qui mène directement à la barbarie, et même à l'anarchie, comme vous l'observez fort bien ; et c'est en ce sens qu'il est

vrai que la grande morale tue la petite, c'est-à-dire, détruit tôt ou tard les mœurs des nations et les nations mêmes.

Y a-t-il des lois qui obligent les peuples comme peuples?

Quelles sont ces lois? qui les a faites et comment les connaît-on?

Qui a le droit de les déclarer et de les faire exécuter?

Je défie de répondre à ces questions sans arriver à un résultat qui sera ou l'abolition de la société, ou l'établissement d'un ordre de choses le plus éloigné qu'il soit possible des idées régnantes aujourd'hui.

Vous avez tort de me croire résigné à vivre loin de vous : cette idée-là ne sera jamais régnante dans mon cœur. Tout au contraire, je m'arrange pour me fixer plus tard à Paris. Mais, pour cela, il faut que je finisse mon livre, que je ne puis finir qu'ici, et que je répare un peu ma petite fortune qui est extrêmement délabrée. Je dois beaucoup, et cela me tracasse. Soyez sûr, mon ami, que la situation d'un homme obligé de compter sur son travail pour vivre est toujours pénible. Je souhaite sortir de cette situation, et j'y parviendrai, j'espère, en peu d'années. C'est une espèce d'ambition peut-être, mais je vous demande en grâce de ne pas la trouver déraisonnable. J'en ai encore une autre : celle-ci vous regarde : je ne m'accoutume point à l'idée qu'on ne vous rende pas votre place au Conseil. Il y a des injustices si basses qu'il faut leur tourner le dos pour ne se point fâcher. Je voulais vous parler un peu des affaires publiques, mais l'espace me manque. Heureusement vous n'y

perdez guère. — Adieu, cher et bon ami, vous savez si mon cœur vous est dévoué.

XXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 7 juillet 1822.

Si je vous écrivais, mon bon ami, aussi souvent que je pense à vous, il n'y a point de courrier de la Bretagne qui ne vous portât quelque lettre de moi. Vous croyez à mon attachement pour vous, j'en suis sûr, mais vous ne savez pas combien vous manquez à mon cœur seul, absolument seul, dans la retraite où le devoir me retient et me retiendra longtemps encore. Je cause souvent avec vous, je vous consulte, vous me répondez : mais vos réponses perdent beaucoup à n'être que le fruit de ma pauvre imagination qui se distrait ainsi elle-même et cherche à consoler par ces illusions une âme habituellement triste. Mais laissons cela.

En réfléchissant sur cet écrit publié en Angleterre et dont les journaux ont tant parlé, vous avez été conduit à examiner les principes du droit public, et vous avez vu aussitôt que, jusqu'à présent, l'on n'avait fait autre chose que déraisonner très gravement et très savamment sur un sujet qui ne laisse pas d'être d'une très grande importance. Je serais extrêmement curieux de connaître la suite de vos pensées là-dessus. Je ne crois pas que votre loisir pût être, en ce

moment, mieux employé qu'à éclaircir des questions qui tiennent à ce qu'il y a de plus élevé et en même temps de plus pratique dans la politique. Cela vaut bien, en vérité, une discussion sur la loi des douanes et sur le tarif des bestiaux à qui l'on permet de passer la frontière. Et, sur cela, je ne saurais m'empêcher de remarquer ce matérialisme profond des gouvernements modernes qui comptent tout, qui calculent tout, qui s'occupent de tout, excepté de l'homme ; et, quand ils daignent descendre des bœufs jusqu'à lui, vous les voyez construire une échelle de la propriété, du bonheur et de la civilisation des peuples où chacun d'eux prend sa place plus ou moins élevée, en proportion de la quantité de viande que consomme chaque individu. Pour moi, je crois volontiers qu'à cet égard un Anglais l'emporte de beaucoup sur un Espagnol ; mais je ne suis pas également persuadé que, s'il éclatait une révolution en Angleterre, l'Anglais, bien nourri et bien engraissé, mourût comme l'Espagnol pour son roi et pour sa religion. Rappelez-vous l'histoire de Rome et celle de la Grèce ; vous verrez que, même dans les temps de la plus grande corruption, on entretenait d'objets plus relevés la populace païenne. Ces détails de police et d'administration étaient abandonnés aux derniers magistrats, et les discussions publiques, quelles qu'elles fussent, ne descendaient jamais au-dessous de l'homme. On pourrait tirer de ce seul fait un grand nombre de conséquences, mais je me ferais un scrupule de troubler la gloire du budget et de M. de Villèle.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon bon ami ; par-

lez-moi de votre santé, n'oubliez rien de ce qui m'intéresse si vivement. *Vale et me ama.*

XXXIV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 12 juillet 1822.

Votre première lettre m'est revenue, mon bon ami : je l'ai lue avec tout l'intérêt que je mets à toutes celles que vous m'écrivez et, de plus, avec celui de voir vos pensées sur un objet qui m'occupe. Toutes les difficultés que vous me présentez pour traiter ce sujet d'une manière dogmatique s'étaient montrées à moi et m'auraient découragé, si je ne croyais pas qu'il fût possible d'y répondre. Si, au moment où il n'y a que des familles ou des bourgades dispersées, on concevait la pensée d'une grande agrégation de peuples, telle que sont nos Etats européens, et qu'on voulût en tracer les grandes lignes, on demanderait aussi quelles seront les lois générales, qui aura le droit de les faire et la puissance de les faire exécuter. Il est évident que ce pouvoir est la souveraineté, et que la question se réduit donc à celle-ci : cette société générale des peuples qui n'a jamais cessé de subsister, qui a donné des lois même à la guerre, qui a créé le droit des gens si universellement reconnu, que le sauvage qui dévore les prisonniers faits sur l'ennemi, respecte l'ambassadeur de cet ennemi, — cette société générale, dis-je, peut-elle arriver, par d'heureuses circonstances et par une assimilation de

religion, de mœurs, de langues, etc., à former une représentation de souveraineté telle qu'elle est nécessaire pour faire et imposer des lois générales? Je ne le crois pas entièrement impossible, et si le but complet est très difficile à atteindre, au moins la marche qui y conduit est-elle utile et avantageuse, et tout le monde doit y concourir, surtout si on parvient à montrer qu'elle conduit plus sûrement que toutes les autres qu'on a essayées, à la sûreté, à la prospérité et au développement social.

Vous recevrez sous huit jours l'introduction et les cinq premiers chapitres; je vous demande en grâce de leur donner quelques-uns de vos moments; et puis de critiquer avant tout les idées fondamentales, si vous ne les trouvez pas assez solidement établies, et puis la marche du sujet, la manière de le traiter, enfin les phrases et les mots, car je suis très disposé à le jeter au feu si ce n'est pas essentiellement bon et utile. J'ai laissé de grandes marges pour vos observations, si vous pensez que l'ouvrage en vaille la peine.

Il y a apparence que ce sera notre Berryer qui vous remettra ma lettre; il se fait un bonheur et une fête d'aller vous chercher un instant à son passage à Rennes; je lui envie bien les heures qu'il passera avec vous, et quelque prix qu'il y mette je les achèterais plus cher.

Nos gens marchent avec assez de bonheur de palliatifs en palliatifs : ils sont pris au même piège que tous ceux qui sont arrivés au pouvoir depuis le commencement de la Révolution : c'est de croire que tout est bien, la révolution terminée, par cela seul

qu'ils sont arrivés à la direction des affaires. Ils ne se doutent plus qu'il y ait autre chose à faire qu'à pousser cette espèce de machine telle quelle, le mieux qu'on pourra.

Ma lettre a tort, mon bon ami, si elle vous dit pas par quels tendres sentiments je vous suis attaché.

XXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 6 août 1822.

J'ai passé, mon bon ami, avec M. Berryer deux jours d'autant plus agréables que nous avons beaucoup parlé de vous. Dites-lui bien, je vous prie, combien j'ai été touché d'un souvenir si aimable de sa part, et ajoutez, s'il vous plaît, que j'ai été charmé de faire la connaissance de l'ami qui l'accompagnait. Il vous aura rendu compte d'une partie de nos conversations. Je ne reviens pas sur ce qui me regarde personnellement. Mais je veux vous dire que, quoique peut-être il ne convienne pas à votre position de publier le travail dont vous vous occupiez, je serais très fâché que vous l'abandonnassiez. Ce n'est point un ouvrage de circonstance. Il faut absolument le continuer. Je prévois, il est vrai, que nous pourrons peut-être ne pas nous trouver entièrement d'accord sur les premières bases, mais la discussion nous rapprochera, et je gagnerai beaucoup à cette discussion.

Voyez comme l'égoïsme se mêle à tout. Je ne

désavoue pourtant pas celui-ci, et même je trouve du plaisir à l'avouer.

N'admirez-vous pas les efforts de ce noble peuple espagnol, qui se soulève de toutes parts, et brisera sans doute, et pour longtemps le joug des révolutionnaires? J'ai eu un moment le projet d'écrire quelques pages sur la politique des gouvernements de l'Europe : j'y ai renoncé pour mille raisons. Voici ce que je disais de l'Espagne : « Elle triomphera : qui jamais en a pu douter? Elle triomphera en présence de tous les peuples de l'Europe, qui se sont assis pour regarder la Royauté et la Révolution, la foi et l'impiété combattre corps à corps dans l'arène. Les gouvernements ont voulu que ce fût un spectacle : il sera grand du moins! »

On trouvait, du temps du *Conservateur*, qu'il y avait beaucoup de choses à dire ; que serait-ce donc aujourd'hui? Je suis d'autant plus frappé de cet universel hommage de silence, que... mais je ne veux pas achever. Me trompé-je? Y a-t-il véritablement dans les esprits, dans les cœurs, cet affaissement que je crois remarquer? Et s'il existe, qu'en résultera-t-il? Tout me semble faux, dans les choses, dans les hommes et dans les positions. Personne ne fait ce qu'il devrait faire, personne ne dit ce qu'il devrait dire, personne n'est où il devrait être. D'où vient cela? Il y a partout surprise, attente, une sorte d'étourdissement indéfinissable. J'ai bien de la peine à voir là-dedans un état durable.

Ce qui durera, mon cher ami, parce qu'il n'y a ni surprise, ni attente, ni étourdissement, c'est ma tendre amitié pour vous.

XXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Saint-Malo, le 15 août 1822.

Me voici à Saint-Malo, mon bon ami, et je serai bientôt près de vous, mais pour peu de temps. M. Cor ayant fait un voyage dans ce pays-ci, j'ai pu causer avec lui de mes affaires, et j'ai vu qu'il fallait absolument que j'allasse moi même tâcher de me tirer des mains d'un fripon, à la discrétion duquel je me trouve par suite d'un traité que Cor a fait avec lui très imprudemment, quoique avec les meilleures intentions du monde.

Notre ami M. Berryer a entre les mains tous les papiers relatifs à cette affaire. Je ne vois qu'un seul moyen de me tirer de la position extrêmement fâcheuse où l'on m'a placé, et je veux en causer moi-même avec M. Berryer. Le désir de vous voir a contribué beaucoup aussi à me déterminer à faire le voyage de Paris. Je ne sais pas exactement quand j'y arriverai. Si je pars avec Cor, ainsi qu'il m'y engage, nous passerons par Nantes et Angers, et nous n'arriverons que le 25 ou le 26. Dans tous les cas, vous serez certainement la première personne que j'embrasserai.

Mon projet est de revenir le mois prochain. Il m'importe beaucoup de profiter de l'hiver pour avancer mon travail. Je commence à espérer que je pourrai le finir dans le mois de mai, ou au plus tard dans

le mois de juin. Mais il faut pour cela que je sois de retour dans cinq ou six semaines.

Je vous prie de dire mille choses de ma part à M. Berryer : je n'ai pas le temps de lui écrire, mais nous causerons bientôt, ce qui vaudra mieux. Je suis tout à vous, mon bon ami, avec cette tendre affection que je vous ai vouée pour la vie et au delà ; car qu'est-ce que cette triste et courte vie, quand on aime véritablement ?

XXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 2 octobre 1822.

Quoique les nouvelles que vous me donnez, mon bon ami, de mademoiselle de Vitrolles ne soient pas encore entièrement satisfaisantes, elles n'ont pas laissé de me faire beaucoup de plaisir, parce que, enfin, c'est un mieux réel obtenu au commencement de la mauvaise saison. Veuillez lui offrir mon respect, mes vœux, et lui demander quelque part dans ses prières, qui m'inspirent une très grande confiance.

A votre retour à Paris, vous aurez jugé de notre état du moment beaucoup mieux que je n'en puis juger de si loin. Notre politique extérieure me paraît liée à celle de l'Angleterre plus qu'à celle d'aucune autre puissance, et cette politique tend à former autour de la France des États constitutionnels, comme nous nous entourions, il y a vingt-cinq ans, de petites républiques. La différence n'est pas grande, et

le résultat sera le même. On perdra l'Espagne, si l'on se mêle de ses affaires, comme il paraît qu'on en a le dessein. Il n'existe aujourd'hui, dans ce pays-là, que deux partis très prononcés, sous prétexte de conciliation, on en formera un troisième, où se jetteront tous les gens faibles qui forment toujours et partout le grand nombre. C'est, dans les circonstances présentes, le plus important service qu'on puisse rendre à la révolution. On dirait que 1814 n'a éclairé personne.

Les libéraux sont en ce moment fort animés dans notre province, et la plupart des royalistes extrêmement découragés. On leur dit d'attendre, cela les ennuie. Leur espérance comme leur opinion n'a plus d'objet fixe. C'est, pour un parti, le dernier degré de l'affaiblissement. Il me tarde de savoir quelles sont les dispositions qu'on aura montrées. Je ne connais point d'homme plus faux que celui qui s'est dernièrement glissé au-dessus des autres[1]. Défiez-vous de lui, il doit vous craindre, pour l'intérêt de sa supériorité, qui tient uniquement à la nullité de ce qui l'environne. C'est un aigle de basse-cour. Au reste il n'est guère possible que six mois se passent sans un changement partiel dans le ministère, c'est-à-dire que quelques hommes changeront, mais le système ne changera pas. Que peut-on attendre de l'ineptie conseillée par la peur?

Adieu, mon bon ami, rappelez-moi au souvenir de M. Berryer, et conservez-moi dans le vôtre cette place qui m'est si chère.

1. Il s'agit ici de M. de Villèle, dont l'influence allait en augmentant chaque jour.

XXXVIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 12 octobre 1822.

J'attendais pour répondre à votre lettre du 2 octobre, mon bon ami, de pouvoir vous dire quelque chose des dispositions qu'on m'aurait montrées. Elles ont été très claires, il me reste seulement à savoir si la présence de votre compatriote[1] aurait changé quelque chose à la volonté bien prononcée que son ami a témoignée que je ne prisse pas place au nombre de leurs défenseurs dans la Chambre des députés. J'ai eu à ce sujet une explication en quatre mots avec l'aigle de basse-cour qui a répondu avec embarras et mauvaise grâce. Je me tiens désormais pour bien averti, et sauf quatre visites par an aux quatre grandes fêtes de l'année, ils n'entendront plus parler de moi. Ils me forcent à marquer moi-même une séparation qu'ils prononcent aussi formellement.

La santé de ma fille conserve encore quelque bien de l'effet passager des bains de mer; elle est un peu moins bien que pendant qu'elle les prenait, un peu mieux qu'avant d'y aller : j'espère que ceci nous fera passer l'hiver et nous verrons ensuite, au printemps, ce qu'il faudra faire. Lorsqu'on a beaucoup de gages de bonheur, on a des motifs continuels d'inquiétudes. Une femme d'esprit me disait un jour : « Quand on

1. M. de Corbières.

vit de plus d'une vie on meurt de plus d'une mort. » Aussi ai-je été ces derniers jours dans une grande inquiétude de mon jeune marin; je savais par les nouvelles publiques qu'il venait d'arriver de la Vera-Cruz et de la Havane à Cadix, et je lus dans le journal du soir que la fièvre jaune s'était emparée de cinq rues de Cadix et y faisait de grands ravages, qu'elle y avait été apportée par un bâtiment arrivant de la Havane. Je cachai ces nouvelles à ma famille et les renfermai douloureusement jusqu'à ce que je pusse avoir des nouvelles du ministère de la marine. Le ministre et les principaux employés que je connais étaient absents; enfin j'obtins les extraits de la correspondance du commandant de la frégate, qui annonçaient que la fièvre jaune avait été à son bord, qu'elle y avait enlevé douze personnes en huit jours, entre autres un camarade de mon fils élevé sur le même bâtiment.

Une lettre du 13 septembre, est venue hier nous rassurer, confirmer ces détails et nous assurer que depuis trente-trois jours les symptômes de la maladie avaient entièrement disparu; le navire était en quarantaine dans la rade de Cadix et doit bientôt aborder en France. J'espère avoir mon fils auprès de moi dans le courant de novembre.

Les voyages de Dieppe, vos conseils, ma paresse, quelques raisonnements sur lesquels elle s'appuie, ont entièrement suspendu le petit travail que j'avais commencé : les esprits divaguent tellement sur ce sujet que ce serait une prétention un peu folle de croire pouvoir les fixer.

Convient-il à un homme qui n'a été qu'un homme

d'affaires de compromettre une sorte de réputation acquise dans l'action, au jugement d'un écrit? Si jamais on y revenait, ne serait-ce pas plutôt un désavantage qu'un avantage d'avoir publié toutes ses idées et leur principale application? J'en resterai là jusqu'à ce que vous me prouviez le contraire; enfin le congrès qui commence et qui finira bientôt, fera perdre par ses décisions, conformes ou contraires à l'écrit, ce qu'il pourrait avoir de mérite.

Vous voyez que voilà une paresse bien fortifiée. je suis au moins bien sûr qu'elle est à l'abri d'un coup de main.

Berryer, qui a été ici un moment, est reparti pour la campagne, mais il s'est assuré que vos affaires ne souffrissent pas de son absence et il dit que l'avoué à qui il en a confié la conduite doit vous avoir tenu au courant.

Je relis votre lettre et j'oubliais de vous dire que je ne partage pas votre avis sur les affaires d'Espagne. Nos gens ne veulent pas faire la guerre à la révolution qui y triomphe: l'empereur de Russie est le seul qui le comprenne ainsi. Nous résistons en disant qu'il suffit de donner des secours clandestins aux royalistes, et que la révolution finira d'elle-même: moi, qui n'ai pas une foi aussi absolue que la vôtre, je crois que les royalistes seront battus s'ils ne sont pas ouvertement soutenus par des forces réelles, qu'un ministère qui devrait être royaliste et antirévolutionnaire, doit secourir efficacement le roi et regarder toute révolution en Europe comme une véritable déclaration de guerre. Il ne s'agit pas pour eux de savoir s'ils feront ou ne feront pas la guerre, mais

seulement de choisir le moment de la faire ; et ce moment est assez désigné par les efforts des royalistes espagnols qui se battent avec des succès balancés depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre Quand ils auront été écrasés, et ils le seront, ce sera le moment de la révolution : elle vous attaquera avec ses armées, avec ses opinions, et vous vous en défendrez comme vous pourrez. D'ailleurs cette guerre d'Espagne était une occasion pour la France, qui pourrait bien ne pas se rencontrer de longtemps, de se placer à la tête d'une coalition européenne, au lieu que nous nous sommes placés, sans volonté, sans parti pris de notre part, dans la situation de faire ce qu'on voudra, et d'attendre les ordres du congrès de Vérone, ou même, si nous la paralysons par notre inertie, la déclaration de guerre de l'Espagne qui ne tardera pas six mois.

Quel post-scriptum !

XXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 16 octobre 1822.

J'ai vu dans les journaux, mon bon ami, que vous ne présidiez pas le collège des Basses-Alpes. Cela m'éclaire sur votre position. Je pense que vous ne tarderez pas à vous mettre en route pour le Midi, et je vous félicite d'avance du plaisir que vous aurez à revoir madame votre mère, après une séparation de plusieurs années. Voilà qu'à cette occasion, je me

mets à souhaiter que la Chenaie fût dans le Midi; mais avec une obstination bretonne, elle reste et restera où elle est. Sans être Bretons, les souverains ne sont pas moins obstinés à marcher dans la voie des révolutions; ils réduisent en théorie le désordre et les passions du peuple. On dirait qu'ils ne se croient faits que pour cela. Je regarde l'époque présente comme la plus remarquable de la révolution, et celle qui sera la plus féconde en calamités parce que le mal est organisé, et qu'on lui donne un caractère légal. Personne ne peut calculer les conséquences d'un pareil état de choses. Dites-moi vos idées à ce sujet. Je vous entendrai à demi-mot. A force d'être ému du spectacle que nous avons sous les yeux, j'y deviens presque insensible. A quoi bon s'occuper d'un avenir que tout concourt à dévaster? Que peuvent quelques hommes contre tant d'hommes, et surtout contre le pouvoir résolu à ne rien négliger pour sa propre destruction? Voilà ce que je me dis: peut-être ai-je tort; c'est ce que vous m'apprendrez.

Je vous adresse encore cette lettre à Paris: si vous n'y êtes plus, je pense qu'on vous la fera passer. Écrivez-moi, aimez-moi, je le mérite par la tendre et inaltérable amitié que je vous ai vouée.

XL

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 26 octobre 1822.

J'avais renoncé, pour le moment, à mon voyage dans le Midi, et, dans ma pensée, je le renvoyais au

mois de mars prochain, lorsque quelques lettres que j'ai reçues m'ont fait imaginer qu'il y avait encore des possibilités, et comme j'aime les hasards et les difficultés, je me suis décidé tout à coup à partir sur-le-champ. Je jugerai sur les lieux s'il y a quelques motifs de jouer cette partie ou non. J'aimerais mieux la gagner ainsi qu'avec tout le secours qu'on m'avait d'abord offert et qu'on m'a ensuite refusé. Ceci, vous le comprendrez.

Je ne vous donne pas mes adresses intermédiaires, mais, dans tous les cas, je m'arrêterai à Aix. Je serai de retour à Paris le 20 décembre.

Voilà, mon bon ami, une incartade de jeune homme, mais, soyez bien tranquille, je suis à peu près indifférent aux succès et aux rêves.

Je suis aussi éloigné de vous de croire que notre Charte ou quelque chose de semblable puisse servir de traité de paix entre la révolution et la monarchie espagnole. Mais je pense que le pouvoir absolu y a été absurde, et qu'il a brisé mal à propos les contre-poids salutaires qui étaient dans les habitudes et dans les mœurs; je pense que c'est une inconséquence de premier ordre à la famille de France restaurée, de croire qu'elle pourra pactiser avec cette révolution étrangère, comme elle veut pactiser avec la révolution intérieure; que pour sa propre existence, son influence politique, enfin pour son honneur, elle devait et doit encore se placer à la tête de tous ceux qui veulent combattre la subversion sociale, que tout autre politique est une niaiserie; qu'au lieu d'attendre l'impulsion de l'Europe, elle devait la lui donner, et que si l'Europe se laisse arrêter en

cette circonstance par nos méticuleuses tergiversations, le congrès de Vérone sera le dernier des congrès européens, les souverains se sépareront divisés, mécontents, cherchant leur conservation dans leurs intérêts personnels et leur défense particulière, et ce sera le triomphe de la révolution.

Mais à la veille d'un départ c'est trop de politique, mon bon ami ; j'aime mieux vous parler de ces tendres sentiments qui m'attachent à vous, ils me suivront partout. Ils vous accompagneront en tous lieux.

XLI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Aix, le 17 novembre 1822.

J'ai trouvé hier en arrivant ici, mon bon ami, votre bonne lettre du 4 novembre[1], et c'est la première consolation de la contrariété que j'ai éprouvée dans les Basses-Alpes. J'y ai trouvé une bienveillance assez universelle ; elle était même telle dans la partie du département la plus voisine de mes terres, que dès qu'on a su mon arrivée et le motif qui m'amenait, j'y ai trouvé un assentiment universel, les opinions les plus opposées venaient au-devant de moi et peut-être les libéraux, avec un peu plus de faveur que les autres. Ce premier accueil, dans l'arrondissement de Sisteron, m'a un peu trompé sur la possibilité de ce

1. Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

qu'il faut bien appeler un succès, puisqu'on le désirait; mais j'ai trouvé tout bien plus froid à Manosque et à Digne. Le ministère avait désigné bien positivement deux candidats, M. de Villeneuve, ancien préfet du département, aujourd'hui préfet de la Nièvre, et le second un M. Mieulle, receveur général à Angers, qu'on avait nommé président du collège. Le préfet, véritable élève de Bonaparte et formé aux élections par M. Decaze, avait parcouru, il y a plus d'un mois, le département, avait vu chaque électeur et avait demandé des paroles pour les deux personnes présentées; malgré cela, on était d'accord sur le premier et généralement on ne voulait pas du second, mais deux autres prétendants du pays se partageaient les voix qu'on refusait au président nommé, et à toutes les démarches que faisaient mes amis on répondait que j'arrivais trop tard et qu'on était engagé. Malgré ces difficultés, le nombre des promesses obtenues arrivait à peu près à ce qui était nécessaire pour être nommé, ce qui me décida à arriver à Digne, où j'espérais que ma présence ferait le reste. Mais l'activité du préfet a été telle, que j'ai, pour ainsi dire, été séquestré dès mon arrivée; il fallait une sorte de courage pour venir chez moi, les employés étaient notés, et on menaçait hautement de destitution tous ceux qui me donneraient des suffrages, enfin j'ai à peu près été traité comme on aurait pu faire pour Manuel ou Benjamin Constant, s'ils étaient venus avec les mêmes projets que moi. Outre cela, le jour des élections, le préfet était dans la salle, et accompagnait chaque électeur jusqu'au bureau, le suppliant de ne pas prolonger les scrutins, de ne pas mettre

en doute les élections, en choisissant d'autres que ceux présentés par le gouvernement : il a obtenu ainsi 112 suffrages sur 150 pour celui que personne ne voulait nommer trois jours auparavant. L'autre en a eu 108, et moi un petit nombre. Vous dites, avec raison, que vous espérez que je ne m'exposerai pas à un échec désagréable, vous voyez comment j'ai été conduit à aller jusqu'au bout, mais j'en avais calculé le résultat, et je ne crois pas que ce soit d'un grand effet. Un si petit pays qui a si peu de communication, où cela n'a pu être regardé que comme une fantaisie, parce que j'y passais en allant voir. Enfin, ce petit désagrément sera oublié dans un mois; et avant que je sois de retour à Paris, tout me fait penser qu'il en restera peu de traces.

Je serai ici jusqu'au 5 décembre, je m'arrêterai cinq jours à Tournon en Vivarais, et je serai du 15 au 18 de retour à Paris.

J'ai trop perdu de vue depuis trois semaines les événements de chaque jour et je suis trop séparé des informations sur Vérone, pour vous parler des circonstances du moment, quant à vos sinistres présages de l'avenir, il est vrai qu'aucune des conditions d'ordre et de stabilité ne semblent être remplies, d'un autre côté il semble que le monde marche en portant dans son sein le germe de toutes les maladies, et qu'il peut le porter longtemps sans qu'elles éclatent.

J'aime à vous voir au milieu de ces agitations, poursuivant la grande et belle tâche que vous vous êtes imposée, donner une nouvelle force à cette digue religieuse qui doit s'opposer au torrent des idées

nouvelles. Au moins vous avez accompli une destinée et nous, nous l'avons à peine ébauchée.

Faites-moi vivre avec vous, mon bon ami, et croyez que tout ce que j'ai d'amitié pour vous, ne fait qu'ajouter au sentiment que j'ai de tout ce que vous valez pour nous et pour l'avenir.

XLII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 2 décembre 1822.

Où êtes-vous, mon bon ami ? voilà des siècles que je n'ai reçu de vos nouvelles, et je ne m'accoutume point à ce long silence. Dites-moi au moins que vous vous portez bien, vous et les vôtres. Si vous êtes de retour à Paris, vous avez dû y trouver une lettre de moi. Vous y aurez trouvé aussi nos affaires politiques dans un étrange état. Ce que nous voyons passe, ce me semble, tout ce qu'il était possible d'imaginer. Cette incapacité à la fois lâche et fière, ces ineptes vacillations, ces ignobles condescendances pour une révolution qui les dévorera, tout cela ne montre-t-il pas nos ministres sous un jour qui étonne ceux mêmes qui les connaissaient ? Il me paraît presque impossible que la session prochaine ne soit pas très orageuse. Si le bon sens, l'honneur, l'instinct même de la conservation, ne sont pas entièrement éteints dans notre malheureuse France, un cri terrible doit partir de la Chambre des députés. Ils doivent demander raison au ministère de cette profonde ignominie

où ils ont plongé la première nation de l'Europe ; ils doivent repousser de tous leurs efforts l'épouvantable avenir que ces hommes aveuglés nous préparent : c'est de la vie qu'il s'agit. Hélas! nous sommes gouvernés par les deux plus basses passions qui se remuent dans la boue du cœur humain : la peur et la jalousie. Joignez-y l'avarice, et vous aurez les trois pouvoirs sociaux, dont le concours fait aujourd'hui la loi dans notre triste pays. Regardez autour de vous, et dites-moi de quel côté est l'espérance. Pour moi je ne l'aperçois point. Ceci est la dernière expérience, la dernière leçon; mais qui est là pour en profiter? Qui même saura le comprendre? Répondez-moi, je ne demande qu'à espérer. — Adieu, je suis à vous bien tendrement.

XLIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 21 décembre 1822.

On a eu la bonne pensée de me renvoyer votre dernière lettre à Tournon, et deux jours après j'ai trouvé dans le *Drapeau blanc* votre bel article. Je me suis donné le plaisir de le lire moi-même plusieurs fois aux bons habitants qui m'environnaient et qui étaient en admiration. On dit même que je le lisais bien.

Cependant, après avoir fait cette grande part d'éloges que méritent la hauteur, la force et la vérité des pensées et celle qui appartient à la beauté du style,

je dois en froid et sec politique, vous faire le reproche que je vous ai fait en d'autres circonstances, celui de marcher seul, faute de prendre les esprits où ils sont et de les conduire peu à peu. Vous êtes comme un sauteur habile qui rassemble le public et fait devant lui un saut gigantesque, en les laissant où ils sont, et en allant où personne ne voudrait le suivre ; sûrement il reste de l'étonnement et de l'admiration, mais on ne persuade, on n'entraîne personne. Les grandes pensées sont les mystères du génie ; il faut les cacher au vulgaire sous peine de profanation. On peut les mettre sur la route ; mais il faut qu'ils restent au bas de la montagne ; ils sont près de mépriser ce qui leur est tout de suite dévoilé.

Je crois dans les affaires politiques cette marche au moins inutile si ce n'est dangereuse. Vous avez tort, direz-vous, d'attendre de la Sainte-Alliance un bien qu'elle ne peut pas faire, un centre d'unité qui n'est pas, qui ne peut pas être en elle ; je dois vous en avertir et vous montrer où il est. Non, vous ne le direz pas, et ce que vous me montrez n'est ni dans la possibilité des hommes, ni dans le cours des événements. Quand j'admettrais avec vous que quelques siècles de désastres publics pussent ramener les esprits à reconnaître cette grande vérité, elle n'en est pas moins aujourd'hui hors de toute application, et ce que nous avons, ce que vous voulez renverser, nous conduit mieux et plus vite au port que vous voulez atteindre que ne sauraient le faire les longs et sanglants désastres qui remplaceraient seuls en ce moment le lien des couronnes et des peuples, quelque faible qu'il soit. L'isolement des nations sera le signal

de toutes les horreurs des révolutions et de la barbarie, et il est audacieux de les appeler comme la condition d'un mieux aussi éventuel et aussi éloigné ; et, en sortant même de la discussion que peut faire naître le sujet de votre article, il me resterait toujours à dire que, pour conduire les esprits au lieu de les étonner, il faudrait quelques articles et quelque succession de temps. Il faudrait d'abord se placer dans la situation des esprits et des choses, les examiner avec les hommes, chercher avec eux et leur donner le temps de chercher eux-mêmes, quand ce ne serait que pour leur faire sentir le prix et l'importance de la solution que vous leur présentez.

Au reste, mon bon ami, peut-être au moment où nous parlons, cette Sainte-Alliance que nous discutons n'existe plus. L'empereur de Russie lui a sacrifié l'année dernière ses plus chers intérêts, les vœux de ses peuples, les avis de son armée, le soin de sa gloire ; et tout cela pour céder à notre timidité, à la timidité de l'Europe, qui se croit si faible qu'elle pense que marcher, c'est mourir. On le retenait alors par l'imminence des dangers révolutionnaires de l'Espagne, et la complicité de la France. A présent, on vient de lui dire à Vérone que la révolution d'Espagne n'était rien et que c'était à la France à en préserver l'Europe. Je ne pense pas qu'il se retire satisfait et je ne doute pas qu'il sépare ses intérêts un peu plus tôt ou un peu plus tard de ces lâches combinaisons dans lesquelles on voudrait l'envelopper.

J'avais appris le changement de propriétaires du *Drapeau blanc* au moment où vous me le confirmiez. Je ne sais pas si votre association est forte, si la direc-

tion en sera resserrée et pourra lui tracer une marche suivie et vigoureuse. J'aurais confiance en tout cela si vous étiez ici.

Je n'ai encore vu aucun de mes anciens amis du ministère. Corbières et Mathieu de Montmorency m'ont fait chacun demander d'aller les voir aussitôt après mon arrivée. Je ne suis pas si pressé. J'irai cependant chez tous les deux s'ils veulent me recevoir un matin. J'ai une peur horrible de découvrir que le breton[1] ait mis, en ce qui me concerne, presqu'autant de fausseté que le gascon[2], je serais désolé de revenir trop sur son compte. Ces deux démarches du matin étant faites, sans que je souffre qu'il y soit question de mes intérêts personnels, je resterai dans l'embarras de savoir s'il convient d'aller une fois aux grandes réceptions du soir chez eux ou chez les autres. Le jour où l'on se décide à rompre est toujours le plus facile, et c'est très commode : mais il n'est pas facile d'en revenir ensuite et souvent on le regrette, non pour des intérêts particuliers, mais bien dans des intérêts publics. Il y a bien des événements qui n'auraient pas été les mêmes si je n'eusse pas choisi une position absolue qui m'empêchait de revoir M. de Richelieu. Votre opinion sur cette marche à suivre peut encore m'arriver à temps pour m'aider. — Vous voyez que je suis à vous, cher ami, de tout cœur et de toute confiance.

1. M. de Corbières.
2. M. de Villèle.

XLIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 1er janvier 1823.

Je vous prie de voir dans cette lettre, mon bon ami, tous les vœux que mon cœur forme pour vous et pour tout ce qui vous est cher. Il y a quelque chose de doux dans la solitude ; on n'aime pas mieux, mais on aime avec moins de distraction, et l'âme s'approche de ses souvenirs avec une tendresse qu'on ne sent jamais si bien, que lorsque le regret y mêle un peu de cette tristesse qui semble inséparable ici-bas de toutes nos affections.

Il est fort difficile de vous rien dire en ce moment sur la position qu'il vous convient de prendre. Déjà celle du ministère a changé par la retraite de M. de Montmorency. Il n'est pas douteux qu'au moins une partie de ceux qui restent chercheront à se rapprocher de vous, pour diminuer l'isolement dans lequel les royalistes les laisseront bientôt. Peut-être y aurait-il des inconvénients à repousser tout à fait leurs avances, mais je ne voudrais pas m'y livrer non plus : d'abord parce qu'elles ne seront de leur part qu'un calcul personnel, et que vous ne trouverez en eux que la politique des petits esprits et des petites âmes, c'est-à-dire de la fausseté. A cet égard ils se ressemblent tous. Ensuite il est impossible que ces gens-là tiennent au ministère : les événements dont ils hâtent le cours ne tarderont pas à les emporter. Dès cette

année vous verrez une opposition se former contre eux dans la droite. Les dernières illusions étant dissipées, ils apparaîtront à toute la France tels qu'ils sont réellement, et c'est alors que le mépris et l'indignation générale feront justice de ces ignobles esclaves de la Révolution.

Néanmoins je n'aperçois pas encore la nécessité de rompre absolument avec eux; j'attendrais, ce me semble, pour prendre un parti, le retour des députés, et j'agirais ensuite d'après l'état des esprits, qu'il est bon de devancer, mais pas de trop loin.

Vous voyez, mon bon ami, que je ne m'éloigne pas trop de votre pensée sur mon article de la Sainte-Alliance, que d'ailleurs vous louez plus qu'il ne le mérite. Si j'étais, ou si je pouvais jamais être un homme de pouvoir, je me garderais bien d'écrire rien de semblable; je ne dirais pas ce qu'il faudrait faire, je le ferais, et cela ne serait ni si long, ni si difficile que vous paraissez le penser. Tout se prépare pour amener l'Europe ou à l'état que j'indique, ou à une dissolution totale. Elle ne saurait rester telle qu'elle est; et songez donc qu'une année aujourd'hui, c'est un siècle. Vous craignez qu'en montrant la nullité de la Sainte-Alliance, je ne prive la société du secours qu'elle en pourrait tirer; mais cette nullité n'est pas une prévoyance, c'est un fait présent; j'explique ce fait, et voilà tout. Que peut attendre l'Europe d'une alliance qui, comme vous l'observez fort bien, n'existe peut-être déjà plus, et qui du moins très certainement n'existera pas encore deux ans? Est-il bon que l'on fonde ses espérances sur une telle chimère? Maintenant plus que jamais le monde a besoin de la vérité.

Mais, ajoutez-vous, il ne comprendra point celles que vous lui dites, et de plus elles le choqueront. Qu'une douzaine de personnes les comprennent en Europe, et c'est assez. Quant au reste des hommes, il faut nécessairement les choquer d'abord pour les persuader. Il n'y a point d'idées, si vraies ou si fausses qu'elles soient, avec lesquelles on ne parvienne à les familiariser en les répétant sans cesse. Les peuples ne comprennent rien, ils s'habituent seulement, et tout le secret de la politique est de leur donner le temps de s'habituer.

J'ai envoyé au *Drapeau blanc* un article très fort sur l'Espagne ; je ne sais s'il paraîtra. Cet article où j'expose toute la conduite du ministère à l'égard de la révolution espagnole, ne contient que des faits et des réflexions du moment. Il est possible qu'il soit arrivé trop tard. Du reste, je ne sais pas ce que sera ce journal. Pour le rendre tel qu'il devrait être, il faudrait que je fusse à Paris. Il n'y a rien à faire de loin. J'espère cependant que l'esprit en sera généralement bon, et le ton convenable.

Le journal m'a un peu détourné de mes autres travaux. Des trois volumes qui me restent à publier, j'en ferai paraître deux, dès que le second sera fini. L'incertitude de l'époque rend incertain le voyage que je projetais de faire à Paris au printemps. Soyez sûr du reste, mon bon ami, que le désir que j'ai de vous voir, me fera le hâter le plus possible. *Vale et me ama.*

XLV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 6 janvier 1823.

Je répondais à votre lettre du 20 décembre au moment où j'ai reçu celle du 1er janvier. J'aime votre amitié, elle est douce et soigneuse et toutes vos expressions vont bien à mon cœur. Mes vœux pour vous sont sincères, mon bon ami, et il ne s'y joint d'autre personnalité que le désir que vous vous rapprochiez de nous, dussiez-vous même en être contrarié.

J'avais déjà lu depuis deux jours votre excellent article sur l'Espagne ; il a, été très remarqué et a produit une véritable sensation, ceci soit dit sans vous flatter, car on est avide de tout ce qui montre de l'opposition au nonchaloir et au non vouloir du ministère. L'impression de l'arrivée de Chateaubriand a été froide ; ceux qui veulent le soutenir ne peuvent lui donner des partisans qu'en faisant espérer une opposition du nouveau ministre contre l'ancien, mais où prendra-t-il la suite, la force et la position nécessaires pour en arriver là. M. de Villèle aura de la méfiance, et lui aura de l'humeur, mais tout cela ne décidera rien.

Au retour d'un de vos amis à Paris[1], il a éprouvé

1. M. de Vitrolles lui-même.

cette bienveillance que les mécontents accordent à ceux qui doivent l'être. Le succès d'une certaine direction de principes donnée à la *Quotidienne*, avait mis ce journal entièrement dans ses mains. Les ministres en ont été effrayés. Le chef a saisi cette occasion pour en faire une d'accusation contre votre ami. Il a dit que des articles plus violents et plus injurieux insérés dans le *Drapeau blanc* étaient de lui puisqu'ils étaient signés d'un V.; il lui attribue avec un peu plus de raison les articles de la *Quotidienne* puisqu'au moins là il y avait de ses pensées et ses phrases. Vous comprenez qu'il était assez commode de chercher aujourd'hui des torts pour expliquer la conduite tenue depuis un an, comme si de prétendus torts imputés depuis huit jours pouvaient justifier les indignités qui durent depuis une année entière. Voilà la position de l'ancien; le nouveau[1] a voulu être très bien, il a fait des avances de toute nature, et parle avec chaleur. Votre compatriote[2] voudrait être très bien, mais il ne sait pas comment on le serait : il est toujours ineffectif. Je crois que la question de votre ami sera traitée incessamment, mais la manière et les retards lui ont donné le dégoût des résultats, il les attend avec une entière indifférence.

Il est bien difficile de prévoir quel sera le mouvement des Chambres : il y a toujours quelques généraux qui voudraient l'opposition, mais on n'y compte presque pas de soldats. D'un autre côté, on ne sait pas ce que peut produire sur des hommes réunis un

1. M. de Chateaubriand.
2. M. de Corbières.

sentiment d'indignation. C'est l'affaire du moment. les prévoyances n'y peuvent rien.

P. S. — Ma lettre a été retardée d'un jour, pourquoi n'êtes-vous pas ici : vous seriez un bon guide pour mon indignation. Je reçois à l'instant la lettre suivante de Chateaubriand :

Paris, 6 janvier 1823.

Je désirais, monsieur le baron, que votre affaire allât plus vite et que votre réintégration parût demain dans le *Moniteur*[1]. On m'a opposé les préventions royales ranimées par les journaux ; on m'a dit que je perdrais tout en allant trop vite, qu'on était sûr du succès après l'adoption de l'adresse à la Chambre des députés, et que vous seriez nommé le lendemain du vote. C'est donc un mois à attendre. Il m'en a coûté beaucoup de voir encore ce retard à vous rendre justice. Je n'y ai pas consenti : mais je suis resté seul de mon avis, et les autres, qui ont été très bien pour vous, ont soutenu que leur opinion était dans vos intérêts et dans celui même de mon amitié.

A présent que mon émotion est passée, je pense qu'ils ont peut-être raison, surtout si la *Quotidienne* devient moins hostile ; mais je comprends difficilement comment ce qui est juste et honorable ne peut être fait sur-le-champ. Vous connaissez, monsieur le baron, mon dévouement ; mes sentiments ne changeront point, et je serai toujours votre vieux compagnon d'armes.

CHATEAUBRIAND.

Ainsi la cessation des calomnies et de la persécution de M. Decazes, sous un ministère vraiment royaliste, composé de mes amis politiques, tiendra à ce que le journal de M. Michaud plaise plus ou moins

1. M. de Vitrolles avait été rayé du nombre des ministres d'État à la suite de la conspiration dite du *Bord de l'eau*. (V. les *Mémoires*, t. III, p. 267 et suiv.)

aux ministres. Cette indignité ne m'a jamais été proposée par M. Decazes : elle me révolte. Je suis tenté de publier ce tissu d'infamies et de le signer. D'un autre côté, je déteste de me mettre en scène vis-à-vis du public. Je déteste la guerre des journaux, je la trouve trop petite pour moi. Enfin, je suis aussi embarrassé qu'indigné et vous n'êtes pas ici ; et il faudra avoir pris un parti avant d'avoir un mot de vous.

XLVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

24 janvier 1823.

Rien de ce que vous me dites sur ce qui vous concerne, mon bon ami, ne me surprend. Je n'attendais pas mieux de ces gens-là. Vous les avez toujours jugés avec un peu trop de faveur, vous ne pouviez vous empêcher de leur prêter quelques-uns de vos sentiments. Vous peignez admirablement celui qui voudrait être très bien, mais qui ne sait pas comment on le serait. Avouez que c'est un pauvre homme. Mais ces pauvres hommes nous perdent, rien de plus évident. Peut-être n'avez-vous pas trop à regretter les indignes retards qu'ils mettent à vous rendre la justice qui vous est due. Ils croiraient faire quelque chose pour vous, beaucoup peut-être, et pour moi j'aimerais mieux que la réparation vînt d'ailleurs. Il est absolument impossible que les choses restent telles qu'elles sont. Je ne crois pas que le ministère voie la fin de la session, quoique je croie que Villèle

et Chateaubriand, inquiets l'un de l'autre et désirant se supplanter, ne laisseront pas de s'entendre et de faire cause commune au moins quelque temps, afin de se soutenir et de résister ainsi à l'opposition qui les renverserait tous deux.

Mais il y a une autre question bien autrement importante. Est-il possible, même avec un autre ministère, d'éviter la crise qui nous menace, et de sauver la monarchie d'une destruction complète et prochaine? En vérité je ne sais, et il faudrait, ce me semble, être bien hardi pour répondre par oui par non. A mon avis, cela dépend du degré de force des révolutionnaires d'Espagne. Si nous ne sommes pas en état de faire la guerre avec un succès décisif, et de la finir dans un temps assez court, les Bourbons n'ont pas deux ans à rester sur le trône, et, quand je dis deux ans, je fixe le terme le plus éloigné. Or, qui peut calculer les forces de la révolution espagnole? Qui peut calculer l'influence possible de son esprit sur nos soldats? Qui peut calculer les secours qu'elle tirerait de nos révolutionnaires français? Et cependant hésiter à lui faire la guerre, c'est hésiter si l'on se résignera à mourir certainement demain. Cette position n'est pas brillante, et je doute que nous devions une très vive reconnaissance aux ministres qui nous y ont mis.

En considérant ensuite notre situation intérieure, l'entière désorganisation de tout ce qu'on peut appeler gouvernement, l'anarchie des esprits, les divisions, les haines, les fureurs des ambitions et les prétentions particulières, les efforts continuels et habilement combinés des libéraux, le dégoût universel de ce qui

est, et surtout l'impossibilité d'arriver, sans une grande crise, à l'unité de pouvoir, je ne conçois pas qu'on espère que tout cela puisse finir, à moins d'un miracle, autrement que par une révolution. Aussi, ne pensez pas, mon bon ami, que je sois de nouveau descendu dans l'arène avec l'espérance de voir triompher la cause que je défends. Non, j'ai voulu seulement sauver l'honneur en protestant contre ce qui se fait, et faire entendre au milieu des ruines de la royauté et des ruines de l'ordre, les dernières paroles de la société, *ultima verba*.

Tout ce que je regrette, c'est que cela me détourne de mon ouvrage principal que je voudrais finir avant la fin. Hélas! le finirai-je en France? Ne me faudra-t-il point revoir encore les contrées étrangères et la terre de l'exil? Quelquefois cette pensée m'attriste. Je songe à mes amis près de qui j'espérais passer mes jours, à cette douce vie de confiance et d'épanchements mutuels, et puis tout d'un coup l'idée d'une séparation bien longue peut-être, vient ouvrir à mes yeux un avenir si différent que je ne sais plus où reposer ici-bas mon cœur. — Cher et tendre ami, quelque part que je sois, ne doutez jamais de ce cœur qui est tout à vous.

XLVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

4 février 1823.

Mes affaires de librairie ayant mal tourné, mon bon ami, en partie par la négligence de l'avoué

chargé de mes intérêts, j'ai pris le parti de revendre mes propriétés à mon beau-frère. De perte en perte éprouvées depuis trois ans, je me retrouve à peu près au même point où la Révolution avait laissé ma famille. Vous sentez qu'en cette position, je ne puis songer à retourner prochainement à Paris, car, quoi qu'en dise M. de Corbières, 50 francs par mois et un grenier forment une existence pour laquelle je ne me sens pas fait du tout.

La guerre va redonner quelque force au ministère. Il trompera nos pauvres gens de la Chambre, parce qu'ils veulent absolument être trompés, il corrompra ceux qui sont un peu plus clairvoyants, et, à l'aide des uns et des autres, il continuera de miner sourdement les dernières bases de la monarchie. Il est extrêmement remarquable que les révolutionnaires, contenus par une police bien faite, gagnent tous les jours dans l'opinion. Les rangs des royalistes s'éclaircissent à vue d'œil, au moins dans ce pays-ci. M. Decazes, s'il revenait, serait presque un ultra. On entend des hommes qui ont servi dans les armées royales de l'ouest, déclamer contre la guerre d'Espagne et vanter le *Constitutionnel*. Comment voulez-vous que la masse de la nation résiste à l'influence de son gouvernement, roi, princes, ministres, chambres? On finit par croire ce que tant de gens disent; et que disent-ils, sinon que la révolution est la meilleure chose du monde, et qu'ils ne demandent pas mieux que de voyager avec elle, pourvu qu'ils aient une bonne place dans sa voiture. Depuis qu'il y a des peuples, s'était-on jamais moqué de la politique des devoirs, comme d'une invention

nouvelle? Et s'il n'y a plus de devoirs, que reste-t-il donc? Et quand on prêche aux hommes de pareilles doctrines dans des journaux qui ont l'attache du gouvernement, espère-t-on que les hommes ne s'en empareront pas à leur profit, et ne réduiront pas en pratique, à l'occasion, une théorie si belle et si commode? Après avoir chassé la religion de la politique, il ne restait plus qu'à en chasser la morale, voilà qui est fait, et les principes sont désormais en harmonie parfaite avec les actes. J'attends à voir quelle société résultera de tout cela. Nous ne sommes, je le crains bien, qu'au commencement de la grande expérience entreprise en 89. Au reste, je ne demande pas mieux que d'espérer; donnez-moi donc, mon bon ami, de l'espérance tant que vous pourrez.—Il y en a une qui m'est bien douce, et que je conserve très précieusement, c'est que, quoi qu'il arrive, vous m'aimerez toujours un peu.

XLVIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 28 janvier 1824.

Votre lettre m'est arrivée au milieu de quatre ou cinq cents autres; elle ne me dit pas, comme quelques-unes de celles que je reçois, qu'appelé de nouveau aux plus hautes destinées par le juste élan de l'admiration universelle et par les plus brillants témoignages de bienveillance qu'un grand monarque

puisse accorder, etc., etc.[1] Et cependant, cher ami, je l'ai lue avec beaucoup plus d'intéret que toutes les autres. Vos pensées, guidées par votre cœur, s'étaient attachées fortement sur moi et sur ma position. Ce témoignage de votre amitié a été sensible pour moi de toutes manières.

Au premier aperçu, ce que vous dites paraît frappant de force et de vérité, et j'en ai été d'abord séduit moi-même; mais ensuite, je vous ai beaucoup relu, j'ai médité vos idées, et surtout j'en ai cherché les moyens d'application, et vous n'avez pas soutenu cette dernière épreuve.

Je mets d'abord de côté toute modestie, et, en vérité, je ne trouve pas en moi ce mélange de talents, de qualités brillantes, et surtout de caractère et de passions qu'il faudrait pour espérer quelque succès dans l'audacieuse tentative de ranimer à ma seule voix la vie presque éteinte des grands principes. J'ai en moi du bonheur à assez forte dose, de la sagesse, de la clarté et de la conscience dans mes idées, au delà, peu de chose et peut-être rien du tout. Rien n'est fait, rien n'est lié dans cette démocratie royaliste sur laquelle vous voulez me faire agir. Elle n'a jamais été une masse; aujourd'hui, c'est une poignée de sable sans agrégation. Quels sont donc les moyens d'agir sur elle, d'unir et de réunir ces éléments en dissolution? Il n'y en a qu'un, si la tribune ne m'est pas ouverte. Des écrits, je dirais mieux, des pamphlets... car vous n'admettez pas même la res-

1. M. de Vitrolles venait d'être réintégré sur la liste des ministres d'État.

source d'un journal, et vous ne croyez pas à son succès. En espéreriez-vous davantage de quelques écrits qui, faits par moi, seraient plus raisonnables qu'entraînants, plus sages que passionnés : voyez vous-même, cher, vous qui avez parlé avec toute la hauteur de votre talent superbe et avec toute l'autorité de votre caractère, qui aviez la faveur de tout ce qui était religieux, qui vous étiez fait, en partie, une tribune journalière, vous avez produit certainement de l'effet : mais où sont les masses que vous avez liées et qui se sont rattachées à vous? Et moi!... Sans aucun de ces grands appuis!

Eh bien, me direz-vous, si tout cela est vrai, sortez d'une position qui est faible, qui est nulle, parce qu'elle est incertaine ; rattachez-vous franchement au ministère, ils vous en ont donné l'occasion, saisissez-la.

Mais d'abord, pour s'attacher à quelqu'un il y a une condition nécessaire, c'est qu'il le veuille, et ensuite comment mentir à sa conscience, approuver ce qu'on blâme, applaudir à ce qu'on trouve odieux, leur dire « courage » quand on aurait sur les lèvres « fi-donc ! » Je ne saurais le faire. Ainsi, d'un côté, pour recruter, il faut des tambours, pour se battre, il faut des armes ; de l'autre, pour s'attacher, il faut des liens, pour applaudir ce qui est détestable, il ne faut point de conscience. Voilà comme on est rejeté malgré soi dans une position, même en la jugeant fausse. — Que ferez-vous donc, dites-vous ? J'attendrai. Si je ne suis pas à la Chambre, rien, suivant les apparences. Si j'y suis, je me placerai au centre du royalisme pris dans son expression la plus large, et tel que je le trou-

verai, sans prétention de le diriger et de lui frayer des routes dans lesquelles, suivant les apparences, il ne me suivrait pas. Si le ministère est là, je m'y trouverai avec lui ; s'il n'y est pas, j'y resterai tout seul.

Voilà, mon bon ami, tout ce que je pense sur ce sujet que votre amitié a voulu traiter avec moi, et sur lequel mon amitié s'ouvre avec vous sans réserve. Vos bons entretiens me manquent bien ici, et les lettres les remplacent bien mal. — Au reste, vous savez que nous sommes ici tous à vous, cher ami.

XLIX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 17 fevrier 1824.

Nos lettres se sont toujours croisées, mon bon ami, et nous jouons ainsi aux propos interrompus : le départ de monsieur votre frère nous fera peut-être retrouver la mesure et ensuite, il ne dépendra pas de moi, de ne pas la conserver.

Votre lettre du 29 janvier[1], très cher, avait une teinte de dureté qui m'a fait de la peine plus pour vous que pour moi. Je suis sûr de votre cœur, mais je serais bien peiné que la solitude au lieu de porter dans votre esprit le calme, et même un peu de bonasse, donnât à vos expressions quelque chose qui tînt de l'aigreur. Enfin cette dernière lettre sur laquelle je vis, jusqu'à ce qu'il m'en arrive une autre,

1. Cette lettre ne s'est point retrouvée, non plus qu'une ou deux autres de la même époque.

m'a rappelé les expressions de Rousseau dans *la Nouvelle Héloïse :* « des baisers qui sont âcres ». Je comprends très bien en vous, mon ami, la passion du bien et la haine du mal ; je les ai souvent admirés. Mais continuez à nous les faire aimer.

Je voudrais bien après cela ne pas reprendre la discussion sur les mots mêmes que vous relevez avec le plus de persistance, mais je ne cède que lorsqu'on m'a prouvé que j'avais tort et vous ne l'avez pas fait. J'admets parfaitement avec vous la nécessité de principes fixes et celle de l'idéal du bien auquel on tend, sans même espérer de l'atteindre. C'est un phare, une lumière qui éclaire la route et qui se montre d'une manière plus ou moins vive, à proportion qu'on a la vue meilleure. C'est bien ce que j'appelle le bien absolu. Vous me demandez après cela ce que c'est que le bien relatif, et ensuite, par ironie, à quoi il est relatif ? Je vais y répondre comme si vous aviez parlé sérieusement. Le bien relatif est celui qu'on peut espérer atteindre par ses efforts. A quoi est-il relatif ? à l'état actuel de cette société. La santé parfaite, voilà le but ou l'absolu du médecin, mais il est obligé de modifier les remèdes suivant l'état relatif de son malade et il pourrait bien être un médecin inutile et même dangereux s'il ne considérait que le mal en lui-même en faisant abstraction du malade. Ses remèdes pourraient être bons d'une manière absolue et détestables d'une manière relative : en voilà peut-être assez pour indiquer que je ne vous avais pas dit une bêtise, et c'est tout ce que j'ai voulu faire en prolongeant cette discussion.

Mon histoire des élections serait longue à raconter.

En deux mots le ministère, c'est-à-dire Villèle et Corbières ont fait tout au monde pour s'opposer indirectement à ma nomination dans les Basses-Alpes et dans le Var. Les préfets doivent avoir reçu des ordres très positifs de la contrarier, car celui des Basses-Alpes, très royaliste, et qui avait d'abord montré beaucoup de dévouement pour moi, vient de se croire obligé de faire une tournée dans tout son département et de parler à chaque électeur pour leur dire que le gouvernement regardait comme ennemis ceux qui donneraient leurs voix à d'autres que les candidats désignés par le ministère. Malgré cela mes chances ne sont pas entièrement perdues et il y a de la possibilité dans l'un comme dans l'autre département, mais aucune certitude. Et puis, si cela est qu'en ferons-nous ? Il faudrait s'en dire ainsi de beaucoup de choses qu'on désire.

L

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 28 janvier 1825.

Votre lettre a bien vite répondu au besoin que j'avais de savoir des nouvelles de vous, cher ami, et de ce voyage entrepris si précipitamment, dans une si mauvaise saison.

Je voudrais vous savoir à la Chenaie une autre compagnie que la tempête ; vous ne me dites pas si vous y avez trouvé monsieur mon frère. Je ne sais que vous dire de nos affaires ; elles sont à peu près telles que

vous les avez laissées; le ministère a beau faire et ferait-il encore mieux, il est vieux. Notre gouvernement a l'inconvénient de les user bien vite, et on sent partout la disproportion de cette union d'un jeune règne et d'un vieux ministère. Il peut encore durer par son opiniâtreté à rester, mais s'il lasse l'opposition, il lasse encore plus l'opinion.

Au reste, lui m'importe peu ; mais le Roi auquel toutes mes pensées et tous mes sentiments sont dévoués depuis onze ans est pour moi un objet continuel de sollicitude. Une fois admis qu'il a accepté l'héritage du passé avec tout le maléfice d'inventaire, je ne saurais guère lui tracer une autre conduite que celle qu'il suit et cependant je suis bien loin de la croire assurée. Les choses sont donc arrivées à ce point qu'on ne pourrait pas donner un conseil et qu'on ne voudrait pas se charger de l'exécution des affaires : heureusement on ne nous demande ni l'un, ni l'autre. Mais si ce règne ne nous replace pas mieux, qu'avons-nous à attendre de l'avenir ?

Me voilà presque aussi noir que vous, mon bon ami, et j'en suis bien fâché, en vérité, car c'est perdre beaucoup que de perdre ses illusions.

J'ai lu à Berryer tout ce que vous m'écrivez d'aimable pour lui. Il en a été touché ; il dit toujours que vous êtes parti trop vite pour le bien de vos affaires et cependant qu'il y fera ce qu'il pourra. Je suis bien sûr de son zèle pour vous, mais je vous ne garantis pas son temps et la suite de pensées qui seraient nécessaires : le pauvre homme en a toujours cent dans la tête. La vôtre lui tient au cœur, mais encore peut-il manquer à suivre vos intérêts en détail.

Si j'en savais quelque chose, je vous l'écrirais ; en attendant, très cher, je suis à vous bien tendrement.

LI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 27 février 1825.

Après le plaisir de vous voir, je n'en attendais point de meilleur que celui de tenir un moment ici, monsieur votre frère. Il nous a dit combien le séjour de Bretagne, la liberté de vos champs avait allégé pour vous le poids de cette vie qui quelquefois vous pèse un peu trop. J'en avais déjà bien auguré, cher ami, par vos deux écrits remarquables que j'avais lus avec tant d'intérêt. C'était vous, vous tout entier et de toute manière, j'étais charmé de vous retrouver ainsi. Ce n'est pas que vous puissiez imaginer que vous ayez plu ici : j'aurais bien de la peine à trouver et à vous citer un assentiment. Vous étiez pour tout le monde au-dessus de la question, et tout le monde, en reconnaissant dans vos écrits un immense talent, a blâmé, par divers motifs, la manière dont vous l'aviez employé, et ces motifs étaient souvent les plus ridicules. Pour moi, cher, je vous regarde marcher, avec vos grands pas, je vous suis avec un intérêt dont vous ne pouvez pas douter, et je m'interdis de juger, parce que la source où vous puisez et le but de votre course me paraissent également au-dessus de la portée de ma vue.

Au reste, si je trouve votre esprit au-dessus de mon jugement, je trouve tout ce qui se passe autour de nous bien au-dessous. Dans quelle dimension faut-il réduire son esprit pour suivre les discussions journalières des Chambres! La direction que le ministère avait donnée, les motifs, les raisons, les intérêts, les préoccupations, en vérité tout cela est au-dessous de tout ce que l'esprit humain a jamais conçu. Quelle est donc l'explication de ce phénomène d'un peuple où les connaissances sont assez généralement répandues, où l'esprit a plus de vivacité que partout ailleurs, où il y a généralement une souplesse à tout apprendre, à tout faire, qu'on ne retrouve pas chez les autres, et où tout se fait en dépit de la raison et du bon sens. Capelle me disait dernièrement qu'il n'y avait pas au ministère de l'intérieur un commis en état d'écrire une lettre à un préfet, et cependant le règne de Bonaparte a dû faire bien des commis puisqu'il n'a fait que cela. Pour expliquer cette étrange situation, il faut bien avouer que le mal est dans les choses qui sont telles que les hommes ne sauraient leur imprimer une direction : qu'elles sont tellement fausses dans leurs principes, tellement contradictoires entre elles, qu'on ne peut les conduire, ni les maintenir ainsi. Mais où sera la force et le point d'appui qui les changera en mieux?

Il y a quinze jours que j'ai eu une très longue audience du Roi, à peu près une heure. Il est tout aux choses du moment et quand on se place dans l'action, il faut un esprit bien supérieur pour s'en séparer.

Il y est plus avec son cœur qui se montre toujours

excellent qu'avec son esprit. Au reste, j'ai été personnellement très content de lui. Il a été bon, affectueux, et m'a répondu au sujet de la pairie de la manière la plus aimable, enfin de telle sorte que je ne ne dois pas douter de sa bonne volonté à ce sujet. Au sacre, au premier mot que je lui en ai dit, il m'a répondu : « Mais, mon ami, vous savez bien qu'il y a longtemps que votre nom est écrit sur cette liste. » — Malgré cela je crains toujours les incartades de M. de Villèle, et je suis dans l'embarras de lui parler ou de lui taire les bonnes paroles du Roi à ce sujet.

Ne soyez pas étonné lorsque je vous écrirai par la poste de trouver mes phrases toutes calculées pour être lues par le Roi ; j'ai des certitudes que nos correspondances lui sont très exactement transmises. Vous devinerez bien mon opinion à travers celles que je pourrai vous exprimer. — Bonjour cher ami, tout à vous ; plaignez-moi, je suis bien triste et bien inquiet.

LII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 17 septembre 1826.

J'étais depuis quelques jours inquiet de votre silence, cher et bon ami, et très péniblement préoccupé de vous, à cause d'une lettre que m'avait écrite mademoiselle de Lucinière, qui était toute renversée de ne point avoir de vos nouvelles. Heureusement,

j'ai reçu hier votre lettre du 10[1] et, sur-le-champ, je lui ai écrit pour la rassurer et lui donner les bonnes espérances que votre lettre m'apportait; ma lettre s'est croisée avec une seconde de sa part, qui me donnait les nouvelles très rassurantes que M. Waille avait reçues de M. l'abbé de Salinis, datées de Tarbes, le 11 septembre.

Je vois avec regret que vous n'avez pas encore reçu la lettre que je vous ai adressée à Morlas et l'avis de M. Alain, qui n'est pas favorable à vos projets de bains; après cela, cette pauvre médecine est si ignorante que je ne saurais que dire, si ce n'est que vous alliez bien doucement, peu à peu, dans l'usage de ces bains, en vous écoutant bien vous-même sur leur effet et sur les impressions que vous en éprouvez, afin de vous arrêter tout court si vous n'en sentez pas tout le bien que vous en espérez. J'insiste sur ma recommandation, parce que, bien doucement, peu à peu et vous arrêter tout court ne sont ni dans votre caractère, ni dans aucun de vos dictionnaires.

Après cela, très cher, je suis fort touché de la peine que vous avez prise de m'écrire, mais vous voyez combien nous en avons besoin. Cette fois, cependant, j'aurais eu de vos nouvelles sans vous. Une personne de mes bien bonnes amies, Mme Forgues, au nom de laquelle je vous avais consulté pour son jeune élève, qui était entré au collège de Bordeaux sous vos auspices, m'écrivait de Saint-Sauveur le 10, que vous étiez à Tarbes et que vous arriviez le lendemain aux eaux. C'est la personne pour

1. Cette lettre ne s'est point retrouvée.

laquelle je vous avais proposé de vous charger d'une lettre au moment de votre départ. Je vous la recommande pendant votre séjour aux eaux : elle connaît l'intimité de nos rapports et sera heureuse de vous voir. Je serai charmé d'être, à deux cents lieues d'ici, une sorte de lien entre deux personnes que j'aime et qui ne se connaissent pas.

Je partirai pour Vitrolles à la fin de cette semaine. L'abbé de Lowenbrück y sera avant moi ; mais Mme de Vitrolles est là pour le recevoir. J'y serai dans les premiers jours d'octobre. Un mot de vous, très cher, par Gap — Hautes-Alpes.

Adieu, mon bon ami, soignez-vous et aimez-nous.

Berryer est depuis longtemps à la campagne, sans revenir ici. Je le verrai en passant. Trouvé est bien loin de renoncer à l'affaire qui le tente, mais un peu, comme on dit, que sont tentés les impuissants.

LIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS

Vitrolles, le 29 octobre 1826.

J'ai hasardé ma dernière lettre à Saint-Sauveur, mon bon ami. Elle doit y être arrivée à peu près à l'époque de votre départ. L'aurez-vous reçue ? Je vous le demande, parce que je dois avoir perdu une lettre ou deux depuis mon arrivée ici, et que j'en suis inquiet. Je serais fâché que vous n'eussiez pas eu tous les témoignages de mon amitié et de ma reconnaissance pour le soin que vous avez eu de me donner

de vos nouvelles. J'en ai eu aussi plusieurs fois par Mme Forgues, et je vous ai parlé de ses lettres pleines d'enthousiasme méridional pour vous et de gratitude de vos bontés pour son jeune élève.

L'abbé de Lowenbrück est parti il y a huit jours. Il reviendra dans les premiers jours de mars. S'il dirige bien sa grande activité, si son esprit, assez fertile en idées et en expédients, ne manque pas de suite, il fera ici de grandes et bonnes choses, utiles pour le pays, pour lui et pour mes enfants. Nous en causerons bientôt.

Soignez-vous, cher ami, pour remplir cette carrière qui est tracée devant vous. Je ne conseillerais à personne de la choisir, mais je ne saurais vous conseiller de la déserter. Elle est épineuse, mais vous avez le caractère et le courage qui doivent la faire supporter, et cette roideur de l'âme, cette force de l'esprit dans une personne aussi faible ne sont pas ce qu'il y a de moins extraordinaire en vous. — Mon cœur, cher ami, vous est tout dévoué.

LIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 28 avril 1827.

C'est une singulière vie que la mienne, mon bon ami : ou les tracas du monde, sans mesure et sans repos, ou la Thébaïde. J'aimerais mieux un moyen terme, mais on ne choisit pas. Ce qui m'a fait le plus de plaisir en arrivant ici, c'est l'accueil que m'ont

fait nos bons paysans. Ils avaient entendu dire que j'étais mort, de sorte qu'ils m'ont fêté comme un ressuscité. Leur joie naïve et sincère a touché mon cœur. J'ai rencontré sur mon chemin tant d'autres sentiments !

Comme je ne vois personne et que je n'ai point de journal, je ne puis causer avec vous de ce qui se passe. Berryer m'avait promis de me faire adresser *la Quotidienne*. Il l'aura sans doute oublié. Faites-moi le plaisir de le lui rappeler, car encore est-il bon de se tenir au courant des événements.

Vous m'avez demandé une note des personnes qu'il vous serait agréable de voir en Italie. Vous trouverez à Turin le comte de Senfft, le comte de la Tour, le comte de Maistre et le marquis d'Azeglio ; à Gènes, le marquis Rivarola, la comtesse Violenta Spinola et son mari, gens excellents et dont j'ai reçu mille politesses. Je vous engage à voir, à Florence, le comte Baldelli, homme de mérite, qui a servi en France dans le régiment du prince de Lambese. L'abbé Mezzofante, professeur de l'université de Bologne est un homme à connaître. Il sait quarante-six langues et en parle vingt-six, et il est impossible d'être plus modeste et plus obligeant. J'ai entendu dire à Rome beaucoup de bien de la princesse Altieri et de ses deux sœurs ; ce sont à peu près les seules maisons où les étrangers soient reçus. Le marquis de Croza, ministre de Sardaigne, est d'un commerce agréable et sûr. Parmi les religieux, je vous nommerai le P. Ventura, cordelier, le P. Jabalot, dominicain, et en général les chefs d'ordre. Le cardinal Pacca aime beaucoup les Français. Je ne dois pas oublier Mgr Mai,

bibliothécaire du Vatican. Placé au premier rang par les sciences, il a l'humilité et la simplicité d'un enfant. Voilà les premiers noms qui me viennent à l'esprit. Mais pour peu qu'on connaisse quelqu'un dans un pays, on connaît bientôt de proche en proche tout ce qui mérite d'être connu.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon bon ami, et dites-moi un peu où nous en sommes. Je ne m'attends, comme vous savez, à rien de brillant. Dans cette partie-ci de la France, la révolution croît à vue d'œil. Je ne pense pas qu'elle soit plus en retard ailleurs. Le triomphe de M. Canning doit lui donner dans toute l'Europe un prodigieux ascendant. Qui peut dire ce qui se passera d'ici à deux ans en Espagne, surtout si nous continuons de nous traîner à la remorque de l'Angleterre. Et quand nous ferions de notre force un usage moins insensé, qu'est-ce que la force contre les idées qui travaillent et qui emportent la société européenne? Je m'en tiens pour moi à mes prévoyances, et j'aurai bien pu prophétiser sans être prophète.

Je suis à vous, cher, et de tout mon cœur.

LV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 18 mai 1827.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher ami, et la faute en est au tracas de mes affaires, qui augmentent parce qu'elles deviennent toutes plus difficiles.

Ne m'en punissez pas en éloignant vos lettres, car elle me font grand plaisir, et j'en ai un véritable besoin. — Je me suis assuré, dès que j'ai reçu votre lettre, que *la Quotidienne* vous parvînt, et vous devez l'avoir reçue à la date du 1er mai.

Rien n'est changé ici, et rien n'est sur le point de changer. Le royalisme politique ou religieux, qui est encore nombreux et puissant, se trouve en ce moment sans liens et sans expression, soit dans les Chambres, soit dans les journaux; il n'exerce plus ni influence publique ni force légale. Le libéralisme, faible numériquement dans les Chambres, mais fort par l'influence de ses journaux, divague dans le but et les moyens. Il n'a point de voie légale pour accomplir ses projets de renversement. Il ne lui reste que l'insurrection des populaces ou la sédition des soldats. L'une et l'autre sont très difficiles en ce moment. Il en résulte cette conséquence singulière : c'est que le nom du Roi, bien ou mal employé, est encore la seule force active, prépondérante dans notre pays, que le mal ou le bien se feront ici par le Roi et avec le Roi; enfin que les oppositions de toute nature pourront mettre des entraves, mais n'opéreront rien de réel ni d'effectif.

Le ministère actuel se prolongera jusqu'aux nouvelles élections. Il les affrontera et il trouvera encore dans leur résultat une majorité à peu près suffisante pour se traîner quelque temps dans ses voies incertaines. Ainsi se terminera un règne sur lequel se fondaient de meilleures espérances, et dont la France avait besoin pour assurer ses destinées. Le Roi finira ses jours aux Tuileries, mais il passera le reste de sa vie dans le malaise et les inquiétudes. Il

n'aura rien fait pour le pays, et il léguera à son petit-fils une couronne sans force, sans appui, sans éclat. Si telles sont nos destinées, peu importe que les ministres changent ; ceux-ci sont aussi bons que d'autres pour accomplir cette œuvre pitoyable.

N'admirez vous pas M. de Villèle ? Je vous assure qu'il m'étonne avec son audace à braver l'opinion, non cette opinion populacière qu'il faut nécessairement mépriser, mais l'opinion de ce qu'il y a en France de plus éclairé et de plus attaché à l'établissement de la monarchie. N'admirez-vous pas sa persistance à ne choisir pour approcher du Roi que les plus plates médiocrités? Voyez comme tout s'abaisse dès qu'il le touche. Voilà ce pauvre La Bouillerie, que j'aime un peu, mais qui est l'homme le plus borné que je connaisse, tout à coup et sans savoir pourquoi, fait ministre d'État, intendant général de la maison du Roi, chargé de tout ce qu'il y a d'important, de délicat dans tous les rapports du Roi avec la cour, avec son royaume. C'est lui qui va exercer cette noble et difficile protection royale en faveur des arts et de la littérature ; enfin, tous les sentiments du Roi vont être exprimés ou plutôt travestis dans le langage commun de cet esprit si étroit. Voilà où nous conduit le soin que met Villèle à éloigner tout ce qui peut avoir quelque valeur ou quelque considération personnelle.

Vous m'avez demandé de la politique, en voilà, mon cher ami, en voilà trop pour vous et pour la poste.

Mme de Vitrolles et ma fille partent dans dix ou douze jours, et moi, le 10 ou 12 juillet. J'irai prendre

ma fille à Tournon pour la conduire à Vitrolles. Je viendrai ensuite passer ici quinze jours à l'époque de la saint Charles : je retrouverai ces dames à Gènes ou à Pise. — Je garde votre lettre pour me servir de direction, et même votre nom pour me servir d'introduction, auprès de quelques-unes des personnes que vous me nommez. Après cela, écrivez-moi, mon bon ami : dites-moi ce que vous faites, ce que vous pensez, ce que vous éprouvez, et tout cela bien en détail. Nous ne vivons pas dans la même atmosphère. Je suis et j'aime à me tenir sur la terre, et vous, vous cherchez les hauteurs incommensurables : mais j'aime bien à vous suivre des yeux et du cœur. Berryer me dit toujours qu'il s'occupe de vos affaires.

LVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

A la Chenaie, le 29 mai 1827.

Berryer a dû vous dire, mon bon ami, que je me proposais de vous écrire prochainement, et ce prochainement est aujourd'hui.

Je suis bien aise d'avoir tardé un peu, car voilà votre lettre qui m'arrive, et je vous écrirai plus joyeusement. J'étais tout triste de votre silence. Seul, malade et pauvre, s'il fallait encore avec cela être oublié de ceux qu'on aime, ce serait dur, avouez-le. Mais venons à la politique.

Je n'habite point du tout, mon cher ami, ces hauteurs où vous me supposez niché. Je regarde ce qui

se passe sur la terre et j'en juge tant bien que mal, mais sans y prendre part, au moins activement, parce que je n'en ai ni la volonté, ni le goût, ni l'occasion. Je reconnais avec vous cette espèce de langueur et de défaillance universelle, cette absence de force qu'on remarque partout, attendu que nulle part il n'existe de liens et qu'on n'imagine pas même comment il pourrait s'en former, là où chacun ne voit que soi, ne pense qu'à soi et, hors de là, ne sait ce qu'il voudrait et comprend à peine qu'on puisse vouloir quelque chose. Voilà notre état, j'en conviens, et je conviens encore que le ministère ne se soutient qu'à l'aide de cet égoïsme général, qui a presque dissous les factions, comme il a dissous ce qu'autrefois nous appelions, avec assez de simplicité, le parti royaliste. Vous en concluez que les choses et les hommes croupissant dans cette boue et s'y enfonçant de plus en plus, nous nous en irons comme cela, tout doucement, jusqu'à une époque indéfinie, où vous voyez le duc de Bordeaux monter, au milieu de ce marais, sur quelques planches pourries, que les poètes de ce temps-là et les courtisans appelleront un trône. Cela serait bien, s'il n'y avait en France et en Europe que ce que je viens de dire. Mais considérez, je vous prie, ce mécontentement, ce mépris, ce dégoût, cette haine, toutes ces passions qui s'élèvent et s'accumulent comme les eaux d'un lac après un orage. Elles sont tranquilles, ces eaux, et cependant elles montent toujours ; elles sont tranquilles, mais elles pèsent de tout leur poids, et d'un poids qui s'accroît à chaque instant, sur cette digue à demi-ruinée. Mon ami, croyez-moi, tenez-

vous sur la colline, car bientôt, malheur à qui sera dans la vallée !

Le nom du Roi, dites-vous, bien ou mal employé, est encore la seule force active, prépondérante dans notre pays, c'est-à-dire que tout ce qui se fait, se fait au nom du Roi ; c'est en son nom qu'on lève l'impôt, qu'on enrôle les conscrits, qu'on administre enfin : et il faut bien que cela soit ainsi, puisque la Révolution n'est pas accomplie encore. En mon âme et conscience, voilà la seule force que je connaisse au Roi. Y a-t-il, je vous le demande, y a-t-il en France, je ne dirai pas mille, mais une seule personne dans l'esprit de laquelle le nom du Roi se lie à une idée, à une doctrine quelconque, morale et politique. Je ne parle pas de quelques vieillards peut-être qui vivent encore sur les souvenirs de 89. Ceux-là sont hors de la question. Qu'est-ce donc que cette force du Roi aujourd'hui ? M. le garde des sceaux vous le dira, car il en est le dépositaire : un cachet, une griffe, voilà tout. En vérité, c'est bien peu pour soutenir la société et maîtriser l'avenir. Voulez-vous savoir à qui sera cet avenir, et où est la force véritable ? La force est dans les opinions qui pénètrent et échauffent les masses, et l'avenir appartiendra d'abord au génie de la destruction, et ensuite... ensuite il y a deux hypothèses : nous en avons causé plusieurs fois.

Les prospérités de M. de La Bouillerie ne me surprennent nullement depuis que j'ai l'honneur de le connaître. Je n'imagine qu'un homme qui pût avoir autant de chances que lui, ou à peu près, de parvenir dans ce temps-ci, s'il existait, ce serait un bâtard de Mandrin.

Je vous parlerai une autre fois de la manière dont je passe le temps ici. Jusqu'à présent, je n'ai pas fait grand'chose. Ma santé est mauvaise ; surtout, je suis extrêmement faible. Pour échapper de mon mieux aux souvenirs tristes et aux tristes prévoyances, je me distrais en étudiant la littérature italienne que je ne connaissais pas suffisamment. Cela fait naître des idées et cela en éloigne d'autres : deux grands avantages, surtout le dernier. Le papier me manque.

Mille tendresses.

LVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 28 juin 1827.

Eh bien, mon cher ami, que pensez-vous de tout cela? J'ai connu dans mon enfance un vieil officier de marine qui avait servi sous Duguay-Trouin. Il disait qu'il n'y avait point de monde où il se passât d'aussi drôles de choses que dans le nôtre. Le bonhomme avait raison. Oubliez un instant que le ministère perd la France, y a-t-il quelque chose au-dessus de la comédie qu'il donne à l'Europe? Cette « grande nation, » ainsi qu'on l'appelait, donnée par un Gascon en spectacle au monde, comme ces animaux qu'on promène dans les rues, n'est-ce pas réellement drôle? Et l'admiration des compères qui s'ébahissent solennellement de l'adresse avec laquelle le Gascon a dressé la tête et du peu que cela a coûté.

Un milliard par an, mais ce n'est rien ! Que dites-vous encore de ceux-là ? et puis ces libertés qu'on attaque, et ces libertés qu'on défend, ces journaux salariés par les ministres du Roi pour traiter d'*ennemis* les pauvres imbéciles qui ont eu la simplicité de se faire tuer pour le Roi pendant les Cent-Jours, au lieu de crier : vive l'empereur ! ou : vive la république ! et d'avoir aujourd'hui un bon emploi dans l'écurie de la bête. Toutes ces choses et mille autres me paraissent sans prix. Ce n'est pas que je m'en étonne ; non, assurément. Rien ne m'étonne plus, pas même de voir le clergé défendu dans le conseil d'État par M. Cuvier, contre l'abbé de la Chapelle, et Frayssinous s'alliant au *Constitutionnel* pour détruire la *Société catholique des bons livres*.

En attendant de nouvelles drôleries, dites-moi, mon bon ami, ce que vous devenez. Allez-vous toujours à Vitrolles ? Je vous envie ces deux voyages ; c'est-à-dire que je regrette de ne les pas faire avec vous ; d'autant plus que je ne sais, en vérité, quand je vous reverrai. Je voudrais profiter de mon séjour ici pour faire l'ouvrage dont nous avons causé à Paris et pour achever l'*Essai*, ce qui exigera plus de deux ans, et même beaucoup plus, si je ne reprends pas des forces. Je continue toujours d'avoir une disposition prochaine à l'évanouissement, si bien que je suis tenté de croire qu'il y a en moi quelque chose de royal. Oh ! le dur métier que celui d'écrire ! Je ne connais point de supplice pareil. Ma vie serait assez douce ici sans cela. Je suis seul, à la vérité ; mais on se fait à tout. Les livres sont une grande ressource, et l'imagination aussi, quand elle ne se porte pas sur

des objets tristes, chose difficile à éviter dans ma position. — Et puis, Dieu est partout.

Adieu, cher, tout à vous bien tendrement.

LVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 25 juin 1827.

Avec les précautions que vous avez prises, mon bon ami, j'espère que le voyage, par cette belle saison, ranimera un peu les forces de mademoiselle ou plutôt de madame la comtesse de Vitrolles. Je lui fais mon compliment de grand cœur. Moi qui sais fort peu de choses, je sais que c'est tout différent d'être chanoinesse en Autriche, ou chanoinesse en Bavière. Comme il y a bien de l'apparence que je ne le serai jamais, ni en Bavière ni en Autriche, je ne saurais pas trop expliquer le pourquoi de cette différence ; mais il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit tout à l'avantage de l'Autriche pour que je me réjouisse doublement d'un titre si bien placé.

Je me réjouirais encore de l'événement qui vous fixerait si loin de nous, parce qu'il faut d'abord voir, non pas ce qui nous convient, mais ce qui convient à nos amis. Or, je crois que vous seriez là plus tranquille et plus heureux qu'à Paris, qui n'a rien que de triste en ce moment[1]. Une belle ville, un beau climat, un rang, un peu de travail, en un mot *otium cum*

1. Il s'agit de la nomination de M. de Vitrolles à un poste diplomatique en Italie.

dignitate, je trouverais cette existence fort douce. Je dis douce pour vous, dans votre position, car pour moi j'en retrancherais le rang. Point de grandeur sans gène, et la gène m'est insupportable. C'est ce qui m'attache à ma solitude, très fade d'ailleurs. Or donc, puisque vous avez envie de vous remettre à l'étude de l'italien, la première chose est de lire une grammaire et d'apprendre les conjugaisons, si vous voulez parler. L'usage fera le reste. On a imprimé en un volume un choix de comédies de Goldoni. Ce livre et quelques autres du même genre, peuvent faciliter la conversation en mettant dans la mémoire des tournures de phrases usuelles.

Quant à la littérature, laissez là Ginguené, et lisez les originaux, le Dante avec un commentaire, le Tasse, l'Arioste, sans oublier ses satires, Pétrarque, Métastase et quelques autres, si vous le pouvez. Je dis, si vous le pouvez, parce que, dès qu'on se jette dans le second ordre des poètes italiens, il faut dévorer bien de l'ennui pour découvrir ici et là des choses vraiment belles.— En prose, ce n'est pas merveilles. J'oserai cependant vous indiquer les Villani, Guicciardini, Boccace, les *Mémoires* de Benvenuto Cellini, les lettres d'Annibal Caro, Bettinelli, et Botta parmi les modernes. Après cela, cherchez, essayez, tâtez. Il faut que chacun consulte son goût. Les *Veillées* du Tasse sont singulières et méritent d'être lues. Ce qui manque surtout à la littérature italienne, c'est un fonds d'idées qui vous intéressent. Je dirais volontiers de leurs ouvrages : ce serait bien si c'était quelque chose.

De quelque manière que mes affaires finissent, ce

sera un grand bonheur qu'elles soient finies. Tous mes rêves d'aisance sont dissipés; un morceau de pain, voilà mon ambition, et dans l'état où je me sens, je n'ai pas même trop, je crois, à m'en inquiéter.

Tenez-moi au courant, mon bon ami, de ce que vous deviendrez. Pour la France, elle deviendra ce qu'elle pourra. Je n'y peux mais, et ne m'en occupe point. Ce matin, le renard m'a mangé une dinde. Puisqu'elle devait être mangée, qu'importe que ce fût par ce renard ou par un autre? La dissolution, si elle a lieu, et les élections *impromptu* seraient un beau tour de passe-passe : mais il y a bien des yeux ouverts sur les mains de l'escamoteur. Du reste, je le maintiens fort habile, il avait promis de mettre la France dans une bourse, et il l'a fait. A lui de bien serrer les cordons.

Mille tendresses, cher.

LVIX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 16 juillet 1827.

Je mets vos lettres dans mon sac de voyage, cher ami, et je vous remercie de m'avoir donné de bonnes indications sur les personnes, et de bonnes directions pour la lecture des auteurs italiens. Les unes et les autres me seront utiles, si j'accomplis ce voyage que je désire. En attendant, je suis encore à Paris,

retenu pour huit ou dix jours par des affaires qui me commandent avec une sorte de tyrannie.

On vous tient sûrement très instruit de l'orage qui s'est élevé sur la *Société catholique des bons livres*. On voit derrière elle le *Mémorial*, et derrière le *Mémorial*, c'est vous, très saint hérésiarque. Vous savez que je n'entreprends pas d'arbitrer de si hautes questions. Je ne me permets jamais de lever le voile qui couvre le sanctuaire, et à vous, messieurs, de vous entendre si vous pouvez et comme vous pourrez. A nous de croire et de pratiquer si nous pouvons et comme nous pourrons. — Dans ce qui m'appartient mieux de juger, ce désordre des esprits, qui est tel que plusieurs, comme Chateaubriand, veulent défendre la monarchie et prêchent la révolution, j'avoue que je n'y comprends plus rien, et je ne sais pas me mêler de ce que je ne comprends pas. Aussi voilà déjà une grande simplification dans ma vie. Il me reste encore assez de préoccupations sans celles-là.

Je pourrais encore recevoir ici de vos nouvelles, si vous ne tardez pas de m'écrire. Je pense que je serai de retour ici le 20 octobre, et en route pour Rome, si nous y allons, le 13 novembre. Voilà ma marche. Je voudrais qu'il y eût, dans tout cela, un point de contact avec vous ; mais je ne le trouve pas. Je ne vois pas une fois Berryer sans lui parler de vos affaires, en masse, car je ne les sais pas assez en détail. Il me dit qu'elles marchent ; c'est-à-dire qu'elles durent, je ne serai content pour vous, que lorsqu'elles ne marcheront plus.

LX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 27 octobre 1827.

Au milieu de mille déplaisances et mille contrariétés que j'éprouvais en arrivant hier seul à Paris, j'ai eu, mon cher ami, un grand plaisir, et je vous le dois. Votre chère écriture, que je n'avais pas vue depuis si longtemps, m'a d'abord sauté aux yeux et je pourrais dire au cœur[1]. En retrouvant votre style, votre manière de dire et penser, il me semblait vous retrouver tout entier. Vous ne le jugerez pas extraordinaire, vous qui professez que la société humaine est tout intellectuelle et ne se passe que dans les régions de la pensée. Moi, plus vulgaire, j'aurais cependant bien aimé à y retrouver un peu votre pauvre personne, pour voir si vos cruelles souffrances n'ont point laissé de traces, et si vous avez réellement recouvré ce que vous appelez de la santé. On m'avait déjà parlé du sentiment de tristesse que vous aviez éprouvé lorsqu'on a pu vous montrer encore une perspective de vie. Je concevrais, je partagerais peut-être ce même mépris de la vie si j'y voyais un peu plus clair sur notre manière d'exister après. Mais je ne saurais dire ni bien ni mal, puisque je ne peux comparer.

Je suis venu pour voir le Roi à la saint Charles,

1. La lettre dont il s'agit ici n'a pas été retrouvée.

pour donner un coup d'œil à mes affaires, qui ne sont en prospérité d'aucun côté, et enfin pour prendre une détermination pour mon hiver. J'ai vu ce matin M. de Villèle. Il n'y a plus de mystère sur la dissolution. Lui et ceux qui l'entourent en parlent si haut, qu'il faut croire que la nouvelle officielle ne peut tarder. Avec cela, il y aura autre chose, et je ne veux pas que des promesses anciennes et formelles puissent être oubliées. Vraiment, s'il n'y avait pas en moi un véritable sentiment de cœur, et je puis dire une véritable amitié pour la personne du Roi, j'aurais un mouvement de révolte et d'exaspération de ce qu'il n'a jamais pensé à faire pour moi un seul acte de ressouvenir qui pût constater les preuves de dévouement, et, je puis dire, les *services* que j'ai rendus à sa couronne, à sa personne, à sa maison. Cette ingratitude odieuse me laisse le droit de parler bien haut de ces services qu'on veut mettre en oubli. Ce qu'il y a de particulièrement révoltant, c'est de voir que c'est pour moi seul que s'exerce cette entière négligence. Voyez tous ceux qui ont montré quelque dévouement, mais un dévouement toujours et entièrement inutile à leur cause, les Polignac, au nombre de deux ou trois, Rivière, etc. Ils sont placés assez haut, et pourtant

« Dieux qui les connaissez »
« Ce n'est pas leur génie que vous récompensez ! »

La comparaison serait encore plus révoltante si j'examinais ce que le Roi a fait pour des indifférents tels que M. de Sabran, qu'il fait duc (après que je l'avais fait pair), lieutenant-général et cordon rouge

sans qu'il ait jamais servi d'aucune manière. Et que serait-ce enfin si je comparais ma situation avec les grâces, les faveurs de toute espèce qui tombent sur ceux qui se sont montrés ennemis déclarés! Mon cher, sur ce sujet, j'en dis trop long pour une lettre, mais je n'en dis pas assez, et certes, il viendra un jour où j'en dirai davantage et bien plus haut. Ce sera le jour où le cœur et la personne du Roi ne pourront plus en être blessés.

J'attends donc, pour décider mon hiver, qu'il y ait un résultat au mouvement qu'on annonce. On parle de quarante ou cinquante pairs. Si telle chose avait lieu pour moi, je retournerais d'abord à Vitrolles et reviendrais à l'époque la session. Sinon, je consulterais mes affaires et si elles m'en laissaient le loisir, j'irais voir cette Rome, si grande et si singulière dans ses destinées. Tout cela ne nous rapproche pas, cher ami, mais il y a de l'incertitude dans mes projets; quoi que vous en disiez, il y en aura aussi dans les vôtres, et nos incertitudes doivent nous rapprocher. J'y compte, mon cher et bon ami.

LXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 27 janvier 1828.

Mon bon ami, je ne suis pas si coupable de négligence envers vous que je dois vous le paraître. Je pense à vous tous les jours; tous les jours je veux vous écrire, et je ne vous écris pas du tout, parce que

je voudrais vous dire tous les détails de ce curieux spectacle qui se passe sous mes yeux depuis un mois et qu'il faudrait un mois pour vous l'écrire.

Mais, aujourd'hui, je me ravise, pensant que les détails de l'histoire ne font rien aux grands esprits ; ils ne fixent que les résultats, sans s'embarrasser des causes secondaires qui les produisent. Ainsi, que vous importe de savoir comment Villèle est tombé, pourvu qu'il soit bien mort ? Vous n'avez pas douté que d'autres accepteraient les places vides ; mais vous ne savez pas qu'arrivés au faîte ils aspiraient à descendre, qu'ils se déclaraient publiquement impuissants et demandaient surtout à Chateaubriand, à La Bourdonnaye, à Delalot de venir leur donner une majorité dans la Chambre des députés. Ceux-ci étaient assez disposés à leur vendre ce qu'ils ne pouvaient pas livrer ; ils ont même voulu le leur vendre trop cher. Chateaubriand, entre autres, voulait d'abord de l'argent pour lui, puis cinq cent mille francs par an pour le *Journal des Débats*, le titre de duc pour lui, une direction générale pour Bertin ; enfin il consentait à entrer au ministère, à condition qu'il s'y adjoindrait Royer-Collard et Casimir Périer. La Bourdonnaye était bien meilleur marché : le ministère de l'intérieur pour lui, et voilà tout. Ces prétentions, qui croissaient de quart d'heure en quart d'heure, ont fait revenir à l'opinion des gens sages qui disaient aux ministres : « Vous voulez vous appuyer sur la droite : c'est bien, mais sachez auparavant quelles sont les conditions de cette alliance. Elle est plus dans les choses que dans les hommes ; et, quant aux hommes, ils n'auront leur valeur et leur influence

que lorsque le concours des députés anciens et nouveaux se sera attaché à eux. » Ils se sont décidés à rester ensemble jusqu'à l'ouverture de la session, sans être pour cela bien rassurés. Cette méfiance d'eux-mêmes n'a rien de salutaire, car ils ne comprennent pas mieux que les autres que c'est le terrain qui tremble sous leurs pieds, que ce sont les conditions acceptées par eux qui sont destructives. Ils sont bonnes gens, ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes.

En voilà plus que vous ne voulez sur les affaires générales. Pour moi, je partirai pour Florence au moment où je pourrai savoir à qui je dois adresser mes lettres. Les nouveaux arrivés sont cependant plus bienveillants pour moi que mes bons amis défunts. La question de la pairie est remise sur le tapis, et ils ne veulent pas, comme Villèle, que les promesses du Roi soient vaines ; au reste, si rien ne change, je partirai au commencement de mars et j'arriverai à Florence vers la fin de mai.

Et vous, cher ami, que faites-vous ? que pensez-vous, et quand venez-vous à Florence ?

LXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Turin, le 8 juin 1828.

Je vous ai mandé de Fenestrelle, mon bon ami, l'état de la route du mont Genèvre, laquelle est totalement impraticable pour les voitures, et je vous engage de nouveau à ne point songer à prendre ce

chemin dangereux. A mon arrivée ici, je me suis occupé de vous éviter les formalités très longues et très gênantes de la douane. Cela ne souffrira aucune difficulté ; mais on m'a dit qu'il serait convenable que la demande en fût faite par notre ambassadeur. Je lui en ai parlé sur-le-champ, et il s'en chargera avec grand plaisir ; mais il faut pour cela qu'il sache exactement par où vous passerez, vous et vos équipages. Veuillez lui écrire à ce sujet. Quoique je me sois chargé d'avoir de vous ces renseignements, il me semble tout à fait convenable que vous les lui adressiez directement.

Les voitures et les chevaux fournissent à l'entrée des États du roi un cautionnement qui est remboursé à la sortie. Vous serez affranchi de cet ennui comme des autres ; cependant il sera bon de spécifier cet objet dans votre lettre au marquis de la Tour-du-Pin.

Voilà le *Journal des Débats* de nouveau vendu au ministère. On dit que Chateaubriand a reçu pour sa part cinq cent mille francs outre l'ambassade. J'aurais bien de la peine à le payer ce prix-là.

Vous savez, cher, avec quelle tendresse je suis tout à vous.

LXIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Vitrolles, le 12 juin 1828.

Je pardonne bien à votre lettre de m'inquiéter sur la route du mont Genèvre, cher ami, puisqu'elle me

rassure sur votre traversée. Ici, nous vous regrettons en détail, c'est-à-dire tous les jours et à tous moments.

Il est d'autres choses qui ne s'arrangent pas bien, malgré toutes les précautions que j'avais prises pour m'assurer que le traitement du ministre d'État ne serait point diminué, à l'occasion de mes appointements de ministre à Florence, j'ai appris l'autre jour, non pas la diminution, mais la suppression totale de cette partie de mes revenus qui m'était absolument nécessaire pour ne pas être très gêné dans cette nouvelle mission. J'ai bien crié, mais je crie de loin ; Chateaubriand crie mieux que moi et conduit mieux ses intérêts. Savez-vous qu'on assure qu'il refuse Rome parce qu'il veut absolument un ministère.

Adieu, cher ami, offrez je vous prie, mes hommages à M. le comte de Senfft, et témoignez-lui tout le plaisir que j'aurais à le voir à mon passage. M. de Calvière vous réclame toujours à votre retour pour lui et pour la grande Chartreuse ; imaginez que ces pauvres Chartreux vous ont attendu trois jours chez eux, à l'époque de votre passage à Grenoble. Ils sont comme tant d'autres, ils croient que le centre de l'univers est la grande Chartreuse. — Mon cher ami, le centre de l'univers serait ici si vous y étiez.

LXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES

Paris, le 23 juillet 1828.

Me voici depuis quinze jours à Paris, mon bon ami, et j'en repars après demain pour retourner en Bre-

tagne. Deux semaines de séjour dans cette triste ville ont suffi pour épuiser mes forces. Je désire vivement que votre voyage vous ait moins fatigué, et surtout mesdames de Vitrolles pour lesquelles je crains tout ensemble, et le cahotement des mauvais chemins et l'extrême chaleur de la saison. Il me tarde de vous savoir tous arrivés sains et saufs à Florence.

Que vous dirai-je de notre politique ? Les journaux vous apprennent tout ce que j'en puis savoir. Le ministère, très vacillant, reçoit sa direction du parti qui triomphe, et dont le succès complet ne paraît que trop assuré dans un avenir peu éloigné désormais. Chaque jour le gouvernement se désorganise de plus en plus. Tout le monde le voit. Cela s'en va, dit-on, et, quand on a dit cela, on déjeune, on dîne, on s'amuse, et on attend le lendemain pour compter les pas qu'on a faits dans la journée. Les députés ne sont pas mieux unis qu'à l'époque de votre départ ; ils sont seulement un peu plus découragés. Les influences personnelles qui, en s'accroissant, auraient pu former des centres où les bons se seraient rattachés, s'affaiblissent progressivement. Chacun pense et agit à part, ou plutôt n'agit ni ne pense. On se laisse porter par le courant. J'entends répéter de toutes parts que la session prochaine sera fort intéressante, c'est-à-dire que la distraction avancera notablement. On attaquera le double vote de la septennalité, on ressuscitera la garde civique, autrement dite nationale. Enfin, on mettra le temps à profit. En attendant, il faut se contenter de la persécution religieuse ; celle-ci, du moins, produit cet effet que les endormis se réveillent. L'épiscopat lui-même paraît en grande

partie décidé à la résistance. Nous verrons ce qui en adviendra. — Je vous embrasse du fond du cœur.

LXV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

De la villa Corsi, près Florence, 4 août 1828.

Nous sommes ici depuis dix ou douze jours, cher ami, et nous avons eu bien de la peine à y arriver. Malgré tous nos soins, nos précautions, la lenteur du voyage, (nous avons mis quatorze jours de Vitrolles ici) ma pauvre fille en a mal soutenu les fatigues. Il y a trop d'inquiétudes pour jouir du beau pays, du beau climat et de la magnifique habitation que nous occupons à une lieue de Florence. Des eaux comme à St-Cloud, des parterres comme à Versailles, une population de statues jusqu'au-dessus des toits, des orangers à profusion, une maison telle que l'imagination la dessinerait, ou telle que Cicéri serait heureux d'en rencontrer pour les décorations de l'Opéra, mille choses perdues dans les airs qui ne servent qu'à plaire à l'œil et qu'on dirait placées là pour offrir un lieu de repos aux anges quand ils descendent sur la terre.

Je ne suis encore allé que deux fois à Florence pour des visites et des affaires, point encore pour le grand duc qui voyage en Piémont, en Savoie avec le roi de Sardaigne ; il est cependant attendu et bientôt. Je n'ai trouvé personne à Turin, à mon grand regret ; je sentais toute l'importance de causer un peu avec

M. de Senfft, j'aurais aussi aimé à connaître sa femme et sa fille ; vous savez ce que c'est que les amis de nos amis. Au reste, j'ai trouvé ici tout ce que pouvais attendre de plus aimable de ce côté, témoignage de confiance, ordre de ne rien faire sans moi, enfin le mieux possible. En vérité, ce serait utile si on savait s'en servir ; mais... que sait-on ? — Que vous dirai-je de moi, tourmenté de l'état de ma fille, gêné par les suppressions de traitement qui ne sont pas réparées, quoiqu'on en dise, et par des comptes des affaires étrangères beaucoup plus rigoureux que je ne les attendais, je jouis peu de ce qui me plairait en de meilleures circonstances.

Et vous, très cher, comment est votre pauvre santé ? Où en sont les occupations de votre esprit ; je ne peux pas dire comme de votre santé, votre pauvre esprit ! Restez-vous encore à Paris ? Votre Italie ne me dit encore rien, mais je l'attends. M. de Lamartine, qui me quitte bientôt, et qui se rappelle vos bontés pour lui, dit que cela viendra, qu'il n'y a pas longtemps qu'il comprend Pétrarque, que Machiavel ne lui est dévoilé que depuis peu de jours, et qu'il croit tenir le Dante demain ou après-demain. Mais il habite l'Italie depuis dix ou douze ans, il est poète, et moi, j'ai plus de cinquante ans et je ne suis pas même prosateur.

Vous voyez, cher, que je suis bien plus pressé d'avoir de vos nouvelles que de vous donner des miennes qui ne signifient rien ; ainsi, écrivez bientôt, souvent, vous n'enverrez jamais de lettres à une main plus amie.

A propos, vous êtes bien difficile sur les chemins :

nous avons passé par le mont Genèvre sans les moindres inconvénients qu'un peu de cahots à la descente du col de Servières. Nos voitures n'en ont pas éprouvé le moindre échec, et les belles voitures de ville n'en ont pas souffert davantage.

LXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 21 août 1828.

Voilà bientôt des années, mon bon ami, que je n'ai reçu de vous aucunes nouvelles. Je vous écrivis peu de jours avant de partir de Paris, et je pense que ma lettre vous sera parvenue à Florence, où je vous crois rendu depuis quelque temps. Il me tarde d'apprendre comment vous vous y trouvez, et surtout comment Mlle Amélie aura soutenu la fatigue de la route. Parlez-moi, je vous prie, bien en détail de votre établissement. J'aime à me représenter les lieux où vous êtes, et je regrette, à cause de cela, de n'avoir pas plus présente à l'esprit la topographie florentine. Dites-moi aussi quelle est la première impression que vous avez reçue du pays et de ses habitants. Je crains, à vous dire vrai, que les gens en état de causer avec vous y soient un peu rares; de sorte que, tellement quellement, et toujours grâce à votre indulgence, je serais très fier si je me trouvais à Florence en ce moment. Hélas! mon ami, y serai-je jamais? Reverrai-je jamais des jours semblables à ceux que j'ai passés à Vitrolles, dans un commerce si aimable et si atta-

chant, dans une si douce liberté de penser tout haut? Dieu le sait. Pour nous, pauvres créatures emportées çà et là par les événements, nous ne savons rien, si ce n'est qu'il faut bénir Dieu de toutes choses, et ne nous promettre de bonheur durable que lorsque nous serons tous réunis dans son sein.

Vous savez autant que moi, et mieux que moi où en est notre politique. Un roi sans royauté, des ministres sans ministère, absence totale de gouvernement, et en face de tout cela une jeune révolution pleine d'ardeur et de confiance en elle-même, voilà ce que nous voyons. Quand la crise arrivera-t-elle? Cela dépend de circonstances qu'on ne saurait prévoir, seulement il paraît impossible qu'elle tarde longtemps désormais. La session prochaine avancera probablement bien les choses. En attendant, la guerre contre l'Église se poursuit. Si les évêques continuent d'être fermes, il sera très difficile d'exécuter les ordonnances, à moins qu'on n'ait recours à d'autres mesures violentes. Le parti libéral ne manquera pas de les solliciter bientôt. S'il les obtient, il engage le Roi dans la persécution, et aliène de lui tous les catholiques; s'il ne les obtient pas, il tirera de là le sujet de nouvelles déclamations, et un prétexte de le renverser comme Jacques II. Où est la volonté assez puissante pour sortir de cette alternative? Je ne la connais pas; la connaissez-vous? Viennent les complications de la politique extérieure, et la paix de l'Europe ne tient qu'à un fil. Chacun craint de tirer l'épée, en même temps que toutes les puissances, jalouses les unes des autres, s'observent avec une défiance qu'elles ne parviennent pas à dissimuler. Qu'un coup

de canon parte en ces circonstances, et le monde sera embrasé.

Ce ne sera pas là peut-être le plus grand malheur ; mais qui peut calculer la réaction que de pareils événements exerceront sur l'état intérieur des peuples ? Pendant que les Russes s'occupent de forcer les monts Balkans, nous nous en allons en Morée ; faire quoi ? Quand nous aurons ressuscité la Grèce, cela nous empêchera-t-il de mourir ? Il n'y a là ni assez de gloire pour soutenir le trône, ni assez de dangers pour distraire les passions, ni un intérêt assez grand, et surtout assez durable, pour qu'un succès soit compté pour quelque chose. Jamais le Péloponnèse ne nous restera. Comment pourrions-nous le défendre ? et c'est, dans tous les cas, un trop faible objet de compensation, pour qu'il nous serve à obtenir ce que nous pourrions garder, et ce que nous devons désirer. — Et là-dessus j'en reviens, mon bon ami, à vous demander de m'écrire.

LXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 8 septembre 1828.

J'attendais impatiemment, mon cher ami, cette bonne lettre datée de la villa Corsi ; car je n'étais pas du tout tranquille sur votre voyage, et avec raison, puisqu'il a tant fatigué Mlle Amélie. Heureusement la fièvre l'avait quittée depuis votre arrivée à Florence. Puisse l'excellent air que vous respirez

lui rendre un peu de force! Cela n'est guère espérable qu'après les grandes chaleurs; mais les voilà qui vont finir bientôt.

C'est plaisir d'être jugé par vous, mon bon ami, si vous jugez les hommes comme les chemins. Vous êtes si indulgent pour le col de Servières et pour la vallée qui conduit à Fénestrelle, que je rougis presque de mes plaintes et de mes accusations. Toutefois je doute fort que vous voulussiez donner à un autre le conseil que vous avez suivi. Du reste, je conviens qu'une fois passé, il est agréable de s'être épargné la fatigue de trente-deux postes.

Nos ministres font comme vous, ils passent comme ils peuvent à travers d'affreux chemins, avec cette différence que vous êtes arrivé sain et sauf avec vos voitures, et que la leur restera, je crois, en route. Ils sont fort embarrassés de la résistance des évêques, et de l'indignation universelle des catholiques. Les difficultés mêmes de leur position pourraient leur apprendre où est la vraie force. Mais quels sont les ministres qui aient jamais rien appris? Les choses vont aller ainsi jusqu'à la session prochaine. On n'osera presser inutilement l'exécution des ordonnances. Pendant ce temps-là les journaux de la faction jeteront les hauts cris. On parlera plus que jamais de la puissance du parti prêtre. Il se rit du Roi, du gouvernement, et, qui pis est, de l'ordre légal. On n'aura jamais de paix avec ces gens-là. Ce sont des rebelles qu'il faut dompter, à moins qu'on n'aime mieux, une fois pour toutes, leur abandonner le pouvoir. Trois mois de parlage semblable suffiront à peu près pour remonter les esprits qui se détendent. Alors,

sous l'influence de la Chambre, on sollicitera, on commandera des mesures acerbes, comme ils les appellent, et l'on s'engagera d'une manière violente et plus décisive dans la voie de la persécution.

Voilà du moins à quoi je m'attends, et aussi à ce que les Turcs soient sauvés par la noble et profonde politique de deux ou trois puissances chrétiennes, si christianisme il y a dans ce que nous avons encore la bonhomie d'appeler des gouvernements.

Chaque fois qu'aujourd'hui j'entends parler de l'équilibre européen, et du sultan qui fait partie nécessaire de cet équilibre, je suis tenté de croire qu'il y a quelque chose d'infini hors de Dieu, et c'est la sottise humaine. Et sous cette sottise, que de bassesses se cachent, que de petits intérêts, de petites jalousies, de petites passions; innombrable peuple de gnomes qui n'habitent pas dans les ténèbres souterraines mais dans les obscurs et sales replis du cœur des hommes qui disposent du monde. *Ma basta*, comme on dit là où vous êtes. Il faut être plus réservé à Florence qu'à la Chenaie, et je m'en souviens peut-être un peu tard.

Souvenez-vous de moi, cher, et donnez-m'en la preuve le plus souvent que vous pourrez. Tout à vous du fond de mon cœur.

LXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 15 octobre 1828.

Nous voici dans la saison, mon bon ami, où vous devez commencer à goûter les avantages du nouveau

climat que vous habitez. Cependant ce serait peu de chose, si vous n'y trouviez que cela. On a la cheminée contre le froid : mais qu'avez-vous contre l'ennui ?

Je m'imagine que vous continuez vos intéressants mémoires, et que ce passé si brillant et si honorable vous console un peu du présent. Il est bien plat ce présent, en vérité ; si plat qu'on n'a pas même la tentation d'en savoir plus que les journaux ne nous en apprennent. Je trouve partout et en tout le monde la résignation du dégoût. On ne se demande plus ce qui se fait ; on attend ce qui se fera, et il faudra, je crois, la grande catastrophe qui devient chaque jour plus inévitable, pour réveiller les âmes de leur léthargique assoupissement. La session prochaine avancera probablement beaucoup les choses. Selon l'apparence, ce sera l'époque d'un grand nombre de destitutions. Il faut bien que ceux qui ont le pouvoir aient aussi les emplois. Les ministres céderont tout ce qu'on leur demandera. Ils céderont les préfectures, les directions, les places dans l'armée, dans le Conseil d'État, et le trône enfin. Ils céderaient aussi, sans aucun doute, et de grand cœur, la Religion ; mais celle-ci est autre chose que quatre planches de sapin couvertes de velours ; ils doivent commencer à le savoir, et s'ils ne le savent pas, en tout cas, ils l'apprendront.

Avez-vous vu Chateaubriand ? Il a dû être un peu embarrassé avec vous. On le dit ennuyé de son ambassade. Il trouvera pourtant à Rome des gens qui doivent lui plaire, par exemple Mgr Bernetti. C'est un politique que celui-là. J'adore les yeux fermés les desseins de la Providence : mais que Rome en soit là ! Au reste ces scandales mêmes, s'accordent tout à

fait avec mes vues sur l'avenir. Vous en verrez quelque chose dans un petit écrit auquel je travaille, mais qui n'avance que bien lentement, à cause de ma santé qui est très faible, et de mes nombreuses occupations. Je crois à un bouleversement total du monde, bouleversement indispensable, si la société doit renaître un jour. Je sais que vous aimez à espérer mieux, je le voudrais aussi assurément, mais j'ai beau faire, cela m'est impossible.

Que dites-vous de cette belle expédition de la Morée? Jean s'en alla comme il était venu. Il sera curieux de les entendre expliquer cela aux Chambres. Quant à Nicolas, il n'est point heureusement pour lui, dans la nécessité de rien expliquer, et d'ailleurs son frère Mahmoud lui en évitera la peine. Rappelez-vous la Bérésina. O Providence!

Mes lettres de Paris m'annoncent que les peuples sont fous et leurs chefs aussi. Je ne prends pas cela pour une nouvelle. Elles ajoutent que bien des gens s'en aperçoivent et cela me paraît plus nouveau.

Si vous voulez, mon bon ami, me faire un grand plaisir, mandez-moi que la santé de Mlle Amélie se trouve mieux de l'air de Florence, et que celle de Mme de Vitrolles s'en trouve bien. M. de Senfft a eu un grand regret de n'être pas à Turin, lorsque vous y avez passé. Il m'a écrit là-dessus des paroles que je voudrais vous répéter, mais j'ai par malheur égaré sa lettre. Mes affaires ici vont mieux, beaucoup mieux que je ne l'espérais. — Adieu, cher, écrivez-moi; je le mérite par la tendresse que je vous ai vouée à jamais.

LXIX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Villa Corsi, Sesto, près Florence, 20 octobre 1828.

Je voudrais sans cesse avoir de vos nouvelles, cher ami, et je suis souvent en retard pour vous écrire. C'est une contradiction ; mais où n'en trouve-t-on pas? Le plus long chapitre de ce monde est celui des inconséquences. Et puis, qu'est-ce que ce monde? Jamais je n'en ai éprouvé semblable dégoût. A la vérité, jamais je n'ai été environné de plus de peines, de chagrins, et de tout ce qui rend la vie plus pesante. Et moi qui me suis toujours applaudi de savoir assez bien la science du bonheur, qui mettais facilement de côté ce que l'existence a de pénible, et qui savais me faire valoir à moi-même ce qu'elle avait de doux et de consolant, je n'y sais plus rien aujourd'hui.

J'ignore de quel côté me retourner pour trouver où reposer ma tête et mon cœur. Le miracle qui me conservait ma fille depuis quelques années est prêt à finir. L'existence lui est si difficile et si pénible qu'elle n'éprouve même plus ce genre de bonheur que lui prêtait son imagination toute religieuse. Mes affaires menacent ruine de tous les côtés, et cet édifice si péniblement élevé, si difficilement soutenu, est prêt à s'écrouler. Il me semble impossible d'être ici, à la longue, d'une manière convenable, avec le strict traitement de la mission. Le pays n'est bon marché que pour quelques denrées communes. Tout le reste est

plus cher qu'à Paris. Ma santé s'affaiblit; je souffre dès qu'il ne fait plus une chaleur excessive. Mes goûts changent, ou plutôt je n'en ai plus. En un mot, je me décourage. Ma vie a quelques devoirs, beaucoup de peines, mais pas un plaisir. Cher ami, je me reproche presque de vous envoyer toutes mes tristesses; mais à qui les écrirais-je, si ce n'est à vous?

C'est au milieu de cette gaieté que je m'apprête à fêter la Saint-Charles avec des dîners et un bal. Ne voilà-t-il pas encore une inconséquence?

Il n'y a point de pays sur la terre où l'on s'occupe moins que dans celui-ci de tout ce qui peut intéresser ou remuer le monde moral. Nous apprenons par les journaux de Paris ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on pense à Rome. Sans le *Moniteur* et sans M. Huskisson, — l'ancien ami et collaborateur de Canning, — je ne saurais pas que Mgr Bernetti jouit de la confiance et de la faveur de Sa Sainteté. Nous trouvons bien, comme vous nous l'aviez dit, qu'ici la religion est facile et pratique; mais d'un autre côté, nous trouvons qu'elle n'a aucun empire sur les mœurs publiques, et que, hors les pratiques, elle n'est comptée pour rien. Le clergé est inférieur au nôtre. Enfin rien ne montre qu'elle gouverne les esprits.

Vous savez, cher ami, avec quels sentiments nous songeons sans cesse à vous.

LXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 11 novembre 1828.

Cher bon ami, que votre lettre m'a fait de peine. J'ai le cœur serré en vous répondant. Combien je voudrais être près de vous pour prendre une partie de vos chagrins, adoucir le reste, et vous montrer au moins une âme qui les sent! Je m'imagine que vous en seriez un peu soulagé, car on ne peut pas aimer comme je vous aime, sans qu'une amitié si vraie, si tendre, si fort à l'abri de tout changement, ne soit de quelque consolation pour celui qui en est l'objet. Et après cela, que vous dirai-je, qui ne vous soit dit chaque jour mille fois mieux? Tout ce que peut offrir la terre est peu de chose, ou plutôt n'est rien. Quand l'homme veut venir au secours de l'homme, il ne trouve en soi qu'une impuissance désolante, et c'est ce que j'éprouve en ce moment. J'ai un désir immense de vous apporter quelque bonheur, et je sens que ce désir est à peu près stérile, qu'il ressemble à celui d'un homme qui rêve et dont la volonté la plus énergique ne peut rien, pas même remuer le bras.

Il faut donc, mon ami, chercher ailleurs la force, la paix, la félicité. Il faut sortir de l'ordre passager pour entrer dans l'ordre éternel. Là est le calme, le courage, et je ne sais quoi de ravissant au fond de la tristesse même. Écrivez-moi souvent, je vous prie.

Ne me laissez rien ignorer de ce qui vous touche. Qui s'y intéresserait comme moi? J'espère que Dieu vous épargnera une partie des douleurs que vous craignez. Il en est sur lesquelles je ne peux pas même arrêter ma pensée. Et pourtant, ce que Dieu voudra, nous devons le vouloir, et le vouloir avec espérance, car il n'a ici-bas que des volontés de miséricorde.

Ce que vous me dites du peu de ressources qu'offre l'Italie pour un esprit tel que le vôtre ne me surprend nullement. Je m'y attendais, comme vous savez, et je vous l'avais annoncé. Quant au peu d'influence qu'exerce la religion sur les mœurs publiques, je ne peux que m'en rapporter à vos observations. Le mal est partout, et partout bien grand. L'ignorance du clergé l'augmente encore. Une vaste réforme est indispensable, et elle se fera, à cause de cela même. Il y a un poids immense à soulever; mais, plus heureux qu'Archimède, nous avons un point d'appui. Je consacre à cette œuvre, que le temps accomplira, ce qui me reste de vie. J'ai déjà quelques jeunes gens que Dieu semble avoir faits exprès pour concourir à ce grand dessein. Ce ne sont encore que des germes; mais ils se développeront.

Vous jugez qu'avec une santé très faible, ce surcroît d'occupation me laisse bien peu de temps pour mes autres travaux. J'ai pourtant commencé un petit ouvrage que j'espère achever avant la fin de l'année. Il formera un volume d'environ 250 pages. Mon but est de porter les esprits et les doctrines en avant. Vous le recevrez dès qu'il paraîtra [1].

1. Il s'agit ici du livre intitulé : *Des Progrès de la Révolution*. Paris, 1829, in-8.

Je suis à vous, cher bon ami, de toutes les forces de ma pauvre âme.

LXXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Florence, 15 novembre 1828.

Je vous ai écrit la dernière fois, mon bon ami, sous les plus tristes impressions. Je suis peu sujet à me laisser ainsi prendre par la main glacée des chagrins, et j'ai vu tant de fortunes diverses qu'en général je les regarde assez bien en face. Mais il se réunit quelquefois tant de circonstances pénibles qu'on se trouve comme perdu ; et j'étais ainsi en vous écrivant. Je n'ai pas précisément beaucoup de raisons d'être mieux, mais j'ai eu le temps de me redresser.

Au reste, nous sommes reçus ici avec un empressement général et une faveur toute particulière de la cour, de la ville et du public, nous n'avions ni le droit, ni la pensée d'en obtenir autant, il n'y a pas de témoignages d'estime et de considération qui ne nous soient accordés. Et puis nous sommes à la mode : nous pouvons dire et faire ce que nous voulons, tout nous réussit. Le grand duc et toute la famille régnante ont voulu prendre part à nos fêtes de la Saint-Charles en assistant à un bal et à un souper chez nous ; cet honneur est fort rare et a été très remarqué. Mon voisin de Rome[1] a bien plus d'esprit

1. M. de Chateaubriand.

et ne se donne pas autant de peine, il est resté chez lui sans y appeler personne ; il ne déguise nulle part et devant personne le profond ennui et le dégoût que lui inspire l'éternelle cité. Il parle sans cesse de son prochain départ. On lui fait dire qu'il descendra au ministère des affaires étrangères ou au *Journal des Débats*. Il avait évité Florence, et vous devinez pourquoi.

Je ne pense pas que le ministère soit poussé encore très fort à la session prochaine, et vous verrez encore une remise des grandes hostilités. C'est ainsi que, dans le temps où nous vivons et peut-être toujours, les choses de ce monde n'ont jamais leurs conséquences absolues. Vous savez que c'est là où nos idées diffèrent, et je ne sais si ce procès sera jugé avant que nous sortions de l'audience.

J'ai bien eu ma part des regrets de ne pas avoir vu M. de Senfft à mon passage à Turin : au reste s'il voit des affaires dans tout ceci, il y voit mieux que moi. Je crois avoir réussi à suspendre, si ce n'est finir cette espèce de guerre sourde et ténébreuse qu'on faisait à l'Autriche, à ses projets et à ses intentions en Italie. Quels que fussent les préjugés, on ne s'est pas refusé aux lumières d'une discussion claire et précise, au moins on en a eu l'air.

Ma fille et moi, nous voudrions bien en savoir un peu plus sur vos affaires, mais nous comprenons que c'est difficile. J'attends votre écrit avec intérêt, avec impatience, peut-être même, pour tout dire, avec un peu d'inquiétude. Prenez garde à n'être pas catholique tout seul, et voilà tout ce que je crains pour vous.

Et puis parlez-nous de vous, de cette pauvre et chère santé, nous disons tous les jours que vous auriez mieux passé votre hiver ici que là où vous êtes.

LXXII

LAMENNAIS A VITROLLES.

La Chenaie, le 21 décembre 1828.

Votre lettre du 21 novembre, mon bon ami, a éprouvé un assez long retard avant de me parvenir, et cela me rappelle tristement la distance qui nous sépare. Je m'en afflige pour moi plus que pour vous, car, en vérité, c'est un grand bonheur que d'être éloigné du spectacle que nous avons maintenant sous les yeux. La violence dans la faiblesse, le dégoût dans l'horreur, voilà ce qu'on voit, voilà ce qu'on sent ; et que sera-ce donc dans quelques mois? Je crois comme vous qu'il y aura dans la Chambre des députés une tendance à arrêter le mouvement qui nous emporte. Mais je crois aussi qu'elle recevra du dehors une impulsion trop forte, pour qu'elle puisse se renfermer entre les limites qu'elle ne voudrait pas franchir. La loi qu'on prépare sur les administrations municipales organisera la démocratie jusqu'au sein du dernier hameau. Il ne s'agira plus ensuite que d'organiser une force publique à la disposition de cette démocratie, et ce sera la matière d'une nouvelle loi sur les gardes nationales. En attendant M. de Vatimesnil déploie une rare activité contre les écoles ecclésiastiques, et même contre les collèges

communaux, dont les directeurs et les professeurs refusent la déclaration exigée par les ordonnances du mois de juin. Il fait plus, il met tous les curés de France sous la surveillance des préfets, sous-préfets, maires, adjoints, afin de s'assurer que pas un enfant sorti des établissements qu'il détruit, ne trouve un asile dans quelque presbytère. Le résultat de ces mesures, que nulle expression ne peut qualifier, c'est que des départements entiers, par exemple celui des Côtes-du-Nord, vont se trouver sans une seule maison quelconque d'éducation, quelle qu'elle soit. Quelques circonstances particulières de lâcheté d'une part, et de connivence de l'autre, empêchent seules l'abolition instantanée et presque totale de l'instruction dans notre pays. On n'avait certainement jamais vu rien de semblable. Je ne pense pas que le délire humain, l'aveugle imbécillité, la bassesse, la peur et tout ce qu'il y eut jamais de pareil sur la terre, aient offert, à aucune époque, des phénomènes aussi extraordinaires que ce qui se passe sous nos yeux.

C'est au milieu de tout cela que mon livre va paraître. J'ai dit ce que j'ai cru vrai, mais ce vrai-là ne sera guère compris par les hommes à qui je parle ; je dis, compris immédiatement : car, dans quelques mois, on commencera, je n'en doute aucunement, à se familiariser avec les idées qui choqueront d'abord le plus. Les événements d'ailleurs en donneront un commentaire que, bon gré mal gré, il faudra bien entendre. Quoi qu'il en soit, le ministère soupçonne qu'il serait possible que je ne visse pas les choses absolument comme lui. Voyez un peu quelle prévoyance. Mais en me mandant cela, on ajoute qu'il

est disposé à se monter contre moi à de grandes colères : de sorte que me voilà aussi obligé de prévoir de mon côté. Je prévois donc qu'il sera d'abord assez embarrassé, car je me flatte d'avoir raison cent fois plus qu'il ne pourra, lui, avoir de colère : cependant si cette colère trouve en dehors quelque appui, on me priera poliment d'assister de nouveau à un beau discours de M. Pécourt, qui priera le tribunal de me mettre en rapport avec le gouverneur de Sainte-Pélagie et le caissier des amendes, afin de raffermir la monarchie, et de m'apprendre à raisonner avec cette justesse qu'on admire dans les rapports de M. Feutrier et les circulaires de M. de Vatimesnil. De sorte qu'après avoir détruit l'éducation publique, afin qu'on ne dise pas qu'il n'en reste plus, l'administration s'occupera de la mienne. Mais, en vérité, je suis bien vieux pour profiter de sa bienveillance, et puis pour dire tout, ni ma raison, ni ma conscience n'ont guère ce qu'il faut pour se laisser administrer.

Je ne sais comment, mon bon ami, j'ai été entraîné à vous parler de moi-même, lorsque je voulais surtout en premièrement vous parler de vous. J'ai été bien heureux d'apprendre que les nuages qui obscurcissaient votre avenir, s'étaient un peu dissipés, et je veux espérer qu'ils disparaîtront un peu tout à fait. Si l'homme qui aspire si plaisamment à descendre, descendait en effet selon ses désirs, ce serait peut-être pour vous une occasion de remonter un peu. Sur cette espérance, je lui souhaite un ciel bleu, des peaux de castor, et vous savez quoi.

Adieu, très cher, vous savez comme je suis à vous, pour jamais et du fond du cœur.

LXXIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Florence, le 14 avril 1829.

Je voulais ne vous écrire, mon bon ami, que lorsque j'aurais lu jusqu'au bout votre nouvel ouvrage; mais j'ai été tout à coup arrêté dans ma course. Il y a près de deux mois qu'en me réveillant un mauvais matin sans aucune souffrance, sans maladie, je me suis aperçu avec un grand chagrin que ma vue était trouble. Mon œil droit avait perdu la moitié de sa force visuelle, de telle sorte qu'en fermant l'œil gauche, l'autre ne peut me servir ni à lire, ni à écrire; j'aperçois encore assez les objets pour que cet œil privé de l'autre servît à me conduire, mais voilà tout. Sur ce, on m'a fait force remèdes de toute espèce, mais ils sont restés impuissants; on m'a recommandé en même temps de ne fatiguer cette pauvre vue en aucune manière, et j'ai passé six semaines, sans lire et sans écrire. L'amélioration, s'il y en a une, est insensible; je n'en continue pas moins à préserver mes yeux de toute fatigue; je n'écris que pour les indispensables affaires, je dicte pour tout le reste, et j'ai des amies lecteurs pour ce que je veux connaître. Rien dans ce genre ne m'intéressait plus que votre livre et je l'ai commencé à travers les yeux de Mme de Vitrolles; ce n'est pas aussi bien que de lire soi-même; le commentaire même d'approbation que

ma lectrice ne peut s'empêcher de faire, ne laissant pas d'interrompre le fil de votre discours.

Ce n'est pas assez de vous dire que votre livre est plein de grandes et belles pensées exprimées dans votre beau style : il faut aller au fond de l'ouvrage, et pour cela il faudrait d'abord arriver au bout. Mais si je me permets d'en parler par avance, ce n'est que pour vous dire comment je m'explique le mécontentement qu'en ont éprouvé au dedans et au dehors un grand nombre d'hommes dont le jugement doit compter. Si vous aviez fait paraître vos grandes doctrines en deux ou trois volumes in-4°, ou au moins in-8°, on les aurait lues comme un ouvrage de belle théorie et vous auriez trouvé de véritables assentiments ; mais dans le format d'une brochure tout le monde a cherché un ouvrage de circonstance, on lui a demandé quelques remèdes actuels au mal qui nous presse et on s'est dépité contre vous de ne pas y trouver cela. Ce sont de pauvres malades qui attendaient de vous un secours pour la goutte qui les étouffe, et vous leur avez répondu en leur lisant un beau système sur les conditions de la vie prises dans le sens le plus étendu ; ils sont furieux contre vous.

Je vous ferais rire si je pouvais vous raconter à quel point le pauvre Chateaubriand a été joué dans son projet de faire nommer le cardinal de Gregori. Son discours, au contraire, a donné 13 voix au cardinal Castiglione. Les journaux n'en proclament pas moins l'omnipotence et l'omniscience de l'ambassadeur à Rome. Mais en voilà plus que je n'ai écrit depuis deux mois et je m'arrête en vous assurant que de

près ou de loin, aveugle ou bien voyant, je suis à vous de tout mon cœur[1].

LXXIV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Florence, le 29 juin 1829.

Je ne saurais me décider à placer une main étrangère entre vous et moi, mon bon ami, et c'est cependant ce qui retarde mes lettres, les nouvelles que votre bonne amitié réclame et ce qui cause ces inquiétudes tout aimables que vous m'exprimez dans votre lettre du 11 juin[2].

Après un premier voyage à Parme, où j'avais présenté mes lettres de créance à Madame et à la ci-devant impératrice Marie-Louise, j'ai dû en faire un second, où l'intérêt des affaires a été marqué par la curiosité de voir les solennités de l'ouverture d'un théâtre en Italie. J'en suis de retour depuis vingt-cinq jours. Ma vie est toute d'écrivasserie, les affaires du Roi en demandent bien plus qu'on ne devrait raisonnablement le supposer, et puis j'en ai tant d'autres! Au milieu de cela, ce qui plairait, les lettres de l'amitié, sont un peu négligées; et on se justifie mal en disant que le cœur n'y perd rien, il perd ce qu'il y a de plus doux, le charme d'exprimer les sentiments et

1. Voir la réponse à cette lettre au tome II de la *Correspondance* de Lamennais, p. 43.

2. Voir cette lettre dans la *Correspondance* de Lamennais, tome II, p. 51.

les plus tendres affections, et d'en recevoir le retour. Vous m'avez rendu tout vivants les bons souvenirs de nos dîners et plus sensible cette dispersion si complète de tous ceux qui en faisaient et sentaient le bien-être.

On parle beaucoup ici d'une nouvelle publication du souverain pontife contre les sociétés secrètes. Elle déplaît au modérantisme italien, et le voilà déjà classé parmi les *zelanti* qu'on avait surtout voulu éviter en sa personne. Je n'ai pas encore lu cet écrit; auquel on refuse, autant qu'on peut, la publicité. Un inquisiteur de Forli a lancé aussi ce qu'on appelle ici un brûlot. On en a interdit la publication dans les paroisses toscanes dépendantes de l'évêché de Forli, et on a renouvelé à ce sujet les anciennes ordonnances qui interdisent, sous les peines les plus sévères, et l'exil, toute publication de ce genre non autorisée par le gouvernement. En tout, on est ici plus gallican qu'en France; on évite depuis longtemps de recevoir un nonce. Le voisinage des États pontificaux explique l'inquiétude jalouse qui règne ici contre le saint-siège. Elle est autant politique que religieuse, et puis les traditions de Léopold Ier sont encore vivantes et servent de règle; et ce que j'admire le plus, c'est la facilité avec laquelle tout cela s'accommode avec la plus grande piété, la dévotion la plus exacte qui règnent à la Cour et dans le peuple. Dans la noblesse et le barreau, il n'y a que les semblants et les cérémonies extérieures. Je n'apprends pas du tout l'italien; je ne lis point à cause de l'œil qui reste toujours à cet état nuageux qui l'a surpris et je ménage l'autre comme ma dernière ressource;

mais, comme je vous le disais, j'en apprends tout ce qu'on peut en attraper par la respiration, et c'est encore assez. Je trouve qu'à mon âge il ne vaut plus la peine de se faire faire des habits neufs.

Adieu, cher ami, vous savez comment je suis à vous[1].

LXXV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Livourne, le 28 août 1829.

Dieu nous a retiré l'ange qu'il avait déposé en nos mains. Ma pauvre fille a passé à une meilleure vie, après six semaines de la plus pénible agonie et de toutes les angoisses que peut donner une lente suffocation. C'est le dimanche 23 de ce mois, à sept heures et demie du soir, que cette belle âme s'est séparée de ses pénibles entraves; Dieu et moi avons été seuls témoins de ces derniers et terribles moments, et ses derniers regards se sont fixés sur moi. J'aurais bien à vous dire, mon ami, sur la fin de cette angélique personne, mais ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore m'en ôte la force.

Dans un écrit qu'elle m'a laissé, elle parle de vous, de cette communauté de prières où elle était avec vous, et que la mort n'interrompra pas.

On m'a amené ici, hier au soir, lorsque tous les

1. Voir la réponse à cette lettre dans la *Correspondance* de Lamennais, t. II, p. 63.

derniers devoirs ont été rendus à ce qu'on appelle à Florence les reliques de la sainte.

Je serais parti sur-le-champ pour Paris, mais le changement de ministère m'a gêné. Je ne veux pas que personne puisse me supposer des prétentions que je n'ai pas, et je n'arriverai que lorsqu'ils se seront complétés de toutes manières en première et en seconde ligne. Je demanderai la pairie depuis longtemps promise, et rien que la pairie: à cette condition je resterai à Florence, ou irai partout où ils voudront m'envoyer. Sinon je romprai franchement et fortement.

Je m'étonne de m'occuper de ces choses en ce moment; mais, vous le savez, ce n'est pas pour moi.

Je pense être à Paris au plus tard vers la fin d'octobre. Que vous dirais-je de plus [1]?

LXXVI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 14 novembre 1829.

Comprenez-vous, mon bon ami, ce que c'est qu'un pauvre homme épuisé de lassitude, harassé, abîmé, et qu'une force supérieure saisit par les cheveux, pour le remuer, le tracasser malgré lui dans tous les sens? Eh bien, voilà où j'en suis. Je ne demanderais qu'un coin solitaire, du repos et le temps de pleurer.

1. Voir la réponse à cette lettre au t. II de la *Correspondance de Lamennais*, p. 78.

Rien de tout cela ne m'est accordé. Je suis jeté plus que jamais au milieu de l'orage de mes affaires, des tourments les plus réels. Partout l'oubli, l'injustice, les défections de l'amitié, enfin ce mécompte de tous les jours et de tous les moments qui entretient dans l'âme un sentiment d'irritation et de haine qui l'empoisonne. Je dis bien souvent que j'ai trop vécu, et ces jours qu'on demande sont bien lourds à supporter. Je me reproche de vous envoyer ces inutiles plaintes; mais à qui les dirais-je, si ce n'était à vous, mon ami?

L'effort de la volonté royale s'est épuisé à ramasser çà et là quelques noms propres. Quant aux choses, personne n'y a pensé. On serait même tenté de savoir mauvais gré à ceux qui voudraient qu'on y pensât. Il est plus commode de se nourrir d'illusions, et faute de flatteurs on se flatte soi-même.....

(*Du* 19.) Ma lettre interrompue m'a fait arriver au moment du départ de La Bourdonnaye, dont vous n'aurez pas été plus étonné que moi. Nos bonnes gens se remuent comme des malades qui attribuent tout leur mal à ce que le lit est mal fait, et aux plis des draps qui les gênent. — Mais trêve de politique. Parlez-moi de vous, cher ami, et croyez que je suis bien tendrement à vous[1].

1. Voir la réponse à cette lettre au t. II de la *Correspondance*, p. 96.

LXXVII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 28 janvier 1830.

Je suis obligé, cher ami, de dire que nos ministres n'en sont pas réduits au *rien* absolu. Le Roi a signé hier l'ordonnance qui me crée pair avec six autres bons garçons tels que La Bourdonnaye, Puivert, Beugnot, etc. Je ne pense pas que les destinées de la France soient attachées à cet acte de justice arrivé *pede claudo*. Mais l'établissement de ma famille peut y trouver des avantages réels. Après cela, je sais bien que si la maison brûle peu importera d'y être assis dans un fauteuil ou sur une chaise.

Je voudrais bien avoir, cher ami, l'espérance de vous voir un moment à Paris. Nous sommes dans l'année climatérique de la monarchie; 1830 doit décider s'il y aura en France cela ou autre chose. Ce spectacle vaut bien la peine d'être regardé d'un peu plus près. Vous voyez, très cher, que je cherche tous les motifs pour vous appeler. Ce serait pour moi le meilleur plaisir, la meilleure consolation que quelques bonnes journées employées à vous voir, à vous entendre[1].

1. Voir la réponse à cette lettre au t. II de la *Correspondance* de Lamennais, p. 116.

LXXVIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 10 mars 1830.

Il y a plus de trois mois, cher ami, que j'ai reçu pour vous, de Florence, deux gros volumes in-4° qui vous ont été adressés avec une lettre d'envoi par le comte Baldelli, aujourd'hui gouverneur de Sienne. C'est un gros ouvrage sur le *Voyage de Marco-Polo*, avec notes et commentaires très savants. Ce travail, malgré sa lourdeur, a une assez grande réputation en Italie. Je répondis dans le temps au comte Baldelli que je vous ferais parvenir ces volumes par la première occasion, sans pouvoir fixer l'époque. Je crois que son désir est de le voir traité et bien traité dans le *Mémorial*, dont il fait la plus grande estime, et vous lui devez quelque ménagement, car il est le seul, dans toute la Toscane qui ait de pareilles sympathies. Tout le monde est au *Globe*.

Si je vous disais que je vous trouve bien noir dans vos perspectives politiques, très cher, vous penseriez peut-être que, comme le commun des hommes, je trouve que tout va beaucoup mieux parce qu'on a un peu élargi la chaise sur laquelle je dois m'asseoir. Il n'en est pas ainsi ; mais, je vous le répète, je crois la société des hommes, *semper et ubique*, la plus faible, la plus infirme des choses humaines; elle marche et marchera toujours dans sa débilité naturelle, et il n'est donné à personne de la redresser ou de lui im-

primer de nouvelles forces. Ce que vous dites aujourd'hui avec le sentiment du mal présent, on a pu le dire dans tous les temps, et on peut le dire partout, depuis Rome jusqu'à la république Argentine. Enfin, nous arrivons quelquefois à échanger un mal contre l'autre, mais jamais à établir un bien réel et positif, tel que l'esprit, dans la beauté de ses vues et les grandeurs de ses conceptions, voudrait l'embrasser. D'après cela, vous pensez bien que je n'imagine pas de construire un palais dans le cratère de l'Etna. Mais je pense que nous autres, pauvres ouvriers, nous remplissons un devoir de manœuvres en jetant quelques pelletées de terre sur les petites crevasses qui se font à nos pieds, afin de n'être pas étouffés dans le moment.

Le ministère n'en voit même pas tant ; il est inébranlable dans sa nullité. Le Roi et Mgr le Dauphin sont très résolus à le soutenir de toutes leurs forces *négatives*. Si le dissentiment de la Chambre va au point de déclarer son incompatibilité avec les ministres ou de gêner essentiellement quelques parties du service public, elle sera d'abord prorogée pour être cassée plus tard. On fera alors quelques efforts pour faire prévaloir ceux qui veulent soutenir sur ceux qui veulent renverser. On essayera de la politique de Chateaubriand dans le *Conservateur*, « sept hommes par département. » On essayera de nouvelles élections sous ces nouvelles influences. Si elles ne réussissent pas mieux, on fera autre chose. N'allez pas chercher à deviner quoi, car personne ne le sait, je dis *personne*.

Berryer dit que vos affaires sont à peu près ter-

minées et que les réclamations ultérieures offrent peu de chances de succès. Ce sont des mots que je vous transmets, car je ne sais pas les choses. — Adieu, ami.

LXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 15 mars 1830.

Je voudrais pouvoir compter, mon bon ami, sur cette espèce de demi-tranquillité que vous paraissez nous promettre. Mais quoiqu'on ne puisse être plus disposé que je ne le suis à m'en rapporter à votre jugement, qui est si droit en toutes choses, je ne saurais en cette occasion m'empêcher de vous trouver un peu optimiste. La Charte est usée ; il n'y a plus de gouvernement. Voilà mes deux propositions, qui justifient, si elles sont vraies, mes anciennes prévoyances, car un changement de gouvernement est bien quelque chose qui ressemble à une révolution. Il ne s'agit plus que de savoir si elle sera violente ou bénigne. Il y a jusqu'ici des raisons pour et contre ; c'est-à-dire que les circonstances, qui décident de tout, en décideront. Pour moi, je vois la France entre le despotisme et la République ; et, comme je n'aime pas plus l'un que l'autre, j'aimerais mieux voir tout autre chose que cela. Du reste, vous connaissez mon stoïcisme en fait de politique.

Ce que je désirerais de Berryer, c'est qu'il fît rédiger un jugement qui achève ma ruine. Ce jugement

est rendu depuis six à huit mois. Il me rend créancier d'environ six mille francs de M. de Saint-Victor et, faute de titre, je ne puis toucher ce dernier débris de ma fortune.

Veuillez me dire comment et où je devrai écrire au comte Baldelli pour le remercier de son livre. Je tâcherai qu'on en parle convenablement dans le *Mémorial*. — A vous, cher, bien tendrement.

LXXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 5 mai 1830.

M. Adrien Benoît, allié à ma famille, vous remettra cette lettre, mon bon ami. Je vous supplie d'écouter avec votre âme ce qu'il vous dira pour vous intéresser en faveur d'un homme aussi malheureux qu'il est, au fond, peu coupable. Vous avez vu dans les journaux le procès de ce pauvre infortuné Reynal, que vient de frapper la justice humaine, si aveugle et si cruelle quelquefois. La conscience publique s'est soulevée en faveur de ce jeune homme si digne de compassion. Il s'agit maintenant de l'arracher aux dernières suites d'une condamnation qui le perd à jamais. Vous connaissez M. le garde des sceaux; au nom de Dieu, voyez-le, parlez-lui comme vous savez parler, il vous entendra, et le recours en grâce n'aura pas été inutile. Oh! si madame la duchesse de Berry voulait, pouvait dire un seul mot! Ce mot retirerait de l'abîme un homme qui n'était pas fait pour y tom-

ber. Vous avez de nombreux amis, employez-les, je vous en conjure, pour sauver cette pauvre victime de de la loi. Que vous dirai-je encore? rien, votre cœur vous dira tout. — Mille tendresses.

LXXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 11 mai 1830.

Depuis longtemps, mon bon ami, je voulais vous écrire. Une espèce de petit voyage que j'ai été obligé de faire, une visite que j'ai reçue de Paris, mille occupations diverses et la fatigue qui les suit m'en ont empêché. Vous voyez par là que je ne mérite pas tout à fait d'être grondé, quoique je ne prétende point tout à fait m'excuser non plus.

Ce que je désirerais fort, ce serait de vous voir, de causer avec vous, ne fût-ce que deux heures; car que peut-on dire dans une lettre? Il me serait difficile de vous expliquer quelles sont précisément mes idées actuelles. Cela demanderait de longs détails. Je suis parfaitement d'accord avec vous sur le ministère. Mais jusqu'où poussera-t-il les choses? En quel état les laissera-t-il? Que doit-on souhaiter, que doit-on faire, la querelle étant engagée comme elle l'est? Questions graves et très graves, et qui le paraîtront davantage encore quand chacun sera venu à s'en demander la solution. Les journaux dits royalistes posent en théorie l'arbitraire le plus absolu, et si le gouvernement ne cède pas, il y sera nécessairement

conduit de fait. Que si, au contraire, il cède, personne ne peut prévoir ce qu'on fera de lui. Je concevrais donc qu'il tentât toutes choses dans son intérêt particulier. Mais cet intérêt particulier est-il celui de la France, celui de la religion, celui de l'avenir? Je confesse très franchement que je ne le crois pas. La société ne peut être sauvée que par le développement complet du principe de liberté. Si le libéralisme était sincère dans son amour pour elle, je serais, en politique, libéral dès demain. Mais, au fond, il ne cherche que la domination, du moins ses chefs, car il y a plus de bonne foi dans les masses. Toutefois, comme ce sont les chefs qui font tout, il faudrait s'attendre, s'ils parvenaient à s'emparer du pouvoir, à toute sorte de violences, d'injustices et de persécutions.

Pour qui êtes-vous donc? me demanderez-vous. Je vous l'ai dit, je ne suis pour personne, je suis pour la liberté. Lorsqu'il se formera un parti qui la veuille véritablement, qui la veuille tout entière, ce parti sera le mien. Jusque-là, je me bornerai à seconder de mes vœux tout ce qui me semblera tendre au seul but qu'à mon avis on doive maintenant se proposer.

Je voudrais pouvoir vous aider autrement que par des vœux dans l'arrangement de vos affaires. C'est une pensée, mon bon ami, qui me préoccupe souvent. Je ne puis non plus voir la fin des miennes, et chaque jour les rend plus mauvaises. On ne gagne rien à vieillir, que de s'approcher du terme de beaucoup de fatigues et de douleurs. — Adieu, conservez-moi toujours votre si bonne et si douce amitié.

LXXXII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 19 mai 1830.

J'aurais bien besoin de vous voir, mon bon ami, pour mille raisons, et surtout parce que je ne vous comprends plus. En vérité, et sans fausse modestie, je pense que c'est ma faute. Je ne sais pas un mot de ce que veut dire *le développement du principe de liberté qui peut seul sauver la société.* Je sais bien que l'homme a une indépendance naturelle ; mais je sais aussi qu'elle lui serait inutile s'il n'en faisait pas le sacrifice à l'établissement social. N'est-ce pas vous qui m'avez dit que l'homme n'était que ce que la société le faisait, qu'il lui devait tout, jusqu'à sa pensée et à sa parole ? Ce doit être vous, si ce n'est pas moi. Appelez-vous donc « développement du principe de liberté » de réduire autant que possible le sacrifice de l'indépendance naturelle ? Trouvez-vous trop grande, chez nous, la part qu'on fait à l'autorité sociale ? Diminuez, si vous le pouvez, le joug religieux et le joug politique, et vous en aurez bientôt fini de la France et de la société tout entière. Vous êtes frappé des abus du pouvoir ; combien le seriez-vous des autres ! Quels hommes imaginez-vous, indépendants de leurs intérêts, dénués de toute passion ?

Vous voyez bien que je ne vous comprends pas. Et ce pauvre despotisme dans lequel je voudrais bien me réfugier si quelqu'un savait le faire... Mon

ami, vous marchez tout seul avec votre belle et pure imagination ; vous êtes bien haut, mais c'est dans les nuages, et loin de notre pauvre planète, dont vous ne changerez ni les formes ni les façons. Qui est-ce qui a mieux dit que vous qu'on ne se sépare pas impunément des idées reçues et acceptées par tous. Très cher, vous êtes seul, vous ne serez compris par personne. Voilà ce que c'est aussi que de passer, solitaire, des années de suite à la Chenaie. Le monde use les esprits. Il les tient à une sorte de niveau qui est assez bas dans l'échelle des idées ; mais la solitude nous conduit peu à peu à une excentricité qui a bien aussi son mal et ses dangers.

Moi qui suis réduit au positif, je vous dirai que le ministère est en travail. Un nouveau garde des sceaux va remplacer M. Courvoisier qui se retire, ainsi que Chabrol. Montbel passe aux finances ; lui voilà trois ministères en neuf mois. C'est le premier président de Grenoble qui endossera la simarre, et notre célèbre Peyronnet aura l'intérieur. On fait un ministère des grands chemins, et c'est Capelle qui en sera ministre et secrétaire d'État. Le reste ne vaut pas de vous être cité. — On me parle d'aller présider un collège électoral dans les Basses-Alpes, à Digne. Je demande grâce, pour la fatigue et surtout pour la bourse, si on ne le juge pas absolument nécessaire aux destins de la France. — Cher ami, si vous vouliez y venir avec moi et recommencer notre course de 1828, à peu près à pareille époque, je trouverais bien plus de raisons pour y aller. Adieu, ne me laissez pas longtemps sans nouvelles de vous.

LXXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 30 mai 1830.

Votre lettre du 19, mon cher ami, ne m'est parvenue qu'hier. Comme la poste est assez exacte, je suppose qu'elle aura été oubliée quelques jours sur votre bureau. Pour répondre d'abord à ce qui me touche le plus, j'accepterais de grand cœur votre invitation, si je pouvais disposer de moi-même, car je ne sache rien qui me fût plus doux que de passer près de vous quelques jours, et il y a lontemps, bien longtemps déjà que je combats le désir de vous revoir. Je dis que je le combats, parce que, en effet, l'œuvre à laquelle j'ai consacré ce qui me reste de vie, et qui est devenue mon premier devoir, exige absolument ma présence. Malgré les obstacles sans nombre que j'ai dû m'attendre à rencontrer, tout marche cependant, tout se développe, et j'ai l'espoir qu'un jour il sortira de là quelque chose. Quant à notre gouvernement, je suis convaincu qu'il n'en sortira jamais rien que des calamités, et c'est pourquoi je ne m'intéresse guère à ce qu'on appelle sa cause. — Voici, en peu de mots, l'explication de ce qui vous a étonné dans ma dernière lettre.

Laissant à part cette masse de peuple qui est sans action politique, et, dans le reste, les nuances individuelles d'opinion, il n'existe, en France, que deux partis connus sous le nom de libéraux et de roya-

listes. Par leur opposition réciproque, qui les pousse nécessairement aux dernières conséquences de leurs principes ; les uns nous mènent au despotisme et les autres à l'anarchie, c'est-à-dire qu'il n'y a de société possible ni avec les uns, ni avec les autres. De plus, quel que soit celui de ces deux partis qui triomphe, le catholicisme est également certain d'être opprimé. Premièrement donc, comme catholique, je dois désirer, je dois demander de toutes mes forces la liberté, seule garantie possible contre l'oppression, soit royaliste, soit libérale. Que si ensuite, considérant les principes constitutifs de la société en elle-même, je cherche quelles sont les chances de salut pour l'avenir, je vois que la société se compose d'obéissance et de liberté, et qu'elle est également détruite lorsqu'on la prive de l'un de ces deux éléments. L'union de l'obéissance et de la liberté, voilà donc l'unique espérance de l'avenir. Mais ces deux choses, éternellement séparées hors du catholicisme, ne s'allient qu'en lui ; elles sont son essence même. Nouveau motif pour moi de souhaiter une émancipation complète qui rende au catholicisme toute son action, de manière que, peu à peu, il forme entre le gouvernement et le libéralisme opposé au gouvernement, un parti où viendra se rendre, dans un temps donné, tout ce qu'il y a d'honnête, de noble et de généreux, et qui sera véritablement le parti social, incompatible, par son essence, avec tout désordre, avec toute tyrannie, soit monarchique, soit populaire. Et comme, pour se former et pour se soutenir, ce parti a besoin de moyens de défense, et qu'il n'en existe point pour l'individu contre le pouvoir, je regarde comme souverainement

nécessaire aujourd'hui le droit de publicité et le droit d'association, dans certaines limites légales qui ne les rendent pas illusoires.

Bien, direz-vous peut-être, voilà tant bien que mal votre parti catholique organisé ; que fera-t-il ? que demandera-t-il ? — Il demandera ce que demande aujourd'hui le monde entier, et combattra sans relâche pour l'obtenir : savoir, la liberté religieuse complète, ce qui emporte l'affranchissement de l'Église ; la liberté d'éducation, sans laquelle il n'existe point de liberté religieuse ; il demandera, dans l'ordre inférieur, tout ce qui devra garantir la sûreté des personnes et des propriétés contre l'arbitraire, c'est-à-dire toutes les libertés civiles et admistratives, qui ont elles-mêmes pour garantie les libertés politiques, ou la coopération, sous un mode quelconque, à la loi. Je sens bien que, pour faire comprendre parfaitement mes idées et pour les défendre, il faudrait, non pas une lettre, mais des heures de conversation ; et ceci me ramène au regret que je vous exprimais d'abord. Au reste, je ne crains point d'annoncer que, dans peu d'années, l'opinion que j'énonce ici sera devenue à peu près générale, car tout y conduit les hommes, et il est facile d'en discerner déjà le germe en beaucoup d'esprits.

Adieu, très cher ; et quoi que vous pensiez de mes idées, ne doutez du moins jamais de mes sentiments.

LXXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Le 29 juin 1830.

Je me réjouis vivement, mon bon ami, des nouvelles rassurantes qu'on a reçues enfin de notre expédition d'Alger, et de tout ce que vous avez lieu de vous promettre d'avantageux pour votre fils[1] de la part distinguée que sa position lui permettra d'avoir dans le succès. Dites, je vous prie, à cet excellent jeune homme tous les vœux que je forme pour lui.

Je penche à croire que le calcul des préfets sur les élections, quoique peu brillant pour le ministère, se trouvera encore au-dessus de la réalité. En Bretagne, du moins, le libéralisme gagnera plusieurs députés. Pour la première fois, il l'a emporté dans les collèges de Guingamp et de Saint-Malo. J'ignore ce qui s'est passé ailleurs. Mais quand M. de Polignac obtiendrait ses deux cent dix voix, il ne m'en paraîtrait guère plus avancé. Tout le monde sait bien qu'il n'existe aujourd'hui d'unité nulle part, et que l'opposition est divisée comme le royalisme. Mais on sait bien aussi, ou l'on doit savoir que ces divisions cessent toutes les fois qu'il s'agit d'attaquer l'ennemi commun. C'est ce qu'on a vu au *Conservateur*, et ce qu'on verra toujours. Si le ministère n'a pas d'autre espérance que celle-là, je le plains donc très fort.

1. M. Guillaume de Vitrolles.

Mais en supposant, chose probable, une majorité hostile contre lui, que fera-t-il ? — Malgré la jactance des journaux, je crois qu'il cédera, et je le crois parce que, d'une part, une résolution extrême me semble peu d'accord avec le caractère du Roi ; et de l'autre, parce que, en elle-même, elle ne serait certainement pas exempte d'un péril très grand. Otez quelques milliers d'imperturbables royalistes disséminés ici et là, le pouvoir n'a, en France, d'autre appui réel que l'armée, et encore seulement tandis qu'elle se conduira par le principe de l'obéissance passive. Or combien de temps ce principe tiendrait-il contre l'opinion publique exaltée au plus haut degré ? Combien de temps les soldats consentiraient-ils à égorger leurs pères, leurs frères, au profit du despotisme ? Et quand ils viendraient à se lasser, qu'arriverait-il ? Concevez-vous un triomphe durable pour le gouvernement, lorsqu'il sera d'un côté et la nation de l'autre ? Au point où en sont les choses, je ne doute presque pas que des coups d'État n'amenassent une guerre civile. Les essais partiels tentés depuis quelques mois prouvent qu'il est encore possible de remuer le peuple, comme les incendies montrent qu'aucun crime ne coûtera à certains hommes pour produire cet effet, lorsqu'ils le jugeront nécessaire à leurs desseins.

En somme, et dussiez-vous, cher, m'accuser de voir toujours en noir ; l'avenir ne me paraît nullement rassurant. Je voudrais pouvoir en causer avec vous, et il faudra bien que cela vienne un jour. En attendant, la vie s'écoule, et s'écoule loin de ce qui en ferait le charme. — Du moins aimez toujours celui qui vous aime si tendrement.

LXXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Le 26 août 1830.

Donnez-moi donc de vos nouvelles, mon bon ami, J'en ai demandé à tout le monde, attendant chaque jour une lettre de vous, et n'osant hasarder de vous en écrire une, avant d'être sûr qu'elle vous parviendrait. Encore aujourd'hui, ne sachant pas si ce billet vous trouverait à votre ancienne adresse, je vous l'envoie par un ami commun. Parlez-moi, dans votre réponse, de tous les vôtres, ainsi que de vos projets d'avenir. Que d'existences bouleversées en vingt-quatre heures ! Je m'y attendais trop pour en être surpris : mais cela fait-il qu'on soit moins touché ?

Nous voilà en face d'un avenir, hélas ! bien incertain. Mon avis est qu'on y entre en homme, s'il y a des hommes dans ce triste temps. Personne ne se doit plus qu'à Dieu et à soi. Ce serait folie de songer à autre chose, et ceux qui s'en vont encore se traînant sur un passé sans retour ne feront aucun bien et peuvent faire beaucoup de mal. Qu'on s'unisse pour défendre les intérêts communs, pour maintenir ce qui peut exister d'ordre au milieu de ces grands bouleversements : je ne conçois que cela de raisonnable.

Adieu, cher, il faudrait bien des révolutions pour altérer l'amitié si vraie et si tendre que je vous ai vouée.

LXXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Juilly, 13 mars 1831.

Je ne sais pas encore, mon bon ami, quand je pourrai vous voir; ce sera pourtant, je l'espère, avant Pâques. En attendant, veuillez m'écrire quelques mots, car je crains que vous n'ayez souffert des inconcevables vexations dont vous avez été l'objet. Nous touchons à de grands maux. Le gouvernement et les partis ne se sont entendus que pour les rendre inévitables. Dieu veuille au moins qu'ils aient pour effet de nous rendre moins insensés.

Depuis que je vous ai vu, j'ai presque toujours été malade et je le suis encore. — Adieu, cher, tout à vous de cœur.

LXXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Juilly, le 28 mai 1831.

Si je me souviens bien, mon bon ami, de votre itinéraire, vous devez être encore à Aix, mais vous n'y serez pas, désormais, longtemps. Oswald doit être marié, c'est-à-dire, heureux, puisqu'il épouse une femme qui lui ressemble ; j'en souhaite autant à notre cher Guillaume, et puis vous aurez l'esprit en paix,

si paix y a dans ce triste monde. Celle de ma pauvre Bretagne est fort menacée en ce moment, cela m'inquiète. Je crains, si la guerre éclate, qu'elle ne soit atroce. Hélas! personne ne songeait à remuer; les masses, du moins, ne demandaient pas mieux que de rester tranquilles; un peu de liberté et la jouissance des droits garantis à tous leur aurait suffi. Au lieu de cela, on leur envoie en beaucoup de lieux, pour les gouverner, des hommes de 93; on viole les domiciles, on persécute les prêtres, on vexe, on tyrannise au nom du pouvoir, et sans qu'il dise mot. Faut-il s'étonner qu'un peuple fier s'aigrisse, et, regardant ses vieilles armes, dise : « c'est trop »? J'espère encore, pourtant, que le ministère, effrayé lui-même des conséquences de ses actes, préviendra par un régime de justice et de protection les maux effroyables que je crains. On s'est fait un fantôme du carlisme en Bretagne; il y a des carlistes sans doute, mais très peu dans le peuple. Celui-ci veut le repos, la sécurité, le libre exercice de son culte, la jouissance effective des droits que la Charte lui reconnaît. Tout gouvernement qui lui donnera cela l'aura pour défenseur; tout autre l'aura pour ennemi. Voilà ce qu'il faut qu'on sache, et ce qu'on ne sait pas, à ce qu'il paraît.

J'espère que vous m'écrirez de Vitrolles. Adressez-moi vos lettres rue Jacob, n° 20. Que je voudrais recommencer avec vous ces douces promenades, dans vos bosquets et sur les bords de votre Durance. Je ne sais si j'aurais encore la force de vous suivre jusqu'à Peissier; j'y retrouverais pourtant des souvenirs agréables, des prairies, des rochers qui me parleraient. Un plus long soleil, voilà ce qui y

manque. Mais, qu'y a-t-il de parfait en ce monde ? M. de Montalivet lui-même ne l'est pas.

Adieu, cher ami, aimez-moi toujours ; votre amitié me console de tant de choses !

LXXXVIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Au château de Vitrolles, le 17 juin 1831.

L'influence de la Révolution est ici très sensible. J'y ai été reçu froidement. Les amis de Sisteron sont venus, entre autres le bon de Vaulx, qui vous conserve un souvenir d'admiration. Ceux de Gap n'ont pas osé paraître. C'est la différence de la Provence au Dauphiné. Ici, quelques-uns des principaux habitants sont venus à moi, mais la foule s'est écartée. — Au reste, les plantations se sont étendues, les arbres ont grandi merveilleusement, tout cet amas de graviers et de pierres jusqu'à la grande route a disparu sous les feuillages. Les arrangements intérieurs du château sont entièrement terminés ; le salon est charmant, et, comme tout le reste, simple et élégant. Le billard m'a rappelé votre talent, et ce grand vicaire de Digne qui venait tout exprès pour faire une partie avec vous. Je n'ai pas encore vu la montagne, mais bien l'entreprenant entrepreneur, qui s'est informé de vous. Cet homme est étonnant de force, d'activité et de capacité. Mais je ne sais si j'en aurai autant que lui pour lui fournir tout l'argent qu'il placerait dans ce sol qu'il bouleverse.

Le nouveau curé de notre nouvelle cure, — car nous en avons une sur le territoire de Vitrolles, — est cet abbé Armand, que vous avez connu ici. Il s'est consacré à notre église en souvenir de celle qu'il avait tant admiré[1]. Il m'a beaucoup parlé de vous, cher ami, mais comme tout le clergé du pays. Il est fort éloigné de vos nouvelles doctrines. Ils déplorent tous la perte d'un défenseur de leurs principes, comme ils les entendent. Je dois vous dire, et c'est avec peine, que dans tous les pays que j'ai traversés, je n'ai pas pu recueillir un seul assentiment, même dans les différentes opinions, à vos théories. Je cherche à les expliquer avec vos paroles, non comme un homme qui les partage, mais comme un ami qui les comprend; mais je n'ai pas le moindre succès.

Adieu, ami; je vous voudrais ici, et ce *présent* vaudrait mieux pour vous et pour moi que l'*Avenir*. Dieu seul peut savoir quel sera le nôtre. Je ne crois pas être à Paris avant la fin de juillet.

LXXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, le 1er juillet 1831.

Les nouvelles que vous me donnez, mon bon ami, de vous et de votre famille m'ont fait tout le plaisir que vous pouvez penser. Autant que vos affaires n'en souffrent pas, je vous félicite des jours de repos que

1. Mademoiselle Amélie de Vitrolles.

vous trouvez au milieu des vôtres, dans les lieux que vos soins ont embellis. Il est vrai que sous ces ombrages reviennent des souvenirs tristes, mais qui ne sont pourtant pas sans douceur : car, de penser que ceux que nous aimons, à l'abri des tempêtes, ne sont plus désormais ballottés par les flots de cette mer turbulente sur laquelle nous voguons, c'est aussi une chose qui console. Si l'on se transportait au gré de ses désirs, vous me verriez souvent apparaître près de vous, sur votre belle terrasse, ou dans ce joli cabinet qui ouvre sur elle, et là, dans cette paix qu'on ne trouve pas au lieu d'où je vous écris, nous reprendrions nos vieilles discussions, et nous oublierions un peu le présent en parlant du passé et de l'avenir, de cet avenir auquel vous ne croyez point et en qui j'ai une foi profonde. Je pense que le charme de la vie dont vous jouissez en ce moment vous retiendra en Provence pendant tout le mois prochain, et je ne souhaite pas vous revoir plus tôt, car enfin il faut aimer ses amis pour eux-mêmes. Je ne pourrais, du reste, vous mander que ce que les journaux vous apprennent. Nous allons savoir incessamment le résultat des élections et le résultat de beaucoup d'autres choses. Bien peu importe aux habitants de votre montagne de Peissier, et c'est le bonheur de votre position, bonheur aussi peu envié qu'il est cependant réel. N'était le froid, j'irais volontiers m'établir parmi ces braves gens ; mais je suis, par nature, homme du soleil et homme de la plaine.

Veuillez me rappeler au souvenir de tout ce qui vous entoure. Vous savez ce que je vous suis et ce que je vous serai toujours.

XC

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Vitrolles, le 28 juillet 1831.

J'ai retardé mon retour à Paris parce qu'on m'a écrit que tout le monde en partait pour éviter les joies furieuses du peuple souverain ; et maintenant que je peux juger que ses mouvements ne seront pas tels qu'on les craignait, je me laisse aller à cette paresse qui s'endort volontiers où elle se trouve. Je suis cependant réveillé parfois et même souvent par l'aiguillon de mes affaires. Elles me feront partir un peu plus tôt ou un peu plus tard, et je pense bien être à Paris avant la fin du mois d'août.

Ce temps fatigue et dégoûte de tout. Je n'ai plus ni courage, ni plaisir à continuer les travaux qui auraient fait de ce petit coin caché dans les montagnes une bonne et agréable habitation. Les plantations sont seules continuées de manière à couvrir et à cacher cet océan de pierres qui était devant nous. — Je voudrais bien, cher ami, vous transporter ici autrement qu'en pensée. Mais vous accomplissez votre terrible vocation, celle de lutter et de combattre pendant toute votre pauvre vie. Je vous plains d'en avoir accepté toutes les conditions si fort à la lettre ; et pour moi, qui pense que tous vos efforts sont entièrement inutiles, vous me représentez le héros grec qui épuisait son courage et donnait ses plus beaux coups de lance contre des nuées. Ce pauvre monde

n'en ira pas autrement qu'il n'a été jusqu'à présent, d'une liberté licencieuse à une tyrannie oppressive, que je vous souhaite pour votre repos et pour le mien.

Nous parlons souvent de vous avec ceux qui vous ont connu et apprécié. Le bon abbé Armand est de ceux qui vous consacrent un meilleur souvenir. L'évêque de Gap, que nous avons vu deux ou trois fois, n'a jamais prononcé votre nom. Madame de Vitrolles veut que je vous parle d'elle et de la véritable affection qu'elle vous a vouée. Elle a prêché ici l'*Avenir* pendant trois mois, sur l'étiquette du sac; il faut ajouter qu'elle en est un peu revenue.

XCI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Rome, le 14 janvier 1832.

J'espère, mon bon ami, que cette lettre vous trouvera tout à fait rétabli, et il me tarde bien de l'apprendre. J'ai prié l'abbé Gerbet de me donner de vos nouvelles, mais les communications sont si lentes d'un côté à l'autre des Alpes, que je n'ai point encore reçu la réponse que j'attends si impatiemment. Nous avons mis trente-cinq jours à nous rendre de Paris à Rome. Ce voyage a été très fatigant pour moi ; j'ai même éprouvé un accident grave, à San-Remo, entre Nice et Gênes. A présent, grâce à Dieu, je suis aussi bien que le permet un tempérament usé. Comme je l'avais prévu, il paraît que notre séjour ici sera

long, et partant fort ennuyeux. A mon âge, il est pénible d'être hors de ses habitudes. Cependant il faut bien finir l'affaire qui m'a amené si loin de mon pays. Tous les propos que des intrigants avaient prêtés au Pape sont faux, et il a trouvé fort mauvais qu'on l'ait fait parler. Il n'y a qu'une voix ici sur la parfaite catholicité de nos doctrines; les dissentiments ne portent que sur des choses de pure politique : sur ce point, les esprits sont partout divisés, et le moment où ils seront d'accord ne me paraît pas prochain. Je ne sais de la France que ce que m'en apprennent les journaux. Il faut convenir que nous donnons un beau spectacle au monde, et qu'en fait de science du gouvernement, de noblesse, de prévoyance, de justice et d'élévation, le juste milieu l'emporte de beaucoup sur tout ce que l'on avait jamais vu, et, j'aime à le croire, sur tout ce qu'on verra. On dit que M. Périer est pâle; c'est qu'il regarde l'avenir, et qu'il y voit son nom.

On nous promet ici le printemps pour la fin du mois; il arrivera fort à propos, car l'hiver est extrêmement désagréable à Rome. Quoique le froid ne soit pas intense, il est très pénétrant, à cause de l'humidité. Je louerai, tant qu'on voudra, la belle Italie, pourvu que ce soit en France. On ne vit que chez nous; on végète ailleurs.

Adieu, cher; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

XCII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Rome, le 13 mars 1832.

Bien que cette lettre, mon bon ami, ne doive vous parvenir qu'assez tard, ce sera toujours un souvenir, et vous l'aimerez mieux que le silence. Je l'écris au sortir d'une audience du Pape qui nous a reçus avec beaucoup de bonté, et sans qu'il ait été, en aucune sorte et en aucun sens, question d'affaires. La nôtre pourtant sera examinée, nous en avons la certitude, et ainsi notre voyage a réussi, car nous ne demandions que cela. Je resterai ici Dieu sait combien de temps, ma présence y étant sinon nécessaire, au moins très convenable, pendant l'examen qui se fait de nos doctrines. Sous un autre rapport, je suis obligé de retarder mon retour en France, à cause de la tournure qu'a prise mon procès avec M. de la Bouillerie. C'est le résultat des signatures que Berryer m'a fait donner avec une légèreté dont il doit, au moins en ce moment, regretter les suites. Elles m'exposent à passer le reste de ma vie hors de mon pays, seul, vieux, souffrant, et sans aucune ressource. Que la volonté de Dieu soit faite !

On est ici dans de plus grands embarras que jamais, et personne ne saurait deviner comment on en sortira. Un envoyé anglais est arrivé de Florence. On dit qu'il a déclaré que la France, l'Autriche et l'Angleterre avaient résolu de s'entendre pour terminer

l'affaire des Légations, dont elles voulaient faire un État à part, qui payerait seulement une redevance au Saint-Siège. Et quant au reste des États pontificaux, les mêmes puissances exigent qu'on y établisse un nouveau système d'administration civile, de laquelle les ecclésiastiques seront exclus. Tel est ici le bruit public. Est-il fondé ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est la prise d'Ancône, traitée à peu près en pays conquis. Le temps démêlera cet imbroglio et plusieurs autres encore.

Il paraît du reste impossible que de grands changements n'aient pas lieu dans l'Italie centrale, et ces changements en amèneront d'autres plus loin et plus tard. Ainsi va le monde. Tout passe, et tout se transforme. Que voulez-vous y faire ? On n'arrête pas le temps. Celui que nous avons depuis trois mois serait le dernier que je voulusse arrêter. J'en ai peu vu d'aussi désagréables : une température qui varie sans cesse et des pluies presque continuelles.

Je vous souhaite, très cher, du soleil et du repos, les deux meilleures choses qu'il y ait sur la terre où il y en a si peu de bonnes et même de tolérables. Je compte aller chercher bientôt l'un et l'autre à la campagne du côté de Frascati. J'aimerais mieux que ce fût près de vous à Vitrolles, mais on ne choisit pas.

Adieu, cher, aimez-moi toujours, et dites-le moi.

XCIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 9 octobre 1832.

Où êtes-vous, mon bon ami, où vous trouver? Je le demande à tout le monde, et l'on m'écrit : Nous pensons qu'il est à Vitrolles, rêvant dans son château, et regardant couler les eaux troubles de la Durance, qui ne ressemble pas mal à ce qu'on appelle le fleuve du Temps, noir, bourbeux, et pour dire vrai, fort désagréable à tout prendre. — Enfin donc, c'est à Vitrolles que je vous adresse ces lignes, après tant de mois de silence, et non pas d'oubli; j'en suis du moins bien sûr de ma part, et presque autant de la vôtre. Je ne sais comment il s'est fait que pendant mon voyage, j'ai laissé là toute correspondance. Ce n'était point paresse, mais fatigue, dégoût d'écrire, et j'éprouve encore quelque chose de cela. J'éprouve beaucoup plus cependant le besoin de recevoir de vos nouvelles, d'apprendre que votre santé est meilleure qu'à l'époque où, l'an dernier, je partis de Paris, et qu'enfin vous n'êtes pas trop mécontent, sous ce rapport comme sous tous les autres. C'est à peu près tout ce qu'on peut demander en ce temps-ci.

Cela me suffirait, du moins, amplement; mais je n'en suis pas là, il s'en faut. Peut-être serai-je obligé, dans quelques semaines, de sortir de France pour n'y rentrer jamais. Voilà ma position. Il s'agit de savoir si je serai admis au bénéfice de la cession de biens

en faveur d'un homme qui m'a volé. Si le tribunal rejette ma requête, je n'aurai d'autre ressource que de chercher, pauvre et vieux, un asile en terre étrangère. Mais c'est assez, c'est trop vous ennuyer de moi et de mes tribulations. Quant à mes autres affaires, on ne saurait les expliquer par lettre : nous aurions pour plusieurs jours à en causer. Mais comment se voir, où, quand ? C'est à vous de me le dire. Dans le cas où l'on me laisserait tranquille, après avoir abandonné tout ce qui me reste, je ne quitterai pas ce lieu-ci avant un an ou dix-huit mois. A cette époque il est possible que je fasse un voyage à Paris. Y serez-vous alors ? Probablement vous n'en savez rien. Tout est donc incertain, excepté le vif désir que j'ai de vous voir, et l'inaltérable amitié qui me lie à vous, cher, et m'y liera toujours.

Sainte-Aulaire a été personnellement très bien pour moi. Comme ambassadeur, il a fait son métier; c'est tout simple. Ce métier ne lui déplaît pas, bien qu'il ait dû lui paraître dur quelquefois. J'aurais là-dessus des choses assez curieuses à vous conter. A présent, le représentant de Louis Philippe est merveilleusement bien avec ses confrères en ambassade, ainsi qu'avec le Pape. Madame de Sainte-Aulaire est toujours bonne, toujours aimable, et toujours biblique. — Je suis, moi, toujours à vous du fond de mon cœur, mon bon ami.

XCIV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Vitrolles, le 23 octobre 1832.

Je me plaignais bien de vous, mon bon ami, et je crois que je m'en plains encore, malgré le bon petit souvenir qui m'arrive de la Chenaie. J'avais reçu, dans le mois de juillet, une lettre de Langsdorff, secrétaire de l'ambassade de Rome ; en lui répondant, je lui adressai une longue et large lettre pour vous. On me disait que vous étiez alors dans les environs de la ville. Il paraît que vous l'aviez quittée à l'époque où ma lettre a pu y arriver, et je n'ai eu de nouvelles ni de Langsdorff ni de vous.

J'ai quitté Paris en avril, au moment où le choléra faisait rage. Je suis venu d'abord ici, et bientôt ensuite à Aix, où je me trouvais par hasard lors des événements déplorables de Marseille[1]. La maîtresse de l'auberge d'Aix, royaliste très zélée, prenait vivement part à cette pitoyable tentative. Cependant elle finit par me dire dans son langage énergique : « *Moussu, es un pétard din la fangue.* » (Monsieur, c'est un pétard dans la boue.) Cette tentative si inconsidérée, si peu et si mal calculée, a retardé de plusieurs années les espérances de l'avenir. Qu'aurait-on pu faire même du plus grand succès ? Suivant moi, rien du tout. J'avais fait, dans ma très petite

1. Il s'agit ici des mouvements tentés par la duchesse de Berry.

sphère d'action, tout ce qui m'était possible pour l'empêcher. On avait trouvé ce travail excellent, tous les raisonnements forts et sans réplique, la marche tracée admirable, et pendant ce temps on se jetait tête baissée dans un mouvement absolument opposé, comme si on y était entraîné par une sorte de fatalité.

La duchesse de Vicence avait fui aussi le choléra ; elle était venue en Provence rejoindre sa fille, et ensuite ces dames et tous leurs enfants sont venus passer trois mois ici. Elles nous ont été une bonne et aimable société, et sont parties vers le milieu d'août. Mon fils aîné est ensuite allé à Aix pour les couches de sa femme, qui a mis au monde un garçon, à la grande satisfaction de tous A travers tout cela, et quelque temps avant le départ de mes visites, nous eûmes celle du père Touche, qui fut mieux reçu de tout ce qu'il nous rapportait de vous. Il vous croyait alors à Venise ; bientôt, votre adhésion signée de Paris ne nous laissa plus de doute sur le lieu où vous vous trouviez. Elle a retenti partout avec un concert d'éloges, mais peut-être encore plus fort dans ce diocèse. Tous les curés étaient en retraite à Gap, et ils demandèrent à l'évêque de chanter un *Te Deum* exprès. Vos amis et vos ennemis triomphaient également. Rien de mieux ni de plus rare. Je n'ai lu ni aux uns ni aux autres la lettre de Coriolis, où il me disait que, comme Galilée, en vous relevant vous aviez dit : *Eppur si muove*. Mon bon ami, il est temps pour vous, comme pour la religion que cette controverse cesse absolument. Pauvres gens, je vous le répète, vous vous battez dans une maison qui brûle.

Personne ne cherche la vérité ; mais les ennemis de tout établissement religieux en aiment le scandale. Vous avez beau caresser les opinions libérales, pas un de ceux qui les professent ne veulent de vos doctrines. Voyez où en sont les catholiques en Belgique. Rentrez, cher ami, dans votre carrière littéraire et religieuse ; mais rentrez-y sans y mêler la politique, qui vous a fait tant de mal. En vérité, sans être accusé de rancune, vous pourriez la bouder.

En vous voyant revenir en France, j'avais espéré que vous auriez pu arranger vos affaires avec votre très dur créancier. Ce que vous me dites à ce sujet m'a désolé, et je me trouve plus malheureux de n'y pouvoir rien. — Je pense être à Paris vers le 15 ou 20 novembre. J'y attendrai vos lettres, et j'espère bien que des circonstances moins tristes que celles que vous prévoyez abrégeront le long séjour en Bretagne dont vous nous menacez.

XCV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 15 novembre 1832.

J'ai été, mon bon ami, fort malheureux en correspondances à Rome, et trop pour que je doive m'en prendre seulement à l'irrégularité de la poste. Ce genre d'abus est d'ailleurs devenu, excepté en Angleterre, si habituel à nos bien aimés gouvernements européens, que s'ils ne l'avouent pas hautement, ils ne le cachent du moins en aucune manière. Cela est

vrai surtout de la France et de l'Autriche, que Dieu bénisse selon leurs mérites.

Je conçois que vous ayez passé un printemps agréable dans la compagnie que vous me nommez, et je vous félicite à cette occasion sur votre nouvelle qualité de grand-père, bien que ces dignités-là finissent par devenir pesantes à la longue. Une génération pousse l'autre, dit Homère, et il dit vrai. Pour moi je me laisse pousser sans regret, prêt à céder ma place à qui la voudra occuper, et ne croyant pas, en vérité, laisser grand'chose qui vaille à qui m'y remplacera. Elle en vaut pourtant bien une autre. Voyez plutôt, c'en était une assez belle en apparence, il y a peu d'années, que celle de madame la duchesse de Berry ; et qu'était-ce pourtant que cette place si brillante ? L'antichambre d'une prison. Tandis que moi pauvret, dépourvu de tout ce qu'on désire, de tout ce qu'on recherche en ce monde, j'ai au moins *encore* mes coudées franches ; je puis aller et venir comme il me plaît, et je compte bien le prouver, le cas échéant, au sieur Truffin, dit de la Bouillerie [1].

Mais parlons d'autre chose. Notre ami de Coriolis a eu très fort raison de vous dire que je n'étais pas le moins du monde ébranlé dans mes opinions, que je ne m'en abandonnais aucune, et qu'au contraire j'y tenais plus que jamais. La lettre du Pape, qui n'a aucun caractère dogmatique, qui n'est, aux yeux de tous ceux qui entendent ces sortes de choses, qu'un acte de gouvernement, pouvait bien m'imposer momentanément l'inaction, mais non pas une

1. Voir la Correspondance de Lamennais, t. II, p. 213.

croyance quelconque ; et ma déclaration, sur le sens de laquelle personne ne s'est mépris à Rome, n'implique non plus que la cessation des travaux que j'avais commencés pour l'affranchissement des catholiques en France ; ce qui n'a pas empêché que le Pape ne m'ait fait témoigner officiellement sa pleine satisfaction. Ainsi vous pouvez, mon bon ami, être parfaitement tranquille de ce côté, et sur le fond des choses, soyez sûr aussi que je suis plus ferme que jamais. Il en est de même en politique. Aucune de mes convictions n'a vacillé ; elles poussent bien plutôt chaque jour de plus profondes racines par la réflexion, et je ne vois pas que, jusqu'ici, l'expérience ait dû m'apprendre à me défier beaucoup d'elles. Les vôtres sont différentes, je le sais, et elles ne changeront point non plus. Que voulez-vous ? Les esprits sont divers, ainsi que les points de vue. J'aimerais mieux que nous fussions d'accord ; mais, sur ces matières j'accorde de grand cœur aux autres l'entière liberté que je réclame pour moi. *Hanc veniam damus petimusque vicissim*, comme dit le poète.

Je ne pense pas que j'aie, d'ici à près d'un an, le plaisir de vous revoir, à moins d'un événement que je ne désire pas sans doute, mais qui, en tout cas, s'il arrive, me trouvera préparé. — Tout à vous, cher.

XCVI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 9 décembre 1832.

Quelque lourd que soit l'accommodement auquel monsieur votre frère a donné les mains, je pense, mon cher, non seulement qu'il faut l'accepter, mais même que nous devons en être satisfaits : liberté de votre personne, disposition de vos ouvrages à venir. enfin cessation de toutes les persécutions qui fatiguaient votre vie depuis quatre ou cinq ans : sur ma foi ! il ne faut pas trop regarder à quel prix on paye tout cela.

Après avoir atteint ces conditions du repos matériel, ne voudriez-vous pas, par hasard, essayer un peu de l'autre ? L'esprit qui agite votre existence vous en donnera-t-il la permission ? Vous avez fait votre paix avec le public, tout le monde vous a applaudi, et vous paraissez tenté de dire : « Ai-je donc fait une bêtise ? » Toutes les explications que vous me donnez ne seraient comprises par personne ; les accusations sur votre caractère, sur l'orgueil de vos pensées, sur les variations de vos principes, tomberaient sur vous avec plus de force que jamais. Au nom de votre repos, mon bon ami, ne réveillez pas cette opinion qui, de tous les côtés, ne vous présente que ses griffes. Ce ne sera donc pas moi qui dirai que votre génuflexion n'a été qu'une cérémonie à laquelle vous n'attachez

aucune importance ; car je vous ferais un tort que ni moi ni cent autres ne pourraient réparer.

J'aimerais au contraire à vous voir prolonger ce temps de bonasse par quelque publication qui n'ait aucun rapport avec cette terrible polémique qui a fait et fera le tourment de votre existence. Quelques sujets littéraires, religieux ou philosophiques encore si vous voulez, mais sous la condition expresse qu'ils ne touchent les questions discutées qu'indirectement, d'une manière générale, et comme conséquences éloignées ; vous voyez que je vous laisse encore de la marge ; vous n'êtes pas de ceux qu'on peut resserrer dans d'étroites limites. Monsieur votre frère m'a beaucoup intéressé en me parlant de vos travaux d'esprit. Je suis préparé à m'y intéresser davantage par mes lectures de cet hiver. J'ai repris ma vieille philosophie de Kant, au point où je l'avais laissée il y a trente et quelques années, et je parcours la carrière qu'elle avait ouverte et les diverses routes qu'ont suivi ses successeurs. Ce vieux tronc doit s'étonner du feuillage et des fleurs de quelques-uns de ses rameaux : Jacobi, Schlegel et autres. Je voudrais bien lire ce que vous avez écrit sur la *loi du progrès*, au moins la relation de vos entretiens avec Schelling. Si vous étiez bien aimable, vous trouveriez une occasion de me faire passer ces deux manuscrits, ou du moins le dernier. Vous comprenez avec quelle religieuse fidélité ils seraient reçus, conservés et rendus. Ce serait un véritable présent que vous me feriez et il viendrait à point pour mes étrennes.

Je ne crois pas rester ici au delà du mois de février ;

il faut que je retourne à ma glèbe .Quand nous reverrons-nous donc, cher ami ?

XCVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 13 decembre 1832.

Je pense tout à fait comme vous, mon bon ami, à l'égard de l'arrangement dont vous a parlé mon frère. Ce n'est pas encore chose finie, mais peu s'en faut, selon du moins les apparences. Un répit de huit années, c'est beaucoup dans cette vie qui passe si vite, et surtout dans la mienne, déjà bien avancée, grâce à Dieu. Je dis comme l'homme de la fable : au bout de ce temps, le roi, l'âne ou moi serons morts; et je fais de la philosophie en attendant.

Vous savez bien, cher, à ce propos, que je n'ai rien de secret pour vous, que vous n'avez qu'à dire un mot pour disposer de moi et de mes pauvres œuvres.Mais, en vérité tout cela est encore un fatras où nul que moi ne peut se reconnaître, un amas de notes confuses qui se lient dans ma tête, et là seulement, de sorte qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis faire encore ce que vous désirez. Cela viendra plus tard, j'espère, et peut-être trop tôt, car il me semble qu'il y a bien de l'ennui au fond de ces spéculations nécessairement assez abstraites. Je n'ai pas écrit un seul mot de mes conversations avec Schelling, excepté dans l'*album* d'un de mes amis, qui assistait à la première, et uniquement comme indication des sujets

qui furent traités, et de l'ordre dans lequel ils le furent. Si vous aviez accompli cette bonne résolution de venir oublier ici quelques jours le monde bruyant où vous vivez, nous aurions, au coin du feu, causé longuement de toutes ces choses et de beaucoup d'autres.

Je reconnais qu'il y a des choses vraies dans les conseils de votre amitié. Cependant je n'adopte pas entièrement votre manière de voir, ni sur le passé, ni sur l'avenir, ni même, à plusieurs égards, sur le présent ; quoiqu'il soit très certain qu'en considérant les choses du côté personnel, c'est-à-dire en ce qui touche mon repos, vous avez mille fois raison. Et je conçois que ce point de vue, qui est celui du cœur, soit aussi celui auquel vous vous arrêtez de préférence. Je ne vous en aime que plus, si le plus est possible. Quant aux points sur lesquels nous sommes en dissentiment, il faudrait, pour s'entendre, quelques heures d'entretien. Les idées de cet ordre forment un tout ; on ne peut pas les prendre et les juger une à une, sans tenir compte de leur liaison, de leurs rapports réciproques. Et puis il y a des faits, des faits graves que vous ignorez. Donc, renvoyons la cause à une autre session. Si je ne suivais que mon goût, je vous assure que je cesserais d'écrire, ou j'écrirais quelque ouvrage de pure imagination. C'est une sorte de désir vague que j'ai eu toujours et que je ne satisferai jamais. Je croyais sentir en moi quelque vie de ce genre. Cette vie, si elle existait réellement, aura été tout intérieure ; il n'en restera nulle trace dans le monde, et le monde s'en passera merveilleusement bien. Mon hiver d'ailleurs a commencé ; ma tête

blanchit comme vos montagnes, avec cette différence pourtant qu'elles reverdiront et que je ne reverdirai point : mais, à tout prendre, le désavantage ne me paraît pas en cela de mon côté. Qui voudrait parcourir une seconde fois ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie? Ce n'est pas moi toujours. A mesure que j'approche du terme, je me sens plus attiré vers ce monde mystérieux dont celui-ci n'est que le portique ouvert à tous les vents, au soleil, à la pluie, comme si la Providence avait voulu nous inspirer l'envie d'entrer dans le temple.

A propos d'entrer, il me semble que nous n'entrons pas aussi lestement que nous le pensions dans cette citadelle d'Anvers. Et quand nous y serons, à quoi bon? Fontenelle disait : « Les hommes sont fous et méchants. » Et il ajoutait : « Mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. » C'était vraiment là une belle chose à se dire! — J'aime bien mieux vous dire, cher, que vous êtes bon dans un siècle mauvais, et que je vous en aime d'autant plus.

XCVIII

DU MÊME AU MÊME.

La Chenaie, le 15 janvier 1833.

Votre lettre du 1er janvier, mon bon ami, ne m'est arrivée qu'avant-hier. J'avais, peu de jours auparavant, reçu celle que vous m'aviez adressée à Rome sous le couvert de M. de Langsdorff, c'est-à-dire la

première feuille. La seconde viendra peut-être plus tard, je n'en désespère point, car j'ai la preuve du soin qu'on en a pris à Rome. Cette première feuille qu'on m'a envoyée porte, au crayon, en chiffres longs d'un demi-pouce, le n° 3 suivi d'une grande croix. M. de Sainte-Aulaire tenait peut-être à savoir de vos nouvelles, et je crois que vous vous en doutiez. La belle fonction, et honorable, que celle de diplomate! Le pauvre homme s'en est aperçu plus d'une fois à Rome; les déboires ne lui ont pas été épargnés, mais il a tenu bon. C'était curieux à voir. Il a avalé tout ce qu'on a voulu et s'est léché les lèvres. Louis-Philippe ne pouvait être mieux représenté.

Je prends part au chagrin que vous a causé la mort si prompte et si funeste de madame de Vaudemont. Elle est allée où nous irons tous, et pas plus qu'elle nous ne savons l'heure du départ. Si je ne regardais que ce que je quitterai, je hâterais cette heure de mes vœux, car je suis bien las de notre triste terre, si froide, si sombre, si vide de ce bien que notre cœur désire et qui fuit toujours devant nous. Dans une carrière d'un demi-siècle, je n'ai guère connu de la vie que son côté douloureux. En a-t-elle un autre? je l'ignore; je sais seulement qu'elle a un but et que peu importe tout le reste, pourvu qu'on l'atteigne. Il n'y a que cette pensée qui soit sage, parce qu'elle nous ramène à Dieu, hors duquel tout est ténèbres et misères sans espérance.

J'ai, s'il est possible, besoin plus qu'un autre de cette consolation, dans l'incertitude où je suis de mon avenir le plus immédiat. Si vous pouviez m'apprendre où je serai dans un mois, en France, en Alle-

magne ou en Angleterre, vous me feriez un plaisir extrême. Après beaucoup de négociations avec l'homme qui me poursuit, je suis à peu près aussi avancé que le premier jour. L'animal à deux pieds, sans plumes, est bien la bête la plus odieuse et la plus vile de la création quand la conscience est éteinte en lui ; et cependant vous le verrez reçu, accueilli, fêté dans le monde. Je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'il y a là une preuve d'une compensation future.

Quant à ce qui est des systèmes, ne vous en déplaise, je ne suis pas de votre avis. Pour peu qu'on ait lié ensemble, n'importe comment, quatre à cinq idées, on a un système, car un système n'est autre chose que des idées bien ou mal liées. Il faudrait donc, pour n'avoir pas de système, ou n'avoir point d'idées du tout, ou n'avoir que des idées décousues, et encore celui qui se proposerait cette manière d'être comme un but aurait un système qui consisterait à regarder l'idiotisme comme le meilleur état dans lequel l'homme puisse vivre. Avez-vous de la religion? vous appartenez à un système religieux quelconque ; n'en avez-vous point? vous êtes également dans un système quelconque d'incrédulité; vous êtes ou déiste, ou athée, ou sceptique. Que si vous êtes l'un ou l'autre au hasard en quelque sorte, et sans savoir pourquoi, je ne vois pas qu'il en résulte une bien évidente supériorité de raison. En politique, même chose. Par exemple, cher, vous penchez, vous, pour le despotisme, et moi, pour la république : nous avons l'un et l'autre notre système, et quand nous disputerons ensemble, ce ne sera jamais que pour défendre le système que nous préférons. Mais très certaine-

ment, tandis que mes idées ne seront pas les vôtres, vous aurez un système différent du mien, et qui ne sera pas moins un système que le mien. Chacun, de la même manière, a son système de conduite, d'après lequel il règle habituellement ses actions, et qui, s'il découle en partie de ses penchants, de son caractère, dérive aussi de ses idées, de sa raison, de ses principes, du système enfin, si borné qu'il soit, qu'il s'est fait ou qu'il a adopté tout fait, ce qui est le cas de la plupart des hommes. Il en est ainsi dans les sciences, qui ne seraient pas sciences si elles n'avaient une partie systématique. Il est vrai que leur progrès même implique de fréquentes modifications dans cette partie. Après le système de Ptolémée est venu celui de Tycho-Brahé, celui de Copernic, devenu le système de Newton, qui a fait pourtant, il me semble, une assez belle fortune dans le monde. Penser et systématiser est une seule et même chose. Ne me dites donc point : « je ne peux vous suivre parce que vous avez un système ; » mais dites : « je regrette votre système parce qu'il est opposé au mien, » et vous direz vrai.

Tout se réduit entre les hommes à des différences et des oppositions de pensées. Parmi les choses que vous croyez vraies, il y en a que je crois fausses et réciproquement. Nous ne sommes pas d'accord, voilà tout, et ce sera éternellement tout, sans que le système y soit pour rien. — Celui de notre gouvernement me paraît ce qu'il y a de plus sot, de plus lâche et de plus bas. Il marche certainement à sa ruine ; mais je ne crois pas cette ruine immédiate, parce qu'il y a aussi ailleurs, et Dieu sait en quelle abondance,

bassesse, lâcheté et sottise. Cependant au milieu de tout cela, le genre humain avance et les choses arrivent en leur temps. La servitude, quoi qu'on en dise, prépare la liberté, et une liberté d'autant plus grande que la servitude a été plus honteuse et plus profonde. Vous ne le croirez pas, mais voilà ce que je pense, et l'avenir décidera. — Je suis, cher, tout à vous.

XCIX

DU MÊME AU MÊME.

La Chenaie, 15 mars 1833.

Je pense, mon bon ami, que cette lettre vous trouvera encore à Paris, car vous ne deviez pas, ce me semble, retourner à Vitrolles avant le mois d'avril. Votre Durance, qui ne grossit que plus tard, n'y élèvera pas encore *sa grande voix*, comme le Meschacebé tant admiré par M. de Chateaubriand et qu'il n'a jamais vu, s'il faut en croire le fils du maréchal Ney, qui a fait ces dernières années un voyage intéressant dans l'Amérique du Nord. — Je ne suis pas encore à l'abri d'en faire un moins agréable, car on n'a pu jusqu'à présent arriver à une transaction avec M. de la Bouillerie. Ce n'est pas qu'on n'en ait arrêté plusieurs fois les conditions ; mais au moment de conclure il a toujours rompu, et en ce moment même où mon beau-frère accepte les dernières propositions faites par le fils de M. de la Bouillerie, il est assez probable que l'on ne terminera rien. Quand il paraît tenté de dire oui à un arrangement, l'avarice aussitôt

lui enfonce son poing dans la gorge ; le pauvre homme étouffe et râle un *non* creux et sourd pour satisfaire le spectre qui l'étrangle. Tout cela au reste ne me fait pas une position fort douce. Mais laissons cela.

Il me semble que le parti légitimiste se trouve un peu désorganisé [1]. Les uns tirent d'un côté, les autres d'un autre. Il ne s'agit plus, disent les avocats, de personnes mais de principes. La légitimité, c'est un principe : de sorte qu'après l'assassinat de son mari, ce que madame la duchesse de Berry avait alors dans son sein, c'était un principe. Elle était grosse d'un principe, elle accoucha d'un principe, qui fut allaité par je ne sais qui, et qu'élève aujourd'hui M. de Berraude. Et comme les principes ne meurent point, si l'enveloppe actuelle de celui-là venait à périr, tout aussitôt il irait se nicher, où ? dans Louis-Philippe. Je ne dis pas qu'il y fût très bien logé ; mais on ne se loge pas toujours comme on voudrait, et les principes, d'ailleurs, sont astreints dans leur incarnation à certaines lois imprescriptibles. Il y a 1400 ans, par exemple, que celui dont est question est assujetti à des règles invariables, non moins sacrées que celles qui président à l'incarnation d'un principe bien plus ancien que les Lamas. Le nôtre, quoique cadet, n'est pas tenu à une éthique moins sévère. Ce qui me peine, c'est que tout le monde ne comprenne pas bien cela. Je ne connais que M. de Marcellus qui en ait une idée

1. L'aventure de la duchesse de Berry venait de se terminer par le scandaleux accouchement de Blaye. Cette lettre fut désagréable, — on le comprendra sans peine, — à M. de Vitrolles, et il en résulta entre les deux amis une *pique* momentanée, comme on le verra par la lettre suivante. Je n'ai pas retrouvé les réponses de M. de Vitrolles.

nette et suffisante, une idée adéquate, comme parlent les philosophes. Ainsi il verrait de ses yeux, il entendrait de ses oreilles, qu'il ne croirait pas, parce qu'en aucune hypothèse on ne peut admettre la possibilité que le principe viole la loi de son incarnation et ternisse l'éclat immortel du « sacerdoce royal. »

Voilà aussi comme je l'entends. Cela est clair, irréfragable. Que pourrait-on répondre à cela? Mais hélas! les doctrines les plus salutaires, les principes les plus évidents sont tellement de nos jours obscurcis dans les esprits que vous verrez de prétendus légitimistes descendre de ces hauteurs sacrées pour aller honteusement se perdre dans les faits, dans toutes ces tristes apparences si bien nommées *Maïa*, autrement dit *illusion*, par les Indiens. Ce qui me fait craindre que la filiation extérieure du principe venant à se brouiller, par le peu de foi des hommes, le principe lui-même n'aille s'éteindre, je n'oserais dire où : et alors, que deviendrait le monde? — Dites-moi, en attendant, ce que vous devenez, mon bon ami, et croyez que de tous les principes il n'en est aucun de plus sûrement incarné que celui qui m'attache à vous.

C

DU MÊME AU MÊME.

La Chenaie, 30 août 1833.

J'ignorais que vous eussiez été malade et si gravement malade. Si je l'avais su, malgré votre silence, je vous aurais certainement écrit, car le souvenir des

liens si étroits qui nous ont unis n'est pas de ceux qui peuvent s'effacer aisément en moi.

Vous vous plaignez de ma dernière lettre. La seule chose que je me rappelle bien, c'est qu'elle fut écrite au moment où je venais de lire de très bizarres stupidités de M. de Marcellus, publiées dans les journaux, et je ne vis pas d'inconvénient à en plaisanter avec vous. J'eus tort, puisque vous en avez été blessé. Quant au mot plus qu'étourdi de Montalembert, je suis sûr qu'il fut dit dans un de ces moments de distraction, qu'il a quelquefois, et qu'il n'exprimait nullement sa pensée ; car rien certes ne pouvait être plus opposé à mes sentiments connus de lui. Je ne suis point ce qu'on appelle légitimiste ; mais je me mépriserais bien profondément si j'avais l'âme assez basse pour me réjouir du malheur de qui que ce soit et pour rire des larmes d'autrui. Je suis surpris et peiné, je l'avoue, que vous ayiez pu croire à un pareil sentiment de ma part. Il me semble que rien, dans ce que vous connaissiez de moi, ne justifiait même un simple soupçon de pareille nature. J'ai trop pleuré dans ma vie pour ne pas respecter les pleurs et n'y pas compatir.

Je ne repousse pas moins formellement l'explication de la lâcheté dont vous m'avez cru capable, et dont vous voyez la cause dans *mon amour-propre blessé*. A tort ou à raison, mon amour-propre n'a été blessé en aucune manière. Et comment l'aurait-il été ? Est-ce par l'opposition des royalistes ? Mais assurément j'y comptais et devais y compter. Quelques-uns, il est vrai, m'ont combattu par d'indignes moyens, par des intrigues sourdes et méchantes, par l'injure et la calomnie. Mais ce qui les dégradait

n'était pas propre à blesser cet orgueil dont vous me taxez. Est-ce par l'éloignement que le Pape a montré pour ce que j'avais entrepris de faire? En ce qui concerne l'Église et ses intérêts, il était juge de la convenance et de l'utilité de mes efforts. Je ne lui contestais pas, apparemment, son pouvoir de gouvernement. Il a prononcé contre moi, j'ai dû m'arrêter et voilà tout. Ceci n'est pas une affaire de foi. J'obéis à l'autorité du premier pontife, je respecte sa pensée, mais je garde la mienne. Et si quelque chose, au contraire, a pu jamais flatter l'amour-propre d'un homme aussi insignifiant que moi par sa position, c'est bien d'avoir en un an remué les esprits non seulement en Europe, mais en Amérique, depuis la Louisiane jusqu'au Canada, et jusqu'à Mexico, d'où l'on m'écrivait dernièrement encore pour me consulter sur l'établissement d'un journal semblable à l'*Avenir;* c'est d'avoir inquiété la diplomatie de l'absolutisme au point que les notes de toutes les puissances m'avaient précédé à Rome, et que la Russie disait dans la sienne que l'*Avenir* tendait à devenir une des grandes puissances.

Mais laissons-là toutes ces misères de la vanité humaine qui me touchent peu, grâce à Dieu. A présent que les choses ont changé, j'attends les événements qui se feront peu attendre, résolu, quoi qu'il arrive, de ne plus me mêler des choses de l'Église, parce qu'il n'y a, dans mon opinion, rien désormais à faire pour elle, jusqu'à ce que Dieu ait accompli les changements qu'il prépare dans le monde. Je ne renonce pas également à travailler à ce que je crois le bien de mon pays; mais je ne crois pas le moment

venu où de nouveaux efforts pourront être utiles. Il faut laisser le temps instruire et dissoudre les partis. En attendant, je m'occupe de travaux philosophiques, sans aucun projet de publication prochaine. J'avais eu la pensée d'aller passer l'hiver à Paris. Il est plus que douteux que je le puisse, n'ayant maintenant pour vivre que le peu que mon frère me peut donner. Mon beau-frère a traité avec M. de la Bouillerie, ce qui l'a engagé en de nouvelles avances; mais ce procès fini, il en reste deux ou trois avec le libraire, et Dieu sait quand on en verra la fin. Ce ne sont pas, au reste, les seules persécutions qui pèsent sur moi. Heureusement, je me sens la force de les supporter. Je vous ai dit la vérité sur tous les points. S'il y avait rien de plus ou rien de moins, je serais trop fier pour le dissimuler. Voyez donc s'il y a là des motifs suffisants pour rompre notre liaison. Je le regretterais, parce que je vous aime. Dans tous les cas, donnez-moi encore une fois des nouvelles de votre santé, sur laquelle je ne suis pas tranquille.

CI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 21 septembre 1883.

Oui, cher ami, c'est jusqu'à la mort que nous nous aimerons, et bien au delà, sans fin et sans terme, car notre véritable vie n'en a point. Nous n'avons ici-bas, suivant l'expression profonde d'un apôtre, qu'un commencement tel quel d'existence, *initium aliquod*

creaturæ, emmaillotés que nous sommes dans ce triste corps comme l'enfant dans ses langes, cachés comme le papillon dans la chrysalide :

> .... *Noi siam vermi*
> *Nati a formar l'angelica farfalla*

Et c'est pourquoi je vous assure que je prends bien peu de part aux tristes événements de la terre, considérés en eux-mêmes dans leur réalité présente. Ils n'ont d'intérêt pour moi que par leur rapport aux destinées générales de l'humanité, qui s'accomplissent dans le cours des siècles, et dont rien ne peut arrêter le magnifique développement.

Mais si je me laissais aller à ces idées, je m'engagerais bien vite dans des expositions philosophiques qu'une lettre ne comporte pas. Si j'achève mon ouvrage, vous verrez à cet égard quelles sont mes pensées. Mais j'ai bien de la peine à me remettre à ce travail interrompu depuis trois mois. J'ai cependant résolu de faire un effort pour le continuer, et ce motif, joint à des raisons fort pressantes d'économie, me retiendra encore ici tout l'hiver. C'est pour moi un grand sacrifice que de prolonger notre séparation. Il ne faut rien moins pour m'y décider, pour me clouer dans ma solitude, que cette *sæva necessitas* dont parle Horace.

> *Clavos trabales et cuneos manu*
> *Gestans ahenea.*

L'étude que vous faites de la philosophie allemande est très curieuse. Entre Kant et Schelling, vous devrez placer Fichte. Du reste Schelling a extrêmement

modifié ses premiers principes ou plutôt il les a totalement changés. Il reconnaît maintenant l'impossibilité de philosopher si l'on ne prend la tradition pour base. J'ai eu avec lui plusieurs conversations fort intéressantes, pendant mon séjour à Munich. Nous nous sommes trouvés d'accord sur les fondements de la méthode philosophique. C'est un homme droit, d'une très grande perspicacité, et, sans contredit, le premier génie de l'Allemagne. Baader, dans un genre tout différent, mérite aussi d'être connu. Il va s'enfonçant de plus en plus dans un mysticisme trop souvent inintelligible. C'est du Jacob Bœhm tout pur, avec plus de science et de variété. Je vous recommande encore Windischmann et Molitor. Du reste, en ce pays-là, il n'existe point d'école proprement dite. Chacun philosophe à part; quand ils seront deux, ce sera une merveille ; mais ils ne sont pas près d'en être là.

Les procès dont je vous ai parlé roulent sur deux points. Le libraire veut confisquer la commandite à son profit, c'est-à-dire voler près de deux cent mille francs à mon beau-frère. En outre, avant de retirer mes livres, il faut régler mes comptes qui sont remplis des friponneries les plus évidentes. Or, vous connaissez les ressources que trouve à Paris, dans la chicane, un créancier de mauvaise foi qui ne veut rien finir. Voilà où j'en suis. C'est mon beau-frère qui s'occupe de ces deux affaires ensemble. Il les traitera mille fois mieux que moi. — Adieu, très cher ami.

CII

DU MÊME AU MÊME.

Paris, rue de Vaugirard, n° 108,
8 novembre 1833.

Vous voyez, par la date de cette lettre, mon bon ami, que je n'ai pu exécuter mon projet de passer l'hiver en Bretagne. Je suis arrivé ici la veille de la Toussaint; je suis encore dans les embarras de mon petit établissement, et déjà épuisé par la fatigue des personnes à voir et à recevoir, et de la conversation. Je vais me séquestrer sévèrement pour ne pas succomber très vite à un genre de vie trop au-dessus de mes forces. J'espérais que les vôtres se seraient entièrement rétablies dans le cours de la belle saison, qui s'est prolongée cette année au delà du terme ordinaire, et je m'afflige beaucoup de m'être trompé en cela. Sitôt que vous serez arrivé, faites-le moi savoir. Je suis tout à fait hors d'état de vous en écrire davantage aujourd'hui, tant ma tête est prise et ma faiblesse grande. — Adieu, cher, et à bientôt.

CIII

DU MÊME AU MÊME.

La Chenaie, le 25 avril 1834.

Je vous ai laissé, mon bon ami, sous l'influence d'un sentiment bien triste lorsque j'ai quitté Paris,

et si je ne savais combien la raison a de puissance en vous, je ne serais certainement pas tranquille sur votre santé. Je comprends que les anciens fussent si vivement frappés de l'instabilité de la vie : elle me paraît aussi quelquefois comme un rêve, et je trouve le rêve pénible, et j'aspire au réveil. Cependant, je n'ai jamais goûté de moments plus tranquilles et meilleurs à tout prendre que ceux dont je jouis en ce moment. Ma santé est bonne sans être forte ; Dieu me donne chaque jour ce qui m'est nécessaire : j'ai du loisir pour travailler, des livres pour me distraire, des bois pour y rêver, aucun lien qui me pèse ; quoi de mieux ? Il est vrai que mes ennemis, dont la haine est infatigable, chercheront encore à troubler mon repos. Mais le vrai repos est au fond de mon âme, et mon âme, quoi qu'ils fassent, est hors de leurs atteintes ; je ne les crains donc point. Si le devoir, ce qui peut être, m'appelle à combattre de nouveau ; si je détache du rivage ma petite nacelle et la lance encore sur les flots, qu'est-ce que cela pour moi, vieux matelot tant de fois roulé par les vagues ?

Ce que j'appréhendais est arrivé. Le Pouvoir a réussi à amener une collision dont il avait besoin pour retremper le ressort de la peur, pour séparer le peuple de la garde nationale et de l'armée, pour justifier ses attaques nouvelles contre les libertés publiques. Avec de pareils moyens on se tire d'affaire pendant quelque temps, on a les succès de Borgia, mais on finit comme lui. Entre le crime et la mort il y a un amour instinctif, affreux, qui fait qu'ils se cherchent sans cesse et n'ont point de repos jus-

qu'à ce qu'ils se soient trouvés. Si Machiavel revenait au monde, il se moquerait bien de ses disciples et de l'application qu'ils cherchent à faire de ses maximes inventées pour l'usage des tyrans de quelques petites villes, à des masses de vingt, de cinquante, de cent millions d'hommes, liés entre eux et au sol par la propriété, en un temps où le prestige de toutes les grandeurs factices étant détruit, il ne reste de force réelle et constante dans la société que le droit. On regarderait comme fou, et avec raison, celui qui rêverait le rétablissement de l'esclavage parmi les nègres de Saint-Domingue, et l'on s'imagine, au dix-neuvième siècle, plier au joug trente-deux millions de Français! Je rends grâce au ciel d'avoir à ce point ôté ce sens aux ennemis de l'humanité.

Puis-je ou non espérer de vous voir? Vous savez combien je serais heureux de vous posséder quelques jours dans ma petite chaumière. Il n'est pas probable que je la quitte avant plusieurs années. Vous verrez un pays qui n'est pas tout à fait sans charme, quoique ce ne soit pas, il s'en faut de beaucoup, la plus belle partie de la Bretagne. — Adieu, très cher.

CIV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 2 mai 1834.

Le public parle depuis deux jours de votre ouvrage[1]. Je n'ai encore rencontré personne qui l'ait assez lu,

1. Les *Paroles d'un Croyant*.

Tout le monde se demande ce que c'est. Il sera très recherché, et du moins votre éditeur devrait vous en rendre bon compte. Le mérite de la forme sera loué par tout le monde. Il n'en sera pas de même du contenu. Vous serez cependant ménagé par le grand nombre, qui ne comprendront pas tout ce qu'il y a d'applications dans cette apocalypse. Je n'en connais encore que ce qui n'y est pas, et que vous m'aviez lu, et les lambeaux cités aujourd'hui dans *la Quotidienne*. Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre d'elle. Au moins a-t-elle jusqu'à présent ménagé la personne.

Vous trouverez, dans les circonstances, une faveur particulière : c'est la fatigue qu'on a du Chateaubriand. On est las de ses lettres, de ses lambeaux, de ses lectures dérobées, de ses conversations écrites ; on en est rebuté. Et vous, vous reparaissez tout nouveau après un long silence. Savez-vous que cela s'appelle de la coquetterie ?

Je partage de grand cœur, mon bon ami, ce calme et ce bien-être, que vous retrouvez dans vos champs, cette santé qui vous laisse du repos ; ce loisir qui ne vous sera bon que si vous l'employez. Prenez ce bien-là, puisqu'il vous est donné, et que vous savez encore le sentir. N'allez pas compromettre tout cela en vous abandonnant sans voile et sans boussole aux orages des mers inconnues. Mon Dieu ! savez-vous où vous aborderez ? Savez-vous quels regrets, quels remords peut-être, vous attendent au bout de cette carrière audacieuse dont le terme vous est inconnu ? En vérité, je m'en préoccupe pour vous.

Je ne sais encore ce que je deviendrai cet été. Je

place toujours du meilleur côté de mes projets ce qui me rapprocherait de vous et me rendrait quelques-unes de ces heures que mon esprit regrette autant que mon cœur.

CV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 8 mai 1834.

Représentez-vous, mon cher ami, une table dans une chambre à peu près carrée, une lampe sur cette table, et en face, une fenêtre ouverte, le ciel le plus pur, un chien qui aboie dans le lointain, et dont la voix se mêle au chant du rossignol et au cri aigu du grillon. Il est neuf heures du soir, et c'est de là que je vous écris. Cher, que tout cela serait doux, si vous étiez là, si, devant ce ciel étoilé dont nos révolutions ne troublent pas le mouvement, nous causions des choses qui passent si vite, des dynasties, des peuples par exemple, et des choses qui ne passent point, ou qui ne passent que dans une durée hors de toute proportion avec la nôtre ! Mais je suis seul, ma pensée est seule, et je n'ai pour vous la faire passer qu'une plume qui va bien lentement, et la poste aux chevaux, qui, en un sens, va encore moins vite.

Je suis fâché de ne pas savoir ce que vous deviendrez cet été. J'aimerais à pouvoir me dire : « Il est *là*. » et à vous suivre ainsi de gîte en gîte, surtout si j'avais l'espérance que ma pauvre petite chaumière en serait un pour vous. J'ai reconnu votre amitié

dans les conseils que vous me donnez. Ils sont pleins de raison, et je les adopte sans réserve. Il n'y aura pas de ma faute, je vous le jure, si je ne les suis pas complètement. Je propose la paix à tout le monde, parce que je ne veux que la paix pour moi. Qu'on me laisse tranquille, et certainement je ne tracasserai personne. Ce livre dont vous me parlez, pourquoi a-t-il paru ? Parce que j'ai cru que c'était pour moi un devoir de conscience, persuadé que je suis que la cause de la liberté triomphera, et qu'elle ne peut triompher sans d'effroyables catastrophes, si elle ne devient la cause de l'ordre, la cause de la justice et de la charité, la cause de Dieu. De plus, dans ma position, qu'on était parvenu à rendre si équivoque aux yeux du public, je craignais qu'un jour on ne pût croire que j'avais déserté la sainte bannière de l'humanité, et connivé, à quelque degré du moins, à l'odieux despotisme qui partout aujourd'hui broie les peuples, comme l'olive est broyée sous la meule. Je n'ai pas voulu qu'on pût dire qu'un lâche silence avait scellé mes lèvres en présence de la force insolente et brutale. Mais à présent que ma mémoire est à l'abri de cette tache, à présent que les hommes de bien ne peuvent plus qu'attendre les événements que la Providence prépare en secret, je ne demande, je ne désire qu'un peu de repos dans ma solitude : tout prêt sans doute à me rejeter au milieu des flots soulevés par la tempête si je croyais qu'au risque de ma vie je pusse sauver seulement un de mes frères, mais n'aspirant, du reste, pour ce qui ne regarde que moi, qu'à la félicité de l'oubli. — Voilà, mon ami, mes vrais sentiments, et vous les approuverez.

Je sais que ce ne sont pas ceux que généralement on me prête. Pourtant, je ne sens que cela en moi. Si j'étais laïque je ne vois pas quels vents pourraient désormais ébranler ma hutte de feuillage. Je ne suis pas si rassuré de ma position de prêtre. La haine, parmi les hommes de ma robe, et toutes les passions, ont une énergie bien autre. Que voulez-vous? Je m'en tirerai de mon mieux. Je serai patient jusqu'à la dernière limite. En attendant, je fais de la physique, de la chimie, de la physiologie, sans préjudice de toutes les rêveries qui bercent et endorment l'âme. Qu'elle dorme ou qu'elle veille, vous êtes, cher, toujours présent, et toujours avec le même charme.

CVI

M. DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 11 mai 1834.

— Mais comment avez-vous laissé écrire et publier un pareil ouvrage ?

— Et comment aurais-je pu l'empêcher ?

— Mais c'est une œuvre abominable, tous les principes de la société y sont attaqués; quelle violence ! quel talent !

— Il n'y a plus de gouvernement possible si les lois sont insuffisantes pour faire condamner l'auteur par les cours d'assises.

— C'est sublime et puis c'est vrai. La légitimité est un dogme impie. Il n'y a que Dieu de légitime.

— Vous ne me direz plus que l'abbé de Lamennais

soit religieux et croyant. Tous les dogmes de la religion sont renversés dans son ouvrage ; et j'ai souligné trois passages qui prouvent qu'il est déiste, tout au plus.

— Le conseil des ministres a été réuni et on a discuté pendant deux heures pour savoir si l'on poursuivrait l'auteur et l'ouvrage. Guizot était pour les poursuites; M. de Rigny était contre, non qu'il ne trouve l'œuvre exécrable, mais parce qu'il craint le scandale et l'inutilité.

— Chateaubriand disait en confidence : « Concevez-vous que, dans mon article, j'ai cru avoir été au delà de tout ce qu'on pouvait dire, de tout ce que la raison pouvait admettre, et en voilà un qui me laisse bien loin en arrière. »

— Mais enfin, dit Castelbajac, si l'abbé de Lamennais avait lu l'Évangile...

— Quelle beauté de pensée, quelle perfection de style ! La langue n'avait pas encore offert de pages semblables à l'élégie de la mère et de la fille.

— Quelle noire fureur dans le chapitre des Rois ! et celui des sept cercueils ! L'auteur a *out-heroded Herod*, comme Shakespeare fait dire à Hamlet.

— Ce qu'il y a d'heureux dans tout cela, c'est qu'il est aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence qu'il est fou, et qu'il sera incessamment aux Petites-Maisons. Et j'espère bien que Chateaubriand ne tardera pas à l'y suivre.

— Quel malheur qu'un si admirable talent ait cessé d'être le défenseur des saines doctrines, de celles qui peuvent seules maintenir la société.

— C'est un bonnet rouge planté sur une croix !

— C'est l'apocalypse de Satan !

— C'est Babeuf débité par le prophète Ezéchiel !

En voilà-t-il assez ? Je pourrais cependant en remplir encore quatre pages.

Du 13 mai.

Quant à moi, je suis désolé, mon pauvre ami. Qu'aviez-vous affaire de prêter des armes à de si misérables passions, de remuer cet enfer du cœur humain, de revêtir de vos belles paroles, de vos images brillantes tous ces sentiments de haine et de violence ! On dirait que vous prenez plaisir à verser à des gens ivres une liqueur plus enivrante encore ; et, il faut bien l'avouer, le poison est admirablement préparé.

Vous subissez, mon ami, les conditions de votre génie. Il est enfant de la tempête et vous la semez au loin sans le savoir. Il y a dans tout cela quelque chose de mystérieux, d'inexplicable pour nous, pour vous-même. Votre cœur et votre esprit ont été dupes de votre imagination ; et quel funeste présent qu'une telle imagination ! Que je bénis le ciel de ma simple et médiocre raison, en voyant à quels excès peut conduire ce don fatal qu'on appelle génie !

Hélas ! cher ami, les gémissements, les reproches de mon amitié sont inutiles ; la parole échappée ne saurait revenir. Que Dieu en écarte les terribles conséquences ; ou au moins qu'il vous préserve de les voir et de les juger. — Adieu, cher, bien à vous.

CVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 15 mai 1834.

Mon cher ami, M. Louis Blanc fait une histoire de la Révolution de 1830 qui contiendra, dit-on, des choses très curieuses. Il cherche partout des renseignements sûrs. M. de Mortemart lui en a donné, et en les donnant, il a parlé de vous comme de la seule personne qui pût les compléter en ce qui touche les négociations qui furent entamées et n'aboutirent à rien. M. Blanc désirerait donc très vivement vous voir, et il m'a fait prier de solliciter cette faveur. J'ai répondu que je le ferais, mais que j'ignorais s'il vous conviendrait d'avoir avec lui une entrevue sur ce sujet. Faites-moi, je vous prie savoir ce que vous déciderez là-dessus, et, dans le cas où vous consentiriez à recevoir M. Blanc, qui du reste est un homme honorable, quel jour il pourrait se présenter chez vous. Sinon, je me chargerai de lui faire comprendre que vous avez d'excellentes raisons de ne pas accéder à ses désirs. Il serait bon cependant que certains faits fussent mieux connus ; tout le monde y gagnerait, hors un seul personnage peut-être.

Voilà des siècles, des siècles que je ne vous ai vu. Cela fait dans ma vie un vide que je sens tristement. L'absence a quelque chose de particulièrement pénible à notre âge, surtout pour moi, très cher : et quand c'est vous qui êtes absent. — A bientôt donc,

CVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 25 mai 1834.

Ce que vous m'écrivez, mon bon ami, peint merveilleusement le choc des opinions, le tumulte des jugements, le chaos des idées et des sentiments qu'il faut bien convenir que mon livre a remués. Il y a eu de tout, depuis la fureur jusqu'à l'enthousiasme. Lorsque ce mouvement se sera calmé, après beaucoup de temps peut-être, il surnagera une décision qui sera la vraie. Pour moi, ce que j'ai voulu, c'est, en flétrissant les iniquités trop publiques des puissances mondaines, consoler les faibles, les pauvres, les petits, les opprimés, et leur montrer, dans leur retour aux sentiments de justice, de charité, d'humanité, l'espérance certaine d'un meilleur avenir. Et cette espérance, je l'ai, parce que je crois au progrès continuel du genre humain, malgré les désordres, les passions, les crimes ; et à la sagesse, à l'amour de la Providence qui le conduit. Ce n'est pas là, il me semble, une scélératesse si grande.

Cependant, que fera Rome, poussée par la diplomatie ? Je l'ignore. Seulement, je pense qu'elle fera quelque chose, mais que la faveur populaire qu'a obtenue mon livre, le danger évident de choquer un sentiment public si énergique et si prononcé, la portera à mettre quelque réserve dans son blâme, si elle se décide à blâmer. Et je désire, pour elle plus que

pour moi, qu'elle ait cette prudence que tout lui commande. Quel funeste effet auraient des paroles d'où l'on pourrait conclure que le catholicisme réprouve comme contraire à ses principes toute espérance d'amélioration et de liberté pour les peuples ! Je veux être convaincu que Dieu ne permettra pas un pareil malheur, et, tranchons le mot, un pareil scandale.

Du reste, très cher, vous avez raison de m'exhorter au repos, et c'est le conseil d'une vraie et tendre amitié. Mais le suivrai-je ? Entendons-nous. Je n'aperçois ni dans le présent ni dans un avenir prochain rien qui puisse m'arracher à mes occupations pacifiques et solitaires. Ma vie, pour le moment, est exclusivement concentrée dans ce genre de travaux si fort de mon goût, dans des pensées de pure science et des contemplations qui ont le calme des espaces célestes. Je voudrais ne jamais descendre de cette sphère. Mon âme n'est à l'aise que là. J'y passerais des siècles sans ennui et sans songer un seul instant à me mêler au tourbillon obscur des affaires humaines. Cependant, s'il arrivait des événements, s'il se présentait des circonstances où je crusse, à tort ou à raison, — mais avec la sincérité que peu de gens me refusent, — pouvoir être utile à mon pays, à l'humanité, je n'hésiterais pas une minute à sacrifier ma tranquillité personnelle et tout le bonheur dont je viens de parler à ce qui me semblerait un devoir rigoureux. Je me rejetterais dans la mêlée avec toute l'ardeur de mon caractère. Je ne compterais pour rien ni mon repos, ni ma santé, ni ma fortune, ni ma vie, ni, ce qui est peut-être plus encore, les jugements qu'on

porterait de moi. Telle est ma nature ; je ne la puis changer. Je ne laisse pas de comprendre parfaitement les excellentes choses que vous me dites, je vous en sais gré, je vous en remercie ; j'y reconnais l'accent d'un cœur qui m'aime, et que je paye en retour de la plus tendre amitié. Que vous dirai-je de plus ? La conclusion de tout cela, est que j'incline par tous mes goûts du côté de vos conseils, et que l'avenir n'en reste pas moins pour moi une grande énigme dont Dieu seul sait le mot.

Comme les bons procédés font toujours plaisir, je suis bien aise de vous transcrire quelques lignes d'une lettre que j'ai reçue de Paris.

« Je sais, « m'écrit-on, » qu'une personne s'est avi-
« sée un matin d'aller trouver M. de Chateaubriand,
« et de lui dire : — Voilà une belle occasion pour
« vous de gagner de l'argent dont vous n'avez guère,
« et de faire bruit : répondez à M. de Lamennais. —
« Il a répliqué : Répondre à M. de Lamennais ? mais
« c'est indigne ! J'écrirais plutôt dix mille fois dans
« le même sens. »

Nous avons, depuis quelques jours, une chaleur étouffante. Je ne m'en plains pas ; c'est mon temps. C'est aussi le vôtre, très cher. Vous souvenez-vous de vos promenades, tête nue, sous le soleil de Provence ? Je ne trouve là qu'une chose trop forte, la tête nue. C'était un trait de mauvaise tête, et sur lequel vous n'auriez pas manqué de m'attaquer si j'avais été le coupable. Tant il y a d'injustice dans ce monde ! — Quand vous saurez quelque chose de vous, de ce que vous comptez faire cet été, mandez-le moi. J'ai à peu

près perdu l'espérance de vous recevoir à la Chenaie, et ce n'est pas le moins triste de mes mécomptes.

On me demande d'Italie si j'ai lu l'ouvrage de madame la princesse de Craon. Je suis obligé de répondre que non. Et vous, cher, l'avez-vous lu, et qu'en pensez-vous? — Adieu, aimez-moi toujours.

CIX

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 21 juin 1834.

Je ne sais plus, très cher, qui de nous deux est en retard, mais je suppose que c'est vous, puisque j'ai grand désir de vos nouvelles et que je n'en ai pas. Dites-moi bien vite que vous êtes rentré dans le calme des douces pensées et des occupations paresseuses. Ce n'était pas tout à fait votre disposition dans votre dernière lettre, et votre traité de paix avec l'avenir ne ressemblait pas mal à une déclaration de guerre.

J'ai dîné il y a peu de jours avec l'archevêque de Paris. Ses paroles sur vous étaient bonnes et douloureuses comme celles d'un père. Il désire que Rome soit silencieuse et il l'espère. Il ne regrette aucun des pas qu'il avait faits vers vous. Il vous blâme, mais ses bras ne semblent pas fermés. Voilà ce que j'ai tiré d'un tête à tête assez long, dont vous avez été le sujet unique. Il me serait difficile de vous parler encore de l'effet de votre apocalypse. Il y a déjà longtemps qu'on n'en parle plus, et même qu'on ne

répond pas à ceux qui en parlent. Singulier temps, singulier esprit, où le plus grand effet n'est pas autre que celui d'un bouquet de feu d'artifice ! -- Une personne de ma connaissance en avait remis un exemplaire à un chef d'atelier d'imprimerie. Celui-ci avait réuni soixante ou quatre-vingts ouvriers de son métier pour leur en faire la lecture. Mais en entendant : « Au nom du Père, etc., » ils ont crié au jésuite, ont dit qu'on ne les attrappait pas ainsi, et ont refusé d'écouter la fin du premier chapitre. — La jeunesse des écoles, qui a lu votre ouvrage avec tant d'avidité et de passion, n'est peut-être pas aussi susceptible que vous l'avez cru de se laisser entraîner par la seule imagination. Il lui faut un peu de raisonnement, — pas beaucoup, à la vérité, — mais un peu. A peu près autant que Chateaubriand en peut donner.

Travaillez donc à votre grand ouvrage de philosophie. Vous y serez au-dessus des temps et des passions. Vous jetterez dans les esprits des rayons de lumières nouvelles ; nous vous lirons sans préjugés, et puis il n'y a que cela qui reste. A peine savons-nous les noms de ceux qui gouvernaient du temps de Socrate et de Platon.

CX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 30 juin 1834.

L'homme propose et Dieu dispose. Vous voilà, mon bon ami, fixé pour l'été à Paris, contre vos pré-

visions. J'ai été bien souvent frappé, dans les petites comme dans les grandes choses, de cette inanité de nos projets. Aussi n'en fais-je guère depuis longtemps. Je me laisse aller au cours de ce fleuve qui nous emporte à travers des pays tantôt gais et brillants, tantôt tristes et désolés. Quels que soient les lieux où l'on passe, on ne s'y arrête point; on va, on va toujours, et la certitude d'arriver enfin est la meilleure consolation de ce mouvement sans repos et sans but sur la terre. A l'époque où il a plu à la Providence de nous faire vivre tous deux, il y a encore une autre tristesse, c'est l'absence de pensées communes, d'idées acceptées par la généralité des hommes. Chacun a les siennes et ne pourrait pas en changer, quand il le voudrait. Vous avez votre point de vue, j'ai le mien; vos opinions, j'ai les miennes, et vous ne trouverez nulle part quatre personnes qui n'en soient pas là. Il semble que la conséquence à tirer de ce fait serait, dans la pratique, une grande tolérance mutuelle; mais point du tout, chacun condamne, proscrit sans miséricorde, tout ce qui n'est pas exactement conforme à ses convictions personnelles, et c'est qu'intérieurement chacun fait à sa raison l'honneur de la proclamer la bonne et la seule bonne. Ce que j'observe et blâme en tous, je l'observe et le blâme en moi, et si je n'en ai pas retiré l'avantage de douter assez de mes propres pensées, j'y ai gagné au moins de n'être jamais ni étonné ni choqué de celles des autres. Une chose m'a encore beaucoup servi pour cela. En y regardant de près, j'ai vu que, lorsque les passions et les intérêts ne sont pas en jeu, les hommes ne diffèrent dans leurs juge-

ments, que parce qu'ils n'envisagent point les mêmes objets du même côté. Ils ne se trompent point sur ce qu'ils aperçoivent; mais, croyant apercevoir tout, ils nient ce qui n'est pas devant leurs yeux et qui est devant les yeux des autres: c'est là leur erreur et la source de presque toutes les vaines querelles qui les divisent. Aussi toute discussion raisonnable et sage ne consiste-t-elle qu'à s'aider à trouver un point de vue commun. Les autres ne sont qu'une lutte stérile, une folle perte de temps et de paroles.

Je crois que vous continuez à vous occuper de philosophie. Celle des nombres est très curieuse, et quelques anciens, malgré des idées quelquefois trop vagues peut-être, y avaient pénétré plus profondément que les savants venus depuis. Ceux-ci ont fait sans doute d'admirables découvertes; mais ces découvertes, d'un prix inestimable quant à la science mathématique pure, me paraissent, à plusieurs égards, trop isolées du reste de la connaissance humaine. Ce qu'une correspondance très dispendieuse et très fatigante, et que je ne puis cependant restreindre, me laisse de loisir, je l'emploie en ce moment à des études de physique, de chimie et de physiologie, plutôt par nécessité que par goût, car un autre travail me plairait davantage. Celui-là, cependant, a son attrait. Son inconvénient le plus grave est son immense disproportion avec les limites de la vie humaine.

J'ai le bonheur d'ignorer à peu près tout ce qui se passe. Prenant pour moi les conseils que donnait au pigeon voyageur son frère plus sage, je garde le logis, et j'y laisse pénétrer le moins possible les bruits

du dehors. Si vous rencontrez de nouveau l'archevèque, assurez-le de mes sentiments pour lui. Je n'oublierai jamais ses procédés à mon égard. La gratitude m'est douce; on ne l'a guère d'ailleurs usée en moi. — Mille choses affectueuses au jeune Forgues. A vous, cher, de tout cœur.

CXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 2 août 1834.

Il me plairait certainement beaucoup de vous voir arriver; et cependant, je vous aime mieux en ce moment dans votre solitude et votre silence. C'est la seule manière de répondre à la grande voix qui a parlé contre vous. Ici vous seriez agité des opinions qui se remueraient autour de vous, et que pourriez-vous dire qui ne fût pas une sorte de contradiction avec vos principes anciens et vos derniers actes? Vous aggraveriez certainement votre situation du côté que vous avez le plus à ménager, sans trouver de l'autre ce concours et cette influence que vous lui demandez. Je viens de lire votre article dans la *Revue des Deux-Mondes;* je suis content de l'avoir trouvé moins *signifiant;* on l'annonçait comme une nouvelle et plus forte déclaration de guerre. Votre discussion des *Dialoghetti* ne blessera personne, car personne n'acceptera la responsabilité d'un écrit sans grande publicité, sans authenticité, et qui peut bien n'être que l'expression d'une opinion particulière, ou, ce

qui serait la même chose, celle de notre bon duc de Modène.

Je n'ai pas répondu à une question de vos précédentes lettres au sujet de l'œuvre de la princesse de Craon[1]. Vous savez qu'elle est fille de madame du Cayla. Elle a vingt-sept ou vingt-huit ans, de l'esprit d'une certaine manière, de l'élévation dans les sentiments, de la sensibilité, une charité vraie et active, de la piété simple et douce. C'est donc une personne remarquable. Elle l'est surtout par son naturel ; il ressort dans toutes ses pensées, dans ses expressions, dans ses gestes. Elle dit ce que personne ne dit, et comme personne ne le dit, quelquefois un peu à tort et à travers. Elle comprend rarement ce qu'on lui dit et répond toujours à sa pensée. Elle n'a point de sexe et n'en connaît point la différence. Une seule fois elle m'a paru en faire la distinction. Elle critiquait les jeunes gens d'aujourd'hui, leur nullité, la frivolité de leurs goûts, et elle disait : « Ce ne sont pas des hommes, ce ne sont plus que des mâles. » Sa mère, qui a quitté la France depuis les journées de juillet, a emmené ses deux ou trois enfants. Elle ne se déguise pas l'infériorité de son mari, et c'est, je crois, pour se venger de tout cela qu'elle s'est mise à faire des livres. Dans son premier roman, *Thomas Morus*, elle a voulu montrer les hontes de la Réforme en Angleterre, et le catholicisme succombant avec honneur. Il y a des caractères, de la sensibilité, de l'imagination, peu d'ensemble et d'unité de composition. Le style est très négligé. Quand elle

1. Morte le 20 novembre 1885.

n'est pas soutenue par la vérité et la hauteur des sentiments, il y a des fautes qu'on ne pardonnerait pas à un écolier. Mais elle ne veut ni conseils ni corrections. Elle écrit en ce moment un nouvel ouvrage dont personne ne sait ni le sujet ni le titre, ni l'époque. Elle fait profession de mépriser le style, et vient de lire Rousseau pour la première fois. Elle ne conçoit pas qu'on puisse en supporter dix pages. Les *Confessions*, la *Nouvelle-Héloïse* lui paraissent au-dessous des plus mauvais romans qui aient paru depuis quatre ans. Je vous en parle longuement, parce que l'amitié s'exprime pour moi par un laisser-aller sans mesure et sans suite, et parce que madame de Craon m'a fait souvent et beaucoup parler de vous. Elle vous aime autant qu'elle peut se permettre d'aimer une espèce d'hérétique. Pour moi, cher ami, je me donne à ce sujet pleine et entière liberté, avec tout le charme et le consentement du cœur.

Cette pauvre Espagne se tord au milieu des convulsions les plus contraires. J'aurais cependant bien voulu rire de la mystification faite à ces messieurs de la police, et de la fureur de M. de Talleyrand, d'avoir bien et dûment signé le passeport de Sa Majesté Charles V. — Mais adieu, cher.

CXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 8 août 1834.

Vous savez assez, je crois, mon bon ami, à quel point je suis indépendant de cette vague rumeur

qu'on appelle opinion publique, pour être persuadé du peu d'influence qu'elle exercera toujours sur mes déterminations. Ce n'est donc nullement à cause de cette opinion quelquefois si aveugle et toujours si changeante que je me suis décidé à garder le silence sur l'Encyclique nouvelle[1]. Mes motifs ont été d'un tout autre ordre. D'abord, en cela j'ai suivi le conseil de mes amis de Rome ; ensuite, ma position, telle que j'ai voulu et veux encore la faire, est de ne rien contester en religion et de ne rien céder en politique. Or, en religion, je laisse les théologiens romains répéter à qui veut les entendre que l'Encyclique n'a rien de dogmatique, qu'elle exprime uniquement le sentiment personnel de Mauro Capellari, et je n'entre point dans ces discussions. En politique, je continue et continuerai de dire librement ce que je pense. Le dernier acte pontifical a eu pour cause déterminante des notes très fortes venues de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Quatre cardinaux seulement, Lambruschini, Galetti, Polidori et Zurla ont été consultés. De graves observations faites de très haut ont commencé bientôt à faire craindre les conséquences du système où l'on s'est plus qu'imprudemment engagé, et j'ai tout lieu de croire que désormais on gardera sur la politique le même silence que je me suis moi-même imposé sur la religion. Voilà pour le moment l'état des choses. Je dis pour le moment, car je ne réponds pas que d'autres circonstances ne modifient point les résolutions prises.

1. Encyclique *Singulari nos*, du 15 juillet 1834, condamnant les *Paroles d'un croyant*.

Les *Dialoghetti* qui firent, lorsqu'ils parurent, beaucoup de bruit en Italie, qu'on réimprima dans les États du Pape et à Naples, ne sont nullement l'ouvrage d'un sot. Je ne sache, au contraire, personne qui ait mieux saisi et mieux exposé, dans leur ensemble, les conséquences pratiques du système de l'absolutisme, et il serait facile de montrer qu'on ne peut en retrancher aucune, sans renverser le système lui-même. Voilà, quelle que soit sa forme grotesque, accommodée du reste au goût d'un grand nombre d'Italiens, ce qui rend, à mes yeux, cet ouvrage si remarquable. En un mot, il n'est pas douteux, pour moi, que s'il était possible de faire tout ce que conseille l'auteur, le despotisme triompherait pour de longues années, et qu'il ne saurait triompher par d'autres moyens. De plus, en parlant de ce livre, j'ai été bien aise de montrer que mes prétendues exagérations n'étaient que des adoucissements à ce que des hommes plus habiles et plus sensés qu'on n'est disposé à le reconnaître, ont proposé très sérieusement.

La princesse de Craon n'aurait pas lieu de se plaindre de la manière dont vous me parlez d'elle. Vous m'en faites un portrait piquant par son originalité. J'aime tout ce qui n'est pas comme tout le monde, ce qui est soi, parce qu'on ne peut être soi sans être quelque chose, ce qui est rare dans tous les temps, et aujourd'hui autant que jamais, malgré la prétention qu'on rencontre partout à l'*individualité*, comme ils disent. Le mot sur les *mâles* est très joli, et plus que joli, car il est l'expression heureuse d'un fait profondément observé. Je n'approuverais pas également son dédain pour le style. Il n'est pas permis, aux femmes

surtout, de mépriser la forme et d'en méconnaître la puissance. C'est nier à peu près l'art tout entier. Otez la forme, que seraient les vierges de Raphaël et son Christ transfiguré ? Les seules formes que je livre de grand cœur à la moquerie de qui voudra, ce sont les formes constitutionnelles et les formes légales, sous les gouvernements de juste-milieu. Il est vrai que ce n'est pas du Raphaël : grâce au ministère, et grâce à la Chambre, c'est tout au plus du Callot. Aucune session n'avait encore autant promis que celle-ci ; et ce qu'elle promet, elle le tiendra, on peut y compter ; elle est de parole. — Adieu, cher.

CXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 31 août 1834.

Êtes-vous encore à Paris, mon cher ami ? Si vous n'y êtes point, on vous enverra ma lettre, qui vous arrivera toujours assez tôt. Vous n'attendez de Bretagne, et surtout du coin que j'habite, rien de fort intéressant. On ne saurait être plus séparé que je ne le suis ici de tout ce qui fait quelque bruit dans le monde. Je n'entends guère que le vent qui souffle avec force depuis trois jours, comme pour nous annoncer l'approche d'une saison plus rude. Cependant, la campagne a ceci de doux qu'un plaisir y succède à un autre plaisir. Quand le soleil s'éteint, on allume le foyer, près duquel on se sent si tranquille lorsqu'au dehors bruit la tempête. Au prin-

temps, lorsque les bourgeons commençant à s'ouvrir la nature s'anime et reverdit, on se sent renaître avec elle ; mais l'âme se plaît aussi dans le sentiment opposé qui s'empare d'elle lorsque tout s'en va jaunissant à la chute des feuilles. On ne connaît guère ces impressions dans votre rue Saint-Lazare, et pourtant elles ont bien leur prix. Les goûts sont divers, je le sais. Quant à moi, j'aime mieux assister au départ des hirondelles qu'à celui des omnibus.

Madame la princesse de Craon a bien voulu me faire adresser, avec deux mots de sa main, *Thomas Morus*. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce bel ouvrage, qui inspire une si vive horreur pour le crime puissant, et fait tant aimer la vertu ; où la fourberie, l'hypocrisie, la méchanceté basse des cours sont peintes avec des couleurs si vraies, en même temps qu'on y voit s'épanouir comme la fleur d'une âme chrétienne. Ignorant l'adresse, à Paris, de madame la princesse de Craon, j'ai espéré, mon bon ami, que vous voudriez bien donner du prix à mes remerciements en vous en faisant l'interprète. Il y a tant à gagner à être traduit par vous.

Nous ne nous reverrons très probablement pas cet hiver, et au delà de cet hiver, je ne sais rien. On en sait encore moins sur des choses bien autrement grandes. Pourriez-vous me dire si, dans six mois, il y aura, en Europe, un empire turc, une monarchie espagnole, une Italie autrichienne, une chambre des Pairs anglaise, et mille autres circonstances semblables? En vérité, non. Ce qui n'empêche pas que les hommes soient prêts à s'arracher mutuellement les yeux et à se couper la gorge en formant là-dessus des

conjectures diverses. Ce serait le sujet d'un beau et long chapitre à ajouter, sinon à l'*Éloge*, du moins à l'histoire de la folie. Heureux qui vit loin, bien loin de ces atroces sottises! Heureux qui vit aux champs, et n'entend que les bruits des champs.

Adieu, cher, aimez-moi toujours.

CXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 6 septembre 1834.

J'envoie à mon frère, cher ami, la lettre de M. le curé de Saint-Ouen, avec les recommandations que vous y joignez. Il fera certainement tout ce qui sera en lui pour concourir à la bonne œuvre à laquelle vous vous intéressez.

Ce n'est pas sérieusement, mon ami, que vous me parlez de donner des conseils à madame la princesse de Craon. Je ne connais personne au monde à qui, en aucun genre, le rôle de conseiller aille moins qu'à moi, et je suis parfaitement sûr que vous ne me démentirez pas la-dessus. Si j'avais le droit d'adresser quelques paroles à l'auteur de *Thomas Morus*, je ne pourrais l'entretenir que de mon respect, de ma gratitude, et de mon estime pour son beau talent. Or, modestie à part, tout cela ne mérite guère d'être offert.

Il faut avouer que les *amis* sont une singulière chose. Un homme me tend un piège, il m'écrit une lettre en apparence confidentielle, afin d'avoir une

réponse de moi et de la publier en violant toutes les règles de la bienséance et de l'honneur. Ayant résolu par mille raisons, bonnes ou mauvaises, comme on voudra, de ne me point expliquer sur ce qui fait l'objet de sa lettre, et ne pouvant néanmoins ne pas lui répondre sans être taxé de grossièreté, je lui écris quelques lignes de politesse vague. Là-dessus, les *amis* de s'indigner, de crier, avec tout ce qu'ils ont de force, haro sur le baudet. Et que pouvait donc faire le baudet? Qu'on me le dise. Je bénirais le temps, ne nous apportât-il d'autre bienfait que de nous apprendre ce que vaut l'opinion des hommes, soit qu'elle approuve, soit qu'elle les blâme.

Je n'ai aucun projet de voyage à Paris. Je resterai ici aussi longtemps qu'on m'y laissera tranquille. La retraite convient à mes goûts. Elle est indispensable à mes travaux, et l'état de mes affaires m'en fait de plus une nécessité. Si j'avais loin, bien loin, quelque autre asile dans le monde, c'est là que j'irais chercher la paix; mais je n'ai que ce petit coin de terre, et je m'y attache comme à un tombeau. Il n'est pas impossible qu'on m'en chasse, je le sais : alors, je marcherai devant moi où la Providence me mènera. — Tout à vous, cher.

CXV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 8 octobre 1834.

Si je suis en retard avec vous, très cher, ce n'est faute d'y penser, et j'en ai un témoin. C'est un por-

trait de votre personne, peint à l'huile, de la grandeur de la gravure de celui de Paulin Guérin. Il en a les défauts, et malgré cela, il ressemble. Je n'ai pas voulu vous laisser exposé longtemps à l'étalage d'un marchand de curiosités, et qu'un indifférent vous emmenât chez lui, quand j'avais encore un morceau de muraille pour vous suspendre. Mais comme cette figure n'est pas *parlante*, je m'adresse à vous pour avoir des nouvelles de vous-même. Dans quelles régions promenez-vous votre esprit? Êtes-vous contemplatif ou actif? Êtes-vous à mille ans en arrière ou à mille ans en avant de nous?

Ici le pauvre archevêque s'est fait une grosse affaire, d'abord avec le curé de l'Assomption, l'abbé Beuzelin, et par suite avec tous les curés de Paris. Il paraît que les jeunes ecclésiastiques de notre élégante paroisse s'étaient entièrement emparés de l'administration depuis le départ de l'abbé Gallard, et ils avaient choisi eux-mêmes l'abbé Beuzelin comme un homme facile dont ils pourraient disposer à leur gré. Je ne sais quelle discussion s'est élevée sur le catéchisme. Le curé l'a interdit à un de ses desservants. Les autres, et à leur tête l'abbé Dupanloup ont pris fait et cause pour le disgracié et ont quitté tous ensemble le service de la paroisse. Le pauvre curé est resté seul ; mais les autres curés sont venus tour à tour à son secours, ce qui ne pouvait pas durer longtemps. L'archevêque, entraîné dit-on par son amitié pour l'abbé Dupanloup, a pris parti contre le curé, lui reprochant d'avoir outrepassé ses pouvoirs en interdisant un prêtre de la paroisse sans l'autorisation épiscopale, et lui a demandé sa démission. Le

curé a voulu être entendu, l'archevêque a refusé, sur quoi le premier a déclaré qu'il ne donnerait pas sa démission, qu'il voulait être jugé. Les curés de Paris se sont uniformément déclarés pour leur collègue. L'archevêque en a écrit à Rome. Le ministère ne reste pas indifférent à cette malheureuse collision. Il espère y trouver l'occasion d'évoquer cette affaire au conseil, et de donner à l'archevêque tous les désagréments possibles, tout en ayant l'air de satisfaire les curés. J'admire toujours les gens qui se battent sérieusement dans une maison qui brûle.

(*Le* 10 *octobre*). Je suis allé, hier soir, dans une autre maison, qui parle, si elle ne brûle pas. C'est l'hôtel Laffitte. Le rez-de-chaussée de cette magnifique habitation a été loué par un entrepreneur de concerts à vingt sols d'entrée, des concerts *omnibus*. En vérité, c'était charmant! Ces superbes salons, les tableaux, la belle bibliothèque, tout cela étalé et livré à un public de vingt sols ; les portes et les draperies enlevées, les parquets foulés par des pieds boueux, l'attitude grossière, les chapeaux gris ou noirs sur les têtes; enfin le contraste de cette populace irréfléchie, indifférente dans ces murs tout dorés, c'était chose admirable! C'était comme une insurrection permanente, une maison surprise d'assaut par l'ennemi. Mais quels sont les assaillants? et quel est le vaincu? Voilà ce qui est excellent. Quelle leçon! Et tout cela en si peu de temps, car M. Laffitte habite encore le premier étage. Il entend tous les soirs ce concert infernal. Il ne peut rentrer chez lui que pressé par cette foule insolente qui ne donnerait pas un denier au Bélisaire de la révolution, et le lui a

même refusé quand il l'a demandé. Le courage de rester là me paraît curieux ; il y a une sorte d'hébètement.

Vous me manquez bien, mon ami ; vous me manquez même pour le plaisir de vous gronder et de ne partager en rien vos opinions. Nous ferons mentir cet adage, que les liens des hommes sont la conformité de la pensée et l'union des esprits. — Adieu, cher, parlez-moi de vous.

CXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 17 octobre 1834.

Vous ne voulez, pas cher ami, qu'on se batte dans une maison qui brûle. Cela est fort sage, assurément. Mais s'il est décidé que la maison brûlera, ceux qui sont dedans se battront, afin que pas un ne songe à éteindre le feu. Toutes les sociétés, de quelque nature qu'elles soient, se désorganisent aujourd'hui. Dans le clergé, au lieu de l'ancienne discipline, qui reconnaissait à chacun des droits et les lui garantissait, il n'y a plus que le pur despotisme épiscopal, tandis que les évêques sont pleinement asservis au despotisme civil. Comment serait-il possible qu'un pareil état de choses durât?

Je ne pense pas que vous vous attendissiez à trouver dans un lieu public, où l'on entre pour vingt sous, une société extrêmement choisie. Il est vrai que cette cohue chez M. Laffitte ruiné offre un spec-

tacle qui n'est pas sans instruction. M. Laffitte est certainement une pauvre tête en politique; c'est une justice que tout le monde lui rend: mais tout le monde aussi lui en rend une autre. Possesseur autrefois d'une immense fortune, il en a fait un noble et généreux usage, et c'est pourquoi je l'estime et je le plains. La libéralité et la bienfaisance ne sont pas des qualités si communes, surtout parmi les hommes à argent, pour qu'il soit permis de n'en pas tenir compte au seul peut-être d'entre eux qui se soit honorablement distingué, de notre temps, sous ce rapport.

J'ai bien peu de chose à vous dire de moi. Je suis en goût de repos. La vie tranquille que je mène ici me plaît en elle-même, et me convient pour mon travail. Je n'ai donc pas le moindre projet de voyage à Paris, quoique je regrette beaucoup le très petit nombre d'amis que j'y ai laissés. Vous savez combien j'aime la campagne, et en toute saison. Quand on est fatigué, ou qu'on s'ennuie, les livres distraient. Les livres ont cela de bon, qu'on les prend ou qu'on les laisse à l'endroit où l'on veut. Les causeurs n'ont pas cet avantage, et vous savez s'il y en a pourtant avec lesquels on serait heureux de pouvoir en user. Autant certaines conversations ont de charme pour moi, autant les autres me sont à charge. Si vous me garantissiez qu'à Paris je ne verrais que vous et quelques autres personnes de mon choix, je serais terriblement tenté d'y retourner. Mais les importuns, les oiseux, les curieux, mais la foule! Mieux vaut rester chez soi. — Ménagez-vous, mon cher, et ménagez-moi une place dans votre souvenir.

CXVII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 20 novembre 1834.

Ne sentez-vous pas, cher ami, l'influence de la distance qui nous sépare? Pour moi, je l'éprouve avec peine, et je trouve que les lettres, même les vôtres, la remplissent mal. Je ne sais rien de vous; je ne sais où prendre votre personne et vos pensées. Vos lettres, qui sont toujours remarquables et pleines pour d'autres, ne satisfont jamais entièrement mon amitié *rechercheuse*.

Qu'avez-vous dit du tripotage ministériel, de cette prétendue habileté qui se noie, non pas dans un verre d'eau, mais dans son crachat? Le prestige de talent, qu'on voulait soutenir de toutes parts, est tombé comme un rideau à l'Opéra. On en était venu au point de lui faire un mérite tout spécial de marcher sur les deux pieds de derrière, et tout à coup l'illusion s'évanouit, les ennemis se rassurent, les partisans s'effrayent, et il ferait à présent du Richelieu ou du Chatham qu'on ne croirait plus en lui. Tout le monde le voit garrotté dans l'étroite prison de la doctrine et subissant un joug que le *Journal des Débats* ne rend pas léger. Mais il serait bien difficile de dire au bénéfice de qui se joue cette triste comédie. Tous les acteurs qui traversent la scène sont applaudis le premier jour, tolérés le second et sifflés le troisième. Voilà ce bel état de la société, ce

progrès que voùs admirez, très cher. Moi je garde mon admiration pour d'autres.

On est venu me parler hier d'une grande entreprise sous le nom d'*Encyclopédie catholique*. Ce serait, comme le titre le porte, un dictionnaire universel de toutes les connaissances humaines, trente volumes in-quarto contenant la matière de cent-vingt volumes, au moyen des ressources nouvelles de l'imprimerie. Le projet est de redresser sur tous les points la première Encyclopédie. La rédaction de tout ce qui est religieux et philosophique est placée sous la direction d'une réunion d'ecclésiastiques, et l'abbé Gerbet est chargé du discours préliminaire. A lui donc de lutter contre Diderot et d'Alembert. J'espère qu'il sera plus fort qu'un certain abbé Freyre, qui m'est dernièrement tombé sous la main. Vous seul auriez pu, dans un temps, être l'âme et la lumière d'un tel ouvrage. Alors... mais à présent?

Vous savez bien, cher ami, que catholique ou non, seul ou à la tête d'une armée, je vous aime de toute l'affection de mon cœur.

CXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 23 novembre 1834.

Eh bon Dieu, cher ami, que voulez-vous donc que je vous dise de moi? D'abord je déteste d'en parler; et puis le beau sujet de conversation que ma chétive personne et tout ce qui s'y rattache? Vous savez tout.

en vérité, tout ce qui peut s'écrire. Je suis ici tranquille, heureux, ne m'occupant que de mon travail, et encore sans trop de hâte, bien que je désire fort d'en voir la fin. C'est ce désir qui me retient dans ma solitude, malgré de pressantes instances d'aller passer quelque temps à Paris. Je vous suivrais plutôt à Vitrolles, où nous passerions, — *nous*, c'est-à-dire *moi*, — de si bons moments. Malheureusement le même motif s'y oppose invinciblement, sans compter quelques autres obstacles qui tiennent à mes arrangements ici.

A nos instants perdus, je plante, et puis je plante encore : « Quoi, planter à votre âge? » — Eh oui, pour qu'on ne dise pas que toute ma vie je n'ai fait que déplanter. Je voudrais que vous vissiez, surtout dans cinquante ans, les belles allées que je viens de tracer. Ce sera un plaisir alors d'y faire de la politique en se promenant. Il ne sera plus guère question, je pense, des doctrinaires et du tiers parti, qui se déplantent eux, si plaisamment. Vous vous moquez de ces intrigues et vous avez raison. Mais qu'y a-t-il de commun entre toutes ces saletés et mes espérances d'avenir. Je crois que rien de ce qui est n'a en soi de principe de vie, et à cela vous m'opposez que tout ce qui est, meurt visiblement. Il semblerait que, jusqu'ici, j'eusse professé une admiration profonde pour le juste milieu et tout ce qui s'ensuit. En vérité, je ne m'en doutais pas. Mais prenez-y garde. La maladie dont les symptômes vous frappent si justement est moins dans les hommes que dans un certain ordre de choses que ces hommes s'efforcent de soutenir, et ceci pourrait vous toucher de plus près que moi. Au

reste, je m'attends à une recrudescence d'absolutisme dans les gouvernements européens : et, loin de m'en inquiéter, je m'en réjouis, parce qu'il ne faut peut-être rien moins que cela pour réveiller les âmes engourdies dans je ne sais quelle lâche torpeur où elles se complaisent. L'avènement de Wellington au ministère forcera Louis-Philippe d'arriver plus promptement qu'il ne l'aurait fait aux dernières conséquences de son système, et c'est, à mon avis, ce que la France peut aujourd'hui souhaiter de mieux.

Je ne connais point ce projet d'encyclopédie dont vous me parlez, et l'intérêt que j'y peux prendre se partage entre cette entreprise et cent autres semblables dont l'amour effréné du gain grossit chaque jour le commerce de plus en plus scabreux de la librairie. A propos de cela, avez vous lu des *Lettres écrites en* 1786 *et* 1787, que Ballanche vient de publier ? Comme tout se sait, on doit savoir les noms que l'éditeur a dû taire. Je serais curieux de les connaître, parce qu'ils appartiennent, au moins l'un des deux, à notre province. Ces lettres me paraissent, au surplus, beaucoup trop louées dans la préface. — Adieu, cher.

CXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, le 29 décembre 1834.

Voilà, mon bon ami, la lettre que vous me demandez[1]. J'ai préféré écrire à Buloz parce que tout dépend

1. Il s'agit d'une introduction à la *Revue des Deux-Mondes*, que

de lui, et parce qu'il sera plus facile de le rencontrer que Sainte-Beuve, qui se dérobe, pour se réserver, au milieu des distractions et des sujétions de Paris, le temps de travailler. Je désire bien vivement que ma démarche ait quelque succès, et je vous prie de le dire à M. Émile Forgues, de qui j'ai conservé un doux et intéressant souvenir.

J'ai été, pendant trois semaines, très souffrant. La vie est un enchaînement de misères. Vous n'auriez assurément pas besoin de me presser de faire avec vous le voyage de Tournon et de Vitrolles si cela m'était possible. Mais d'abord, j'ai ici deux jeunes gens à qui je me dois et que je ne peux pas quitter. De plus, j'ai pris la résolution de ne point interrompre le travail qui m'occupe avant de l'avoir mis à fin : car je n'aurai qu'après cela un peu de liberté, et j'aime mieux me priver de mes amis pendant deux années encore que d'être perpétuellement tracassé d'une chose toujours à faire et jamais faite.

J'ai vu dernièrement une personne qui vient de voyager dans les provinces, elle a été frappée de l'irritation des esprits et de l'extrême chaleur avec laquelle on s'exprime publiquement. Cela est partout remarquable, mais surtout en Alsace, en Lorraine et en Bourgogne. L'opinion qui inspire tant de frayeur au gouvernement fait des progrès rapides et s'améliore en se propageant. Au reste, je crois à un effort, un dernier effort peut-être, combiné entre les pouvoirs européens en faveur du principe sur lequel ils repo-

M. de Vitrolles avait demandée à Lamennais pour mon père, et qui fut le point de départ d'une collaboration qui devait durer trente-cinq ans.

sent, et je crois aussi à une apparence de succès au premier moment : après quoi commencera une réaction terrible dont les suites sont incalculables. J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus ; *sed non est hic locus.*

Le vieux Guillon, évêque de Maroc, publie un ouvrage en trois volumes contre moi. C'est la reine qui en fait les frais. On ferait une bibliothèque d'un millier de volumes de ce qu'on a écrit depuis vingt ans contre ce pauvre petit homme qui n'a jamais lu et ne lira jamais dix pages de tout cela. — Je vous remercie de ce que vous me dites touchant Ballanche Je souhaite que sa candidature[1] réussisse, car il a droit à ce qu'il sollicite, et ce sera pour lui une ressource dans sa position gênée. Et puis c'est un si excellent homme ! — Adieu, cher.

CXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 21 mars 1835.

Il ne faut pourtant pas, mon bon ami, que vous quittiez Paris, sans me donner de vos nouvelles qui m'intéressent beaucoup, et sans recevoir des miennes qui, j'aime à le penser du moins, vous intéressent encore un peu. J'ai été très souffrant presque tout l'hiver, et à peu près incapable de travail, de sorte que j'ai employé mon temps à faire travailler les

1. A l'Académie.

autres. Vous savez combien j'aime les bois; j'ai donc planté; j'ai mis en terre plus de quatre mille arbres à l'ombre desquels d'autres se promèneront un jour. J'éprouve un charme singulier à errer vaguement en esprit dans les temps où je ne serai plus, et c'est avec une sorte de joie triste et douce que je regarde, selon l'expression d'un vieux sauvage, mon soleil descendre derrière les collines de l'ouest.

Et vous, mon ami, que direz-vous? Allez-vous toujours à Tournon et à Vitrolles, et sur votre solitaire montagne de Peissier, où nous avons passé une si bonne journée ensemble, au milieu de vos vertes prairies, de vos bois de hêtres et de vos beaux troupeaux, sans parler du joli petit pavillon où nous dinâmes si gaiement? Ce passé, si cher et si court, ne vous fait-il pas l'effet d'un de ces rêves légers qui embellissent quelquefois le sommeil durant une nuit calme, et qu'on cherche encore à ressaisir au réveil?

On nous dit dans ce désert, que vous autres, gens du monde actif, vous avez été trois semaines sans ministère, trois semaines sans gouvernement; cela me plaît, en ce sens, que c'est un essai pour s'en passer, ce qui mettrait peut-être d'accord tant d'hommes qui ne peuvent s'entendre sur le choix de celui qu'il convient d'avoir. Ils me paraissent ressembler assez à des prisonniers condamnés à mort, et qui se disputent parce que les uns veulent être pendus, les autres décapités, les autres noyés ou fusillés. O Rabelais!

Avez-vous vu le livre de M. de Tocqueville, sur la *Démocratie américaine?* si vous ne l'avez pas lu, lisez-le : c'est le seul ouvrage qui m'ait appris ce que je désirais savoir sur les États-Unis d'Amérique. L'au-

teur, très impartial, dit le pour et le contre, le bien et le mal. Chacun peut ensuite juger de l'ensemble comme il lui plaît. Chose rare de nos jours, l'auteur n'écrit pas pour soutenir tel ou tel système ; il dit ce qui est, ce qu'il a vu, comme il l'a vu, et puis voilà tout.

Malgré d'affreux coups de vent qui ont duré près de trois semaines, la campagne commence à reverdir et à se couvrir de fleurs. J'admire la nature en tout, et particulièrement dans l'immuable régularité de ses lois. Heureusement que les chambres ne sont pas chargées de cette législation-là. — Adieu, très cher : portez-vous bien, et aimez-moi toujours un peu.

CXXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 28 mars 1835.

De l'oubli, de la négligence pour vous, mon cher ami ? jamais. Vous m'avez appris un genre de peines que d'autres amitiés ne m'avaient pas donné. Mais je sépare ce cœur qui reste de cet esprit qui marche toujours. C'est là votre mal, mon pauvre ami ; c'est là votre condamnation. Je ne sais, en vérité, pour quels péchés il a été dit à votre esprit, comme au Juif errant, tu ne t'arrêteras, tu ne te reposeras jamais. Est-il aussi écrit dans l'histoire de ce pauvre homme qu'il ne doit jamais repasser sur le chemin qu'il a déjà parcouru ? Ce serait bien plus fâcheux, car il trouve-

rait sur ces routes des hôtelleries à lui bien connues, et où il serait reçu comme un vieil ami.

J'ai dîné hier avec M. de Montalembert ; nous avons dit du mal de vous de tout notre cœur. M. de Tocqueville devait être de ce dîner, mais il a été pris de maux d'estomac depuis quelques jours, et nous n'avons eu que M. de B., son Pylade. Celui-ci montre dans sa conversation une droiture de cœur et d'esprit parfaite, mais absolument rien de plus. Vous savez que de mon temps tout se résumait en conversations, et c'était dans les salons qu'un homme était jugé en dernier ressort. Il me paraît qu'il y a aujourd'hui beaucoup de voies d'appel, et cela vaut peut-être mieux.

Je lis en ce moment le premier volume de l'*Amérique* de M. de Tocqueville. J'aime à y trouver une direction d'esprit si remarquable pour un homme aussi jeune ; un style simple, sans ambition, mais pas toujours sans obscurité ; une heureuse disposition à généraliser, mais peut-être quelquefois le point de départ est-il trop insignifiant, le pivot trop faible pour supporter l'échafaudage qu'il construit dessus. Il imite trop souvent un modèle dangereux sous ce rapport, Montesquieu ; aussi me suis-je permis de dire que c'était un Montesquieu de l'autre monde. Mais je n'en rends pas moins justice à son esprit d'observation, à sa bonne foi et à sa grande impartialité.

CXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 10 avril 1835.

Vous m'avez fait sourire, mon bon ami, avec votre comparaison du Juif errant. Mais trouveriez-vous donc si désagréable de savoir tout ce qu'a dû apprendre cet illustre personnage dans ses longues et continuelles pérégrinations? Et pensez-vous qu'après avoir vu les siècles et les empires passer devant lui, il dût voir et juger les choses comme nous les voyons et les jugeons? Eh bien, nous sommes tous, plus ou moins, le Juif errant, et vous aussi vous l'êtes; et toute la différence est que nous marchons depuis une cinquantaine d'années seulement, tandis qu'il marche depuis l'an 33 de notre ère. Si vous pouviez vous représenter les innombrables modifications que l'expérience et le cours des choses ont fait subir à votre esprit, à vos idées, à vos opinions, vous en seriez surpris, et cependant rien de plus naturel; ce n'est pas là varier, c'est croître, c'est vieillir même, si vous voulez; mais vous n'êtes pas plus maître d'arrêter, en un point quelconque de sa durée, votre intelligence que votre cœur; et ce qui est vrai pour vous, comme pour les autres hommes, est vrai aussi des peuples, est vrai du genre humain tout entier. La pensée contraire est une des sources les plus fécondes d'erreur en politique, et il y a longtemps que j'en suis frappé. On commence par faire du passé, qui

n'est lui-même qu'une suite de changements non interrompus, une sorte d'unité factice, et puis l'on dit : cela a été, donc cela doit encore être; tandis que la sagesse dirait : cela a été, donc cela ne peut plus être. Et de là, une lutte acharnée et de plus en plus malheureuse contre des nécessités sociales invincibles; de là, les implacables haines de parti, les persécutions réciproques, les guerres civiles, les proscriptions.

Je trouve partout ces résistances du passé contre l'avenir; mais je les trouve aussi toujours vaincues; c'est pourquoi je ne m'étonne ni ne m'effraie de celles que nous avons en ce moment sous les yeux; là où elles auraient, à certains égards, plus de chances de succès, en Angleterre, voyez ce qu'elles deviennent. Ce qui trompe souvent, c'est qu'arrêtant son regard sur les hommes qui combattent, on les trouve faibles, corrompus même et inconséquents, et l'on conclut d'eux à la cause qu'ils défendent. Outre que cet argument pourrait se rétorquer, il ne vaut rien en soi: car les hommes, quels qu'ils soient, ne sont guère jamais que des obstacles, et c'est quelque chose, en dehors d'eux, qui dirige, malgré eux, l'ensemble des événements, et en tire en définitive, ce qui devait en sortir, selon les invariables lois de la croissance soit d'un peuple particulier, soit de l'humanité en général. Mais en voilà assez, et trop peut-être, sur ce point, pour aujourd'hui.

Quelque plaisir que j'eusse à passer avec vous une partie de l'été, je suis contraint de rester où je suis, par les raisons que je vous ai dites, et encore parce que j'attends, pour ainsi dire de mois en mois, plu-

sieurs personnes qui doivent venir me voir et dont les arrangements ont été d'avance pris pour cela. Ce n'est donc qu'à Paris, soit l'hiver prochain, soit un peu plus tard, selon les circonstances, que j'ai l'espoir de vous embrasser. Cette longue séparation me peine, et je mets cette espèce de dispersion qui éloigne ceux que le cœur rapproche, au rang des grandes misères de notre pauvre vie. Tout à vous, très cher, et bien tendrement.

CXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 3 août 1835.

Vous voilà donc encore une fois, mon bon ami, dans votre beau château de Vitrolles, au bord de la Durance qui n'est guère belle, et près de vos montagnes qui valent beaucoup mieux que ce large ruisseau d'eau noire. J'aimerais pourtant bien qu'il nous cédât quelque peu de ce gros limon qui lui donne une si vilaine couleur : il serait plus propre, et nous plus riches ; nous y gagnerions tous.

Ce que vous me dites de la tournure que votre affaire[1] prend en Hollande me fait beaucoup de plaisir. Si quelques banquiers d'un certain poids la prennent à cœur, ce sera une première garantie de succès qui devra donner de grandes espérances. Vous ne devez pas toutefois vous attendre à des résultats très

1. Il s'agit ici de l'*Omnium*, institution de crédit fondée par M. de Vitrolles.

prompts : ce n'est pas une petite entreprise que de changer tout le système de circulation et de crédit. Je persiste à penser que votre papier, admis dans les caisses du gouvernement, jouirait aussitôt d'une confiance qui hâterait beaucoup le développement de l'affaire générale. Vous me direz peut être, cela est vrai, mais comment obtenir cette faveur ? On a réussi à des choses plus difficiles. Si vous avez Amsterdam et Londres, vous aurez Paris ; si vous avez Amsterdam, Londres et Paris, vous aurez tout. Une chose entre autres me fait désirer que vous hâtiez un peu l'établissement de votre monnaie universelle ; c'est qu'à moins de cela, nous courons grand risque, nous autres, habitants de l'Ouest, d'être morts quand elle arrivera. Jamais on ne vit dans ces climats de sécheresse pareille ; on va chercher l'eau, dans certains endroits, à plus d'une lieue : c'est une véritable désolation. A raison de cette cause ou d'une autre, j'ai beaucoup de peine à retrouver un peu santé ; je souhaite que la vôtre soit meilleure, cela me consolerait.

L'événement du boulevard du Temple a fait peu de bruit en ce pays ; il aura cependant de graves conséquences. Ces crimes, d'un fanatisme atroce, affaiblissent toujours les partis, quels qu'ils soient, auxquels on les attribue, bien qu'à tort, car le crime n'est d'aucun parti ; et ils fournissent aux gouvernements, qui penchent déjà vers le despotisme, un prétexte de marcher vite et avec moins de résistance dans cette voie : c'est ce qui va se vérifier, je crois. J'ignore quelles mesures on imaginera, mais la seule impossibilité de réussir peut empêcher qu'on ne tente

quelque moyen violent de détruire la liberté de la presse. C'est elle surtout qu'on craint ; c'est elle surtout qu'on attaquera, si on le juge praticable. A mon avis, on commettrait une grande faute, car on échouerait. Mais il est dans la nature de tous les pouvoirs de s'aveugler ; ils prennent sottement leur poids pour leur force, et se figurent être d'autant plus forts qu'ils sont plus pesants : c'est une de leurs plus communes erreurs, et pour eux l'une des plus funestes. — Adieu, cher ami, je vous embrasse de cœur.

CXXIV

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Vitrolles, le 1er septembre 1835.

Le mal[1] qui a désolé notre Midi s'est répandu chez nous avec un peu moins d'intensité ; mais il a montré des symptômes de contagion qu'il n'avait point à Paris, et d'après cela on l'accuse d'être mêlé de fièvre jaune. Aussi les fugitifs nous sont-ils arrivés en colonne serrée, et c'est d'eux, directement, que nous tenons la maladie dont on suit parfaitement la génération. Gap a été le principal siège de l'épidémie qui s'est peu répandue. Sur trente-cinq ou trente-six malades qui ont été atteints depuis un mois, un seul a échappé à la mort, et encore est-il bien malade. Remarquez que trente-cinq morts à Gap c'est plus de cinq mille à Paris, d'après la proportion des populations.

1. Le choléra.

L'*Omnium*, qui ne peut devenir quelque chose que par la persistance et la ténacité qu'on mettra à la produire, abrégera mon séjour ici. Je partirai vers le 20.

J'attends toujours l'explosion de l'écrit que vous aviez annoncé. Aujourd'hui les journaux nous menacent de le voir paraître sous la forme de discussion de la loi nouvelle. Vous vous donnez beau jeu et vous avez raison. Serez-vous bien mauvais? Ah ! mon pauvre ami, quand on s'est bien agité, bien tourmenté pendant toute sa vie pour semblables questions, qu'en résulte-t-il au bout de la carrière ? Le poids qu'on a jeté dans la balance où se pèsent les destinées humaines est toujours bien léger, surtout si on veut embrasser seulement quelques siècles. Qu'un soldat de la foi, qui voit devant lui la couronne du martyre ou une éternelle félicité cherche à les gagner à tout prix, je le conçois. Mais celui qui n'aurait d'autres fins que la célébrité parmi les hommes ou l'influence qu'il croirait exercer sur son siècle n'aurait pas le prix de ses peines. — L'amitié vaut mieux que tout cela, cher ami, pour nous accompagner jusqu'au dernier jour et après.

CXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 26 septembre 1835.

Je vois avec regret, mon bon ami, combien vous avez été dérangé, pendant votre séjour à Vitrolles,

par les appréhensions du choléra, qui a fait tant de ravages dans le Midi, et continue d'en faire encore. Ce devait être un spectacle bien triste que celui de ces populations fuyant la maladie, qui çà, qui là, et à fin de compte, la retrouvant partout, de sorte qu'autant valait rester tranquillement chez soi. Otez l'excès, on trouverait du bon dans les idées et les habitudes orientales : lorsque la contagion les visite, comme disent les Anglais, leur part de morts est un peu plus forte, mais ils se rattrapent sur la peur qui est notre lot à nous, abondant et surabondant.

Selon ce que vous m'avez mandé, vous devez maintenant être à Paris, occupé de votre grande affaire, qui paraît peu à peu acquérir des chances de succès : si trois ou quatre bonnes maisons la prenaient à cœur, dans les trois ou quatre grands centres commerciaux de l'Europe, elle marcherait facilement. Votre pensée, au reste, qu'elle réussisse ou non, comme affaire déterminée, ne sera point perdue. Les progrès immenses de l'industrie, la face nouvelle qu'elle doit prendre, par l'emploi de plus en plus général des moyens d'actions dont l'homme dispose aujourd'hui, appellent un développement correspondant des moyens de crédit. Ainsi, ce que vous avez conçu s'opérera de manière ou d'autre. Il n'y a d'incertain que l'époque et le mode, et dans toutes choses il en est ainsi.

Vous vous étonnez que je m'occupe des affaires de ce monde, sous un autre rapport ; étonnez-vous donc que je croie au devoir, que j'en aie le sentiment en moi. Oui, c'est mon intime persuasion que nous ne sommes point ici-bas seulement pour nous ; que nous

nous devons aux autres, et que chacun doit s'employer à les servir comme il le peut, non certes à cause de ce que vous appelez la gloire, qui fut toujours à mes yeux de toutes les vanités la plus vaine, mais parce que l'égoïsme, destructif de tous les biens sociaux, attaque la vie même de l'humanité, et que nous avons tous une tâche commune à accomplir. — Mais quelle influence votre parole exercera-t-elle ? — Une bien faible influence sans doute ; elle en aura une cependant, car après tout, c'est la pensée qui gouverne le monde ; et pour s'en convaincre, si l'on en doutait, il suffirait de considérer la terreur qu'elle inspire à ceux qui voudraient gouverner par la force seule. Or, cette pensée qui domine la force, ce n'est, je le sais bien, ni la mienne, ni celle d'aucun autre quel qu'il soit, c'est la pensée qui se forme de toutes les pensées individuelles, lesquelles, modifiées les unes par les autres et combinées dans un tout vivant, deviennent l'intelligence et, pour ainsi dire, l'âme d'une époque et d'une nation. Il s'opère sous nos yeux d'assez profonds changements dans le monde : croyez-vous que la pensée y soit étrangère, et que toutes les paroles prononcées depuis un siècle aient été perdues ?

Adieu, cher ami, tout à vous de cœur.

CXXVI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, le 20 octobre 1835.

Vous avez bien deviné, mon ami. Je suis tombé ici au milieu de beaucoup d'affaires. Ce n'est pas une

petite entreprise que de vouloir, par l'action d'un seul homme, mettre le monde entier dans un mouvement nouveau, devancer le temps, changer des habitudes si chères à tout le monde. Je pense même souvent qu'il y a de la présomption à le tenter. La grande difficulté, celle qui nous est presque partout un obstacle, c'est de nous faire comprendre. Nous venons apporter des idées à de braves gens qui n'en veulent point. Nous leur disons : « C'est de l'or. — C'est possible, répondent-ils; mais il n'est pas battu à notre coin.» — Et ils s'en vont. Cela rappelle le pari de cet homme qui alla prendre à la Monnaie un plein panier d'écus de six francs tout neufs, et se plaça sur le Pont-Neuf, où il les criait à douze sous. Les plus curieux venaient les regarder et disaient : « Parbleu, voilà des écus bien imités ! » Il n'en vendit pas un seul dans la journée, et gagna ainsi le pari qu'il avait fait. Voilà un homme qui connaissait son public ! Mais dites-moi, très cher, comment on obtient des gens de lire vingt-cinq pages avec attention et sans préjugés ? Je ne vois que des personnes qui ne comprennent pas et se mettent en colère parce qu'elles ne comprennent pas.

Vous dites vrai, mon ami ; tout se fait par la pensée avant de prendre une réalité, une forme matérielle : le bien et le mal se font ainsi, suivant que l'esprit est sain ou malade. Nous sommes tous sous l'influence de deux tendances opposées; l'une expansive, c'est celle de la liberté, du progrès; l'autre compressive, c'est celle de l'ordre, de la stabilité, de la conservation ; ou, si vous aimez mieux, le mouvement et le repos sont les deux pôles opposés de notre sphère.

Mais ces deux forces ne sont jamais dans un équilibre parfait ; elles prédominent tour à tour l'une sur l'autre, dans les individus, dans les états et dans cette pensée universelle qui se forme du total des pensées individuelles. Comparez l'esprit public du règne de Louis XIV et des dix premières années de Bonaparte avec celui de la première révolution et de celle-ci, et vous aurez les exemples les plus récents de cette oscillation de la pensée humaine. Trouveriez-vous bien sage celui qui, sous prétexte que cet esprit public est l'intelligence et pour ainsi dire l'âme d'une époque et d'une nation, suivrait ce branle, ces divers entraînements contraires de la pensée publique, ou même voudrait les précéder, et serait ainsi Laubardemont sous Richelieu, Anacharsis Clootz sous la Révolution, Savary sous l'Empire, ou Godefroy Cavaignac après la révolution de Juillet ? J'avoue que ce n'est pas ainsi que je conçois l'influence qui appartient au génie. Je le vois au contraire se plaçant au-dessus de ces courants qui entraînent l'esprit des peuples dans des directions opposées, modérateur des passions extrêmes, opposant, s'il le faut, une digue au torrent des idées populaires. *Si forte virum quem...* En même temps, je sais bien ce qui l'attend. S'il se tait, il est méconnu de son siècle ; s'il parle, il est persécuté. — Voilà mon homme, et vous pourriez l'être.

Parlez-moi de vous avant tout, cher, d'abord parce que je vous aime, et puis je suis curieux de savoir où vous transporte l'esprit qui vous agite. Pour moi, je préfère m'engourdir dans votre amitié.

CXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

La Chenaie, 2 novembre 1835.

Vous me croyez donc, mon cher ami, bien tourmenté du désir de parler, d'écrire, de faire du bruit, d'exercer de l'influence, d'acquérir du pouvoir et autres belles choses semblables? Vraiment je m'en serais peu douté, et, à présent même, je ne le crois guère encore. Ma vie rustique et solitaire n'est pas trop celle d'un ambitieux. Vous me direz peut-être : ce ne sont ni des places, ni de l'argent que vous voulez, mais de la puissance sur les esprits, et c'est pour cela que vous ne cessez de mettre le vôtre à la torture. — Il est sûr qu'écrire en est une pour moi; aussi, quoi que vous en pensiez, je me l'épargne autant que possible. Depuis mon retour ici, j'ai fait cette petite préface au livre de La Boëtie, parce que je ne devais pas, pour mon honneur, garder le silence en face de la tyrannie qu'il plaît à la France de souffrir. Si mon devoir, tel que je le comprends, avait demandé plus, j'aurais fait plus, et assurément sans avoir à craindre leurs infamies, entre lesquelles je passerai toujours très intact quand il me plaira. Le *scribendi cacoethes* n'est donc pas extrêmement développé en moi. J'ai un vaste travail, depuis longtemps fort avancé; je le laisse là sans aucun regret. Toute ma nature me porte au repos. Mais mon intime et ferme persuasion est que chacun, dans sa sphère, a une

dette à payer à l'humanité : je paye donc la mienne, quand mon tour arrive, comme vous payez l'impôt, et puis voilà tout. En réalité, le reproche que vous me faites, ce n'est pas d'exprimer ce que je pense, mais de penser autrement que vous ; car vous trouveriez magnifique que je fisse « de ma « poitrine une digue au torrent des idées popu- « laires. » Si j'étais tory, tout serait bien. Or, très cher, ne voyez-vous pas que c'est là l'éternelle parole qu'on se renvoie mutuellement, depuis que le monde est monde : votre opinion diffère de la mienne, or, j'ai raison, donc vous avez tort. De plus, vous admettez dans l'humanité *deux tendances* également naturelles et nécessaires, quoique opposées. Si tous, comme vous le voudriez, étaient dans la vôtre, une loi naturelle serait donc renversée : et sur quoi fondez-vous l'obligation de se placer plutôt dans l'une que dans l'autre ? J'ai, au surplus, extrêmement peu de foi en toute puissance individuelle : j'en ai, au contraire, beaucoup dans cette espèce d'instinct général qui dirige le mouvement progressif des peuples, et je ne sache pas un seul exemple qu'on l'ait combattu avec succès. Tous les hommes qui président aux grandes époques de l'histoire n'ont eu de force que parce qu'ils s'étaient, plus pleinement que d'autres, identifiés à l'esprit de leur temps. Pour moi, cher ami, persuadez-vous bien que je n'ai pas l'immense ridicule de me croire un de ces hommes-là, et que je n'aspire qu'à terminer obscurément ma vie obscure. Il est sans doute possible que j'adresse encore, avant de mourir, quelques paroles au public ; en tout cas, ce ne sera point par des motifs de sotte

vanité, mais pour satisfaire à ma conscience et aux devoirs qu'elle m'impose, selon ma sincère conviction.

Continuez de me tenir instruit de la marche de votre grande affaire, à laquelle je prends le plus vif intérêt. Si vous avez tant de peine à déterminer les gens de finances à se faire, du matin au soir, cent mille livres de rente, vous ne devez pas redouter beaucoup la puissance de la persuasion, en quelque sens qu'on veuille l'employer. Je me tiendrai heureux, si j'en ai assez pour vous bien convaincre de mon inaltérable et tendre amitié[1].

CXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sans-Souci, près Sézannes (Marne), 7 août 1837.

Qu'il y a déjà de temps que je ne vous ai vu, mon bon ami, et que de temps encore à passer avant de vous revoir ! Depuis six semaines, j'habite ce pays, l'un des plus laids de France, où les vilains pays ne manquent pas. Nous sommes sur les confins de la Brie et de la Champagne crayeuse : de grandes plaines à moitié stériles, bien que cultivées ; humides, sans verdure, désertes, sans être agrestes ; dénuées de caractère, comme la population à trente lieues autour de Paris. Aucuns voisins ; solitude complète.

1. Lamennais revint à Paris dans les premiers mois de 1836. Il y retrouva M. de Vitrolles, ce qui explique une courte lacune dans leur correspondance.

trop complète même, car on aimerait un peu de conversation, ne fût-ce que pour remplacer ce qui manque de vie à la nature dans ces tristes lieux. M. Clément voyage pour ses affaires, qui l'occupent beaucoup, et madame Clément est, depuis dix-neuf jours, retenue au lit par la fièvre : en voilà de cette manière d'être pour tout le mois encore. Le 25, au soir, je reprendrai la route de Paris, où M. Benoit m'attendra pour repartir ensemble, le jour même de mon arrivée. Nous irons en Bourgogne, chez sa belle-mère, madame Champy : j'y resterai trois semaines, et vers la fin de septembre, nous nous retrouverons enfin, si vous ne vous êtes pas mis à courir vous-même à travers champs. Mais je ne le pense pas. L'*Omnium* ne vous permet guère ces fatigues maintenant : j'espère que vous m'en donnerez de bonnes nouvelles à votre retour. Il me tarde de le voir marcher, et à cause de vous qui serez heureux d'un succès si mérité, et à cause de la chose en soi, si grande de conception, et dont les résultats peuvent être si utiles à l'humanité.

Adieu, cher ; tout à vous de cœur.

CXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sans-Souci, 10 août 1837.

Il faut, mon bon ami, que le monde ait bien du loisir, pour s'occuper autant de ce que je fais et ne fais pas. Mais ce que je trouve de plus singulier, c'est

cette obstination à chercher de l'extraordinaire et du mystère partout. Passer quelques semaines à la campagne, avec des amis, cela est par trop simple. De grâce, Monsieur, fournissez-nous quelque belle aventure des mille et une nuits, qui nous puisse divertir un quart d'heure, le soir, quand nous ne savons que faire. Je voudrais bien savoir ce que M. Fourrier ferait de ces gens-là, et en quel coin de son phalanstère il les logerait, en attendant que la queue merveilleuse, ornée d'un œil à son extrémité, la queue voyante et prenante, leur ait poussé.

Vous me demandez pourquoi je m'arrêtai si peu de temps à Paris, en y passant pour aller en Bourgogne : c'est, mon cher, que, laissant mon domestique ici, je me trouvais extrêmement embarrassé dans mon petit ménage. Voilà toute l'affaire ; car, du reste, j'aimerais à voir quelques personnes, et vous surtout, que je revois toujours avec tant de bonheur et tant de joie. Je serai, au surplus, certainement de retour, au plus tard, à la fin de septembre, et probablement vers le 20. J'espère qu'à cette époque, votre grande affaire marchera déjà, ou sera sur le point de marcher. Si j'étais plus jeune et plus habile, je spéculerais sur les portefeuilles ; car pour peu que la mode s'en mêle, et elle se mêle de tout, il n'y aura pas de femme élégante qui ne veuille avoir de votre joli papier dans le sien. Il est bien sûr que cette commode et légère monnaie sera bien plus agréable que ces grosses pièces dont nous nous chargeons, et qui nous font ressembler à des mulets du fisc. Pour ntéresser le petit commerce au succès de votre opération, il est à désirer que les comptoirs de circu-

lation s'organisent le plus tôt possible : c'est par les petits que vous réussirez, bien plus que par les grands ; par les pauvres, bien plus que par les riches. Le plus grand commerce est celui du pain.

Depuis notre arrivée ici, nous n'avons eu que bien peu de beaux jours, et la fièvre n'a presque pas quitté Mme Clément : aussi n'emporterai-je de ce pays, un des plus tristes qu'on puisse habiter, aucun souvenir qui me le rende le moins du monde regrettable. Je crois que la Bourgogne vaut beaucoup mieux, du moins on me l'assure : je verrai bien. Ce que vous dites de la vie n'est que trop vrai : elle s'en va, *sicut aquæ dilabuntur in terra, quæ non revertuntur*, et nous la passons, en très grande partie, loin de ceux par qui seule elle a quelque prix pour nous. Vraiment notre existence est une étrange énigme. Que devient Coriolis ? le voyez-vous quelquefois ? Par une étrange singularité, je ne sais quel ouvrage d'un certain M. Poujoulat, rédacteur de la *Quotidienne*, et qui me sermonnait dans ce journal à l'occasion de mon dernier livre, vient d'être condamné à Rome, par l'inquisition. Je pense bien que, d'accord avec lui-même, il va rejoindre le baron de Geramb, pour être admis, sous sa protection, à se jeter aux pieds du pape. Un trappiste m'a écrit que ce prétendu baron, lyonnais d'origine, intrigant de métier, est un agent de l'Autriche, lequel ne peut tenir nulle part, et qu'aucune maison de son ordre ne veut recevoir. Lamartine, qui l'a rencontré, dans son voyage d'Orient, en raconte des choses curieuses.

Tout à vous, cher ami, *ex intimo corde.*

CXXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sans-Souci, 21 août 1837.

Figurez-vous, mon cher, que, pour ajouter aux agréments de cet aimable pays, j'y fais, depuis un mois, l'office de garde-malade. Madame Clément et ensuite son fils ont été pris de la fièvre, et le dernier est à peine convalescent. Nous revenons tous ensemble à Paris le 25. Je suis d'autant plus aise d'y arriver ce jour-là que je pourrai vous voir le lendemain matin, samedi. Je serai chez vous à dix heures ; mais il faudra que je vous quitte à onze heures et demie au plus tard. Vous avez bien raison : se séparer, quand on est si peu sûr de se rejoindre, est une folle manière de voyager. Les hommes ont été frappés, dans tous les temps, de cette rapidité de la vie : *Et quasi cursores vitæ lampada tradunt*, et dans tous les temps ils ont fait comme si elle devait durer toujours. — Je regretterai madame Récamier, à cause d'elle-même ; je la regretterai aussi à cause du vide qu'elle laissera dans l'existence du pauvre Châteaubriand : la route qui nous conduit au tombeau est bordée elle-même de tombeaux !

Donc à samedi, très cher. Ce seront pour moi deux heures bien douces que celles que je passerai avec vous ce jour-là.

CXXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Au Faîte, le 7 septembre 1837.

Me voici donc en Bourgogne, mon bon ami ; j'ai vu jusqu'à ce jour que je n'y étais venu que pour garder le coin du feu et voir tomber la pluie ; mais, depuis hier au soir, le temps s'est remis au beau, et tout fait espérer que ce changement sera durable. Le pays ne manque pas d'agrément ; ce sont des côteaux, des bois, des prés, et pas un cep de vigne. Nous sommes habituellement sept ou huit personnes, qui toutes se conviennent et ne se gênent en aucune façon : chacun fait ce qu'il veut ; liberté entière. J'ai renoncé, pendant mon séjour ici, à toute pensée de travail ; je ne songe qu'à me promener, à dormir et à prendre des forces. N'approuvez-vous pas ce projet-là ? Nous en avons quelques autres pourtant, mais tous du même genre : il s'agit d'excursions, à droite et à gauche, pour voir ce que la contrée renferme de curieux. Après demain nous partons pour Autun, l'ancienne Bibracte. Et vous, cher, que faites-vous? L'*Omnium* marche-t-il ? Avez-vous trouvé un gérant pour la commandite ? J'ai hâte que cette affaire aille d'elle-même ; car vous ne pourriez tenir longtemps à une vie si active et si fatigante. Rappelez-vous un peu le mot de Montaigne : — « Avez-vous su prendre du repos ? vous avez plus fait que si vous aviez pris des royaumes et des villes. » — Je n'aime pourtant pas beaucoup

cette philosophie épicurienne, et ce qu'il y a, même ici bas, de plus sûr encore pour le bonheur, est le dévouement à autrui, le devoir enfin qui paraît si rude. Si rien d'inattendu ne dérange mes desseins, je partirai d'ici le 28. Ainsi nous nous reverrons dans trois semaines, et ce sera une grande joie. Peut-être, cependant serez-vous, à cette époque, en Normandie. Comme ce voyage vous ferait du bien et vous serait agréable : je le désire contre mes intérêts. N'y a-t-il pas, dans ce que je dis là, une contradiction qui montre bien la bêtise de l'égoïsme? Égoïsme ou non, très cher, tout ce que je peux vous dire, c'est que personne ne vous aime plus tendrement que votre pauvre vieux ami.

CXXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Mardi, 12 décembre 1837.

Depuis que je ne vous ai vu, mon bon ami, j'ai presque toujours été souffrant, et je ne suis pas encore bien remis. Le temps que nous avons n'est guère propre non plus à raffermir les santés faibles : et puis l'âge, dont il faut bien cependant s'habituer à tenir compte. Je n'ai pas laissé de m'occuper de votre affaire : mon article est à peu près disposé entièrement ; je l'écrirai ensuite, puis vous en ferez ce que vous voudrez : ce sera clair, je crois, mais voilà tout. En somme, je suis peu content de mon travail.

Notre ami Coriolis vint me voir l'autre jour : il vou-

lait me communiquer une idée qui lui était venue à mon sujet. Mais, lui dis-je, ce que vous me proposez est en contradiction directe avec mes opinions, mes principes, ma position. — « Justement, me répondit-il, c'est ce qui m'a fait penser qu'il y avait quelque chose à tirer de là. Une conséquence de vos idées, vous l'auriez vue tout seul ; mais la contradiction ? pensez-y, cela en vaut la peine. » — Et là-dessus, il se remit sur ses vers et sa prose qu'il songe à faire imprimer.

Tout cela, cher, entre nous deux seulement. Je vous embrasse.

CXXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES

23 décembre 1837.

Voyez, mon bon ami, si vous pouvez tirer quelque parti de ces pages. Il est superflu de vous dire que vous êtes tout à fait maître d'ajouter, retrancher, changer tout ce qu'il vous plaira[1].

J'étais hier fort souffrant, aujourd'hui je suis mieux, ainsi va ou s'en va la vie. Tout à vous de cœur.

1. Article de Lamennais dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur *l'Omnium*, en date du 1er septembre 1838.

CXXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 6 janvier 1839.

Vous avez bien raison, cher ami, de vous préautionner contre le retour de ces terribles maux dont vous avez tant souffert. Le froid, surtout le froid humide, mauvais pour tout le monde, l'est au plus haut degré pour vous et pour moi. Je n'ai presque pas cessé de souffrir depuis que j'habite mon nouveau logement. Pour comble de disgrâce, je crus, vendredi dernier, ne pouvoir refuser d'aller dîner chez Mme Marliani avec un Polonais qui a écrit en allemand un livre sur Hegel. Je causai pendant près de deux heures avec lui et Leroux. Bon jusque-là, mais voici qu'arrive tout un monde espagnol, polonais, italien, français, le prince et la princesse Czartoryski, une princesse de Wurtemberg, et que sais-je ? Il faut parler à vingt personnes, je me trouve pressé, cerné de tous côtés. Bref il était minuit quand je pus partir, et, depuis ce moment-là, je suis malade, incapable de travailler, ennuyé dès lors, et de plus tracassé au sujet de l'appartement qu'on me cherche. Tous les loyers sont hors de prix. Je désespère presque de rien rencontrer d'un peu bien et d'un peu commode pour le prix que je veux et puis y mettre. Combien cette vie est difficile, et que j'en aimerais mieux une autre ! A vingt ans, à trente ans, on se sent des forces pour lutter contre les obstacles : mais quand ces

forces s'en vont, ce qu'on voit devant soi est bien triste. On regarde la tige de la pauvre feuille à demi-desséchée, et l'on se dit : « Ne tombera-t-elle pas bientôt ? » — Adieu, cher, tout à vous.

CXXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 1839.

Je serais bien embarrassé, mon cher ami, de retrouver dans mes souvenirs ce que je vous dis hier au soir. Le fonds, si je ne me trompe, était à peu près ceci : contradiction absolue entre le droit divin d'un seul et le droit égal de tous ou la souveraineté populaire. D'où nécessité d'opter franchement entre l'un et l'autre. Rejetant donc toute hypocrisie et s'appuyant sur l'expérience, le royaliste déclarait qu'il ne concevait pas dans l'avenir d'autre ordre possible que celui dont le passé lui offrait l'image, et que, selon sa croyance, après en avoir vainement poursuivi un autre, il faudrait de guerre lasse revenir à la simplicité de la monarchie antique, incompatible de droit et de fait avec tout ce qu'aujourd'hui on y voulait mêler. Il ne craignait point d'exprimer sa pensée à cet égard, parce qu'il avait en dégoût tout ce qui ressemblait à de la fausseté, et que l'on défendait volontiers la vérité en l'entourant de mensonges. Pour lui, sa conscience se refusait à cette dégradante habileté, et il aimait mieux prendre pour exemple les Macchabées disant : « *Moriamur in sim-*

plicitate nostra. » Que, s'il s'abusait dans sa bonne foi, s'il entrait réellement dans les desseins de Dieu de placer sur des bases nouvelles la société future, si c'était là une suite du progrès véritable de l'humanité, il bénissait d'avance du fond de son cœur cet ordre nouveau, qu'il ne verrait pas, parce que tout ce que Dieu fait est bien fait, et qu'il ne voulait après tout, dans le présent comme dans l'avenir, que ce qui serait le plus selon la justice et la vérité, ce qui diminuerait le plus les maux qui pèsent sur les hommes, et accroîtrait le plus le bonheur dont ils peuvent jouir ici-bas.

Voyez, cher, si vous reconnaîtrez dans ce squelette quelque chose de la forme vivante que vous voudriez retrouver. C'est un travail à la Cuvier que vous entreprenez là. — A vous de tout cœur.

CXXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, le 29 juillet 1839.

Si vous avez à Néris, mon bon ami, le même temps que nous avons ici, vous devez être souvent retenu chez vous par la pluie, chose partout fort peu agréable, et moins encore aux eaux, où l'on a plus besoin qu'ailleurs d'exercice et de promenade. Malgré les fréquentes ondées, je n'ai pas laissé, depuis votre départ, de sortir de ma chambre assez souvent, pour chercher un appartement qui me convienne. J'en ai trouvé un place Royale ; mais mon nom effraye le

propriétaire, de sorte que rien jusqu'à présent n'est encore terminé. Voilà ce que c'est que d'avoir mauvaise réputation. Au reste, tout ne serait pas agrément pour moi dans cette maison. Elle est spacieuse à la vérité ; les murs en sont épais, je n'aurais personne au-dessus de ma tête, et partant je pourrais, comme le bonhomme, dormir tant qu'il plairait au sommeil. Jusqu'ici, rien de mieux. Mais *ogni medaglia ha il suo riverso.* De soleil, point : des fenêtres en plein nord : puis, l'éloignement. Cependant, comme on ne saurait tout avoir, et que je ne suis pas dans une situation qui me permette d'être trop exigeant, je me caserai là, si l'on m'y reçoit. Un grand salon, trois chambres à coucher, plus un cabinet pour un domestique, salle à manger, cuisine, mansarde, deux caves et un grenier, tout cela pour mille francs, et dans un de ces bons vieux hôtels si différents de tout ce qu'on bâtit aujourd'hui. Vous avouerez qu'il y a bien là de quoi se laisser tenter.

La question d'Orient continue d'occuper les esprits. Tout annonce que notre rôle, dans cette immense affaire, sera comme toujours un rôle de dupe. Si j'avais jamais cru à l'habileté de Louis-Philippe, je serais aujourd'hui bien désabusé. Les pairs sont furieux qu'après avoir usé de toute son influence pour obtenir d'eux une condamnation capitale, il se soit réservé à leurs dépens le mérite, s'il y en a, d'une commutation de peine. Cela les dégoûte extrêmement, dit-on, de leurs fonctions de jugeurs, et au point qu'on ne sait comment les remettre à l'œuvre. — Adieu, très cher.

CXXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 17 octobre 1839.

Vous êtes bien heureux, mon bon ami de ne pas tenir au beau temps plus que vous ne faites; autrement je craindrais que celui que nous avons ne vous gâtât le beau lieu que vous habitez depuis quelques jours. Pour moi, cette pluie continuelle m'attriste. Quand il y a des nuages dans le ciel, j'en ai dans mon esprit : si je savais le gouverner comme vous gouvernez le vôtre, il n'en serait pas comme cela; je me moquerais du vent qui souffle et de l'eau qui tombe, Mais quoi ! Dieu ne n'a pas fait chêne, il faut que je me contente d'être roseau.

Denys-Benoît est à Paris; il en repartira bientôt, mais pour revenir y passer l'hiver : il paraît satisfait de ses affaires de forges et fonde de plus belles espérances encore sur les chemins de fer, s'il est possible en France, d'avoir des chemins de fer, avec une administration comme la nôtre.

Madame Sand, arrivée de Nohant pour faire jouer son drame, se trouve fort empêtrée au milieu de cette cohue du théâtre Français. Ni acteur ni actrice ne veut du rôle qu'elle lui assigne, et la question maintenant est de savoir qui l'emportera d'eux ou d'elle : ce ne sera pas elle probablement, car la gent comique est têtue par principe, par habitude et par caractère. La fille de votre ancien ami n'a jusqu'à présent rien

imaginé de mieux, m'a-t-on dit, que de faire entrer tout exprès pour elle, au théâtre Français, et pour cette fois seulement, Bocage et madame... madame... comment la nommez-vous? cette madame que madame Duchambge, dans son immensurable bonté, avait tant à cœur de ramener à M. de Vigny[1]. C'était chose difficile; mais l'amener sur la scène de la rue de Richelieu est plus difficile encore, d'après ce qu'on m'a expliqué, sans que je l'aie compris. Ce que je comprends très bien, c'est que tout cela est fort drôle, il n'y a pas de drame qui vaille cette comédie.

Autre comédie. Je vous ai parlé du beau-père de Didier, cet homme si riche; il est venu ici se faire opérer de la pierre, par la méthode *lithotritique*: dis-je bien? Il en est à la huitième séance, et chaque séance doit être la dernière, à ce qu'on lui persuade: ce n'est pas cela qui est comique, mais son impatience d'en finir, non pas à cause de la maladie et des souffrances de l'opération, mais parce que c'est le moment de vendre son bois; il n'a pas d'autre pensée, d'autre souci; quand les douleurs redoublent, et ce sont des douleurs atroces, alors il s'écrie : « O Sainte Vierge! ô mon doux Jésus! mon Sauveur, ayez pitié de moi! » puis tout d'un coup, sans autre transition : « Tonnerre de D...! » et toute une kyrielle d'apostrophes de même goût, qui font trembler les vitres et ses enfants et petits-enfants. Je ne sais, en vérité, à quoi je pense de vous conter toutes ces folies elles vous délasseront peut-être un peu des folies plus graves de la politique : de celles-ci je n'en sais que

1. Marie Dorval.

ce que vous en apprennent les journaux. Il paraît que la guerre civile pourrait bien encore continuer longtemps en Espagne : que feraient les Espagnols s'ils ne se tuaient pas entre eux? ils mourraient d'ennui et c'est la pire des morts. La question d'Orient en est au même point où vous l'avez laissée : ce ne sont pas les puissances ni leurs diplomates qui la dénoueront mais les événements, et des événements que personne ne saurait prévoir. Au fond, de quoi s'agit-il? de savoir si l'empire des Osmanlis mourra aujourd'hui ou demain. Je me trompe, il s'agit de savoir non pas si le malade mourra, mais qui héritera du mort, et comme ce ne sera pas moi je ne m'en inquiète que de sorte.

Adieu, cher, portez-vous bien et revenez promptement : je ne m'accoutume point à votre absence.

CXXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, le 22 octobre 1839.

J'étais bien loin de m'attendre, mon bon ami, au cruel événement que vous m'annoncez[1] : si quelque chose pouvait atténuer la peine que j'en ai ressentie, c'est que vous l'ayez appris vous-même là où vous serez au moins environné de soins affectueux, dont le prix est si grand en ces tristes circonstances. Il est bien vrai que ces soudaines morts ont, comme vous

1. La mort de Mme de Vitrolles.

le dites, quelque chose qui effraye l'imagination; cependant, ce sont les plus douces, et l'on n'en souhaiterait pas d'autre pour soi. La souffrance et l'appréhension, voilà tout ce qu'a de redoutable ce moment qu'on appelle le dernier et qui, réellement, est le premier d'une autre et meilleure existence; le pauvre le craint peu, l'enfant ne le craint pas du tout, en cela plus sage que nous : il s'endort dans la tombe comme il s'endormait dans le berceau, et de ces deux sommeils, le premier nous devrait être le plus doux, car il vient après une plus longue fatigue.

Je ne sache rien en fait de nouvelles qui puisse vous intéresser. Ce qui m'intéresse, moi, c'est de vous revoir, et de vous redire, cher ami, combien je partage vos douleurs, vos joies, tout ce qui vous attriste et tout ce qui peut répandre sur votre vie quelque charme. En souhaitant que vous soyez aussi heureux qu'il est possible, j'ai peur de n'être qu'un égoïste. *Vale et me ama.*

CXXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 21 juillet 1840.

Vous voilà donc, mon cher ami, dans ces lieux où vous avez tant pensé, tant rêvé, tant joui, tant souffert. Rien ne nous rappelle plus vivement l'inanité de notre vie et ses misères que tout ce long passé, quand il vient à se dresser devant nous. A chaque objet s'attache un souvenir, et celui-ci en réveille un

autre, et tous ils sont tristes, et tous ils ressemblent à des morts qui se lèveraient du tombeau. Ce sont des formes vides au milieu desquelles on se sent seul, de vaines ombres de soi et des autres, qui flottent vaguement dans l'âme attristée. L'impression que j'en reçois m'est si pénible, que je la fuis tant que je je peux. J'aime mieux regarder l'avenir. L'avenir est beau et doux, parce qu'on voit Dieu au fond. Je craindrais l'effet des pensées douloureuses que tout fait naître en vous là où vous êtes maintenant, si votre séjour devait s'y prolonger, et si vous n'aviez pas une force qui me manque souvent. Tournez votre esprit à ce qui peut le distraire, à ce qui console et repose le cœur. Mais que vous dirai-je là-dessus que vous ne sachiez vous-même vous dire, et mille fois mieux que moi?

Ici, le temps convie à rester chez soi, ce à quoi je me convie assez déjà tout seul. Il est rare que je sorte de ma chambre. Cependant j'ai vu la signora Marliani depuis votre départ. Elle ne parle plus de voyage, peut-être parce qu'elle voyage toujours, d'une rue à l'autre, d'une maison à l'autre, et quelquefois à la campagne, là où vous savez, près de Saint-Gratien. Sa passion pour Leroux et la philosophie de Leroux ne s'affaiblit pas. Elle m'a dit que l'ouvrage de celui-ci paraîtrait dans quelques semaines. L'auteur s'affermit de plus en plus dans la haute opinion qu'on lui a donnée de lui-même ; il se croit appelé à renouveler le monde. C'est pitié de voir combien notre pauvre tête tourne aisément. Dernièrement quelqu'un lui disait : « Mais êtes-vous bien sûr de la vérité de ce que vous dites? » — La réponse fut tant

soit peu leste pour un révélateur : « C'est égal, dit-il, mon livre fera b... de l'effet. » Quel *effet* cela vous fait-il? — Je ne puis vous donner des nouvelles de l'autre *prêtresse*. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est encore ici, et qu'elle y passera probablement l'été. Je crois qu'elle craint le tête-à-tête avec Chopin dans son Berry.

Votre amitié vous trompe sur ce qui me touche Je serai peu lu, moins entendu, et vite oublié. Il faut pourtant que j'achève, puisque j'ai commencé. Je travaille un peu tous les jours. Je finirai demain ou après demain l'avant-dernier chapitre. Il n'est pas long, vingt pages, et le dernier sera plus court. Puis viendra la préface. J'espère être quitte de tout vers la mi-septembre. Pagnerre est à Troyes pour y prendre les derniers arrangements avec l'imprimeur. Les épreuves m'apporteront un surcroît d'ennui, et point de repos en perspective! Je relisais hier *Robinson Crusoé*, et je me demandais s'il n'était pas beaucoup plus heureux dans son île que nous ne le sommes dans nos sociétés si riches en apparence, et si pauvres en effet. Au reste, c'est là une question oiseuse, et nous ne devons pas juger des choses au point de vue de l'individu, mais de l'humanité.

Cette pauvre humanité est aujourd'hui en grand travail. On m'envoie chaque jour des ouvrages qui montrent à quel point les esprits sont préoccupés des problèmes religieux et philosophiques. Quelques-uns contiennent des vues remarquables : aucun ne satisfait entièrement. Mais il y a en tous une tendance commune qui fait pressentir une magnifique unité future. Peut-être n'en sommes-nous pas aussi loin

qu'on se l'imagine : peut-être n'en sommes-nous séparés que par un petit nombre de générations, car tout va vite en ce temps-ci, et le besoin de foi est immense.

Adieu, très cher. Voici trois mois qui me paraîtront bien longs.

CXL

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, le 16 août 1840.

J'ai su, cher ami, par Emile Forgues, que vous éprouvez un mieux sensible depuis que vous avez quitté le régime que vous avait conseillé votre médecin. Il faut consulter ces gens-là, mais presque toujours pour faire le contraire de ce qu'ils ordonnent. On se trompera rarement avec cette méthode. Du petit au grand, j'en vois des exemples tous les jours. Je présume que vous achèverez, à Gréoux, la saison des bains, et qu'ensuite vous irez voir quelques amis en Provence et dans le Dauphiné. Mais après cela? Après cela, si je n'écoutais que mes désirs, je vous dirais : revenez-nous vite. Cependant, j'hésite et je vous dirai plutôt : « Consultez votre santé. » Il faut être, avec votre maladie, comme César avec ses adversaires :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Voilà que je me mets à parler latin. C'est qu'en vérité, sous un gouvernement tel que le nôtre, on

oublie le parler français. Quelle ignominie! Quelle infâme lâcheté! Plus on l'insulte, plus il se courbe. Il ressemble à cet homme dont Duclos disait : « On lui crache à la figure, on la lui essuie avec son pied, et il remercie. » Par malheur, les éclaboussures du crachat tombent sur la face de la nation. Il faudra voir si elle prendra la chose aussi philosophiquement. Il est vrai que le pouvoir ne saurait faire autrement : c'est une nécessité de sa nature et de sa position. Fera-t-il une guerre révolutionnaire? Il se tue lui-même : une guerre ordinaire? il sera battu et renversé le lendemain. Je ne dis pas que cette situation ait rien de très agréable. Mais celle du pays qu'on étouffe, qu'on enterre tout vivant, est bien pire encore. Au reste, les quatre puissances connaissent peu elles-mêmes la voie où elles s'engagent. Elles ont affaire, en Méhémet-Ali, à un homme qui saura peut-être leur créer plus d'un embarras. S'il parvient seulement à faire tirer un coup de canon que personne n'aura prévu, on en entendera bien d'autres, et la grande bataille européenne, inévitable au surplus à une époque plus ou moins prochaine, commencera.

J'ai enfin terminé, ou autant vaut, mon troisième volume, et j'espère, en un mois au plus, être débarrassé de la préface. Mais je ne finirai que pour recommencer. Quand donc aurai-je un peu de repos? Jamais, je le sais bien, et pourtant je l'ai, il me semble, assez gagné. Tout est bien compliqué en ce monde, bien difficile, bien triste. Espérons que l'autre vaudra mieux. Je vous quitte, cher ami, mais non de pensée et encore moins de cœur.

CXLI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 29 août 1840.

D'après les dernières nouvelles qu'Émile Forgues m'a communiquées, vous étiez beaucoup mieux, mon cher ami. Ainsi j'espère que dans un mois nous vous reverrons tout à fait débarrassé de vos maux. Quant à moi, cher, je suis accablé d'occupations pour la plupart fort ennuyeuses. Ce ne sont pas seulement celles que me donne l'impression de mon livre, dont je finis la préface, mais une foule d'autres encore qui se renouvellent chaque jour. J'ai reçu, enfin, une réponse de Coriolis. Il me demande s'il devra me rendre aussi *mon portrait*, et ne n'est pas la seule chose drôlatique qu'il y ait dans sa lettre. Cependant, il paraît que j'aurai les miennes, à moins qu'il ne survienne un de ces retours imprévus qui ne sont pas rares avec lui, et que son épineuse diplomatie ne m'oblige à recommencer tous mes protocoles.

On ne sait où M. Thiers en est des siens. Quand on le presse de s'expliquer, il répond comme M. de Villèle : « Soyez tranquilles. » — Je crois qu'en effet notre tranquillité ne sera pas troublée. Le quadruple traité s'exécutera sous nos yeux sans opposition, du moins de notre part, ce qui ajoutera beaucoup au lustre que s'est acquise depuis dix ans la politique du roi de notre choix, et lui vaudra un glorieux renom en Europe. Cet homme s'imagine s'affermir par ses

lâches trahisons. Il se trompe. La France ne se laissera pas ravaler au rang où les autres puissances, secondées par d'infâmes misérables, se flattent de la faire descendre. Elle se réveillera, et ce moment, qui n'est peut-être pas loin, sera celui d'une justice sévère. Au reste, il est évident que la complication des intérêts opposés est telle aujourd'hui que la guerre désormais ne saurait être différée, et que cette guerre d'intérêts deviendra forcément une guerre de principes. N'êtes-vous pas frappé de ce fait nouveau : d'un côté des gouvernements hostiles les uns aux autres, et dirigeant les affaires en ce sens ; de l'autre, des peuples qui se séparent de cette politique des gouvernements et tendent au contraire à resserrer chaque jour les liens qui les unissent ? Ce double fait est l'expression du passé et de l'avenir.

A propos du passé, Rubichon vient de publier à Vienne deux volumes très curieux, qui contiennent l'analyse des enquêtes ordonnées sur l'état de l'agriculture en Irlande et en Angleterre. Il y a joint des remarques singulières en ceci, que pleines de vues sages sur la meilleure direction à donner à la culture du sol, il lie indissolublement la prospérité des peuples sous ce rapport, à l'organisation sociale du moyen âge, aux substitutions indéfinies, à la mainmorte, à une hiérarchie aristocratique constituée puissamment et combinée avec les institutions monacales. De sorte que si l'Europe ne recule pas de deux ou trois siècles au moins, elle deviendra infailliblement ce qu'est aujourd'hui l'Irlande. Nous vivons, il en faut convenir, à une bizarre époque. — Tout à vous, cher.

CXLII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 7 septembre 1840.

Mme Marliani s'est mise depuis un mois à courir les champs. Elle promène sa philosophie en Belgique, en Hollande, partout où l'entraine son ennui et son imagination vagabonde. Si les Saint-Simoniens vivaient encore, leur femme libre serait toute trouvée. Mais il la leur fallait jeune, et quand on date des empereurs romains et qu'on s'en souvient, cela gâte bien l'affaire.

J'ai fini ma préface hier. Ainsi me voilà quitte de cette partie de mon travail. Il est vrai que ce sera pour recommencer. Quand je viens à songer à ces trois volumes qui me restent à faire, je perds presque courage. Je me demande si je n'aurai donc jamais un peu de repos. Vous m'avez bien des fois répondu non. Je vous crois et pourtant je voudrais ne pas vous croire.

L'indifférence de vos républicains du Dauphiné et de vos royalistes de Provence sur la grande question orientale ne fait guère d'honneur à leur jugement. C'est bien d'eux qu'il s'agit, quoi qu'ils en disent ; c'est de nous, c'est de la France entière. Nous marchons comme peuple à une mort certaine si quelque événement imprévu ne nous sauve, si le pays, réveillé de sa léthargie, ne prend pas enfin une de ces déter-

minations qui changent soudainement la face des choses. Je savais que M. Thiers était un intrigant de bas étage, corrompu et corrupteur, sans vues élevées, sans grandeur aucune. Mais je ne savais pas qu'il fût un sot. Je lui sais gré de m'avoir éclairé à cet égard, et surtout d'avoir éclairé la France. Il est bon qu'elle sache à quoi s'en tenir sur certains hommes et sur certaines choses.

Voici une anecdote dont je puis vous garantir la vérité. Mauguin est allé à Saint-Pétersbourg pour une affaire qui regarde un fils naturel de Demidoff; et son voyage, par parenthèse, lui est payé cent mille francs. A peine arrivé, l'empereur a ordonné qu'on lui fît voir tout ce que sa capitale renferme de curieux, et il a témoigné le désir de le voir lui-même. Une voiture de la cour est venue le chercher et l'a conduit au château. Introduit aussitôt dans le cabinet de l'empereur, ils ont eu ensemble un long entretien. Entre autres choses, l'empereur lui a dit qu'il concevait que les Français voulussent se donner les institutions qu'ils croyaient leur convenir; mais que ce qu'il ne concevait pas, c'est qu'ils se soumissent à un gouvernement aussi ignoble que celui de Louis-Philippe; qu'après la révolution de Juillet celui-ci lui avait écrit qu'il n'acceptait le pouvoir que pour le rendre à ceux à qui il appartenait de droit; qu'il ne pouvait dès lors voir en lui qu'un fourbe infâme, digne du mépris universel; que ce fourbe cependant ne laissait pas de lui écrire, mais qu'il ne lui répondait jamais et ne décachetait pas même ses lettres. Et là-dessus, ouvrant un tiroir, il a en effet montré à Mauguin plusieurs lettres jetées là, sans que le

cachet eût été rompu. Voilà des bassesses bien payées.

Adieu, cher, je me réjouis d'avance du plaisir que j'aurai à vous embrasser vers la fin du mois. J'ai vu Chateaubriand; il n'ira point en Italie.

CXLIII

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 20 septembre 1840.

Vous jugiez à merveille, mon bon ami, ce qui devait suivre ce que les journaux disaient de mon neveu [1]. Il a été, en effet, arrêté dans sa famille, à Trémigon, où il était allé passer les vacances. Deux gendarmes l'ont amené à Paris, et il est maintenant à Sainte-Pélagie, compagnon de chambre d'un homme condamné pour fraude, et d'un autre condamné pour escroquerie. Mais ce que jamais vous ne devineriez, c'est le prétexte de cette détention. On l'accuse du délit d'association réformiste: quant au fait, il est vrai, c'est-à-dire qu'il s'est activement occupé, comme moi et comme tant d'autres, de la réforme électorale. Ne suis-je pas membre d'un comité, de deux même, publiquement constitués pour ce but, et dans lesquels figurent MM. Laffitte, Dupont de l'Eure, Arago, Martin de Strasbourg et plus de soixante personnes dont les noms ont été imprimés? On ne nous dit rien à nous, mais on espère avoir meilleur marché

1. M. Ange Blaize.

de jeunes gens qu'on croit sans défense. Nous verrons cela. Quant à moi, je suis las de cette infâme tyrannie, et dût-elle me jeter à mon tour dans des cachots parmi les voleurs, je ne me tairai pas, je le jure.

Je ne partage pas votre manière de juger les affaires d'Orient. Le but des puissances est évidemment d'arriver à des résultats qui ruineront notre commerce et notre influence dans la Méditerranée. La Russie veut Constantinople, et l'Angleterre, l'Égypte, afin d'être maîtresse de l'isthme de Suez. Souffrir que ces grandes questions se décident sans nous et malgré nous, est une indigne lâcheté, une honteuse abdication de notre rang en Europe. Je ne fais non plus aucun doute qu'après avoir ainsi affaibli notre puissance matérielle, et, ce qui est pis encore, notre puissance morale, les cabinets absolutistes ne nous suscitent de nouveaux sujets de querelle, lorsqu'ils croiront l'occasion favorable, pour éteindre en Europe, selon leur langage, le volcan révolutionnaire. Ainsi, à mes yeux, la France est trahie par son gouvernement. Et si ce gouvernement est, en effet, forcé de la trahir pour se conserver, jugez la conséquence.

Je vois rarement Mme Marliani. D'après ce que j'entends dire, elle est plus entichée que jamais de Leroux et de sa philosophie. On m'en a rapporté des choses presque incroyables. Un Espagnol ayant écrit à Leroux une lettre plus ou moins admirative, elle parle de faire le voyage d'Espagne, uniquement pour porter à cet homme la réponse qui doit le mettre dans un état de béatitude qu'elle tient à voir de ses yeux. « Je sais bien, dit-elle encore, que tout

« le monde, et surtout les hommes les plus distingués
« sont contre Leroux : mais sa gloire n'en sera que
« plus grande, parce qu'il les forcera tous à rendre
« hommage à ses pensées. » — J'ai de la peine à
revenir d'un pareil fanatisme. L'autre [1] est plus circonspecte ; elle craint le ridicule. Mais c'est à peu
près la même chose au fond. Ce n'est pas qu'elles
comprennent le premier mot de ces doctrines qui
les charment tant. Mais il en sort je ne sais quelle
odeur de lupanar qu'elles aiment à humer.

A propos de cela, vous ne sauriez croire l'enthousiasme qu'excite parmi les jeunes gens d'un certain
monde l'intéressante Mme Lafarge. C'est à qui l'épousera, sitôt que le jury l'aura rendue à la société.
L'un des prétendants est ce Polonais que vous avez
rencontré chez Mme Marliani, cette grosse tête tartare, à poil roux. Il a pour rival un Anglais, et une
douzaine au moins de nos très chers compatriotes.
Ce dévergondage d'esprit et de principes n'est-il pas
effrayant ?

L'impression de mon livre [2] ne va pas aussi vite
que je voudrais. On n'en est encore qu'au tiers du
second volume. — A vous de cœur et à toujours.

1. George Sand.
2. L'*Esquisse d'une philosophie*.

CXLIV

LE MÊME AU MÊME

Paris, 19 octobre 1840.

Je n'ai pu d'abord, mon bon ami, trouver un moment pour répondre à votre dernière lettre, et puis j'ai cru qu'il était trop tard et que vous auriez quitté Vitrolles avant que ma réponse y pût arriver. J'appris hier au soir seulement que, vous trouvant bien au soleil de Provence, vous prolongeriez jusqu'au mois prochain votre séjour dans les Hautes-Alpes. La même raison m'a empêché aussi de vous faire adresser un petit pamphlet que j'ai publié récemment [1] et qui a excité de grandes colères. On va en faire un second tirage avec une préface. Vous en recevrez un exemplaire. Chateaubriand, qui vint me voir hier, n'est pas au nombre des mécontents; mais il trouve que je n'ai pas assez de mépris pour les hommes que j'ai attaqués et pour la société où nous vivons.

Quant aux affaires publiques, je persiste à croire que notre gouvernement ne veut ni ne peut vouloir la guerre, et qu'il n'est rien au monde qu'il ne fasse pour l'éviter. Mais l'évitera-t-il en effet? Cela devient douteux. La nation vivante, qu'il faut distinguer de la

1. Le *Pays et le Gouvernement*, Paris, Pagnerre, 1840. — Cette brochure valut à Lamennais une condamnation à un an de prison et 2000 francs d'amende. V. la *Correspondance*, t. II, p. 187.

nation inerte, frémit de la honte qu'on accumule sur elle, et s'inquiète de l'avenir. Elle s'efforce d'imprimer au pouvoir une impulsion à laquelle il résiste, mais en tremblant des suites que sa résistance peut avoir pour lui, ce qui jette une visible indécision dans ses conseils. Il arme, mais lentement : il négocie, il cède, mais évidemment sans savoir s'il ne sera pas obligé à revenir sur ses concessions. Derrière une exigence de la coalition, il en voit une nouvelle, et il ignore où cela s'arrêtera. Il est difficile, dans cette position, de rien prévoir avec certitude. Ce qui me paraît le plus clair, c'est que nous approchons à grands pas d'une crise européenne, d'un pêle-mêle général.

Mon neveu a obtenu sa liberté sous caution. On n'a pas pu trouver l'ombre d'un prétexte contre lui. Et cependant, il a été arraché violemment de sa famille, conduit à Paris par deux gendarmes, et il a passé six semaines en prison !

L'impression de mon ouvrage sera terminée vers le 10 novembre. Ce sera pour moi un grand ennui de moins. L'époque de la publication ne sera guère favorable. Les esprits seront trop distraits par les discussions de la Chambre et les événements politiques. La philosophie n'aura pas beau jeu contre tout cela. Ce qui a le plus d'importance réelle, ce qui fait les destinées des peuples et du monde, est toujours ce dont on se soucie le moins. Mais les hommes, fascinés par le présent et par ce qu'il a de matériel, ne pensent, ne croient qu'à ce que leurs yeux voient et ce que touchent leurs mains. — Adieu, très cher.

CXLV

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 27 décembre 1840.

Les journaux de ce matin vous auront, mon cher ami, appris ma condamnation. Voulez-vous que j'aille dîner avec vous demain ? Ce sera pour moi une bonne soirée qui ne se renouvellera pas de sitôt.

CXLVI

LE MÊME AU MÊME.

Sainte-Pélagie, 11 janvier 1841.

Il faut pourtant que je vous donne de mes nouvelles, mon cher ami. Sauf le sommeil que je n'ai point encore retrouvé, je me porte fort bien ici, quoique je prévoie une diminution de forces, dont je m'aperçois déjà un peu. Vous connaissez ma chambre par la description que vous en avez lue dans la *Quotidienne*. Ce qu'elle a de plus désagréable, c'est l'élévation des impostes armées de barreaux de fer. Cela lui donne l'air d'une cave ; mais j'y peux faire neuf pas dans la diagonale, et c'est beaucoup pour un pauvre homme confiné pour un an dans cette espèce de cage. On monte 105 marches pour venir chez moi. Je ne compte pas les descendre pour aller dans une petite cour où je serais exposé à rencontrer des gens avec lesquels

je ne me sens aucune envie d'établir des relations. Mon quartier est celui des banqueroutiers et autres gens de même espèce. J'ai pour voisin le directeur de la Banque philanthropique, M. Nestor Urbain. Il m'écrivit, il y a deux jours pour me demander la permission de me faire une visite. Je lui fis répondre par son messager que je ne voulais voir personne en ce lieu-ci. Je lis et cela suffit pour que je ne m'ennuie pas. Mais pourrai-je travailler? je n'en sais rien encore. On est bien peu à l'aise pour cela. Mille choses viennent à l'encontre des anciennes habitudes et les murs pèsent sur vous. Je pourrais dire aussi le plafond; le mien aurait six pouces de plus que je le toucherais encore de la main sans me hausser. Puis, n'être entouré que de mouchards et de la plus vile canaille ! Il n'y a de pis que la cour et les salons des ministres. J'ai un petit poêle qui me garantit suffisamment du froid. Je me couche après que le guichetier a verrouillé ma porte, c'est-à-dire entre neuf et dix heures. Mais le lendemain il est près de midi avant que je puisse être un peu à moi-même. C'est la moitié de la journée perdue. Pendant qu'on tient sous clef ma chétive personne, on se rue sur mon livre au dehors. Avez-vous lu le supplément de la *Gazette* du 8 janvier? Elle déclame, elle affirme, mais elle ne discute pas. Je m'attendais à ce genre d'attaque. Qu'il y a peu d'hommes qui cherchent le vrai avec sincérité! Cependant, quoi qu'on fasse, il surnage toujours. On saura dans cent ans si j'en ai entrevu, comme je le crois, quelques lueurs.

Adieu, cher, soignez-vous sérieusement pendant ce rude hiver. Amitiés à Émile Forgues.

CXLVII

LE MÊME AU MÊME.

Sainte-Pélagie, 25 janvier 1841.

Je crois, en effet, mon bon ami, que l'œuvre d'Othon Melander n'est pas tout ce qui se peut imaginer de plus récréatif. Je ne laisserai pas de parcourir ce gros recueil de joyeusetés germaniques, où l'on peut au moins prendre une idée de l'esprit de certains siècles et de certains pays.

Vous oubliez, ce me semble, que, dans le plan de mon livre, tout va se développant de plus en plus. Si je m'étais jeté dans l'histoire de la philosophie en exposant la mienne, c'eût été à ne jamais finir, et l'on eût perdu le fil de mes propres idées. L'art ne tiendra pas proportionnellement plus de place que la science, à propos de laquelle reviendra la cosmologie, comme la théologie et l'éthique reviendront quand je traiterai de la société qui a sa racine dans la religion, laquelle en est la base et la forme générale. En ontologie pure, je ne sais que ce que j'en ai dit, et je ne vois pas ce que j'aurais pu ajouter à la logique, sans m'étendre sur des détails qui n'appartiennent qu'aux ouvrages spéciaux. Mon premier volume est le gland d'où le chêne doit sortir. Tout ce que je dis de l'art se trouve en germe dans le chapitre du Beau et dans celui de l'Imagination. Mais croyez-vous que tous mes lecteurs eussent pu l'y découvrir.

Je ne connais pas le mémoire de Mauguin, et aucun des journaux que je vois n'en a encore parlé. Je

serais comme vous très curieux de le lire. La conclusion ne me surprend nullement. Elle me semble tout à fait dans les idées de l'auteur et aussi dans ses intérêts, tels qu'il s'est depuis longtemps accoutumé à les comprendre. Mais, en même temps, cette conclusion me paraît une chimère. Jamais on n'acceptera volontairement son prétendant qui n'aurait de chances que par une révolution militaire, ou à la suite d'une invasion, laquelle, à mon avis, amènerait plutôt Henri V que le concurrent napoléonien qu'on veut lui créer sous le patronage de la Russie. Il suffirait qu'elle le présentât pour tourner contre lui l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, qui verraient là, non sans raison, le germe au moins d'une alliance contre elles. Au reste, il est certain que Nicolas intrigue chez nous. Il cherche à s'emparer du *Siècle*. C'est là tout le secret du procès entre l'ancien et le nouveau gérant. Les sommes que celui-là offre de rembourser, pour reprendre sa place sont fournies par un agent russe. Je sais cela de bonne source.

Le fils de notre pauvre Coriolis m'a écrit à propos de la mort de son père. En lui répondant, je n'ai rien dit de mes lettres. J'aime mieux que cette négociation se fasse par vous, puisque vous voulez bien vous en charger. Quant aux Marliani, je comprends ce que vous me dites de leur *exequatur*. Mais je n'ai pas, pour être vrai, une telle opinion de moi-même que je croie que cette politique, en ce qui me concerne, leur coûte beaucoup. Ils auraient toujours bien pu, ce me semble, me faire dire quelques mots par leur médecin que je vois de temps en temps.

Adieu, cher, et tout à vous de cœur.

CXLVIII

LE MÊME AU MÊME

Sainte-Pélagie, 2 février 1841.

Vous vous méprenez, cher, sur le régime des habitants de cette maison. Ce régime, c'est une livre de pain blanc, ou une livre et demie de pain noir, qui, de l'aveu du directeur, n'est pas mangeable, et avec ce pain, une fois par jour, ce que peut contenir une cuillère à pot de légumes cuits à l'eau : à cette dernière portion on substitue, le jeudi et le dimanche, quatre onces de mauvaise viande sans bouillon. Vous voyez que le gouvernement ne se met pas trop en frais pour la nourriture de ses hôtes. Il ne tient pas du tout à ce qu'il vivent, mais il tient à ce qu'on ne puisse pas dire positivement qu'ils meurent de faim. Quant à moi, je ne tiens pas non plus à la soupe que je n'aime guère. On m'apporte, le soir à six heures, deux portions, l'une de viande, l'autre de légumes, d'œufs ou de poisson, et cela me suffit, quand la viande n'est pas dure au point que je ne puisse l'avaler ; mais cela n'arrive pas souvent. A tout prendre, je ne suis réellement pas mal en ce qui touche la vie matérielle. Soyez tranquille à ce sujet.

Si vous rencontriez quelque part M. l'Archevêque de Bordeaux, faites-lui, je vous prie, comprendre qu'il ne convient ni à lui ni à moi qu'il vienne me voir ici. Il m'a fait demander si je voudrais le recevoir. Je suis touché de cette démarche, mais la chose,

pour bien des raisons, doit en rester là. J'ai reçu aussi une carte de l'abbé Montès[1]. Je suppose que c'est pour m'offrir ses services dans le cas où l'on me guillotinerait.

Je vous remercie d'avoir si bien entamé la négociation avec le fils de notre pauvre Coriolis. Je me demande pourquoi courir ainsi après son passé. C'est le besoin d'exercice, je crois. Quand la route se ferme devant, on retourne en arrière. C'est notre dernière promenade, après quoi l'on s'assied et l'on dit comme la reine Marie : « Rien ne m'est plus, plus rien ne m'est. »

J'apprends à l'instant même la mort d'un jeune Italien que j'avais élevé depuis l'âge de treize ans. Il vient d'être enlevé à vingt-trois ans par une fièvre cérébrale. Je n'ai pas le courage de vous rien dire de plus aujourd'hui.

CXLIX

Sainte-Pélagie, 4 février 1841.

Je regrette, cher ami, que le docteur La C... ne vous ait pas vu pendant la crise. Pourquoi ne l'avez-vous pas demandé ? Je conçois que vous soyez fatigué des médecins et de leurs remèdes. Toutefois, il vaudrait mieux peut-être cesser tout traitement que de ne pas suivre jusqu'au bout celui qu'on s'est décidé à essayer. Songez qu'une affection chronique ne peut être détruite en un jour. Vous qui conseilleriez si

1. Aumônier des prisons.

bien les autres en pareille circonstance, conseillez-vous vous-même ; dites-vous ce que vous leur diriez et surtout croyez-y ; vous le savez, c'est la foi qui sauve, mais pas seule, quoi qu'en disent les méthodistes et les calvinistes : il faut les œuvres aussi.

J'ai cru remarquer que le jeudi et le dimanche étaient les jours où il me venait le plus de monde. Je voudrais bien, quand vous viendrez, être dépêtré de la foule, car on ne cause pas à l'aise au milieu de tant de gens. Mais c'est le hasard qui en décidera. Je n'y peux rien malheureusement, et n'ai pas même, comme Louis-Philippe, la ressource de dissoudre ma Chambre. On assure qu'il ne tardera pas à user pour son compte de cette faculté. Qu'y gagnera-t-il ? Pas grand'chose, je crois, ni nous non plus. Il a une lampe qui sent mauvais, et, au lieu de changer l'huile, il change la mèche : n'est-ce pas un remède bien imaginé ?

Quand un homme connu publie un ouvrage sérieux de quelque importance et de quelque valeur, il y a nombre de gens qui, hors d'état de comprendre, se réjouissent de tout ce qui peut en rabaisser le mérite, quel qu'il soit. L'humanité est ainsi faite. On a donc accueilli complaisamment la critique de M. Simon. Mais cette critique n'en vaut ni plus ni moins à cause de cela ; elle reste ce qu'elle est, et, à mon avis, aussi étroite que fausse, outre qu'elle manque de bonne foi souvent. J'ai fait, en la lisant, huit pages de notes qui pourront me servir plus tard, si je réponds à ceux qui m'ont attaqué ; mais je n'en sens pas le besoin en ce moment. Le temps seul abrège bien cette sorte de besogne, c'est pourquoi il n'y a pas lieu de se hâter.

Je ne connaissais pas M. de Forbin, mais je le regrette à cause de vous. Chateaubriand m'apprit l'autre jour que son ancien ami Bertin l'aîné était dangereusement malade. S'il meurt, ce ne sera pas une perte irréparable. Cet homme est un des types les plus achevés de l'égoïsme et de la bassesse en notre temps, si riche d'ailleurs en types de ce genre. Que Dieu le décrasse ! J'en serai charmé. Il n'y a à changer que l'huile et la mèche.

Où en êtes-vous avec Mme Marliani ? Elle m'a enfin écrit un billet. Je l'en ai fait remercier de vive voix, sans répondre autrement. Cette liaison me pèse.

Je trouve à l'instant même une occasion de vous envoyer ce billet, c'est pourquoi je finis en hâte. Adieu, très cher.

CL

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 8 février 1841.

Vraiment, cher bon ami, voilà un triste commencement d'année. Il ne manquait, je crois, que de vous savoir souffrant, et de ne pouvoir aller, sinon vous soigner, du moins vous distraire un peu. — Tous ces derniers jours, où le froid a été si vif, j'ai été constamment obligé de tenir ouvert un de mes soupiraux, ou d'être dans une fumée plus épaisse que le brouillard de ce matin. Il m'en est resté un mal d'yeux très désagréable. Heureusement que nous approchons d'une saison plus douce.

J'ai vu dans les journaux que M. Alban de Villeneuve venait d'être nommé correspondant de l'Académie des sciences politiques et morales. Il mérite certainement à tous égards cette distinction, puisque c'en est une. Mais je me demande toujours comment on peut vouloir être d'une académie, et particulièrement d'une académie de sciences morales. *Trahit sua quemque voluptas.* J'aime les jardins, mais j'y renoncerais, je crois, s'il fallait me promener dans celui d'Académus, et côte à côte encore avec le *Platon de la guillotine*[1], comme je l'ai nommé. Pourtant, voyez comme on se dispute le fauteuil du pauvre Bonald. Quatorze voix pour Ancelot, quinze voix pour Ballanche. Il l'aura, il ne l'aura pas. Quant à moi, je suis pour Ballanche. Il a, m'est avis, plus qu'aucun autre, l'encolure académique — Adieu, très cher.

CLI

Sainte-Pélagie, 17 février 1841.

Mme Didier ne put venir dimanche, mon bon ami, mais son mari me remit bien votre billet de la veille. Il n'était pas instruit de la nouvelle incarnation. Je sais bien qu'elle sera la dernière, mais je ne devine pas celles qui l'auront précédée. On ne m'a pas, jusqu'à présent, fait dire un seul mot de la rue Grange-Batelière[2], et je désire vivement qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin, car j'ai toutes sortes de raisons de

1. M. V. Cousin.
2. Mme Marliani habitait rue Grange-Batelière.

souhaiter de rompre ces liaisons qui deviennent chaque jour plus compromettantes.

Vous devez être satisfait du temps que nous avons depuis hier. Si ce n'est pas le printemps, c'en est une image. Heureux celui qui peut, en respirant cet air doux, s'épanouir au soleil et boire ses rayons, comme la primevère et la violette qui commencent à pousser à l'abri des bois! L'épine blanche des haies développe ses bourgeons d'une verdure si tendre, les oiseaux s'essayent à chanter, ils disent comme le poète : *Beatus et ille deos qui novit agrestes!* Toutes ces choses reviennent à l'esprit derrière les barreaux de la prison et ne la rendent pas plus agréable. Je doute fort que Virgile y eût jamais fait ses Eglogues et ses Géorgiques.....

Addio, caro.

CLII

Sainte-Pélagie, 25 février 1841.

Je suis heureux, mon bon ami, d'apprendre que vous êtes mieux, que vous pouvez aller de fois à autre chercher le soleil, qui ne se montre guère, comme s'il craignait de souiller ses rayons dans les boues de nos rues que nous vantons tant...

J'ai lu l'article de M. Simon, qui est l'homme de M. Cousin, et par conséquent l'homme de l'éclectisme; le ton est convenable, mais l'auteur manque de bonne foi en plusieurs endroits, et je n'en ai pas trouvé un seul qui m'ait paru exiger une réponse. Tout le com-

mencement sur la certitude n'est qu'une vide argumentation d'école.

Vraiment, je crois bien qu'ils veulent avoir à tout prix leurs forteresses, et ils les auront, si, avant qu'elles ne soient achevées, il n'arrive quelque catastrophe. Dans tous les cas, avant peu d'années, il n'en restera pas pierre sur pierre, mais des millions auront été perdus. La gauche, qui a si bien servi la cour en cette occasion, a été entraînée par Thiers, à qui elle s'est si stupidement inféodée depuis un an. Le vrai parti démocratique, et j'en sais quelque chose, a toujours combattu l'embastillement. Il faut excepter le *National*, lequel a fait un mal immense, un mal irréparable. Et voyez à quoi tiennent les choses : au *National* même, un seul homme, esprit étroit et opiniâtre, voulait que Paris fût fortifié. Mais cet homme, Bastide, était tout ensemble et rédacteur en chef et principal propriétaire ; il a fallu que tous les autres en passassent par où il a voulu. Quels que soient, au reste, les succès apparents de l'absolutisme, il succombera, n'en doutez pas ; non parce qu'il aura commis telle ou telle faute particulière : les fautes ne tuent pas, on les oublie ou elles se réparent ; mais parce qu'une force insurmontable emporte les peuples, même malgré eux, vers d'autres destinées ; parce que le droit nouveau, résultat du développement social et universellement établi dans les esprits, ne peut être ni mitraillé ni affamé, et qu'enfin l'idée triomphe toujours du fait.

Adieu, très cher ; il me tarde de vous voir mieux portant.

CLIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

14 mars 1841.

Il me semble que le pouvoir marche bien rapidement dans les voies où il est entré. Le voilà qui défend à l'armée de lire et d'écrire, rien que cela. Que veut-il donc faire d'elle ? Il se trompe d'époque évidemment. Quand on ne sait plus vivre qu'à des conditions impossibles, le mieux serait de se résigner tout bonnement à mourir. Mais c'est un parti qu'on ne prend guère, et que nos gens ne prendront assurément pas. D'un autre côté, les causes de guerre renaissent de toute part, et, aussi partout, les nations s'arment. L'embrasement général ne saurait, ce me semble, être désormais retardé. L'Angleterre se prépare plus qu'aucune autre puissance, à cause de ses embarras intérieurs. Je la crois arrivée au dernier terme de son développement, et que bientôt la décadence commencera pour elle, aux applaudissements de l'univers qu'humilie son orgueil et que son ambition opprime.

Je me figure que vous profitez de ce printemps précoce pour respirer le grand air et vous réchauffer au soleil. C'est deux fois plus que je ne puis faire, à mon grand regret. Pascal disait que tout le malheur des hommes venait de ce qu'ils ne savaient pas rester tranquillement dans une chambre. Je le voudrais,

s'il vivait, dans la mienne, pour voir ce qu'il penserait de ce bonheur-là.

Adieu, très cher.

CLIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

16 mars 1841.

Un professeur de l'Université, qui connaît beaucoup M. Simon, m'a dit qu'après avoir lu l'*Esquisse* il en était enthousiasmé ; mais qu'avant d'en rendre compte, ayant consulté M. Cousin, il en était résulté l'article que vous connaissez. Je me doutais bien déjà qu'il y avait du Cousin là dedans, ce qui ne veux pas dire que j'y aie trouvé beaucoup de philosophie.

Que dites-vous, cher ami, de ce printemps si peu ordinaire à la mi-mars? Depuis soixante ans tout à l'heure, j'entends dire chaque année que les saisons sont bouleversées, qu'on ne s'y reconnaît plus ; mais, en vérité, pour le coup, il y a quelque apparence. Je ne demande pas mieux qu'elles continuent de changer dans le même sens : par malheur, je n'y compte guère. M. Lavenaie demande, sous d'assez pauvres prétextes, un délai d'une douzaine de jours pour me rembourser, mais s'il paye le 26, comme il le promet, je consens de bon cœur à attendre jusque-là. Il prétend que le traité qu'il a conclu avec l'*Omnium* [1] n'est

1. Institution de crédit fondée par M. de Vitrolles sur des principes nouveaux, et à laquelle Lamennais avait consacré un article dans la *Revue des Deux-Mondes*.

pas encore signé. On parle de la dissolution de celui-ci, à quoi je réponds que le fait est vrai, mais que l'idée restera, et que, sous une forme ou sous une autre, elle est destinée à changer dans le monde le système du crédit, et que par elle se résoudra, en ce qui touche le capital, le grand problème de l'organisation du travail et le problème plus grand de l'agriculture auquel on ne pense guère.

Chateaubriand a dû partir aujourd'hui pour la campagne avec sa pauvre femme toujours très souffrante. Mais il y restera peu ; il doit, m'a-t-il dit, revenir dans quinze jours.

Avez-vous vu le Salon ? Quelqu'un qui en revenait me disait tantôt qu'il y a de très belles choses, entre autres un tableau de Gallait représentant l'abdication de Charles-Quint. Je regretterais de ne pas le voir, si c'était l'abdication de Louis-Philippe. Savez-vous, cher, comment je finis ? En vous envoyant promener. Que ne pouvez-vous me rendre la pareille !

CLV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES

18 mars 1841.

Je suis contrarié, mon bon ami, de ce que vous me dites des Marliani. J'avais bien l'intention de ne pas rompre, mais de dénouer, et tous les jours j'en ai de nouvelles raisons qui ne me sont pas particulières, car peu à peu presque tout le monde les quitte. L'un se plaint de ceci, l'autre de cela. Le fait est que la

femme voit de plus en plus assez mauvaise compagnie de toute façon et que ce sont autour d'elle de petites intrigues et des cancans qui ne finissent point et qui ont un côté compromettant dans ma position. Quant au mari, je me réserve de vous dire de vive voix ce qui le concerne, et vous comprendrez l'embarras où me met sa demande que vous me transmettez. Je crois, dans tous les cas, pouvoir attendre sans inconvénient. Venons maintenant aux deux griefs qu'ils vous ont exposés. Il est vrai que la femme m'a écrit une lettre simplement polie, et que je me suis borné à prier la personne qui me la remettait de se charger de mes remerciements. C'était, ce me semblait, commencer à *dénouer*, et je prenais dix mois pour achever. Est-ce que c'est trop peu ?

L'histoire de mon livre est des plus drôles. Il y avait, disait-on, à Barcelone, une société fondée dans le but de traduire les ouvrages français qui en valaient la peine. On me proposait, en conséquence, d'envoyer le mien avec celui de Leroux. D'abord cette association ne me plaisait que de sorte ; puis cela me paraissait aller au-devant d'une traduction, ce qui ne me convenait pas non plus. Enfin, moi et quelques personnes, avec qui j'en causai, nous ne concevions pas qu'une société pareille à celle dont on parlait n'eût pas des arrangements pris pour se procurer immédiatement et directement les livres qu'elle jugerait propres à intéresser les Espagnols. Par toutes ces raisons, je refusai honnêtement ce qu'on me proposait comme une sorte de faveur. En tout cela voyez-vous quelque chose de *brutal*? Je m'en rapporte à votre jugement.

Nous avons un temps d'orage qui me fatigue. J'ai la tête pesante et l'esprit engourdi ; vous ne vous en apercevez que de reste ; c'est pourquoi je finis.

A vous de cœur, très bon et très cher.

CLVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 4 avril 1841.

Je m'empresse, cher ami, de vous envoyer les demandes d'admission pour M. de Forbin-Janson et pour M. de Conny. Veuillez leur dire combien je suis touché de leur souvenir en cette occasion.

C'est par vous que me parviennent les premières nouvelles d'Allemagne au sujet de mon livre. Je ne m'attendais pas à ce que la philosophique Germanie y fît tant d'attention. Mais, comme vous le dites, on se lasse des mots, et l'on finit par s'apercevoir que les choses sont aussi quelque chose. Je regarderais comme un grand bien que les esprits se tournassent de ce côté ; on pourrait espérer d'arriver enfin à quelques résultats, parce qu'il y aurait un moyen sûr de vérifier les théories en les confrontant aux faits, et la philosophie participerait dès lors à la certitude de la science. Si le fond de mes idées est vrai, des critiques sérieuses et intelligentes contribueront, plus que des louanges vagues à les affermir et à les répandre.

Je n'ai point vu Marliani, ni entendu parler de lui, quoique, en lui envoyant la demande qu'il paraissait

désirer, je lui eusse écrit un billet très poli pour lui et sa femme. Il n'est guère probable désormais qu'il se ravise et me fasse sa visite, de sorte qu'au moment où j'essayais de dénouer peu à peu, il a rompu tout d'un coup, ce dont je lui dois et lui rends mille grâces.

Lisez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars un troisième article de madame Sand sur son séjour à Majorque. Il s'y trouve des pages magnifiques et tout à fait dans sa meilleure manière. Que n'écrit-elle toujours comme cela !

On dit que madame d'Agoult s'est séparée de Listz, sans brouillerie toutefois, et de commun accord, par lassitude mutuelle peut-être. On dit encore qu'elle va — chose à mon avis peu croyable — retourner avec son mari. Que ferait-elle de lui ? Que ferait-il d'elle ? Et que feraient-ils tous deux ?

Vous avez été au salon. Qu'est-ce que vous en dites ? On ne peut s'en rapporter aux jugements que prononcent les journaux. Selon leurs accointances, leurs affections et leurs antipathies personnelles, ils exaltent ou rabaissent les mêmes œuvres. Il en est des tableaux comme des fortifications. — Adieu, cher ami.

CLVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 25 avril 1841.

Je suis obligé d'écrire à l'avance pour ne pas manquer les occasions qui se présentent de vous faire

passer mes billets, mes offices, dirais-je, s'il y avait de la diplomatie entre nous. Et, à propos d'offices et de billets, si vous aviez sous la main mes anciennes lettres, j'ai en ce moment quelqu'un qui pourrait copier celles que je tiendrais à garder.

Repensant à ce que vous me dîtes hier, je trouve que notre homme[1] commence peu sagement une expérience curieuse. Dans ce qu'il entreprend, deux choses m'intéressent surtout : de savoir ce qu'on peut faire aujourd'hui de ce que l'on appelle un parti et ce qu'il concevra comme bon et possible à faire. A vous parler franchement, je crois voir une sorte de thaumaturge, plein de cette espèce de foi qu'on a vers quatre-vingts ans, assemblant la foule ébahie, la foule croyante, la foule doutante, mais tout entière fort désireuse de voir comment il s'y prendra pour tenir sa promesse de ressusciter un mort. Il lui répétera, je pense, plus d'une fois son vieux mot : « Soyez tranquilles. » Et de tous les conseils qu'il lui pourra donner, de tous les commandements qu'il pourra lui faire, celui-ci est, sans aucun doute, celui auquel il est le plus sûr qu'on obéira ponctuellement.

Nous sommes dans un siècle si bouffon que je ne sais pas ce qu'en ce genre nous laisserons à faire à nos neveux. Je lisais hier le second numéro du journal de Cabet, intitulé : *le Populaire*. Non, depuis qu'il y a des fous sur la terre, et il y en a depuis longtemps, on n'en vit un pareil. Il parle des divisions qui règnent entre les communistes ; les uns veulent ceci, les

1. Il s'agit de M. de Villèle, qui tentait une réorganisation du parti légitimiste.

autres cela, et le même accord sur ce qu'on ne veut pas : il s'en afflige, mais il respecte la liberté des opinions. Puis, exprimant la sienne : « Nous désirons, dit-il, *personnellement*, la famille et les villes. » Espérons que ce désir personnel prévaudra ; le désir de M. Cabet, sauveur des villes et de la famille !

J'oubliai de vous demander, hier, si vous aviez quelque projet de voyage pour ce printemps. Vous ai-je dit que l'année prochaine je comptais aller en Bretagne par Rouen, le Havre, Caen : puis, revenir par Morlaix, Brest, Lorient, Nantes et la Loire jusqu'à Orléans ? Ce n'est pas chose faite, mais c'est chose faisable, surtout si à cette époque il y a des villes et des familles, car c'est la mienne que je veux aller voir.

Adieu, très cher.

CLVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 1er mai 1841.

Je vous plains, cher ami, d'être tout ensemble et souffrant et chassé de chez vous. Ce dernier point me conviendrait, et voilà pourquoi il vous échoit et non pas à moi : ainsi va le monde ! Il fait terriblement chaud dans mon cabanon depuis quelques jours : cela nuit à mon travail. Il faut dire aussi que cette chaleur est extraordinaire en avril et qu'en conséquence on peut croire qu'elle ne durera pas. Je serais loin d'en désirer la fin, si, comme autrefois, vous vous en trou-

viez mieux. Je suis fâché que mon docteur n'en sache pas plus que les autres. Ce n'est guère la peine de les faire venir pour apprendre d'eux qu'on est malade et que c'est ce qui fait qu'on ne se porte pas bien. Je crois, en politique, M. de Villèle à peu près de cette force-là, et il n'est pas le seul. Tous les médecins se ressemblent et ils se valent tous.

J'ignorais que le *Siècle* fût brouillé avec celui qu'il vantait tant naguère[1] : querelles de coquins ne durent pas, dit-on. Si celle-ci dure, il faudra croire à la vertu du *Siècle*.

Il paraît, en effet, que les fameuses lettres ont produit un très grand effet, aussi bien dans la Chambre que dans les *aimables faubourgs*. Je ne prévois pourtant pas qu'il doive résulter rien de très notable de tout ce bruit. Nous nous en allons rapidement vers la perfection des choses actuelles, à savoir : une Chambre vendue, instrument servile du pouvoir qui l'achète, et ce pouvoir gouvernant avec une autorité arbitraire, par la police unie à la magistrature qui n'en est qu'une succursale, et par l'armée que tous les jours on transforme en garde prétorienne. Bourgeois, mon ami, tu l'as voulu, je t'en fais bien mon compliment. Mes respects à madame !

Dernièrement, à dix pas de moi, un prisonnier lisait une pièce de théâtre près de sa lucarne. Une sentinelle trouva bon de lui casser la tête d'un coup de fusil. La balle entra par un œil et sortit par le haut du crâne. Nous vivons ici, comme vous voyez, sous une discipline des plus agréables.

1. M. Thiers.

Je ne voudrais certes pas que vous vous donnassiez la moindre peine pour les lettres en question. Rien ne fatigue comme de remuer des papiers. Quand il vous prendra fantaisie de regarder ceux-là, bien : mais ne vous en occupez que comme cela.

Je vous souhaite une bonne Saint-Philippe. Il y a onze ans que la France honore ce benoît saint-là, et c'est une fête dont il est probable qu'elle se souviendra longtemps, car il faut convenir que le bienheureux la mène en paradis par un singulier chemin. On doit croire que c'est le bon, puisque le bon est étroit et vide.

Adieu, cher, et meilleure santé.

CLIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 7 mai 1841.

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose....

Figurez-vous qu'on[1] s'est dégoûté de Leroux ; non pas de sa philosophie, mais de sa personne. Mais comment s'en débarrasser? On a d'abord, comme vous savez, essayé de le marier à une très jeune personne, qui, flattée d'être la femme d'un révélateur, se prêtait à tout de la meilleure grâce du monde. Je ne sais comment ce projet a échoué. Voilà donc Lélia de nouveau en travail, de nouveau en quête d'une autre invention. Or il s'est trouvé que le frère de

1. G. Sand.

Leroux étant à Genève, logé chez un ministre, séduisit sa servante. Le ministre le pressa de l'épouser pour réparer le mal et prévenir le scandale. Mais Leroux déclara bel et bien que le mariage était contre ses principes. Il part donc ; quelque temps après la servante vient le rejoindre ; ils vivent ensemble, toujours selon les principes. Puis l'équivoque épouse fait venir sa sœur, et c'est cette sœur qu'on vient d'accoupler avec le frère aîné. En est-ce là de la philosophie ?

Autre histoire. Il y a par le monde une demoiselle Crombach, juive d'origine et tout ce qu'on voudra par ailleurs. Elle a fait des petits livres pour l'enfance, et afin d'être sûre que quelqu'un les lira, elle s'est mise aussi à faire des enfants. Elle en a un de trois ans qu'on mène dîner avec George Sand chez la Carlotta. Sa maison deviendra de plus en plus agréable et sa société plus choisie.

Vous avez dû recevoir mon dernier volume ; il s'y trouve des fautes d'autant plus désagréables qu'elles sont du fait des imprimeurs, qui s'obstinent à changer ce qui n'est pas à leur gré, ou qu'ils ne comprennent pas. Vous, cher, qui savez tant de choses, ne sauriez-vous point quelque remède à cela?

Je suis un peu moins mal dans mon cabanon, depuis que la température s'est un peu abaissée. Mais gare à juin, juillet et août ! Je ne sais alors où je prendrai de l'air, de l'air frais surtout. Si cela se vendait, j'en aurais, car Louis-Philippe ne manquerait pas de spéculer sur ce besoin de ses hôtes. Tant par pouce cube. Les beaux calculs qu'il ferait là-dessus ! Encore faudrait-il y regarder de près pour n'être pas volé.

On signe une pétition à la Chambre pour lui demander de mettre les ministres en demeure de faire cesser la responsabilité de trahison qui pèse sur leur seigneur et maître, c'est-à-dire sur eux, puisqu'il est convenu qu'eux seuls sont responsables. En vérité, les hommes sont bien fous avec leurs fictions qu'ils prennent pour les choses les plus sérieuses du monde. *Risez, risez*, comme disait un Anglais que j'ai connu. Malheureusement il est difficile de rire de l'espèce d'animaux à qui nous sommes livrés. On rit de l'oison, du dindon, mais on ne rit pas du serpent à sonnettes ni du boa. Pour moi, je respecte particulièrement le boa.

Adieu, très cher.

CLX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

15 mai 1841.

Voilà sous ma fenêtre un orgue qui produit sur moi un effet tout différent de cette gaieté qui vous a plu dans mon dernier billet. Ne vous étonnez-vous pas de cette dépendance où nous sommes des impressions qui nous viennent du dehors? Un rayon de soleil nous réjouit, un nuage en passant emporte cette joie et ramène la tristesse, qui pourtant, il faut bien l'avouer, est le fonds de notre vie si fugitive. Mais, vous le nierez peut-être, vous qui êtes plus fort contre tout ce qui nous agite et nous courbe, nous

autres pauvres humains, fléchissant comme l'herbe à tous les vents.

Il est vrai que, si l'on cherche dans mon dernier volume [1] des choses suivies, on n'y en trouvera guère, quoiqu'il y ait un lien général. Ce sont des pensées ou des sentiments nés à de longues distances, et qui, représentant des états très divers de l'âme, doivent dès lors offrir, dans leur expression même, des contrastes brusques et nombreux. Un livre de ce genre n'est pas fait pour être lu d'un trait. On le prend, on le quitte, et si on revient, l'auteur a cause gagnée, car on ne revient pas à l'ennui, c'est bien assez d'une fois. Au reste, la seule chose à quoi je tienne dans ces fragments et qui m'a décidé à les publier, c'est la partie de discussion. La question que j'y traite est fondamentale, et j'ai beau regarder, je ne vois pas ce qu'on pourrait répondre à ce que je dis. Or, en supposant cette critique aussi décisive qu'elle me le parait, elle ajoute une grande force aux idées dogmatiques que j'expose dans les deux petits ouvrages que je publierai incessamment. Enfin, nous en causerons à votre première visite. Je ne sais à quoi cela tient, mais, depuis deux jours, je n'ai aucun entrain de travail. Cette impuissance, toujours pénible, l'est encore beaucoup plus en prison.

J'ai revu M. de Janson et pour la dernière fois, car il allait partir pour la Provence. Châteaubriand aussi a dû partir pour la campagne, mais il n'y restera que quinze jours. S'il rencontrait l'infante en route, que

1. *Discussions critiques et Pensées diverses sur la religion et la philosophie.* Paris, Pagnerre, 1841, un vol. in-8°.

croyez-vous qu'il fît ? La ramènerait-il ? Je ne l'y engagerais point. Il y a tant de joie, ce me semble, à courir les champs ! Le *lassen sie sich wohl seyn* me plaît. Cependant, de bonne foi, est-ce qu'il n'y a qu'à se laisser faire ? L'infante dirait oui probablement, et elle pourrait avoir raison, mais je ne suis pas une infante, ni moi ni bien d'autres. — Tout à vous, cher, et de tout cœur.

CLXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, le 20 mai 1841.

Votre silence, mon bon ami, me fait craindre que vous ne soyez souffrant. Tout le monde l'est un peu par ce temps si variable et si incertain. Après des chaleurs dont tout le monde se plaignait, nous rebroussons vers l'hiver, tellement qu'aujourd'hui j'allumerais du feu, si je ne craignais de déranger de pauvres petits moineaux qui ont niché dans le tuyau de mon poêle. A propos de poêle, je vous renvoie la notice sur ceux de Loysel. Il me semble que ses appareils exigeraient qu'on fît sa cuisine comme faisait sa queue le soldat qui disait : « *Je me fais ma queue soi-même.* » Et puis outre l'attention, les soins qu'ils demandent, il y a, je crois, beaucoup à rabattre sur l'économie promise.

J'ai vu peu de personnes ces jours-ci ; c'est pourquoi je ne sais rien qui soit digne de vous être récité. On dit que le père de l'infante consent à ce qu'elle

épouse M. Gorowski. C'est, à mon sens, tout ce qu'il peut faire de mieux, surtout s'il a quelque intention de se venger du séducteur. Les deux branches bourbonniennes de Madrid et de Naples sont, depuis trois à quatre générations, bien remarquables dans la ligne féminine. Quelqu'un qui les connaît bien m'en racontait hier des choses mirifiques. Et l'on viendra, cher, nous assurer gravement que Dieu a donné *in æternum* les peuples à ces gens-là ! Encore, si on retournait la chose et qu'on dît comme M. de Bonald qu'il a donné ces gens-là aux peuples, cela se comprendrait mieux. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Adieu, cher, tenez-vous plus chaudement que je ne le suis à cette heure, par cette pluie glacée, dans mon cabanon. *Poor Tom's a cold.*

CLXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 24 mai 1841.

Avez-vous lu le *Second Faust?* Je le lis maintenant. C'est toute une affaire que de lire le *Second Faust*, et une bien autre affaire de le comprendre. Quand il l'eut fini, Gœthe le serra sous une enveloppe qu'il scella de trois cachets. C'était l'emblème du livre ; et personne, je crois, n'a rompu les cachets. Je me figure quelquefois que ce grand charlatan entendait à merveille qu'il ne s'entendait pas, et riait en lui-même des pauvres nigauds qui se creuseraient un

jour la cervelle pour trouver le mot d'une énigme qui n'en a point. Quelqu'un pourtant l'a deviné, ce mot, et ce quelqu'un, c'est le traducteur, c'est M. Henri Blaze. Il l'a deviné, sans quoi entonnerait-il cet hymne, en 128 pages, d'enthousiaste admiration? Il l'a deviné, mais à son tour il l'enferme sous trois cachets.

Je n'aime point Gœthe, c'était une âme sèche; il tenait cela de sa mère, qui ne voulait pas qu'on lui parlât des maladies de ses enfants absents, attendu que s'ils guérissaient il était inutile qu'elle souffrît de l'inquiétude, et que s'ils mouraient, elle l'apprendrait toujours assez tôt. On ne savait comment annoncer au fils la mort de son vieux ami le duc de Saxe-Weimar. On craignait l'effet de cette nouvelle sur le vieillard. Enfin, on se décide. Gœthe était à table avec quelques personnes qu'il réunissait à certains jours. « C'est bien cruel! dit-il... Parlons d'autre chose! » On dut être bien rassuré sur les suites qu'on appréhendait. Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela; je n'y songeais nullement en prenant la plume; mais avec vous je laisse mon esprit aller où il veut et comme il veut; je n'écris point, je cause, au risque, cher, de vous ennuyer. D'ailleurs, que vous dirais-je? Je n'ai vu personne, et partant rien appris de nouveau. Ce temps aussi abat; il fait une chaleur lourde qui ôte toute espèce de ressort. Je tâche de me déshabituer de l'air; il entre si peu dans mon cabanon, que je m'étudie à l'économiser. J'en use comme des bons vins qu'on boit en de petits verres. Il n'en est pas ainsi de l'affection; je ne l'économiserai jamais avec vous.

CLXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 30 mai 1841.

Je vous salue infiniment, comme dit le jeune homme qui vient chaque matin faire ma chambre : à quoi je ne sais trop que répondre. Vous avez dû, cher, trouver ces derniers jours qu'il faisait assez chaud. Pour moi, j'avoue que moins m'aurait suffi. J'ai vraiment trois rudes mois à passer : juin où nous ne sommes pas encore, juillet et août. En septembre commencera la belle saison des cachots de Louis-Philippe. De ceux qui les habitent, peu je crois voudraient changer avec lui de position. Il doit avoir dans sa tanière de cruelles nuits, sans parler des jours. C'est maintenant à chaque heure une révélation nouvelle. Voilà le spectre de Didier qui se lève dans sa tombe pour accuser le traître, et le traître est si effrayé, qu'il perd toute raison. Il en sera de ce procès comme de celui des lettres. Puis viendra le meurtre du duc de Bourbon, puis quelque autre crime ; nous ne sommes pas au bout. J'aime à voir ces grandes justices de la Providence, et la peine, qui ne se lasse jamais, poursuivant le coupable, *antecedentem scelestum pede claudo*. Parlez-moi de ces boiteux-là !

Vous avez reçu mon petit livre *De la Religion*. Lisez-le, je vous prie. J'achève *Le passé et l'avenir du peuple*, qui s'y lie intimement. J'avoue que ces deux ouvrages me paraissent répandre une vive lumière

sur la grande énigme du christianisme et sur la loi de l'humanité. Peut-être me trompé-je, peut-être suis-je sous l'empire d'une de ces illusions qui s'emparent quelquefois de notre pauvre esprit; mais elle est invincible pour moi en ce moment.—Je n'entends plus parler de la Carlotta, ni de George Sand, ni de Mme d'Agoult. Seulement, je sais qu'il y a bien des brouilleries entre elles. Elles s'aiment comme ces deux diables de Le Sage, l'un desquels disait : « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes; depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels. » Heureusement, cher, que nous ne nous réconcilierons jamais. Le fils de notre pauvre Coriolis m'apporta l'autre jour des vers de son père, qui devaient m'être remis après sa mort; ils m'ont touché, je vous les montrerai. — Adieu, cher bon ami.

CLXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 3 juin 1841.

Si j'avais su que Mme Didier viendrait me voir aujourd'hui, ce billet, cher, serait déjà écrit ; mais l'on ne devine pas ces choses-là, et je ne devine pas davantage par où ni quand ces lignes vous parviendront. N'importe, elles seront prêtes pour le premier qui voudra ou pourra s'en charger. J'ai ri des empressements de Mme Marliani et de cette rage qui ne la quitte point de marier les gens. Elle marierait le grand diable d'enfer, si elle avait la joie incomparable de

l'avoir seulement deux ou trois fois dans son salon. Et tout cela faute de mieux. Vous n'avez pas flatté sa marotte. Ne craignez-vous point que, pour se venger, elle ne vous marie ? L'infante a su se passer de son aide. A cet âge-là, on fait ses affaires toute seule, et la Carlotta voudrait bien encore, je crois, en être là ! Vous m'avez dit quelquefois que l'esprit de famille s'en allait ; de chez nous, cela se peut, mais il paraît qu'il s'est réfugié en Espagne.

J'achève demain mon cinquième mois de séjour ici. Qui de douze ôte cinq, reste sept ! Voilà mon compte bien net et bien clair. Cela me mène en janvier, et ce serait bien long si je ne faisais pas de ce temps-là un emploi quelconque. Dans quelques jours, j'aurai fini mon petit livre *Du passé et de l'avenir du peuple ;* ce qui m'ennuie, c'est le travail d'écrire ; on est obligé de s'arrêter des semaines entières avec des idées qui n'ont plus rien de nouveau pour vous, et encore ne dit-on pas la dixième partie de ce qu'on voudrait dire. Que les langues sont un pauvre instrument de la pensée !

On m'a communiqué dernièrement des choses très curieuses sur le mouvement de la fortune publique. De combien croyez-vous que le revenu territorial se soit accru à partir de 1815 ? De plus de 8 %. La propriété s'est divisée, mais dans une proportion inférieure à l'augmentation du revenu et à celle de la population. Même accroissement de la richesse mobilière, mais avec une tendance plus grande à la concentration. Résultat général : à mesure que la propriété individuelle se multiplie, la richesse de chacun augmente, et plus rapidement que le nombre

des propriétaires. N'est-ce pas là un fait très remarquable? Il est constaté par des chiffres officiellement recueillis dans les ministères.

Je suis fort inquiet pour mon neveu, qui sera enfin jugé le 8. Il n'existe pas au procès l'apparence d'une charge, si ce n'est qu'on lui reproche d'être le neveu de son oncle. Il est même dit, dans le réquisitoire, qu'il a su très habilement se tenir dans une quasi légalité. D'où je conclus que si l'on poursuit, c'est qu'on est sûr des juges. Quelle exécrable société, si c'est une société, que celle où nous vivons! — *Vale et me ama.*

CLXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

14 juin 1841.

Êtes-vous à Paris? N'y êtes-vous plus? Je pense que si vous êtes parti, on vous enverra ce billet, et que de Vassy vous me donnerez votre adresse; car je ne veux pas attendre votre retour pour vous demander de vos nouvelles et causer un peu avec vous. J'en userai de la même manière pour le troisième petit ouvrage qu'on imprime en ce moment. Vous le trouverez en revenant sur votre bureau, et il sera plus heureux que moi, puisqu'il vous verra le premier. J'ai vu aujourd'hui Chateaubriand. Il est bien tracassé de la goutte. Les jambes portent difficilement cette belle et grande tête qui n'a rien, elle, perdu de sa vigueur. Il m'a appris que Mme de Cha-

teaubriand était partie pour aller voir, près de Vienne. Mme la duchesse de Berry, bien oubliée, bien délaissée. Ce souvenir m'a paru et noble et délicat. J'aime les courtisans du malheur ; ceux-là ne se coudoient pas dans les antichambres.

Que j'aimerais, sous un de ces ombrages que Virgile, Horace, La Fontaine aimaient tant, ou le long d'un champ de blé émaillé de bleuets, ou en hiver près d'un bon feu, bien tranquille, le soir, m'entretenir avec vous de ces hautes questions que j'ai pu à peine effleurer dans les pages que vous venez de lire ! Il s'en faut bien sans doute que tous les problèmes y soient résolus, et surtout les problèmes pratiques : mais ceux-ci, ce ne sont pas les hommes qui les résolvent, c'est le temps. Je ne crois pas que la forme catholique ait à subir de grands changements; il ne faudra que l'interpréter. Quoi qu'il en soit, je craignais de mourir avant d'avoir dit toute ma pensée sur la religion ; c'est là principalement ce qui m'a décidé à publier ce petit livre qu'on ne lira pas beaucoup et qu'on entendra encore moins : mais toujours rendra-t-il témoignage de ma foi, et c'est ce que je voulais.

Le monstrueux procès intenté à mon neveu n'est pas fini. Le parquet a appelé ; on veut à tout prix une condamnation, et si ce qu'on dit du tribunal qui va juger de nouveau est vrai, il n'est que trop probable qu'on l'obtiendra. Si c'était de moi qu'il fût question, je ne m'en inquiéterais guère. Pour un autre et qui me tient de si près, c'est tout différent. Ce qui me console un peu, bien peu pourtant, c'est que je ferai justice à mon tour : on y peut compter. *Vale et me ama.*

CLXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

23 juin 1841.

Vous voilà donc à la campagne, mon bon ami, et ce n'est pas que vous l'aimiez beaucoup : vous dites, comme le bonhomme, *les jardins parlent peu*, et je serais de votre avis maintenant que je suis vieux, s'il fallait me contenter longtemps de leur conversation qui me suffisait autrefois. Je la préférerais cependant encore à celle de mes murs et de mes barreaux, en dedans desquels il ne tiendrait qu'à moi de me prendre pour quelque bête féroce ou tout au moins grandement sauvage. Depuis le retour des chaleurs, je suis tourmenté d'autres bêtes qui ressemblent fort à celles qui m'ont fait mettre ici : surcroît d'agrément. Mais parlons d'autre chose.

Vous vous rappelez l'incertitude où j'étais, la dernière fois que je vous vis, sur la manière dont George Sand prendrait certaine lettre que je venais de lui écrire. Elle l'a prise à merveille, en même temps qu'elle prenait la poste pour se rendre à Nohant. Je crois vraiment qu'elle m'a pardonné mes irrévérences ; mais elle ne pardonne point à saint Paul d'avoir dit : « Femmes, obéissez à vos maris. » C'est un peu dur, en effet.

Mon cher, décidément, je n'aime plus que les vieux livres. Racine lui-même commence à me plaire moins, et Rousseau pas du tout, même les *Confessions*. Cela

me semble gonflé, affecté, faux de sentiment et souvent d'expression. Est-ce ma faute ? Je n'en sais rien. Parlez-moi de Rabelais, voilà mon homme. Que de profondeur, que de verve ! Que Voltaire près de lui est un petit garçon ! Montaigne lui-même n'en approche pas. Celui-ci, dans son scepticisme, se jouait un peu de tout ; il disputait pour passer le temps, par de bonnes et mauvaises raisons ; c'était son goût ; *ego contrà argumentabor*. Mais Rabelais, sous sa robe de bateleur, avait le mal en haine, et c'était tout un monde nouveau que sa sublime folie aspirait à créer. Il n'y a point, dans notre langue ni dans aucune langue, d'ouvrage plus sérieux que le sien. Il l'est quelquefois jusqu'à effrayer. Croyez-vous, s'il vivait, que l'Académie le jugeât digne de remplacer M. de Cessac ?

Je ne vois pas que les esprits s'assagissent beaucoup depuis votre départ. A votre retour vous les trouverez, je crois, à peu près au même point. Ils bâtissent dans le vide de grandes théories qui, à peine debout, croulent les unes sur les autres. En politique, nous en sommes toujours à la question d'Orient, aux violences des ministres au dedans, et à leur lâcheté au dehors. D'autres, sans doute, vous mandent les détails ; pour moi, je n'en sais guère. Je regarde à travers ma grille les choses passer, et je trouve que c'est un assez ennuyeux spectacle.

Voilà quelqu'un qui entre. Je finis, cher, en vous embrassant.

CLXVII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Vassy, 27 juin 1841.

A mesure que l'espace s'est étendu devant moi, que j'ai respiré plus d'air, que je me suis trouvé plus à mon aise hors de ces passages étroits qu'on appelle les rues de Paris, j'ai été plus occupé de vous, mon pauvre ami, de votre prison si resserrée, de ce plafond qui semble peser sur votre tête. J'aurais bien voulu faire avec vous un échange, au moins de quelques jours. Vous auriez plus gagné que je n'y aurais perdu, et c'eût été de toute manière un bon marché pour moi. Votre belle imagination se plairait à voir les arbres séculiers du vieux parc[1] tomber sous la hache de l'artiste moderne, les longues avenues se changer en routes sinueuses qui étendent et varient les points de vue. Mais aussi, adieu aux vieux ombrages. C'est ainsi que vous faites, vous autres novateurs. Vous commencez par établir que changement et progrès sont synonymes, et puis vous allez en avant en taillant à droite et à gauche. Vous détruisez tous les souvenirs, le bien et le mal du passé, et Dieu seul sait ce qui viendra à la place ! Moi, je m'y soumets; mais je voudrais attendre que le temps amène toute chose à sa maturité. Je n'aime pas les fruits de serre chaude et ceux dont on force la production par des moyens

1. De Mme la duchesse de Vicence.

artificiels. Ce qui doit être sera ; je ne résiste pas au mouvement universel du monde. Mais je ne ferai rien pour le hâter. — Je ne m'attendais pas à vous donner ici toute ma politique, ma religion et ma philosophie à propos des tilleuls de Vassy.

Quant au plaisir de repasser ma vie, je n'en trouve pas autant que j'en attendais. Je suis obligé de me contraindre pour écrire quelques souvenirs de ma vie politique. Comment donner aux autres quelque intérêt pour ce qui n'en a plus du tout pour moi ? Que feront à ceux qui seront tentés de me lire, dans vingt-cinq ans, mes efforts inutiles pour soulever le Midi contre l'envahissement des Cent-Jours ? C'est là où j'en suis, et je fais chaque jour ma tâche sans entraînement et sans plaisir. Pourquoi n'ai-je pas écrit cela du temps des belles illusions, lorsque je croyais avoir remué le monde ? — Je ferais mieux de faire ce que vous faites quand vous ne faites rien : lire Rabelais. Je l'ai souvent essayé, mais je ne l'ai jamais compris. Le chevalier de Boufflers avait la prétention de le comprendre à merveille ; mais je suis bien sûr qu'il n'y voyait pas un mot de ce que vous y trouvez. Il s'était étudié à le lire haut, et il y réussissait on ne peut mieux, au moins dans les chapitres plaisants.

Vous êtes bien heureux que mon papier finisse ; mais vous savez bien, cher, ce qui ne finira pas.

CLXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 3 juillet 1841.

Si j'étais avec vous sous ces beaux ombrages dont vous me parlez, mon cher ami, je serais, de toute manière, le plus heureux des deux ; je vous écouterais, je vous entendrais, et en même temps je jouirais encore de cette grande et touchante et ravissante nature que vous aimez trop peu, on le voit bien, puisque vous laissez Mme la duchesse de Vicence abattre ces pauvres vieux arbres qui avaient abrité tant de générations. Puis vous nous parlerez de votre amour pour les choses d'autrefois! Vraiment, je le crois bien que tout changement n'est pas un progrès, vous en avez la preuve sous les yeux. Quant aux progrès réels, il faut pourtant que quelqu'un s'en mêle, sans quoi, comment s'appliqueraient-ils ? Rien ne se fait tout seul dans ce monde : *ex nihilo nihil*. Aussi les hommes mettent-ils un peu la main à tout ; si c'est de travers, j'en lave les miennes.

Je ne me rends pas aux raisons que vous me donnez au sujet de vos mémoires, que vous avez peu de goût à écrire maintenant. Sans doute les événements auxquels vous avez pris part n'ont pas aujourd'hui le genre d'intérêt qu'ils avaient pour vous et pour tout le monde, lorsque vous croyiez contribuer à la fondation d'un ordre de société durable. Mais c'était de l'histoire pourtant qui se faisait alors, et ce que vous

dites de ce temps-là se dirait également bien de tous les temps. J'ai peur que vous ne cédiez à la paresse, en vous persuadant que vous ne cédez qu'à une philosophique vérité. La vérité est que la Restauration a été un grand incident dans une grande époque, et qu'un jour on recherchera curieusement tous les documents qui aideront à la mieux connaître.

Vous devez avoir reçu mon dernier petit volume. J'avais commencé un autre petit travail, mais je crains d'être forcé de l'interrompre assez longtemps peut-être. Ma santé n'est pas bonne, je ne dors plus. Les médecins disent que j'ai une hypertrophie du cœur. Voyez un peu la bizarrerie ! Au régime où les hommes l'ont tenu, j'aurais cru bien plutôt qu'au lieu de grossir, il dût avoir maigri. Pour me consoler, mes docteurs ajoutent qu'il n'en pouvait être autrement ; à la bonne heure ; mais, de plus, ils veulent me mettre au régime de l'acide prussique, sur quoi je conteste et contesterai *usque ad ultimam metam;* il n'y a point d'hypertrophie qui tienne. J'aimerais mieux encore lire les romans de Mme Reybaud et de M. Paul de Musset, surtout après ce que vous m'en dites. Il y a ici un jeune homme appelé Esquiros, qui va publier un petit volume de poésies. Mme la duchesse de Vicence ferait vraiment une bonne action en en prenant un exemplaire : cela aiderait ce pauvre Esquiros à payer son amende, et puis il n'est pas sans talent. Il y a un mois que je n'ai vu M. de Chateaubriand ; je crains qu'il ne soit indisposé. La Carlotta s'occupe à se caser dans sa cour d'Orléans. Elle ne me fait plus rien dire, ni moi à elle. Nos liaisons n'ont pas tourné à l'hypertrophie, comme vous voyez. Son mari vient d'être

nommé sénateur, ce qui le rappellera en Espagne. Les journaux la disent menacée d'une nouvelle guerre civile ; elle aurait, je crois, pour Don Carlos, encore moins de succès que la première. Mais quel malheureux pays, n'est-ce pas vrai?

Il paraît que les tories vont l'emporter en Angleterre. Je n'en suis pas fâché, quant à moi, tout au contraire. Les choses n'en marcheront que plus vite ; tout en ce monde n'est-il pas action et réaction ? Et puis je n'aime pas les whigs, ce qui ne veut pas dire que j'adore les tories ; mais encore ont-ils l'hypocrisie de moins. Me voilà au bout de ma feuille, mais non pas, mais jamais au bout d'une amitié qui croît très cher et s'enracine avec les années.

CLXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 12 juillet 1841.

Vous avez raison, cher ami, l'exercice, le grand air et la liberté, voilà les vrais remèdes. Aussi n'en fais-je point d'autres en attendant ceux-là. Je m'abandonne aveuglément à notre bonne mère nature, en qui j'ai plus de confiance mille et mille fois que dans les médecins. Puis, fort indifférent à ce qui peut arriver, je ne m'inquiète en aucune manière, et c'est un point très important, car, avec ma constitution nerveuse et une imagination assez vive, si j'allais me mettre à m'alarmer sur ma santé, à spéculer sur les causes et sur les effets, outre que je n'aurais pas un moment

de repos, ce serait le moyen d'en finir bien vite. Je laisse donc les choses aller comme elles peuvent. vivant de régime et me tenant coi lorsque les forces viennent à me manquer. Au fond, je suis mieux depuis quelques jours, sans être encore dans mon état ordinaire. Le corps se ressent de l'irritation de l'esprit.

Mon neveu, acquitté d'abord, vient d'être condamné en appel à deux mois de prison par un de ces jugements iniques dont la magistrature, bassement prosternée devant le pouvoir et se faisant le servile instrument de sa tyrannie, est maintenant si prodigue. C'est un essai d'attaque contre les réformistes. Il est probable que ceci va me rejeter dans la controverse politique. On ne saurait se taire en présence de ces audacieux attentats et de ces révoltantes injustices ; il faut savoir enfin s'il existe encore des lois en France et quelque chose de ce qu'on appelle la Charte. Le travail qui m'occupe en ce moment n'est pas celui dont je vous ai parlé et auquel je n'ai pas renoncé. J'y reviendrai un peu plus tard.

Je vous remercie, mon bon ami, et je vous prie de remercier de ma part Mme la duchesse de V. au sujet du recueil de ce pauvre Esquiros, qui est un jeune homme fort doux et fort bon. Je le croyais des Pyrénées sur son nom : il est né à Paris, mais d'un père espagnol.

Je conçois cet entraînement qui fait qu'ayant commencé une chose on va jusqu'au bout ; mais je pleure ces beaux arbres, gardiens des souvenirs d'un long passé, et puis, je souris en pensant que c'est le radical, le révolutionnaire qui les eût défendus contre les

conservateurs. Mon cher, on devrait bien laisser là ces deux mots ; chacun veut conserver et chacun veut détruire ; il n'y a que le choix des choses à détruire et à conserver, sur lequel on diffère. En ce qui touche la société, tout se fait en vertu de lois providentielles contre lesquelles on ne peut rien. Ce qui doit subsister subsiste, ce qui doit changer change, malgré les efforts opposés, mais non sans ces efforts, qui sont les moyens par lesquels s'accomplit l'éternelle volonté. Il en a été ainsi depuis le commencement du monde, il en sera ainsi jusqu'à la fin.

Je n'oserais pas assurer avec autant de confiance que, jusqu'à la fin de l'Académie, on y fera des discours aussi vides que celui de M. de Saint-Aulaire ; il y a de la vraisemblance pourtant. Le pauvre Roger, en cette occasion, a perdu, je ne dis pas l'esprit, mais de son esprit autant qu'en peuvent contenir deux ou trois pages que ses confrères ont impitoyablement retranchées de son discours, qu'ils jugeaient trop conservateur en matière politique. Le pis est qu'il lui a fallu laisser introduire dans son œuvre des phrases qu'il n'avait point faites et des choses qu'il ne pensait pas. Puis avisez-vous d'être académicien. Au reste, en tout cela, Roger, le Roger que nous connaissons tous, marchant droit cette fois au grand étonnement de tout le monde, a conservé une dignité imposante, magnifique ; il a avoué son discours, c'est vrai, mais il l'a fait lire par un autre, lui présent. J'aime le caractère.

Émile Forgues vint me voir ces jours derniers, ayant appris que je n'étais pas bien. Je le priai de vous donner de mes nouvelles. Il eut la bonté de m'apporter deux

romans pour me distraire. L'un a pour titre *Suzanne*, l'autre l'*Abbesse de Castro*. Vous connaissez, ce me semble, celui-ci ; c'est celui qui me plaît le mieux. Il y a là des mœurs vraies, franches et fortes. Oh ! que j'aime ces anciens temps, quoi que vous disiez, cher : mais je ne les regrette pas, ce sont deux choses toutes différentes. Je veux vous en dire une singulière. Quelquefois, quand je n'ai point dormi pendant la nuit, je m'assoupis vers une ou deux heures. Alors toujours, toujours, les scènes de ma première enfance se représentent à moi, mais si vives que rien n'y manque, que rien ne m'échappe, que je ne les voyais pas, ne les sentais pas autrement il y a cinquante ans. Vous en conclurez que je retombe en enfance. Plût à Dieu ! L'entrée de la vie est un berceau de fleurs, et sa sortie un vilain trou noir dans un rocher nu...

J'en étais là, lorsque Chateaubriand est venu et Béranger aussi. Je finis donc, cher, en toute hâte, afin que ma lettre parte demain.

A vous de cœur.

CLXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 2 août 1841.

Je me demande si j'aimerais ces vastes châteaux vides et tristes, espèces de sépulcres habités par les ombres que l'imagination y suscite à chaque pas. Peut-être. La poésie du passé s'empare puissamment

de l'âme. Chose singulière ! Ce qui fut, ce qui sera, voilà ce qui la charme : elle n'a que du dégoût pour ce qui est. Toutefois, je ne dépenserais pas ma fortune à conserver dans leur splendeur ces immenses édifices d'un autre âge, non que cet emploi de mes revenus me parût absurde ou blâmable en soi, mais parce que je me croirais d'autres devoirs et plus pressants et d'un ordre plus élevé ! Au reste, n'est-ce pas une chose frappante que de voir comment, sous mille formes différentes, on rencontre partout des témoignages qui vous avertissent de la mort de l'ancienne société ? Et il y a encore en Europe beaucoup de gens qui se flattent que ce n'est qu'un sommeil et qu'elle se réveillera. Je ne sais, en vérité, s'ils se détromperont au jugement dernier.

M. de Chateaubriand, qui s'affaiblit beaucoup, est parti pour les eaux de Néris. Il y passera trois semaines, m'a t-il dit, après quoi il ira visiter dans le voisinage quelques vieux amis, entre autres M. Hyde de Neuville. Son voyage sera de deux mois en tout. Vous savez qu'on l'a nommé président d'un comité qui doit s'occuper des affaires des chrétiens d'Orient. On parlera et l'on ne fera rien ; il le sait à merveille. Qu'opposer à la politique de l'Angleterre et de la Russie ? Après l'abdication de la France, il ne reste qu'à se résigner à ce qu'elles décideront. En quel abîme de honte sommes-nous tombés après tant de gloire ! Et ce n'est qu'un commencement, nous descendrons encore.

J'ai enfin arrêté un appartement, rue Tronchet, 13. Il y aura 118 marches à monter, et je payerai ce belvédère 1400 francs. On m'avait trouvé, rue Neuve-

des-Mathurins, un autre logement à bien plus bas prix, quoiqu'aussi très haut. J'y ai renoncé parce qu'il est dans la maison où demeure Mme d'Agoult, que difficilement j'aurais évité de voir. Ainsi elle me coûte 400 francs par an. Émile Girardin passe sa vie chez elle. On parle de liaisons fort étroites entre eux. J'ai fui et vous m'en louerez. Cette pauvre femme est à Fontainebleau, et la Carlotta aux bains de mer, près de Caen, en un lieu appelé Luc. Ce n'est pas loin de Vassy ; vous pourriez un beau jour, au moment où vous y penserez le moins, vous rencontrer avec elle face à face, car elle est fort allante, et sûrement elle ne passera pas sa vie dans la Manche à qui elle n'a rien à conter, et qui ne lui contera rien. Elle avait eu le projet de passer l'hiver à Madrid, mais le mari ne s'en soucie nullement. Des Espagnols lui ont fait entendre qu'il pourrait ne s'en pas bien trouver. J'en suis fâché, elle aurait pu donner de bonnes leçons aux femmes de ce pays-là, leur apprendre leurs droits, et changer peut-être les destinées de la péninsule que les hommes mènent si mal. On prétend que ceux-ci, voyant leurs femmes, ne conçoivent pas ce qu'on veut dire quand on parle de les rendre libres. Ils ne se doutaient pas qu'elles fussent arriérées de ce côté là. — Au revoir, cher ami.

CLXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 22 août 1841.

Vous ne vous figurez pas le débordement d'écrits qui paraissent sur les questions d'économie politique et de crédit. Il faut que le mal soit grand, puisque tout le monde se fait médecin. J'ai reçu depuis quinze jours sept ou huit ouvrages de ce genre, et, ce qu'il y a de pis, c'est que les auteurs insistent presque tous pour que je leur dise ce que je pense de leur œuvre. Il y en a qui ont quelquefois des idées ingénieuses sans être neuves pour le fond ; mais aucune à mon gré n'est praticable, non par aucune sorte d'impossibilité intrinsèque, mais parce qu'une réforme particulière, si petite qu'elle soit, exigerait de proche en proche une réforme universelle : de sorte que le problème dont on cherche la solution, n'est autre que de créer une société nouvelle et de la créer de toutes pièces. On ne crée point les sociétés, elles se créent elles-mêmes sous l'influence des lois qui régissent le monde et à l'aide du temps. Je remarque encore dans ce qui se publie non seulement une préoccupation exclusive des choses matérielles, mais un grand mépris pour tout le reste. Nous ne vivons certes pas dans une société platonique. Ce n'est pas davantage une société chrétienne. Chateaubriand me racontait hier qu'ayant demandé au curé de Néris s'il était satisfait de l'état de la religion dans le pays

qu'il habite, ce pauvre curé lui avait dit que presque personne ne venait à son église, et Mme Clément m'écrivait il y a quelques mois qu'il en était ainsi dans l'Aunis et dans la Saintonge. Les paysans ne s'y marient même pas devant le prêtre. Pour moi cela m'effraie. Je me demande ce que peut devenir un peuple sans enseignement moral, et qui, plongé dans la matière, n'a peut-être pas dans le cours de l'année une seule idée spirituelle. Il y aura certainement une réaction plus tard : mais quelle est la limite de la dégradation qu'auparavant il devra atteindre ?

Mon neveu viendra me rejoindre ici dans quelques jours, mais nous ne nous verrons guère et peut-être point du tout, car il logera dans l'autre pavillon et je ne veux rien demander au directeur, qui est un misérable. Les prisons du Midi se remplissent aussi en ce moment.

Le pouvoir est partout en guerre contre le pays, et cette guerre devient grave, car elle commence à s'organiser. Si du mépris on passe à la haine, si la bourgeoisie, attaquée dans ses intérêts d'argent, se réveille, nous ne serons pas loin de la fin, et il est impossible qu'on n'en vienne pas là.

Figurez-vous un budget de 1,200 millions sans compter les impositions locales, un milliard d'arriéré, et les magasins, les arsenaux vides, l'industrie en souffrance, le commerce maritime ruiné : comment veut on que cela dure ? Cela n'empêche pas que Guizot ne soit ravi de lui-même. Il est devenu d'une morgue, d'une fatuité, d'une suffisance que ses familiers même ne supportent plus.

Les députés prétendent qu'il tombera dans la ses-

sion prochaine. On parle de Molé pour le remplacer, et ensuite de Thiers. C'est comme à l'Opéra :

> On les fait passer, repasser;
> Et puis quand ils ont tous passé,
> On les fait encor repasser.

Ce serait par trop risible, si ce n'était pas encore plus douloureux. Veuillez remercier pour moi M. le comte de Canisy; je dois beaucoup à son obligeance, puisque je lui dois d'avoir reçu directement de vos nouvelles.

Mille tendresses, cher bon ami.

CLXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 11 septembre 1841.

D'après ce que vous me disiez dans votre avant-dernière lettre, cher ami, je vous croyais si près de revenir que je ne songeais même pas à vous répondre. Mais je vois que votre séjour à Vassy se prolongera quelque temps encore, et en vérité je m'en réjouis dans l'espérance que, par ces beaux jours qui nous sont venus enfin et qui paraissent devoir durer, votre santé se fortifiera.

M. de Coriolis, que je vis hier, me demanda de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt. A peine m'avait-il quitté que voilà le docteur La Corbière qui entre, arrivant de Berlin où il était allé chercher sa femme, toujours gai à sa manière et original, et assez peu

content des Allemands, selon lui arriérés d'un siècle. Il a vu M. de Savigny, et a été fort mal reçu à lui rappeler son origine française : sur quoi le docteur se fâchant, il a fait au Français germanisé une réponse fort digne, voire même quelque peu sévère et l'a planté là. Ce Savigny gagne trente mille écus par an à faire du droit historique, ce qui fait que ce vieux droit lui plaît extrêmement, et qu'il ne peut souffrir qu'on y touche. Ce serait renverser la société. Ces gens-là sont des espèces de Josué qui disent : « *Sta sol*, » et qui, se trouvant bien, crient de toutes leurs forces au genre humain : « Reste ici, ne bouge pas! » Ils ressemblent à ces gros anneaux de fer que j'ai vus, scellés dans de vieux murs, à une demi-lieue du rivage, et auxquels autrefois les navires venaient s'amarrer. Ils sont toujours là : mais la mer n'y est plus.

Leroux vient de publier une sorte de pamphlet, qui sera suivi de six autres. Jamais cet homme ne fut plus insensé et plus forcené. Il ne s'agit pas d'histoire avec lui ; au lieu de l'étudier, il la fait, c'est plus court, et il la fait bien singulièrement. Puis, dans un langage violent et cynique, il se met à saper tous les fondements de la morale. La société pour lui, en son état présent, c'est de l'or et du fumier, et le *droit*, c'est le prolétaire disant à cette société qui a rejeté avec raison ses antiques croyances : « J'ai ma part de fumier, je veux ma part d'or. » Voilà pour l'homme : vient ensuite la femme. La femme chrétienne, c'était Thérèse, c'était la sainte éprise d'un fantastique époux, à qui, pour prix de ses souffrances supportées sur la terre avec patience, avec amour,

elle devait être unie dans les cieux. Souffrir ou mourir : telle était sa devise, très logique en ces temps de superstition. La sainte, aujourd'hui, qui est-ce ? Je vous le donne à deviner; cherchez bien : y êtes-vous ? Mais non, vous n'y êtes pas, je vous défie d'y être. La sainte, c'est la fille du régent, la fameuse duchesse de Berry, et sa devise est : *Courte et bonne.* Avec le tact qui les distingue, les femmes l'ont bien senti. Sachant qu'ici-bas aimer est leur fonction (ici l'auteur cite l'Évangile), et ne pouvant, pauvres esclaves, accomplir leur fonction avec le tyran que la loi et les mœurs leur imposent, pour remplir leur destination, elles se sont mises, ces bonnes petites saintes, à invoquer ardemment leur patronne, et, comme elle, à *aimer* à tort et à travers, qui plus, qui moins, mais toutes le plus possible, afin d'être plus sûres de leur fait : ce faisant, conclut le philosophe, elles usent consciencieusement de leur droit devant la société et devant Dieu. On les accuse de ne pas comprendre : quelle injustice ! quel hypocrite mensonge ! *Courte et bonne*, voyez si elles n'ont pas admirablement compris cela ? Or cela, c'est tout.

Je ne vous parlerai point de politique, attendu que je n'en sais que ce que vous en savez. Vous avez vu que la *Gazette* était interdite dans les États du Pape. N'est-ce pas une plaisante chose que cette interdiction ? Défense d'écrire à Rome et de prêcher à Paris. Nous vivons dans un drôle de monde. Votre manière de prendre cette vie-là est certainement très sage ; vous avouez que le caractère y aide plus que la raison. Je n'ai pas grande confiance dans le pouvoir de celle-ci. On ne dort guère par raison, et pourtant

dormir est une bien bonne chose. Votre philosophie est celle d'Horace et de Montaigne. Je l'aimai dès l'enfance et l'ai peu pratiquée, en cela, comme en mille autres choses, fort au-dessous de vous, cher ami. Il se faut appliquer la doctrine à l'âme, non à la mémoire. Eh ! vraiment, je le sais bien ; mais à quoi me sert-il de le savoir ? Il y a en nous quelque chose de plus puissant que nous, qui nous domine et nous emporte.

Video meliora, proboque, deteriora sequor.

C'est plus ou moins notre histoire à tous. Si je pouvais me refaire, je me ferais autrement : mais enfin, je me console, puisque vous m'aimez tel que je suis.

CLXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 19 octobre 1841.

Il va paraître, à ce que l'on assure, une nouvelle revue, dirigée par Leroux et par Mme Sand. Ils veulent créer une concurrence à la *Revue des Deux-Mondes*, peut-être parce qu'ils n'en admettent qu'un : et encore, à vrai dire, ne vaut-il pas grand chose. Mais ils le referont, aidés de Carlotta et de Mlle Crombach ; et quand il sera refait nous serons tous là comme le poisson dans l'eau. J'allais dire : Dieu soit loué ! Mais hélas, nos gens l'ont supprimé aussi. Leur Dieu, c'est la Vie universelle. Et qu'est-ce que la vie universelle ? Et quel moyen de comprendre qu'on

dise à la vie universelle : soyez louée ? Je me consolerais un peu, si au moins leur revue était amusante ; en fait de religion nouvelle, celle qui ferait rire aurait en ce siècle ennuyé quelque chance de succès. Par malheur, on ne m'a pas rassuré là-dessus.

Une histoire contée dernièrement par Passy, Passy l'ancien ministre, Passy le ministre futur, est celle-ci. C'était après dîner, et il était en verve de franchise. Il disait que Louis-Philippe ne tenait qu'à deux hommes, Molé qui le laisse tout faire, et Thiers, qui fait tout ce qu'il veut ; qu'il avait tiré de celui-ci promesse de quatre choses : les forts détachés, les régiments organisés il y a dix-huit mois, la vice-royauté d'Algérie pour le duc de Nemours, et trente millions *pour payer ses dettes*, ses dettes à lui, Philippe ! Je suis curieux de voir ce qui adviendra de ces deux derniers points. — A vous, cher, de tout cœur.

CLXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 24 octobre 1841

Je souhaite vivement d'apprendre, cher ami, que vos maux d'estomac ont cessé. Pour moi, je me ressens de plus en plus du régime que je suis depuis dix mois ; c'est-à-dire que mes forces diminuent graduellement. Je ne saurais travailler, et cela me contrarie, car je n'ai pas de temps à perdre. En sortant d'ici, au milieu de la mauvaise saison, il faudra d'abord recouvrer une partie de la santé perdue, puis

faire mon voyage en Bretagne, de sorte que l'année passera pour moi assez stérilement. Au delà, il serait fou de faire des projets : *Carpe diem*...

J'ai reçu l'*Histoire de Louis XIII*[1]; je vous en remercie, et j'en remercie Émile Forgues. Ça été, — je parle de Louis XIII, — de tous les rois le plus ennuyé. Qui voudrait régner à ce prix? Je devrais dire à aucun prix. Je l'ai compris de bonne heure, *bene vixit qui bene latuit*. Les circonstances m'ont fait une sorte de nom dont je ne sens que le poids. Ce n'est pas là ce qu'il me fallait. Je vous le disais, je crois, dernièrement, ce que je voudrais pour mes dernières années, ce serait une petite chaumière dans un coin écarté, loin du bruit, trois ou quatre arpents de terre et une vache. Et pourtant, que sait-on? Peut-être qu'à notre insu, Dieu, en nous refusant, nous donne davantage. Vous le croirez aisément cette fois, vous qui n'aimez guère les champs. N'allez pas cependant porter les choses jusqu'à déclarer, avec Mme de Staël, que le plus beau ruisseau est le ruisseau de la rue du Bac.

Je vous annonce la publication prochaine d'un ouvrage dont on dit toute sorte de bien. Il est de Quinet et a pour titre *le Génie des religions*. Il paraît surtout que le style a beaucoup de grandeur et de pompe. Pourvu qu'il n'y en ait pas trop! On imprime aussi de Fortoul un livre sur l'Art. Et pour marier, comme on disait autrefois, l'art et la nature, il épouse ces jours-ci la fille de Pascalis, qui ne représente,

1. Par A. Bazin de Raucou. Voir à propos de ce curieux personnage les *Notes et Souvenirs* déjà cités, en tête de la *Correspondance de Lamennais*, p. 61.

lui, ni l'art ni la nature, à moins que ce ne soit la nature, peu de mon goût, des gens de palais, et l'art de s'avancer par la députation.

Voilà que je reçois, cher ami, votre bon souvenir. Il a mis six jours à me parvenir. Voyez ce que c'est que la prison ! Il faut laisser dire les pauvres gens qui n'entendent rien à rien. Si je vis et que je conserve un peu de force, je finirai mon livre. Mais quand je ne l'achèverais pas, est-ce que ma pensée, sur ce qui les touche, n'est pas complète ? A peine si j'aurais quelques développements à y ajouter. — Mon Dieu, que les hommes sont bêtes ! Et dire qu'il faille encore les appeler mes frères !

CLXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 4 novembre 1841.

J'ai été pris la nuit dernière de douleurs nerveuses, accompagnées d'une espèce de syncope très pénible. Heureusement, hors un peu de fatigue, il n'en reste rien maintenant. La prison ne vaut rien pour ces maux-là ; on mourrait sans le moindre secours.

Je cherche à me figurer que je commence aujourd'hui un emprisonnement de deux mois, mais je parviendrai difficilement à oublier les dix autres. Mal passé, dit-on, n'est que songe. Soit ; cependant je ne conseillerais pas de s'habituer à songer comme cela. Savez-vous où je me voudrais ? sur le bord de la mer, dans une *coulée*, comme nous disons en Bretagne,

car ailleurs les arbres ne croissent pas, cultivant mon petit jardin entouré de mouches qui bourdonnent, ou appuyé contre un rocher, regardant du rivage l'océan comme les femmes troyennes : *Pontum aspectabant flentes !* Mais à quoi sert de désirer ? — Tout à vous cher.

CLXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 7 novembre 1841.

Avez-vous lu la *Revue indépendante ?* Aguado n'y a mis que vingt mille francs. Trente autres ont été fournis ou recueillis par ce pauvre Viardot qui en verra bientôt la fin. Pour la première livraison seule, Leroux s'est alloué 1500 francs. On est convenu de cinq mille francs pour le roman de Mme Sand, touchante narration, m'a-t-on dit, des amours d'une grisette et d'un étudiant. Elle s'y fait la rivale, et pas du tout la rivale heureuse du grand Paul de Kock. Cette défaite me fâche extrêmement ; c'est le Waterloo du communisme. A quoi tiennent les choses !

Gardez-vous d'abandonner vos mémoires et ne perdez pas un temps précieux à en discuter la forme en vous-même. Dans ces sortes de compositions, il faut se laisser aller sans contrainte et sans gêne. Comme la vérité en fait le prix, le naturel en fait le principal charme. Le comble de l'art serait que l'on n'y soupçonnât pas l'art, et ainsi il vaut mieux ne pas se donner cette peine-là. Il me semble que je

réserverais pour un ouvrage à part les considérations et les réflexions que vous aviez le dessein d'y joindre. En général, on doit éviter de mêler les genres : mais je ne m'aperçois pas que je les mêle ici bien sottement avec ma dogmatique.

Émile Forgues m'a envoyé son fragment et en manuscrit, ce qui y ajoute un nouveau prix. Veuillez l'en remercier pour moi. Je lis M. Bazin : son livre m'intéresse. La préface m'avait prévenu contre, mais l'intérêt de l'histoire, toujours si vif, triomphe de tout. — Tout à vous, cher.

CLXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 8 septembre 1841.

Croiriez-vous, cher, que déjà je commence à redouter le voyage que je dois faire en Bretagne le printemps prochain ? Je le ferai cependant, parce que je l'ai promis, et je le ferai même avec grand plaisir, en ce sens qu'il me sera très doux de revoir ma famille et un vieux ami qui m'est bien cher et qui m'attend en comptant les jours. Mais la rupture des habitudes, le dérangement, la route, me fatiguent l'esprit beaucoup plus que je ne le serai en réalité par les choses mêmes. Nous sommes, je crois, un peu tous faits comme cela. Je n'éprouverais pas, au même degré au moins, ce sentiment de répugnance paresseuse, si je partais pour aller n'importe où et y rester. Ma pensée, trouvant au bout du voyage une sorte d'état

fixe, s'y reposerait, et cette seule différence changerait toutes mes impressions. Voilà pourquoi l'idée de m'établir en Orient se présente à moi sous un aspect tout autre. La Bretagne c'est une tente et l'Orient une maison.

Je viens de lire les *Scènes* d'Henri Monnier. Ce n'est pas peint, ce n'est pas gravé, c'est daguerréotypé. Rien ne saurait faire mieux comprendre combien l'art diffère de la réalité simple, nue, et par là même toujours triviale. Les anciens avaient bien raison de faire de l'art en général, ποίησις, une création ; et ceux qui aiment l'art, qui le sentent vivement créent eux-mêmes avec l'artiste. En écrivant ceci, j'entends les cloches de Saint-Médard. Les cloches sont de l'art aussi, et de là ce banal dicton que les cloches disent tout ce qu'on veut. Elles excitent l'imagination, la disposent à produire, la transportent dans une sphère au-dessus du monde réel. J'aime ces sons dans les airs; sans eux, on n'entendrait dans nos villes que le bruit des pavés et des ruisseaux.

Vous rappelez-vous ce livre, accompagné d'une lettre, qu'on m'apporta devant vous? J'ai parcouru, et c'est bien assez, les premières pages du livre. Ce sont des injures contre moi, et, dans la lettre, l'auteur me prie de lui dire ce que j'en pense. Il y a de singulières gens, il faut en convenir. — Adieu, cher.

CLXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 18 novembre 1841.

Voilà, mon bon ami, quelques mots de remerciement pour M. de Fortia. Si le déluge dont il parle était le déluge de sottises et de bêtises, de folies et de crimes, qui menace de nous submerger, que de grand cœur je serais antédiluvien ! Vous vous moquez de mon projet de me réfugier en Orient : oubliez-vous donc que l'Orient est le pays de l'arche ? Puis, quoique partout les hommes ne valent pas grand' chose, on aurait, je crois, beaucoup de peine à y en trouver d'aussi fourbes que Louis-Philippe, d'aussi corrompu, d'aussi bas, d'aussi bavards que M. Thiers, d'aussi lâchement atroces que M. Guizot, sans parler des autres.

Je fais la liste des personnes à qui j'aurai des visites à rendre en sortant de prison. Pourriez-vous me donner les adresses du marquis de Janson et M. de Conny ? Il faut bien que j'essaie de les voir avant d'aller en Syrie. Il n'est pas encore reçu, que je sache, d'envoyer des cartes par le bateau à vapeur.

Comment s'est terminé le procès de Courchamps avec la *Presse*, à qui il avait vendu, comme de lui, un roman imprimé depuis vingt ans ? Attaqué là-dessus, le pauvre homme s'est terriblement embrouillé dans ses dires. Le *National* s'est, à ce sujet, moqué de lui fort spirituellement. Quand on se mêle de mentir, il

faut se garder des apoplexies : elles troublent étrangement la mémoire. On dit qu'au lieu de cela, il garde le lit aux Néo-Thermes, et que, se figurant être Mme de Créqui, il s'y habille en femme.

Je viens de lire le fameux rapport du sieur de Bastard[1]. Il m'est clair maintenant que ce Quenisset, à qui l'on disait de tirer *sur le groupe*, et qui tirait sans viser personne, n'était qu'une stupide brute, mise en jeu par un petit nombre d'extravagants, poussés eux-mêmes par la police. C'est encore là un complot de sa façon, et les réponses de l'accusé, dans les prétendus interrogatoires, lui ont été pour la plupart évidemment dictées. Il dit ce qu'on veut qu'il dise, afin de sauver sa tête. Les meneurs de cette affaire, les Pasquier, les Decazes et autres de même farine ont manqué leur coup : personne ne sera pris à leur piège, ne sera dupe d'une intrigue infâme si maladroitement ourdie. Il y a là un symptôme fâcheux pour le pouvoir. Il en est à ce point où tout réussit mal. Voyez-le, depuis quelque temps, échouant partout, démasqué partout. C'est pour lui, désormais, une partie perdue. Je l'attends bientôt, c'est-à-dire à un ou deux ans près, à la dernière carte. Mais après ? Voilà la grande question. — Adieu, cher.

1. Sur une tentative d'assassinat contre le roi Louis-Philippe.

CLXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 24 novembre 1841.

On est au troisième mille de la vente de l'*Esquisse*. Je ne sais où l'on a pris que je ne continuerais pas cet ouvrage. Il est vrai que j'en ai deux autres que je veux finir auparavant, mais cela n'empêchera pas que je l'achève, si je vis. Je ne comprends pas ce qu'on entend par l'impossibilité de donner à mes principes un développement raisonnable. D'abord, jusqu'à présent, on ne les a pas attaqués sérieusement en eux-mêmes, et parmi les critiques qu'on a faites de mon livre, je n'en connais pas une qui mérite une réponse. Dans les trois volumes qui me restent à faire, j'aurai à parler de la science et de la société. En ce qui touche la science, ce que j'en ai dit déjà n'a pas même été critiqué, et des faits nouveaux viennent chaque jour confirmer les vues que j'ai proposées et les principes que j'ai établis en physique, en chimie, en physiologie. Quant à la société, mes deux derniers volumes, *De la Religion*, et *Du Passé et de l'Avenir du Peuple*, contiennent en abrégé tout ce que j'aurai seulement à exposer avec plus de détail. Or, ces deux volumes, qui les a réfutés? Personne encore, que je sache. Quand j'ai cru, moi, devoir rejeter l'hypothèse d'une révélation surnaturelle et de l'autorité infaillible de l'Église, qu'elle implique logiquement, j'ai dit pourquoi. Que m'a-t-on répondu?

Rien. Il ne faut pas se préoccuper des oppositions passionnées et aveugles, elles n'ont qu'un temps. Ce qu'il y a de vrai dans mes idées restera, quoi qu'on fasse; ce qui ne l'est pas sera rejeté, et personne ne désire, plus que moi, que ce soit le plus vite possible.

Du 25.

On vient de me donner quelques détails sur Leroux et sur la *Revue indépendante*. Il est personnellement plus enfoncé que jamais dans l'idée de faire une religion, et il ne doute pas de la réussite. Dans dix ans, dit-il, la propriété sera complètement abolie en France. Comme sa *Revue* sera rédigée selon cet esprit-là, comme il commence par la farcir de ses œuvres réimprimées pour la troisième fois, du moins quelques-unes, et qu'on y verra, entre autres choses connues, que Jésus-Christ a formellement autorisé l'adultère, plusieurs personnes qui avaient promis d'y fournir des articles se retirent, de sorte qu'il ne tardera pas, m'a-t-on dit, de rester seul avec Mme Sand. Celle-ci, fidèle au révélateur, prêche, dès la première livraison, le communisme, dans un roman où je crains bien qu'on trouve peu de traces de son ancien talent. Comment peut-on gâter à plaisir des dons naturels aussi rares!

Tout à vous de cœur, très cher.

CLXXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, le 27 novembre 1841.

Mon mal à moi, et j'en souffre au delà de tout ce que je puis dire, est le spectacle chaque jour plus hideux de la société où nous vivons ; mon séné et ma manne serait un lieu, quel qu'il soit, où je pourrais l'oublier, me créer, loin d'elle, une autre vie et un autre monde. Si j'hésite, c'est surtout parce qu'il faudrait quitter, vous d'abord, et puis un petit nombre de personnes qui me sont chères à différents titres. Quel que soit pour moi l'attrait de l'Orient, je n'y songerais pas, si je trouvais plus près un asile où je puisse avoir paix et liberté.

Les climats froids étant contraires à ma constitution et antipathiques à mes goûts, il n'y aurait, en Europe, que l'Italie qui me conviendrait ; mais en Italie je rencontrerais la haine ecclésiastique et les soupçons des gouvernants. Environné de leur police, j'en sentirais à chaque instant le poids ou croirais le sentir, ce qui est la même chose. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'on me souffrît. Je ne porterais en Orient ombrage à personne ; j'y serais plus inconnu que le dernier Bédouin, et c'est beaucoup, cela. Le plus petit nom est un grand fardeau pour quiconque préfère à toutes choses le repos et l'indépendance. Au reste, tout cela n'est encore en moi qu'un projet vague, et nous aurons le temps d'en causer.

J'ai toujours été extrêmement frappé du peu que nous sommes en étendue d'action, en durée, en toutes choses, et je n'ai jamais pu jouir de quoi que ce soit dont je voyais les bornes. C'est traverser le monde avec de bien tristes conditions de passages. Vous y en avez apporté de meilleures; rendez-en grâces à votre nature, car cet avantage, on l'a ou on ne l'a pas, il ne s'acquiert point. J'aurais été bien naturellement celui qui disait : « Mon gouverneur, est-ce que je m'amuse ? » Mais ce n'est pas là le pis. Le pis est l'impuissance de prendre un intérêt vif et durable à aucune chose, à cause de la fin qui est là tout près. Que m'importera demain ce qui m'affecte, ce qui me préoccupe aujourd'hui ? La vie entière s'écoule dans ces illusions éphémères, et, trompé toujours, on recommence toujours. Les heures se passent de main en main le présent qui nous éblouit, sans que, jusqu'au moment où arrive la grande nuit, nous cessions de poursuivre, dans les vapeurs de l'horizon où elle nous semble être et où elle n'est point, l'iris menteuse. Ces réflexions que j'ai faites de bonne heure, qui m'ont suivies dans tous les âges, ne contribuent guère à égayer le dernier, déjà si peu gai par lui-même.— Tant il y a que je ne sais pourquoi je vous écris tout cela. Je n'en avais nulle intention lorsque j'ai commencé cette lettre que je finis bien vite, et c'est une fin, certes, dont cette fois je ne me plaindrai pas, et vous, cher, beaucoup moins encore.

CLXXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

30 novembre 1841.

Fi de la politesse qui ennuie et gène ! Et poutant, quel moyen de s'y dérober ? Nous ressemblons dans notre vie factice, à Gulliver, lié d'une multitude innombrable de fils presque invisibles par les nains de Lilliput. Il est vrai que nous ne sommes pas non plus des géants.

Voilà le billet que vous me demandez pour M. Pariset. Veuillez lui dire, mon bon ami, combien je suis sensible à son empressement ; je ne pense pas qu'il aille plus que moi à Mehemetopolis. Il a trop d'esprit pour cela. Quant à la Syrie, je conviens qu'elle n'a en ce moment-ci rien de fort attrayant. Je la laisserai jouir, sans en prendre ma part, des bienfaits qu'elle doit aux quatre grandes puissances. Cette politique des cabinets dont l'habitude nous voile en partie la sottise et l'horreur, mène bien vite à sa fin l'Europe et sa vieille civilisation. Quand, pour être débarrassé de cette politique infernale, le monde devrait momentanément retourner à l'état sauvage, il n'y perdrait certes pas encore. Mieux valent les Peaux-Rouges que les âmes noires. C'est pourquoi je ne crains pas la barbarie des peuples chez lesquels vivent encore les instincts naturels de l'homme, pour qui les mots de justice et de conscience ont un sens sérieux. Mais il faut du moins avoir quelque assu-

rance de trouver repos et sécurité dans l'espèce de patrie contre laquelle on échangerait la sienne. Or, c'est là ce qui manque dans le Liban, depuis que les influences anglaise, autrichienne et russe y ont pénétré, depuis que Satan a forcé la porte de leur paradis. A présent, je tourne les yeux sur Smyrne. C'est encore la molle Ionie, le plus doux climat, de beaux horizons, des campagnes charmantes, moins riches pourtant, moins grandes, moins variées d'aspects et moins vertes, moins boisées que le Liban. Parmi les choses que je n'y trouverais pas, je compte pour beaucoup la *Revue indépendante*, dont le deuxième cahier vient de paraître. A ce propos, Mme Marliani pourrait se souvenir combien de fois je lui ai répété qu'elle n'entendait rien à mon livre, ce qui, au reste, ne paraissait pas la flatter extrêmement, quoique je ne lui en dise pas la principale raison, qui est qu'elle ne comprend et ne comprendra jamais que l'incompréhensible. Voilà pourquoi Leroux est pour elle un écrivain providentiel. Je me suis figuré quelquefois que le mari devait être quelque chose comme la raison même, tant sa femme se passe aisément de lui.

Depuis que je ne vous ai vu, cher, j'ai toujours été fort souffrant, une migraine de trois jours, de la fièvre, du malaise, point de sommeil et point d'appétit. Encore cinq semaines de patience. Tout à vous de cœur.

CLXXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 15 décembre 1841.

Vous ne me donnez pas envie de connaître, mon cher ami, Mme Sophie Gay, dont je lisais dernièrement quelques pièces de théâtre assez ennuyeuses. N'est-ce pas la mère de Delphine Gay, autrement dit Mme de Girardin ? C'est une espèce à part que ces femmes-là, ces femmes qui font des vers et de la prose, et qui, à l'aide de leur prose et de leurs vers, se glissent partout, s'introduisent partout, corrompent ce qui reste de bon goût dans les salons où l'on cause encore, y étalent leurs phrases de feuilleton, leur jargon mi-parti de coulisse et de boutique, y brodent les tissus les plus fins de leur vilaine grosse laine. Ce serait aux diplomates d'en débarrasser le monde, puisqu'ils sont faits pour chasser les mouches et balayer les toiles d'araignées !

J'ai eu l'autre jour la visite du docteur Pariset. C'est, à ce qu'il m'a semblé, un très bon homme, et certainement un homme d'esprit et de conversation agréable et facile. Nous avons parlé philosophie. Il y a beaucoup à faire entre nous pour s'entendre seulement. Combien peu de gens comprennent quelque chose à ces questions que tout le monde se croit en état de résoudre sans aucune étude, dont on se persuade avoir apporté en naissant la science infuse ! Cette naïve opinion qu'on a de soi en cette matière

m'a souvent étonné. Pourquoi ne l'a-t-on pas en toutes choses, en ce qui touche, par exemple, la physique, la chimie, la géométrie ? Parce qu'ici, dira-t-on, l'art ne saurait s'abuser soi-même, se déguiser sa propre ignorance. Mais le peut-on davantage en philosophie, et comment y réussit-on ? C'est ce que je ne sais pas. Peut-être la différence vient-elle de l'amour-propre. On s'imagine que, pour posséder la science philosophique, il ne faut que de l'esprit : et qui ne se croit de l'esprit ? Qui pourrait consentir à s'avouer à soi-même et plus encore aux autres qu'on n'en a pas autant que personne, autant qu'il est possible d'en avoir ?

Encore trois semaines, cher ami, et nous redeviendrons voisins. Si la saison n'était pas si rude, je me débarrasserais immédiatement de mon voyage de Bretagne, afin d'être ensuite plus maître de moi et de mon temps. Je crains la fatigue de ces deux cents lieues, au milieu desquelles je ne puis ni ne veux placer qu'un séjour de deux semaines. Je tâcherai de partir en avril, pour être de retour en mai, d'autant plus que j'aurai peut-être à me décider, vers cette époque, pour un voyage plus long. Je prévois que vous aurez ici à traverser de bien mauvais jours. Nous n'avons vu jusqu'à présent que le commencement de la tyrannie : d'année en année elle croîtra, et, lorsque arrivée à son terme extrême, l'heure de sa chute aura sonné, je suis bien loin de vous promettre quelque paix et quelque repos. Il n'en faut plus chercher parmi les hommes, dans la société qu'on leur a faite et qu'ils se font eux-mêmes tous les jours. Je n'aperçois partout que des tendances à un désordre, à une

anarchie, passagère sans doute, mais profonde, et que des causes de destruction. Ce serait folie que d'essayer d'établir quoi que ce soit, tant que durera ce travail de la mort. Nous sommes entre les hommes du passé, qui se fatiguent à le galvaniser dans son tombeau, dans l'espoir insensé de le faire revivre, et les hommes qui se tourmentent non moins vainement pour créer un avenir en dehors de toutes les conditions de la vie. Il faut que ces deux générations passent avant que quelque chose puisse germer dans le sol qu'ils labourent stérilement. Qu'est-ce, après tout, que des siècles pour Dieu ? et qu'est-ce pour le genre humain même ? Pour nous c'est autre chose, et les simples années comptent vraiment. Aussi songé-je très sérieusement à arranger le moins mal possible, dans ce bouleversement général, celles qui me restent, bien pauvre reste, et qui ne vaut pas peut-être le soin tel quel, que j'ai la faiblesse de vouloir en prendre. Nous en causerons, *et de omni re scibili et quibusdam aliis*. — De toutes ces choses la plus vraie, certes, et aussi la plus douce, est ma tendre amitié pour vous, très cher.

CLXXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Sainte-Pélagie, 21 décembre 1841.

Mme Montenegro est une Espagnole qui va chanter un peu partout, même chez les d'Orléans. Elle n'est pas fière, comme vous voyez. La châtelaine de Nohant

ne porte plus que des chemises de foulard des Indes : elle en viendra aux cachemires, tout en prêchant la communauté à l'immense édification de ceux qui meurent de faim, et à qui elle enseigne par son exemple de quelle manière il faudrait vivre. Elle a une pièce tapissée de velours : avis aux imbéciles qui n'ont pas même de vitres. Du reste, dans la seconde partie d'*Horace*, elle a placé, dit-on, un portrait aussi peu flatté que portrait puisse l'être, de son amie, de sa bonne, sa tendre, son excellente amie, Mme d'Agoult, l'Arabelle des *Lettres d'un Voyageur*. Les jours se suivent et les portraits aussi, tous ressemblants, sans pourtant qu'ils se ressemblent. Le héros du roman est un autre portrait peint dans le même goût et selon la même méthode, le portrait de Maletille, cher autrefois pendant son quartier, et abhorré maintenant, Dieu sait pourquoi. On demandait au peintre : « Mais que ferez-vous donc de cet *Horace*, que deviendra-t-il, comment finira-t-il ? — Il finira comme un chenapan. » — Ne voilà-t-il pas une intention aimable et un bel horoscope ! Ah ! que je me trouve heureux, cher, d'être oublié de ces gens-là ! Je ne crains pas, certes, leur indifférence, je ne craindrais que leur empressement, et vous me faites un bien vif plaisir en m'assurant que je n'aurai point à m'en garantir.

Vous direz ce que vous voudrez, mon bon ami, ce monde-là ne me tente pas du tout. Futilité, méchanceté, dissoutes dans beaucoup d'ennui, en somme mauvaise drogue. Rien, d'ailleurs, ne m'attriste comme une gaieté factice, une menteuse apparence de joie, pleine de bruit et de faste, et creuse en dedans. A mon sens, les vraies joies après celles du

cœur sont les joies sérieuses de l'esprit, parce que la vie elle même est chose sérieuse, et que je la rejetterais avec dédain si elle n'était qu'une étincelle qui sort de la nuit pour aller s'éteindre dans la nuit. Ce qu'il y a de plus grand en nous tient de bien près à la souffrance, d'une certaine souffrance qui n'est qu'un désir renaissant de lui-même sans fin, sans cesse, une sorte d'enfantement éternel. Mais laissons cela : vous direz peut-être : rêves de prisonnier, et vous direz vrai, car cette étroite demeure de la terre, que nous tenons à bail si court et si onéreux, n'est qu'une prison.

Sa Majesté philosophique[1] n'assistait point, en effet, à la soirée, où elle aurait pu n'être pas entourée de tous les hommages qui lui sont dus à si juste titre. On l'aurait vue de trop près : *major è longinquo reverentia.* On en raconte chaque jour des choses plus étonnantes. Si les anges rient, ils doivent bien rire de ce qui se passe en ce monde, et les diables aussi. Il y a eu de meilleurs temps après tout. Ce qui me frappe surtout en celui-ci c'est moins la corruption que la nature de la corruption. Les hommes se rapetissent à vue d'œil de cœur et d'intelligence. Noblesse, délicatesse, courage, esprit, grâce, pensée, langue même tout s'en va. Pour peu que cela continue, ce ne seront bientôt plus que des espèces d'idiots murmurant des sons inintelligibles et offrant sur leur face bêtement épanouie le rire effrayant et dégoûtant d'une pleine satisfaction d'eux-mêmes.

J'ai eu dernièrement une joie véritable : un jeune

1. Leroux.

homme près de se tuer, à qui la lecture de l'*Esquisse* a, je ne sais comment, rendu le courage de vivre.

Adieu, très cher.

CLXXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Trémigon, 11 février 1842.

Le voyage, mon bon ami, m'a plus fatigué que je ne m'y attendais ; j'ai même assez de peine à me remettre. Ce n'est pas que j'aie souffert du froid, mais deux nuits passées en voiture et le changement de régime m'ont singulièrement irrité les nerfs. Le 13, j'irai chez M. Marion, à neuf lieues d'ici, à cause des détours qu'il faut faire, le chemin direct étant impraticable. J'y resterai trois jours francs. Pendant ce temps-là, ma sœur arrivera de Basse-Bretagne. Nous passerons ensemble trois autres jours, et le mercredi 23, je me retrouverai dans ma rue Tronchet, assez dégoûté, comme je le crois, de ces déplacements qui ne sont plus de mon âge. On ne s'aperçoit bien du décroissement de ses forces qu'en sortant de sa vie ordinaire. Peut-être aussi faut-il compter pour quelque chose l'influence d'une année de prison, et d'une prison aussi sévère que l'a été la mienne. Pour achever, la campagne est triste, et quelque plaisir que j'ai eu à revoir les personnes que je suis venu chercher, ce plaisir est souvent gâté par des souvenirs pénibles, réveillés inopinément par mille circonstances fortuites, par l'aspect même des lieux et de mille objets

insignifiants en apparence. Somme toute, je rentrerai dans mon gîte avec contentement, surtout si je puis parvenir à m'y arranger de manière à reprendre mes travaux, que j'ai à cœur de continuer, pendant qu'il me reste encore un peu de soleil sur l'horizon. J'irai vous voir, dès que je serai de retour, et j'espère vous retrouver en aussi bonne santé que vous l'étiez lors de mon départ : ce me sera, cher ami, une grande joie. — Je finis, car j'ai la tête vide ; pour le cœur, il est tout plein de vous.

CLXXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 5 août 1842.

Vous voilà, cher ami, loin du tracas de cette bruyante ville, dans un bel et bon château, libre de votre temps, entouré de soins et d'affection ; vous n'êtes pas trop à plaindre. J'allai ces jours derniers voir Mme Forgues, je la trouvai ainsi qu'Émile. Ils n'avaient point encore la nouvelle de votre arrivée à Vassy. Durant les premiers jours qu'on passe à la campagne, on veut jouir pleinement du repos qu'on y vient chercher ; on se plonge dans le rien-faire, on s'y complaît ; puis ce plaisir s'use comme les autres. C'est notre grande misère que cette instabilité. Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et de là, je le suppose, la désolation de Salomon, lorsqu'il s'écriait tristement : *Nil novi sub sole !* C'est aussi la mienne ; je sens tous les jours mon ennui croître et

embellir, ce qui fait que j'aime de toute mon âme ce bon saint Jean qui nous promet des cieux nouveaux et une terre nouvelle. Pourvu qu'elle ne ressemble pas à celle-ci !

Nous avons eu pour nous distraire les obsèques du duc d'Orléans. Le convoi avait attiré une foule immense, mais purement curieuse. Elle ne sentait même pas ce qu'il y a de gravité dans la mort. C'étaient, au moindre de ces incidents qui se produisent quand les hommes s'entassent, des rires éclatants et prolongés. Les fêtes du mariage de ce même prince n'avaient pas été certainement plus gaies. Enfin on le portait à Dreux, où il sera oublié bien vite. Son père, à l'ouverture des Chambres, a joué une scène, qui malgré le talent de l'acteur, et à cause du trop d'art peut-être, a tout à fait manqué son effet. Chacun s'en est allé avec une impression pénible, mais différente de celle que l'on s'était flatté de produire.

Je ne me lasse point d'admirer la mobilité de notre esprit français. Il n'est déjà plus question de la régence. Il s'agit maintenant de savoir si M. Guizot restera aux affaires ou en sortira. Les apparences du jour sont pour sa sortie. Demain peut-être sera-ce autre chose. La gauche, en grande partie, refuse d'obéir à la direction de M. Thiers. Il s'y est aussi montré, à ce qu'on dit, trop impérieux. Sa promptitude à se rendre l'instrument public de la politique de la cour, a aussi excité la défiance. D'un autre côté, les centres mêmes, frappés des péripéties des dernières élections et de l'esprit qu'ils ont remarqué dans le plus grand nombre des électeurs, paraissent assez peu disposés à soutenir envers et contre tous le

cabinet doctrinaire. Quant à moi, je le verrais se dissoudre avec regret. Il n'en est point, à mon avis, de meilleur en ce moment pour la France : raison de penser qu'elle ne le gardera pas.

Je laisse Émile Forgues vous parler des *belles-lettres*. On leur a donné là un singulier nom, d'après ce que je lis. Quoi qu'il en soit de la langue et du style, je suis étonné de voir combien, en tout genre, l'intelligence baisse. Rien de plus rare aujourd'hui que de rencontrer quelqu'un en état de suivre tellement quellement une discussion politique. J'en fais chaque jour des expériences qui me confondent véritablement. Cela doit tenir beaucoup à l'éducation, à la nature et à la méthode des études dont on occupe la jeunesse dans les collèges. Lorsqu'ensuite elle en sort, au lieu de s'instruire, au lieu de soumettre sa raison à un régime fortifiant et sévère, elle joue avec les mots et court après les phrases. Elle en choisit quelquefois de si drôles, que mieux vaudrait, je crois, pour elle, se contenter, comme Duclos, de la première venue. — Sur ce, cher ami, je vous embrasse sans phrases, mais de tout cœur.

CLXXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 18 août 1842.

Je vous écris, très cher, par une chaleur de 30° R. au nord. Vous ne pouvez guère souhaiter mieux. Pour mon compte, je n'ai pas souvenance d'été pareil

à celui-ci. Il est heureux pour moi qu'il ne m'ait pas surpris dans mon donjon de la rue de la Clé. Il m'eût été difficile d'y tenir. Vos bois, vos eaux, vos immenses salons, rendent plus supportable cette température, et la vie de Vassy, comme vous la décrivez, fortifie beaucoup ce que vous dites de la vie en général. Au reste, je trouve que, dans tous les temps, les hommes s'en sont beaucoup trop occupés. Elle passe si vite, c'est si vite fait de nous, que je n'estime pas qu'elle vaille tant de réflexions, tant de reproches, d'injures, et tant d'apologies. Il me semble toujours que je suis né hier et qu'on m'enterrera demain. Que voulez-vous placer de sérieux, en fait de plaisirs et de douleurs, dans ce court intervalle ?

Sur une autre échelle, on pourrait en dire à peu près autant de l'humanité, dans sa période terrestre : et c'est une des choses qui prouvent, selon moi, que l'homme est ici-bas pour remplir une fonction, et non pas comme on le lui dit fort sottement, pour y courir après cette chimère qu'on appelle le bonheur.

Sous ce dernier point de vue, je crois la différence très petite d'un siècle à l'autre, d'une époque à une autre ; mais je crois, en même temps, à un progrès réel et continuel, si ce n'est en chaque peuple, au moins dans le genre humain. Nulle comparaison certainement quant à la perfection de ce qui constitue sa nature intelligente et morale, entre son état actuel et ce qu'il était il y a deux mille ans : quoique l'individu ne soit pas, ou, ce qui est la même chose, ne se sente pas plus heureux aujourd'hui qu'alors. On a plus, mais on désire plus : cela se compense.

La Chambre nous fait en ce moment une loi de régence qu'elle n'a pas le droit de faire. Mais qu'est-ce que le droit en ce monde ? L'histoire presque entière se compose de faits enfilés comme des grains de chapelet sur un cordon qu'on appelle la force. Heureusement que celle-ci se déplace. Je vis sur cette consolation.

Il paraît certain qu'il s'est passé quelque chose d'étrange dans le secret du palais des czars ; mais on ne sait pas bien quoi. Il paraît aussi que le roi de Prusse se détache de son beau-frère et de sa politique. De son côté, le pape s'enroue à crier, dans son consistoire, contre le destructeur du catholicisme en Pologne. Il est un peu tard. — Je me trouve heureux, cher, de n'avoir pas été si lent à vous juger et à vous aimer.

CLXXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 8 septembre 1842.

A tout prendre, cher ami, vous vous trouvez bien du séjour de Vassy, ce qui ne me surprend aucunement. Pour moi, je prendrai patience, si vous nous revenez avec vos mémoires ou finis ou bien avancés. Je voudrais qu'ils parussent vers la fin de l'année ou le commencement de l'autre. Rappelez-vous le motif qui vous a particulièrement décidé à hâter cette publication. Il a chaque jour plus de force. Les vôtres doivent s'être bien trouvées des bains froids, et c'est une rai-

son d'en profiter pour achever votre travail, que retarderaient infailliblement les inévitables distractions de Paris.

Chateaubriand est de retour des eaux, voilà déjà deux ou trois semaines. Il se loue de leur effet, il marche mieux ; mais quel mieux, hélas! Je ne le vois jamais debout sans peine, et j'en ai surtout qu'il s'obstine à monter, de fois à autre, mon terrible escalier. Je vis hier sa femme ; elle a la fièvre, ses nerfs la tracassent, et, par-dessus cela, elle tousse horriblement. Le chaud lui est contraire. Spéculez donc sur les saisons! Il n'est guère de poitrine plus faible, et à cette poitrine-là, c'est l'hiver qu'il faut.

Les progrès de la science et de l'intelligence générale me paraissent, comme à vous, incontestables, et aussi que le niveau commun des lumières s'est élevé. Quant à la rareté plus grande des esprits d'élite, je n'en suis pas également frappé.

Voyez, dans tous les genres, combien depuis un demi-siècle il en est apparu. Peut-être se détachent-ils moins, du reste, parce que le cortège est plus nombreux. Mais en sera-t-il ainsi à distance ? Nous voyons Périclès, Sophocle, Platon et les autres, comme isolés au milieu du temps. Eux vivants, c'était autre chose. Mêlés à la foule, jugés d'ensemble, par les bons et mauvais côtés, leur tête ne brillait pas de l'auréole qui l'entoure à nos yeux. C'étaient des gens de mérite, des Athéniens fort distingués. Il faut dire aussi que les vrais grands hommes se comptent facilement à toutes les époques et que toutes les époques n'en produisent pas. Ils ont leur saison comme les fruits et les fleurs. Celle où je suis n'a ni fleurs ni

fruits. Aussi me semble-t-elle bien triste. Pour vous, cher, vous êtes né sous un si beau soleil, et j'en remercie Dieu, que votre pis est l'automne. Ah ! restez-y toujours, ignorez toujours ce que c'est que l'hiver et ce qu'il amène

La politique languit en ce moment. De la régence, il n'en est plus question. Les journaux vivent de M. Thiers et de son changement de front. Nous nous aplatissons tous les jours. Que les gouvernements puissent tant pour le mal et si peu pour le bien ! Ne serait-ce pas que, dans le premier cas, ils agissent selon leur nature, et que, dans le second, ils luttent contre elle. Je le crois, pour mon compte. — Ce que je crois encore plus, c'est que personne ne vous est plus tendrement attaché et dévoué que votre vieil ami.

CLXXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 17 septembre 1842.

Au moment même, mon bon ami, où je recevais votre lettre, il vous en arrivait une de moi à Vassy. J'étais, en l'écrivant, dans un accès d'humeur assez noire. Il y a des moments où tout m'ennuie, où je n'ai goût à rien. Je vous conte aussi des charades, je ne veux pas dire des fictions, et c'est pour cela peut-être qu'elles sont moins gaies que les vôtres.

On dit que Leroux est plus révélateur que jamais, ce qui ne me surprend en aucune façon. Et, à propos de cela, savez-vous qu'il a été Jean-Jacques, qu'il a

été Pétrarque, qu'il a été Saint-Augustin ; que ces trois hommes, engendrés l'un de l'autre, forment une série, dont il est le quatrième, et apparemment le dernier terme? Ce n'est pas trop mal s'apparenter, je devrais dire s'identifier. Molière, où es-tu? Il nous apprend, au reste, dans la *Revue indépendante*, — très indépendante de la morale du moins, — que Pétrarque a *révélé* l'amour chaste, incompatible avec la continence et que c'est là qu'est le mystère ; que pour aimer chastement une femme, il faut avoir des enfants d'une autre ; qu'il fallait le christianisme pour nous apprendre cela, qu'il devait enfanter nécessairement *le Saint adultère, le Saint dans l'adultère.* A la vérité, cette révélation n'était encore, dans le Pétrarque du quatorzième siècle, qu'à l'état de *sentiment ;* mais Pétrarque *redivivus*, autrement dit Pierre Leroux, l'a élevée d'un degré, et maintenant, grâce à lui, elle est *connaissance.* Si cela peut vous être agréable, je lui en ferai compliment de votre part.

Et vous trouvez étrange, cher ami, qu'on aspire à s'éloigner de la société, à vivre dans les bois ! Mais où voulez-vous donc qu'on vive ? Je comprends comment La Fontaine, voulant peindre l'homme, l'ait été chercher chez les animaux ; il y trouvait la bête stupide et la bête féroce ; cela suffisait à peu près, mais il ne fallait rien de moins.

D'ailleurs, par ce temps-ci, les bois doivent être si beaux ! L'automne a quelque chose de plus touchant que l'été, de plus en harmonie avec notre existence si frêle et si rapide. J'aime les feuilles qui tombent, l'herbe qui jaunit. Mais ce que j'aime mille fois plus que tout cela, c'est vous, cher, toujours jeune par le

charme et la grâce de l'esprit, qui avez parié contre les ans de ne jamais vieillir, et qui gagnerez ce pari, que tout autre perdrait. Je ne vous connais qu'un concurrent, et c'est Béranger. Il faudra pourtant qu'un jour vous vous rencontriez tous deux.

A votre retour, nous arrangerons cela.

CLXXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 2 octobre 1842.

Comment voulez-vous, cher ami, que l'on soit gai d'un temps comme cela ? Depuis dix à douze jours, il ne cesse de pleuvoir. Aussi gardé-je la chambre, enchanté au reste d'avoir pour cela un motif qui mette ma paresse à l'aise. Je penserais tout différemment si j'étais, comme vous, à la campagne. Là, j'aimerais à sortir, ne fût-ce que pour voir tomber les feuilles et entendre le bruit triste qu'elles font lorsque le vent les roule sur la terre. Il y a aussi, en cette saison, des effets de lumière singuliers, le soir surtout, quand le soleil, près de descendre sous l'horizon, enveloppe son disque rouge d'une résille de nuages. Mais que vous dis-je là, mon Dieu ?

J'ai peur que vous ne négligiez vos mémoires, je veux dire que vous ne profitiez pas assez de votre loisir actuel pour préparer le volume que vous jugez vous-même important de faire paraître, tandis que certains hommes vivent encore. J'ai hâte, en outre, qu'on sache exactement quelle est la part que vous

avez prise à la première restauration. Pour ce qui est de mon travail à moi, nous en causerons à votre retour.

La *Revue indépendante* a cessé de paraitre. Il est question de divers arrangements pour la ressusciter. Jusqu'ici, rien n'a réussi. Il y a des difficultés de personnes, chacun réclamant son indépendance, en ce sens que les autres dépendent de lui : et des difficultés d'argent, qui a, dans le système, une grande valeur philosophique. Il se pourrait qu'à raison de tout cela, le monde fût privé de la révélation qui l'aurait sauvé infailliblement. A quoi tiennent les choses, et les plus grandes choses !

On s'attend à un hiver rigoureux, et partant à beaucoup de misère pendant cette rude saison. Je ne m'accoutume point à cette pensée, qu'il y a dans le monde matériellement plus qu'il ne faut pour que tous vivent, et que néanmoins un si grand nombre manque du nécessaire. On dira ce qu'on voudra, on raisonnera, on subtilisera, je ne croirai jamais que ce ne soit pas là un profond désordre ou que ce désordre soit inévitable. Il est maintenant reconnu que l'aumône ne suffit pas pour y remédier. Quel sera donc le remède ? Toutes les questions économiques et politiques même aboutissent à celle-ci, et les uns et les autres sont liés étroitement à la question religieuse. D'où cette conclusion que, pour que quelque chose, dans l'état social actuel, change en un sens favorable à l'humanité, il faut que tout change. Quelle idée cela donne-t-il de ce qui est ? En effet, je pense, pour mon compte, qu'il n'y a jamais eu sur la terre que des antisociétés. Je parle de ce que les hommes

ont établi, organisé. Le bien mêlé au mal en des proportions différentes, selon les temps et selon les lieux, a toujours dérivé d'un principe contradictoirement opposé à celui des institutions. Je voudrais qu'on fît une espèce d'histoire universelle d'après cette vue-là. Il n'y en aurait point de plus vraie, de plus curieuse et de plus utile.

Je me rencontrai l'autre jour dans une maison avec deux jeunes gens d'une trentaine d'années et qui ne manquent ni d'une sorte d'esprit ni d'une sorte d'instruction. Ils parlèrent d'un roman intitulé : *les Mystères de Paris*, qu'Eugène Suë publie dans le feuilleton des *Débats*. C'était une joie, une admiration, un enthousiasme que vous ne sauriez imaginer. Ils se mirent à citer ce qui les charmait le plus. Figurez-vous ce que la bêtise a de plus grossièrement trivial, ce que la crapule a de plus ignoble, de plus sale et de plus bas, exprimé dans la langue des bouges les plus infects, dans un hideux argot que, grâce à Dieu, le peuple lui-même n'entend pas : voilà ce qui les ravissait. Le succès, — car on le dit immense, — d'une pareille œuvre est un grave symptôme. Où en sommes-nous, et où allons-nous ? Moralement et littérairement, on peut, je crois, peindre en deux mots la société au milieu de laquelle nous avons le bonheur de vivre : elle enverrait Jésus-Christ au bagne, Pascal et Corneille à Charenton. — Si, après nous avoir amusé de nos *Petites Misères*, Émile Forgues voulait nous consoler un peu des grandes, combien je l'en remercierais pour ma part !

CXC

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 10 décembre 1842.

Nous avons eu, comme vous, cher ami, le 2 décembre, une véritable journée de printemps, le plus beau soleil, une température douce ; mais, après cela, et dès le lendemain, un brouillard à ne pas voir à deux pas de soi, et qui dure encore, quoique moins épais. J'aimerais mieux un froid sec, et vous serez de mon avis, car l'humidité ne vous est pas meilleure qu'à moi.

J'ai partagé les regrets que vous avez ressentis de de la mort si soudaine de la pauvre Mme Berryer ; elle a été déterminée par une phlébite, déterminée elle-même par le dérangement de la ligature appliquée à son bras, après une saignée qu'elle s'était fait faire à Paris, et que son chien, en se jouant, défit pendant la nuit. Ainsi, c'est son chien qui l'a tuée. A présent, spéculez, prévoyez. O sagesse humaine ! J'ai vu le mari ; il est très affecté de la perte qu'il a faite. En ces moments-là, ce sont tous les bons souvenirs qui reviennent, le fond de douceur et de bien caché sous un voile qu'on ne s'avisait pas de soulever auparavant. La vie humaine n'est pas gaie d'elle-même : elle est plus triste, quand on réfléchit à ce que les hommes en font : ceci rentre assez dans vos idées, et j'y entre encore en ce qui touche la langue des anges, que je voudrais bien savoir, quand ce ne serait

que pour me désennuyer de la nôtre ; on en fait tous les jours un si plat, un si grossier jargon, qu'à la fin il faudra des efforts de philosophie pour se consoler de n'être pas sourd et muet.

On m'a dit que Marliani repartait pour l'Espagne ; je ne sais même si déjà il n'est pas en route : il y trouvera toujours le traité de commerce avec l'Angleterre sur le tapis : c'est son affaire, si ce n'est pas la nôtre : il avait de Palmerston une promesse de vingt mille livres sterling, s'il réussissait. Au temps où nous sommes, qu'objecter à cela ?

Chateaubriand décline d'une manière qui m'alarme et me peine beaucoup : je ne parle pas de la tête, elle est parfaitement saine, mais des jambes, qui manquent tout à fait. Il essaye encore de marcher un peu sur les boulevards voisins de sa rue du Bac, de marcher, ce n'est pas le mot : de se traîner. Je partagerais de grand cœur avec lui le peu de forces qui me restent. J'ai, pendant deux semaines, souffert extrêmement de l'estomac, et, attendu la connection de cet organe avec le cerveau, point de travail possible ; j'espère que vous aurez, pour le moins, beaucoup avancé le vôtre, à Vassy : préparez-vous là-dessus ou à des louanges ou à des gronderies, selon l'usage que vous aurez fait de ces quelques mois d'entier loisir à la campagne. Vous en aller et ne rien rapporter, ce serait trop aussi ; il nous faut un dédommagement.

C'est c'est ce que dit Louis-Philippe, à propos d'autre chose ; il se plaignait vivement, l'autre jour, à un ambassadeur, de l'ingratitude de l'Europe : que ne fait-il pas pour elle ? que ne souffre-t-il pas ? Sa couronne est plus rude et plus sanglante que celle du

Christ; sans ses efforts, si mal reconnus, le torrent révolutionnaire déborderait de nouveau plus violent que jamais; lui seul le contient; mais à quel prix! au prix de la haine qu'il inspire (non pas le torrent), au prix d'un combat de toutes les heures, d'une vigilance de tous les instants, au prix de mille dégoûts, tous plus amers les uns que les autres. Sait-on, par exemple, ce que c'est que la Chambre, « ce ramas de la plus vile canaille, qu'il faut, pour la rendre docile, pour l'empêcher de tout bouleverser, couvrir, non pas d'écus, mais de gros sous et de liards? » Oh! le sage monarque, et grand et glorieux! Il a cent fois raison : l'Europe est bien ingrate.

Je ne le suis point envers vous, cher ami, car je sens bien vivement tout ce que vous me dites de bon, d'aimable et d'affectueux.

CXCI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Villeneuve, 29 juin 1843.

Quoique je ne sache pas encore, cher ami, l'époque exacte de mon départ, qui dépend de certaines combinaisons de voitures, je ne pense pas que mon séjour ici se prolonge plus d'une dizaine de jours. J'ai mal choisi mon temps pour jouir de la campagne : on se croirait en octobre, et je ne quitte guère le coin du feu. Quant à ma santé, je serais assez embarrassé qu'en dire. J'ai gagné un peu d'appétit sans pour cela

être plus fort. Je ne me porte pas mieux : je me porte autrement.

La nouvelle que vous m'apprenez des mésaventures de l'*État*, me peine à cause de ces pauvres Didier. Il est bien difficile qu'un journal se relève d'une pareille chute et si prématurée ; l'indigne procédé du gérant doit amener un procès, plusieurs peut-être, et les procès n'ont jamais, que je sache, ressuscité personne. Le pis est que Didier, dit-on, a engagé dans cette triste affaire la moitié de la dot de sa femme ; si c'est seulement pour le cautionnement, rien ne sera compromis. Mais ce n'est pas là tout : il faut vivre, et vivre d'industrie, en attendant qu'il plaise au bon M. Gendarme de laisser à ses héritiers les neuf ou dix millions qu'ils attendent si impatiemment. Ce que c'est que ce monde et ce qu'on appelle fortune ; elle côtoie la misère, comme pour en rendre le sentiment plus vif, se donne quand on n'en peut plus rien faire presque, ou, si elle se livre plutôt, ses faveurs ressemblent à celles de la fille de joie, qui infiltrent dans les veines la corruption, empoisonnent et tarissent la vie. Tout cela est vrai, et tout cela, d'ici au jugement dernier, ne changera pas la plus petite chose aux idées ni aux désirs des hommes ; c'est pourquoi je me demande à quoi sert la raison et à quoi servent les prédicateurs.

Vous avez lu ce que disent les journaux, que le pape veut faire couronner Chateaubriand au Capitole. J'en serai ravi, quant à moi ; mais je n'y crois guère : ce n'est plus de ce temps-ci. Il y aurait des oppositions, et puis cela coûterait de l'argent : il y en aurait peu cependant de mieux employé pour

Rome. L'éclat de cette pompe antique dorerait ses ruines de quelques beaux rayons de sa splendeur passée. Le poète, en attendant, se baigne et boit de l'eau, à Bourbonne-les-Bains : c'est là son Saint-Onuphre. Voilà bien le siècle ! et faites de la poésie. J'aimerais presque autant dîner avec les électeurs de Mâcon.

On dit, en ce pays, que Mauguin est complètement ruiné; j'en serais certainement très fâché, et plus fâché encore que ce fût le motif qui le rapproche du pouvoir. Foi, convictions, honneur, respect de soi-même, conscience et décence, cherchez cela au grenier avec les vieux portraits de famille !

Vous ne me parlez pas de votre voyage à Chenonceaux, d'où j'infère qu'il est différé, et vraiment ce n'est pas là un temps à se mettre en route pour son plaisir, à moins qu'au bout de cette route, on ne vous trouve, très cher, et c'est sur quoi je compte prochainement.

CXCII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 24 novembre 1843.

L'éloge que vous faites, cher bon ami, de la campagne et de ses agréments, au mois de novembre, ne me surprend pas du tout. Je ne sache aucune saison où elle me vaille mieux que la ville : *et cependant je suis à Vienne*, comme dit la chanson de Béranger. Dans l'arrangement de vos journées, une seule chose ne me conviendrait pas, c'est le coucher à une heure

et le lever à six : cinq heures de sommeil, bon Dieu ! il m'en faut le double, ou à peu près, et malgré des efforts prolongés, à diverses époques de ma vie, je n'ai pu me contenter à moins. D'où je conclus que, gagnant cinq heures par jour, vous vivez tous les vingt-cinq ans cinq années de plus que moi. Grossissez longtemps ces profits-là, j'en serai, certes, plus heureux que s'ils m'étaient propres.

D'après ce que j'entends dire, il paraîtrait que le changement qui vous a frappé en Normandie se manifesterait aussi assez généralement dans le reste de la France : l'espèce de désorganisation qui envahit en beaucoup de lieux les conseils municipaux semblerait en être un indice. Tout cela, du reste, est bien faible encore. Notre grand malheur, c'est l'état de la presse, dans laquelle on n'a très justement aucune confiance. Chacun le voit, chacun sent le besoin qu'elle aurait d'une réforme radicale ; mais le moyen ? Grâce aux lois fiscales, pour ne parler que de celles-là, il faudrait avoir entre les mains 600,000 francs, et être résigné à la chance très possible de les perdre entièrement, pour fonder un journal qui pût peu à peu former une sage et puissante opinion publique ; or, ce n'est guère là malheureusement une opération à proposer aux capitalistes d'aujourd'hui. Les écus ne sont pas du côté de la raison et du patriotisme ; et, chose remarquable, craignant par-dessus tout les conséquences d'une révolution, ils font tout ce qu'il faut pour amener cette révolution et la rendre plus grave.

On ne parle plus guère du duc de Bordeaux. Les feuilles légitimistes ont eu la maladresse de citer, avec des transports d'admiration, plusieurs mots de

lui assez ridicules, ou, pour le moins, passablement niais : c'est bien mal servir les intérêts de ce pauvre prince. On dit, au surplus, qu'il aurait mieux fait de renvoyer à un autre temps son voyage en Angleterre. Je ne sais, quant à moi, ce qui en est, et il y a du pour et du contre en tout. Vous avez lu dans les journaux que sir Robert Peel, M. Graham et lord Lyndhurst, tous membres du ministère, s'étaient fait écrire chez Berryer.

On racontait, ces jours derniers, qu'immédiatement après son entrée publique dans l'opposition, Lamartine fut appelé au château ; il y resta deux heures ; de retour chez lui, il jeta son chapeau sur un fauteuil, se laissa lui-même tomber sur un autre, en disant : « Je viens de voir le plus grand misérable qui ait existé ! » — La politique a donc aussi son saint Thomas ?

Autre anecdote. Le prince Louis Bonaparte fit dernièrement prier une personne, connue dans la presse, de l'aller voir, à Ham : elle trouva un bon homme, mais un homme persuadé que la France avait besoin de lui, et qu'il était destiné à y jouer un rôle principal. Ce siècle est celui des prétendants ; espèce de folie épidémique à ajouter à tant d'autres. Tout le monde, aujourd'hui, veut être roi : c'est, qu'en effet, il n'y a pas de temps à perdre.

Croiriez-vous que les saint-simoniens s'en vont à Londres, examiner, disent-ils, s'il n'y aurait pas quelque parti à tirer pour eux d'Henri V ! j'en sais un qui voulait se faire recommander à Chateaubriand, pour être introduit par lui auprès du prince ; on lui a fait comprendre que cela pourrait offrir certaines difficultés. Il n'en part pas moins.

Et vous, cher; quand partirez vous de Normandie pour nous revenir? Je crains d'avoir eu trop raison, en prévoyant que votre séjour à Vassy se prolongerait jusqu'en janvier. Puissé-je avoir deviné de travers ! Jamais je n'aurais été si aise de m'être trompé.

CXCIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 29 septembre 1844.

Le soleil, mon bon ami, vous fait la cour ; à peine êtes-vous à la campagne, que le voilà qui reparaît : jouissez-en bien, jouissez-en vite, car il est capricieux, en cette saison surtout. Vous revoyez, encore verts, les arbres que vous avez plantés, et, comme vous ne leur demandez pas d'ombre, il n'y a aucun motif de mécontentement entre eux et vous. Mais avez-vous à Vassy des eaux, je veux dire de beaux et grands étangs? Sans cela, nul paysage, nulle campagne, si pittoresque qu'elle soit, n'est complète pour moi.

Les délicats sont malheureux
Rien ne saurait les satisfaire.

Je me contente pourtant de moins : en fait de bois, d'un rosier; en fait de prairies, d'un peu de cresson alénois ; en fait d'eaux, d'une carafe : ce sont là mes forêts, mes parterres et mes lacs. J'ai aussi mes chasses, chasses de nuit; mais, par malheur, c'est moi qui suis le gibier.

Nous sommes fort tranquilles depuis votre départ :

plus de bruit, plus de mouvement, calme profond et silence complet.

Tout dormait, et le camp, et les vents, et Neptune.

Du Maroc et de Taïti, pas un mot. Chacun a repris ses allures et s'est mis à penser à rien. Avec cette douce et sage habitude, rien ne tourmente l'âme, ne fatigue l'esprit, et l'on s'arrange du monde tel qu'il est. Qui ne s'en arrange pas, c'est Mme Sand, quoi qu'il lui soit meilleur qu'à beaucoup d'autres. Elle vient d'envoyer au *Constitutionnel* un nouveau roman en trois volumes, lequel roman, dit-on, est une violente attaque contre cette chose monstrueuse qu'on appelle la propriété. Comment faire agréer une pareille œuvre aux lecteurs, sous ce rapport si peu avancés, du journal de M. Véron ? C'est ce que celui-ci se demande, et il conclut qu'il n'y a pas moyen d'en hasarder l'essai. Là-dessus, négociations; car c'était pour l'auteur une affaire de 39,000 francs ; on lui en offre 27,000. Propriétaire, à ce prix, des trois volumes, écrits en trois semaines, Véron en ferait ce qu'il voudrait. Les choses en sont là. Que feriez-vous ? et que fera Mme Sand ?

Je lis le *Juif errant*, et il m'intéresse ; il n'y faut pas chercher la vraisemblance quant aux événements ; mais il y a beaucoup de vérité dans la peinture des caractères, et un talent dramatique réel dans la manière de mettre les personnages en scène. L'effet quelquefois est exagéré : peut-être est-ce moins la faute de l'auteur que de son public. La sobriété, les nuances délicates, la mesure en toutes choses, ne sont pas, je crois, les qualités par lesquelles il serait

prudent à un auteur qui veut réussir d'essayer de lui plaire. Pour moi, je pardonne presque tout, pourvu qu'on ne m'ennuie pas. L'ennui est le grand reproche que je fais à la triste et fade vie humaine.

Après nombre de projets de voyage, Chateaubriand finit par rentrer à Paris, et il a raison, ce me semble : Louis-Philippe ferait bien de l'imiter, mais son démon le pousse. S'en aller en ce moment à Londres me paraît, de sa part, une de ces hardiesses qui touchent à l'aliénation. C'est là-dessus, par exemple, qu'on ne se tait pas. Tous et chacun se tiennent pour vendus et revendus : je ne dis pas qu'ils se trompent, mais je les plaindrais plus s'ils étaient bons à quelque autre chose.

Adieu, cher ; tout à vous de cœur.

CXCIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 20 octobre 1844.

A quoi, mon bon ami, sert-il d'être prince, si ce titre ne recouvre que le vide et l'ennui? Oh! que j'aimerais bien mieux être Gros-Jean, si Gros-Jean s'amusait un peu, s'il se remuait quelque chose dans sa tête de vilain. Pourtant, il n'est pas de prince qui voulût changer avec lui de condition, si sot qu'il fût : mais peut-être est-ce à cause de cela même qu'il ne changerait pas. Vous devez être maintenant rendu à vous-même, et je vous en félicite. Il est agréable ce-

pendant de n'avoir qu'à fermer sa porte pour se trouver en bonne compagnie.

Je vous abandonne le premier volume du *Juif errant;* mais les deux autres (les seuls que j'aie lus jusqu'ici), permettez-moi de les défendre. Il y a certainement là un talent d'observation, de dialogue vrai et d'effets dramatiques, qui n'est pas commun.

Je plains ces pauvres Marliani, si ce qu'on dit de l'état de gène où ils se trouvent n'est pas au moins exagéré. Au reste, tout, chez eux et autour d'eux, a l'air de se disloquer. Mme Sand s'éloigne, assure-t-on, parce qu'on aurait usé un peu librement de sa bourse ; elle se refroidit beaucoup pour Leroux, par la même raison ; sa philosophie n'est plus à beaucoup près si belle, depuis qu'on calcule ce qu'elle coûte. Celui-ci, de son côté, ne sait guère que devenir ; son invention, sur laquelle lui et celles qui le commanditaient fondaient de si grandes espérances, a décidément avorté. C'est le monde de l'avenir qui croule : il ne s'agit plus, aujourd'hui, que de savoir comment on s'abritera dans ses ruines. Au reste, que voit-on partout, que des ruines ? Tout le monde en est frappé, et tout le monde ouvre de grands yeux pour chercher un petit coin où dormir à l'aise. Le sommeil tient lieu de tout et console de tout, et il est vrai que la consolation de ces temps-ci est dans le sommeil, mais dans le dernier. Si j'avais une maison à moi, quelque terre autour, des bois, des eaux, je n'en sortirais guères, je crois ; et il faut bien dire, *je crois*, puisqu'il est si rare que ceux qui ont tout cela s'en contentent. Nous portons en nous-mêmes un principe d'ennui, et, partant, d'instabilité, qui nous empêche de nous fixer

nulle part. On fuit cet ennui, on le fuit à pied, à cheval, en poste, en chemin de fer, et quelque vite qu'on aille, toujours il nous rattrape.

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

D'où je conclus qu'il vaut mieux lui laisser tout bonnement prendre place au coin de son feu ; on s'épargne au moins la fatigue; à chacun son tison. Je trouvai, avant-hier, M. de Chateaubriand près des siens, du reste, en assez bonne santé, sauf un peu de rhume et ses mauvaises jambes; il aurait assez désiré de passer l'hiver dans le Midi, mais il y a des obstacles. Il ne se flatte point sur l'avenir, tout en ne croyant pas à une longue durée de ce qui est. — Je trouve bien longue celle de votre absence.

CXCV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 3 novembre 1844.

Je ne me plains pas du tout, mon cher ami, de l'envie que Mme la duchesse de Vicence a de revoir sa belle maison de la rue Blanche [1]. Ces jours derniers, je passais auprès, et je me disais que, si j'en étais le propriétaire, je ne résisterais pas au désir de joindre à mon parc les neuf cents toises plantées de beaux arbres qui y sont attenantes. Située ainsi au milieu des bois, l'agrément de cette maison, déjà si

1. Le pavillon Richelieu, alors contigu aux jardins de Tivoli.

jolie, augmenterait de moitié. Quel risque d'ailleurs? Les prix des terrains augmentant toujours, si plus tard on veut vendre, on vendra avec bénéfice, et en attendant, on aura joui. Je voudrais que mon idée réussît.

Il y en a aujourd'hui de singulières dans les cabinets. Il est évident, par ce qui se passe en Espagne, qu'il existe un plan concerté entre eux pour rétablir, sans presque ménager les apparences, l'absolutisme dans toute l'Europe. L'Angleterre, gagnée par des concessions, se prête à ces vues hasardeuses; et, d'ailleurs, elles ne peuvent en elles-mêmes contrarier son aristocratie, sérieusement menacée par le progrès des idées nouvelles. Je ne vois pas avec trop de regret cette tentative hardie des puissances; elle amènera nécessairement une lutte dernière, qui, quelles qu'en soient les vicissitudes, tournera finalement, selon moi, au profit des libertés des peuples. Les choses, dans le monde, ne marchent que comme cela. Il paraît certain que M. Guizot aura pour lui la majorité, dans la session prochaine; je m'en réjouis très sincèrement; nul autre ne le vaudrait. C'est lui qui doit conduire la monarchie de Louis-Philippe à son dernier gîte : il est né fossoyeur. Que la fosse soit profonde!

Je me trouve un peu plus disposé au travail, depuis quelques jours. Ce sera beaucoup pour moi, si cela continue; mais je n'ose guère l'espérer. Je me suis fait une occupation pour mes après-midi, et ne reçois plus que deux fois la semaine : le jeudi et le dimanche. Voilà, n'est-ce pas, cher, des détails singulièrement intéressants? mais, vous le savez, je cause avec

vous sans gène aucune ; cela donc m'est venu à l'esprit, et je l'ai dit comme il m'était venu.

D'autres vous mandent des nouvelles du monde, du monde parisien. Vivant, quant à moi, fort loin de ce monde-là, je ne puis rien vous en dire : je présume qu'il tourne dans le même cercle de plaisirs et d'ennuis, et qu'il n'est rien de si équivoque qu'on n'accepte gaillardement pour se débarrasser de ceux-ci. Il y a longtemps que les choses vont de la sorte, et je ne les crois pas près de reprendre une autre allure. Ce qui me frappe surtout dans la vie, dans la vie des individus, c'est sa parfaite inutilité. Pourquoi naître ? A quoi bon ? Qu'en résulte-t-il ? Qu'importe que Pierre ou Jacques ait respiré, mangé, bu, dormi sur cette pauvre machine terraquée, pendant cinquante ou soixante ans, ne pensant à rien ou à pas grand'chose, s'en allant comme il était venu, sans savoir pourquoi ni comment, et ne s'en souciant guères ? *O quantùm nihil nos homunciones sumus !*

Je ne sache en moi qu'une chose qui soit toujours la même, et c'est ma tendre affection pour vous.

CXCVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 20 novembre 1844.

Je vous écris, mon bon ami, fort au hasard, car, d'après ce que vous m'aviez mandé, votre retour à Paris doit être très prochain si Mme la duchesse de

Vicence n'a pas changé de projet, et je le désire beaucoup pour moi. Je ne m'habitue point à ces longues absences des personnes que j'aime, et, quelque plaisir que me fassent vos lettres si aimables et si spirituelles, votre présence m'en fait encore plus. Que voulez-vous qu'on se dise en trois ou quatre pages ? Ce n'est pas là causer. Venez donc vous moquer de ce monde qui ressemble si peu à celui où vous avez autrefois vécu et qui ne m'a pas l'air de se douter qu'il ait pu jamais y avoir quelque chose de mieux que ce qu'il est. Les mœurs nationales se perdent tous les jours avec l'esprit national. On cherche maintenant les Français en France. A l'esprit fin et délicat a succédé un jargon vulgaire, à la politesse je ne sais quoi de grossier, et les salons ne seront bientôt plus que des espèces de tabagies allemandes et de clubs anglais. Adieu paniers, vendanges sont faites ; et, malheureusement, le proverbe s'applique encore à notre puissance, à notre gloire, à notre honneur même. La morale publique, en ce moment, se résume dans l'emprunt que va se faire allouer M. de Rothschild et la politique dans les attaques qui se préparent contre M. Guizot. Voilà où nous en sommes. En quelques semaines, on s'occupera du discours du trône et de l'adresse qui seront oubliés le lendemain, et qu'effacera, sans beaucoup de peine, l'exposition du Louvre qui n'aura pas elle-même plus de durée. Vraiment, cher ami, je m'ennuie de ce monde ; il est par trop sot aussi.

J'ai été interrompu à cet endroit de ma lettre par Mme Clément et son fils qui arrivent de Cognac pour s'en aller en Algérie, Dieu sait quoi faire. Ils ont, avec

le père, le dessein d'acheter quelques portions de terrain, et de vivre, s'ils peuvent, en le cultivant. Leur fortune présente se réduit presque à rien : cela fait grand'pitié. Si le gouvernement avait l'intention réelle de favoriser la colonisation, je verrais avec moins d'inquiétude ces braves gens partir ; mais de la manière dont les choses sont conduites en ce pays-là, je crains pour eux les suites d'une résolution prise peut-être un peu légèrement. Si j'étais jeune, ces sortes d'aventures me tenteraient, mais seulement par le côté qui prête à l'imagination une nature nouvelle et puissante : la montagne, le désert, la vie sous la tente, les chaudes nuits sous un ciel constellé. Et se dire tout cela dans la rue Tronchet ! —Enfin, cher, on vous aime bien dans cette rue-là ; on y est aussi aimé de vous, et c'est ce qui me console.

CXCVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 15 octobre 1845.

Je puis enfin vous dire, cher ami, que je suis à peu près en mon état ordinaire, qui n'a rien de fort brillant, mais dont je me contente, puisqu'il me permet de travailler un peu. Toutes mes impressions commenceront bientôt, et ce seront pour moi quelques semaines d'un des plus grands ennuis que je connaisse. Le triste métier que celui d'écrire ! Je ne l'ai pas choisi, ç'a été le seul moyen d'arriver à certains

buts que je me proposais. J'ai écrit comme on marche lorsqu'on veut se rendre quelque part ; et il m'est advenu ce qui advient toujours, c'est de ne rien trouver, ou fort peu de chose au bout du chemin.

J'ai reçu de Mme Yemeniz une lettre qui contient de très curieux détails sur des expériences de magnétisme que le hasard l'a conduite à faire. Par un simple acte de la volonté, elle endort la personne sur laquelle elle expérimente ; et toujours de la même manière, sans faire un geste, sans prononcer un mot, elle la fait obéir à tout ce qu'elle lui commande. Je racontais hier ceci à d'Ortigues, qui s'est trouvé, sans qu'il s'en doutât, avoir la même puissance sur un de ses amis ; celui-ci, en outre, lisait un billet plié que d'Ortigues tenait dans sa main fermée, ignorant lui-même ce qu'il contenait, le billet ayant été écrit par d'autres personnes. Ces phénomènes, dont beaucoup de gens, médecins, physiciens, contestent encore la réalité, parce qu'ils ne les sauraient expliquer (comme s'ils expliquaient quelque chose !) nous ouvrent vraiment un autre monde. Celui-ci est devenu plus tolérable depuis quelques jours. Nous voyons enfin le soleil ; je pense que vous en profitez pour vous promener dans ce beau parc et dans le pays qui l'entoure : l'automne vaut bien à la campagne l'été et le printemps, et l'hiver même y a son charme. Plus je vais, plus je me dégoûte de la ville ; aussi ne l'habiterai-je pas longtemps désormais, je pense.

Pendant vingt-quatre heures on n'a parlé ici que des tristes événements d'Afrique, et de la fameuse lettre de M. Bugeaud. Il faut qu'on croie avoir grand besoin de cet homme dans l'avenir pour lui passer

tant d'insolences. Lui et Thiers, une hyène enragée et un renard pelé, voilà les deux chefs futurs de la France, si la France le veut bien cependant.

Adieu, cher ami. Tout à vous de cœur.

CXCVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 22 octobre 1845.

Nous nous entendions, cher ami, pour nous écrire presque au même moment ; mais moi j'étais en retard, et c'est ce qui me fâche. La cause, vous l'avez devinée : je suis enseveli, et pour longtemps encore, dans le plus ennuyeux travail qui se puisse imaginer. Mais aussi, après ! figurez-vous donc deux volumes auxquels oncques ensuite ne repenserai ! Malheureusement ce sera pour penser à d'autres : mais, enfin, ceux-là je les sentirai comme un fardeau de moins. J'aurais plus de goût pour vos vieux bouquins, pour lesquels vous demandez pardon, presque ; ils peuplent de souvenirs historiques le pays où vous êtes, et le pays leur rend une sorte de vie intermédiaire entre la réalité et le simple récit froid et mort des livres. C'est quelque chose qui ressemble un peu à tout ce monde crépusculaire décrit par lord Byron dans son *Caïn*. J'aime aussi vos promenades dans ce beau parc et les réflexions qu'elles vous inspirent. Vous ne demandez au soleil que ce qu'il veut bien vous donner *avarâ manu*, et il semble qu'il vous sache

gré de votre peu d'exigence, car le voilà qui reparait depuis hier, et jusqu'à demain peut-être. Mais n'a-t-on pas dit : hier, aujourd'hui, demain sont les trois jours de l'homme. Si c'est aussi l'avis du soleil, il se pourrait qu'en se montrant trois jours il crût avoir fait beaucoup et tout ce que chacun de nous peut demander raisonnablement. Prenons toujours, sauf à s'expliquer ensuite, s'il y a lieu. Il y a eu, à ce qu'il paraît, entre les ministres, des explications dont le résultat est que le maréchal Soult se retire majestueusement, comme le consul romain, dans l'*otium cum dignitate*. Ce dernier mot est extrêmement difficile à traduire dans son application au maréchal. Quoi qu'il en soit, s'il entre dans le repos, il ne nous y laisse pas. Les nouvelles d'Afrique deviennent chaque jour plus alarmantes ; c'est une guerre générale qui recommence, et qui recommence dans les circonstances et les conditions les plus défavorables qu'ait pu les faire l'habileté ordinaire de nos gouvernants. Je vois peu à peu les choses se détraquer, les difficultés croître et la révolution future germer. Oh ! le bel œuf qu'a pondu Louis-Philippe ! et que c'était bien la peine de prendre pour cela dans l'histoire une place dont, à aucun prix, n'auraient voulu ceux dont le nom est resté le plus infâme !

Il paraît aussi qu'on s'inquiète sérieusement de la concentration des capitaux dans les entreprises de chemin de fer. Il y a pour cinq milliards de souscriptions réelles ou fictives ; c'est la fortune entière du pays sur un tapis de jeu. Il n'est pas jusqu'aux caisses d'épargne qui n'aient fourni leur contingent de 30,000,000. Pendant que la Bourse s'engraisse, le

peuple est menacé de maigrir ; la récolte est mauvaise dans presque toute l'Europe, et l'on craint, non pas la disette, mais une vraie famine en Irlande. L'année ne sera pas bonne pour le docteur Pangloss. Je ne sais ce qu'elle sera pour moi, mais, à tout événement, je m'arrange pour la passer dans ma chambre. Les soirs passés dehors me fatiguent. Pour vous, cher ami, jouissez bien de ceux que vous offre la demeure quasi royale où vous passerez l'automne. Puis, l'hiver venu, nous verrons : *Diei sufficit malitia sua.* Les bons jours pour moi sont ceux où je vous vois, où je puis vous redire tout ce que mon cœur sent pour vous.

CXCIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES

Paris, le 4 novembre 1845.

Vraiment, cher ami, vous devenez très fort dans l'histoire de France, et je vous en félicite de grand cœur, car, à moins de se laisser aller aux vagues espérances de l'avenir, il faut se réfugier dans le passé pour se consoler un peu du présent de jour en jour plus fangeux et plus stupide dans ce qu'il y a d'ignoble. Et dire que nous ayons vécu pour voir cela ! Aussi suis-je en quête des moyens de le voir le moins possible, je veux dire de me faire une vie retirée, plus loin des hommes, plus près de la nature. Cela n'est pas sans difficulté ; cependant, comme dit le

poète : *Labor improbus omnia vincit.* Je le crois pour ma satisfaction, ce qui est la manière la plus générale de croire.

Je désire bien vivement que cette pauvre exilée, Mademoiselle, trouve dans son mariage une sorte de compensation aux infortunes de sa famille. Selon le cours des choses que bien des événements peuvent troubler, elle devrait devenir grande-duchesse de Parme et de Plaisance ; et, pour moi, je me contenterais de cette souveraineté, même de moins, quoique, à vrai dire, j'aimerais qu'elle fût plus au midi, en Calabre par exemple, dans la grande Grèce, à cause du soleil et à cause des souvenirs. Mais les princes ne regardent pas à cela d'aussi près que moi ; peut-être cela vient-il de ce qu'ils n'ont pas le pied fourchu, et, à ce propos, vous voudrez bien, quelque pressée que soit votre dame, attendre, cher ami, le printemps pour que je me déchausse. Je suis de ces diables d'entre les tropiques qui craignent de s'enrhumer.

J'ai vu, ces jours derniers, M. de Chateaubriand, et je l'ai trouvé changé, fatigué. Je ne fis qu'entrer et sortir sans m'asseoir, parce qu'il était lui-même debout, avec un gros curé à face pleine et large, qui s'occupait, je crois, en ce moment, des soins de son état près de l'auteur du *Génie du Christianisme* que sa femme tient à mettre en règle. Ces choses-là me font toujours un singulier effet, à moi, homme ou diable tout d'une pièce, et qui n'entends rien aux politiques si persévérantes, à cette diplomatie de la tombe, comme vous voudrez.

A votre retour, cher ami, qui, Dieu merci ! sera

prochain, vous trouverez mon *Évangile* à peu près imprimé et ma *Science* en voie de l'être. J'ai déjà commencé le volume suivant afin de ne pas perdre l'habitude du travail. Si Dieu me donne des forces, j'aurai, dans trois ans, fini l'ouvrage entier ; après quoi le repos, s'il y a du repos.

CC

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 21 novembre 1845.

C'est bien vous, cher ami, qui faites de la poésie, quand vous me représentez rêvant et chantant lorsque s'en allait la vieille monarchie. Avez-vous donc oublié qu'alors, sans parler du tourment de mes affaires personnelles, chaque jour pour moi était un combat ; qu'en butte à l'animosité des partis divers, tout le monde me jetait la pierre, si bien que de ces pierres-là, si jamais quelqu'un s'avisait de les ramasser, on élèverait un jour sur mon corps un tumulus qui ne le céderait en volume à aucun de ceux qui recouvrent, dans mon pays natal, les os des vieux Kimris. Je n'ai pris la vie que trop pratiquement, que trop au sérieux peut-être, et je ne m'en repens pas ; ce que j'ai fait je le referais encore, car, plus que jamais, je suis convaincu que nous ne sommes pas en ce monde pour nous-mêmes, que notre existence, qui ne serait sans cela qu'une dérision amère et proprement le don que le diable pourrait faire à un sot, n'a d'autre raison que le devoir, la fonction que cha-

cun est appelé à remplir. A ce point de vue je l'accepte pleinement, hors de là, elle me paraît être une sorte de sac percé dont les habiles essaient de nouer l'un des bouts avec un peu de ficelle, afin de remplir ensuite le sac qui de ceci, qui de cela ; mais la ficelle se rompt toujours, et le sac reste vide.

Vous me parlez de voyager, cher ami. Certainement vous revoir plus tôt serait le motif le plus propre à m'y décider, mais ni ma santé que tout déplacement dérange, ni mes occupations ne me le permettent. Je ne puis plus guère travailler qu'en été. En ce moment j'achève ma traduction des Évangiles, et tout à l'heure j'aurai à corriger les épreuves du quatrième volume de l'*Esquisse*, car je dois avoir enfin jeudi avec Arago, la conférence que j'attendais depuis si longtemps. Ce volume et les Évangiles sont imprimés à peu près ensemble. Oh ! combien j'ai envie que cela soit fini, pour n'y plus penser ! Au reste, les maux de tête et d'estomac ne me laissent presque plus de relâche ; ce sont des acteurs qui tiennent à jouer pour le moins cinq fois la semaine, et le malheur veut que je sois le théâtre.

Depuis que Mme Didier est devenue héritière, son mari fait des affaires magnifiques ; elles viennent le trouver de tous côtés. J'en suis, pour ma part, on ne peut pas plus aise, car ce sont, mari et femme, d'excellentes gens, et qui feront, je pense, de leur fortune un très bon usage. Je ne suis pas en peine de celui que je ferai de la mienne.

Adieu, très cher, je vous embrasse de cœur.

CCI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Trémigon, 30 juin 1846.

Nous verrons jusqu'où le nouveau pape poussera cette vertu qui sera mise chez lui à plus d'une épreuve. Il aura fort à faire entre l'Autriche et les autres puissances, entre les puissances et ses sujets dont l'irritation croît chaque jour. Il me semble impossible qu'il ne fasse pas quelques concessions. Mais comme forcément elles seront insignifiantes, elles n'apaiseront point le mécontentement, et trois mois après, la guerre recommencera. Il faut que le vieux monde s'en aille, et il s'en va de fait, et lorsqu'à l'aspect de la tombe ouverte devant lui il voudrait reculer ou au moins s'arrêter, une voix formidable lui crie : Marche! Voyez ce qui se passe en Angleterre. Ce n'est pas l'habileté qui manque là, et pourtant cette aristocratie si habile ne s'abrite qu'en cédant. Elle sème de ses dépouilles le chemin où elle fuit, pour retarder le vainqueur. La folie des hommes et des gouvernements est de rêver l'éternité. On vous en donnera de l'éternité, imbéciles! — De la chute de Peel les journaux concluent celle de Guizot. Je n'en suis pas aussi persuadé qu'eux. Il s'agira de savoir comment Louis-Philippe comprendra ses intérêts personnels en cette circonstance. Car, du reste, quand on s'abaisse devant toutes les prétentions, quand on obéit à tous les

commandements, peu importe que ce soit Peel ou Palmerston qui commande.

Adieu, cher ami, et au revoir le plus tôt possible ; je vous embrasse de cœur.

CCII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 10 août 1846.

Il n'a été ici question, durant votre absence, que des élections, et ce n'était pas amusant du tout. Nous en voilà hors, Dieu merci, au grand contentement de M. Guizot et de ses collègues qui auront dans la nouvelle Chambre une plus forte majorité que dans l'ancienne. J'en suis très aise, car je désire vivement que ces gens-là restent au pouvoir. J'aime qui va vite, et, pour l'intérêt de la France, je ne trouve rien de mieux à leur dire que ce que Jésus-Christ disait à Judas : *Quod facis, fac citiùs.* Les affaires de l'Europe s'embrouillent de plus en plus. Le mariage d'Isabelle, les mouvements très sérieux du Portugal, celui de la race slave comprimé, mais non étouffé, la fermentation de l'Allemagne au sujet du duché de Holstein et les prétentions du roi de Prusse à la suprématie spirituelle ; tout cela, et bien d'autres choses encore, ne présage pas un avenir très tranquille. La politique ne vit que d'expédients. Combien de temps peut-on vivre comme cela ?

Vous ne retrouverez plus ici lord Cowley[1]. Connais-

1. Ambassadeur d'Angleterre en France.

sez-vous son successeur, lord Normanby? L'Irlande entre aussi dans une nouvelle phase de ses débats avec l'Angleterre, et O'Connell a fait son temps. Rien ne dure en ce monde, cher ami, excepté ma tendre affection pour vous.

CCIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 1er septembre 1847.

Je voudrais bien vous mander quelque nouvelle un peu intéressante de ce pays-ci ; mais en vérité je n'en sais aucune. Le suicide de M. de Montesquiou a fait peu de bruit, après l'affaire du duc de Praslin. De celle-ci même il n'est plus guère question, tant tout passe vite au temps où nous sommes. On vit sur le menu des journaux, qui nous servent chaque matin quelque infamie diplomatique, comme celle qui vient d'avoir lieu à la Plata, ou quelque friponnerie administrative. J'ai vu dernièrement quelqu'un qui arrive de Rome. Il m'a raconté des choses fort curieuses de ce pays-là. L'esprit démocratique, ou, comme on l'appelle, révolutionnaire, y domine plus que nulle part ailleurs, et préside aux conseils du pape. L'Autriche est fort embarrassée, quoique nous l'aidions de notre mieux. Que sortira-t-il de ce grand mouvement? On ne peut le savoir encore, quoiqu'il doive avoir certainement de graves et longues conséquences. On me voudrait dans cette ville où se prépare une des phases de l'avenir, on me presse de m'y

rendre, à quoi je réponds toujours ce que vous savez. Les idées de l'*Avenir* y règnent pleinement, mais j'en ai d'autres dont le temps n'est pas venu.

Comment passez-vous le vôtre à Vassy? Vous y occupez-vous de vos mémoires? Je regretterais que vous ne missiez pas à profit les loisirs de la campagne pour les terminer. Il vous faudrait peu de travail pour cela, car vous étiez, ce me semble, assez avancé.

L'opération que Mme Récamier s'était décidée à subir, a définitivement échoué. Elle reste aveugle comme auparavant. On la dit triste et dans un état de santé qui, sans offrir de dangers immédiats, ne laisse pas d'inquiéter ses amis. Si elle venait à leur être enlevée, cela ferait un grand vide dans la vie de Chateaubriand. Mais à quel point le sentirait il? En vérité, je n'en sais rien. Il semble être tombé dans une prostration complète, et je reviens toujours affligé quand je l'ai vu. *Quantum mutatus!* Remontez à vingt ans seulement. Du reste, il supporte son état avec beaucoup de courage, s'il ne le supporte pas sans ennui. Malheureusement, on ne saurait le distraire, parce qu'il faudrait pour cela qu'il pût causer, et il n'en a pas la force. A propos de conversation, en trouvez-vous chez les bas Normands? Que disent-ils de ce qui se passe? Sont-ils du nombre des *satisfaits?* Ils auraient bien de la peine à l'être autant que Louis-Philippe. On assure qu'il contemple avec un ravissement de plus en plus vif les fruits de sa sagesse. Il y a des grâces d'état. Adieu, cher; aimez-moi toujours comme je vous aime: c'est beaucoup demander.

P. S. — Voici ce qu'on dit: que M. de Montes-

quiou s'est tué à cause d'un faux commis par lui ; que le duc d'Eckmühl est sous le coup d'une poursuite pour tentative d'assassinat sur sa maîtresse, et M. C*** de L***, député, pour empoisonnement de sa femme. Il est certain qu'on a exhumé celle-ci, et qu'une information est commencée. Si le capitaine Rolando vivait encore, je serais tenté de lui demander un asile dans sa caverne.

CCIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 10 septembre 1847.

Vous voyez par les journaux où en est la politique de notre cabinet, mais vous ne la voyez qu'imparfaitement, si vous ne lisez pas les feuilles des différentes oppositions, parce qu'elles ne donnent pas toutes tous les faits et que chacune a sa correspondance étrangère. Louis-Philippe trouve partout Palmerston devant lui, et en ce moment c'est ce dernier qui domine en Espagne, en Italie, en Suisse. M. de Broglie est venu de Londres jeter l'alarme au château. Les conseils succèdent aux conseils : assemblée de médecins près du lit d'un agonisant. Car non seulement on marche d'échecs en échecs au dehors, mais un mouvement sérieux commence à l'intérieur. Le peuple s'irrite de plus en plus et la bourgeoisie n'est pas moins mécontente. Dans les banquets réformistes que le pouvoir n'ose ni ne peut empêcher, on parle hautement de révolution. L'armée même,

seul appui réel qui reste au gouvernement, ressent l'influence de l'esprit public. En un mot, tout, se prépare pour des événements graves. Non que je croie à une catastrophe immédiate, mais telle circonstance imprévue peut l'amener presque à chaque moment, et une circonstance quelconque l'amènera certainement avant peu d'années.

M. de Cormenin, qui est maintenant à Rome, a été fort surpris de tout ce que les hommes les plus considérables et les plus respectés lui ont dit de moi. Ils l'ont chargé de me faire savoir qu'ils avaient conservé de moi *un tendre* et *précieux* et *pieux* souvenir. N'est-ce pas là quelque chose d'étrange ? Au reste, ce qui m'empêche d'aller dans ce pays-là, ce n'est sûrement pas la folle idée de *Tout ou rien*. Si c'était cela, il faudrait se hâter de m'enfermer à Charenton. Nous causerons, cher ami, à votre retour, de mes véritables motifs, jugés décisifs par des personnes même aussi éloignées qu'on le puisse être de toute magistrature.

Je reviens à la politique. Voilà l'Autriche obligée de reculer. Elle s'est arrêtée devant la résistance, provoquée par l'Angleterre, des princes italiens. Naples même a été entraînée dans ce système de résistance, ou le sera, car les deux Siciles sont dans une vive fermentation. La Suisse aussi est délivrée de la crainte d'une intervention. Il est vrai qu'elle n'est pas à l'abri de la guerre civile ; mais la lutte serait courte, car les cantons dissidents forment à peine le dixième de la population. Il semble que l'Autriche s'attende à perdre ses possessions en Italie. Depuis quelque temps, elle intrigue fort dans les provinces danu-

biennes, où il est, du reste, assez naturel qu'elle cherche une compensation. Mais elle y trouvera la Russie. Le prince de Lucques agit comme un insensé dans son petit État. J'en suis fâché à cause de son beau-frère. Il y a des fortunes qui paraissent n'être qu'un enchaînement de tristes fatalités. A Lisbonne, le retour des Cabral présage une révolution nouvelle, qui probablement ne finira pas cette fois par une intervention. Le peuple en Portugal est plus avancé qu'en Espagne ; il commence à prendre part aux affaires publiques et à comprendre qu'en définitive c'est de lui qu'il s'agit. Ce qu'on raconte de l'intérieur du palais à Madrid, passe tout ce qui se peut imaginer. A moins d'une de ces péripéties dont ce pays offre tant d'exemples, il est vraisemblable que la reine sera démariée, et qu'on réglera la succession de manière à renverser toutes les espérances qu'on s'était plu à nourrir ici. C'était bien la peine de se déshonorer aux yeux de l'Europe pour, à la réputation d'un fourbe, ajouter celle d'un sot. Je ne sais comment cette lettre est devenue une gazette. Je vous en demande pardon, cher ami. On parle de ce qui occupe, et tout le monde aujourd'hui, attentif au spectacle extraordinaire que présentent les cours et les peuples, y cherche des indices de l'avenir.

Je vous embrasse, cher, de tout cœur.

CCV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 8 octobre 1847.

Il est donc vrai, mon cher ami, que la société qu'on nous a faite et qu'on travaille tous les jours à perfectionner, est un repaire d'escrocs et une caverne de voleurs. Voilà un homme sur qui vous comptiez, dont la probité éprouvée, ce me semble, ne donnait prise à aucun soupçon, et cet honnête homme un beau matin. disparaît avec les dépôts qui lui étaient confiés! Quelque affligé que j'en sois pour vous, j'aime mieux cependant que vous soyez débiteur que créancier. On trouve de l'argent sur des hypothèques telles que celles que vous pouvez offrir; vous n'auriez pas recouvré celui qu'en partant aurait emporté ce M. de L**. Il paraît qu'en ce moment les affaires sont généralement très mauvaises. Le taux de l'escompte est énorme, et l'escompte même impossible souvent. Plusieurs fabriques ferment en province comme à Paris : d'où beaucoup de malheureux ouvriers sans travail. D'un autre côté, la récolte n'est pas ce qu'on avait espéré. Les grains se maintiennent à un prix élevé. et tout cela ensemble fait prévoir un hiver difficile et rude. Aussi le mécontentement est-il loin de s'apaiser ; mais peu importe au gouvernement, qui se croit assez fort pour arrêter, au moyen de l'armée, tous les mouvements qui pourraient se produire.

Ce calcul est vrai pendant un certain temps, mais ce

temps finit, et tous les pouvoirs s'y trompent. C'est ce qui arrive à l'Autriche, obligée, après de vaines démonstrations, de reculer en Italie. C'est un grave échec : on a maintenant le secret de sa faiblesse. Je ne crois pas cependant à son expulsion immédiate des provinces lombardes, je crois plutôt que les choses finiront dans toute la péninsule par un retour passager au *statu quo*, avec quelques légères concessions de liberté de la part des princes. Mais le mouvement continuera, on se préparera à de nouveaux efforts. L'Italie entière, réveillée de son long sommeil, s'est sentie, s'est reconnue comme nation ; c'est un pas immense. Le pape suit, mais suit volontiers, avec la crainte seulement d'être conduit plus loin qu'il ne voudrait aller. Il ressemble à l'armée d'Alexandre, et Alexandre c'est le peuple.

En Espagne, vous voyez ce qui se passe. Circonscrite dans le palais, la politique toute personnelle n'y est plus qu'une complication d'intrigues. La guerre civile est imminente. Qu'en sortira-t-il ? personne ne le sait, ni personne peut dire vers quelles destinés s'avance cette pauvre nation descendue si bas sous la double pression du despotisme monacal et royal. Quand je regarde l'Europe, j'y vois partout le travail de quelque chose de grand qui veut naître. Mais l'enfantement de Dieu sera long. Pour moi, simple pasteur, qui contemple au ciel durant la nuit les signes du temps, je me borne à adorer en esprit l'Enfant divin sur la paille de sa crèche, où les envoyés du genre humain viendront un jour déposer à ses pieds leurs offrandes.

Ma jambe ne va pas mieux. Un médecin m'avait

conseillé un bain local avec du son. Je l'ai essayé, cela n'a rien fait. Au bout de deux mois, je me trouve en même état que le premier jour, c'est-à-dire sans douleur quand je reste en repos, mais ne pouvant marcher. Il y a un dérangement quelconque dans le tendon d'Achille. Sont-ce des fibres rompues? mais je n'ai fait aucun effort. Est-ce une inflammation? Cela me semble plus probable. Quoi qu'il en soit de la cause, l'effet n'est pas douteux et je suis condamné à garder indéfiniment la chambre. Outre la gêne et l'ennui, la santé générale en souffre. Conclusion : il faut s'en aller et ce n'est pas à cela que je répugne. Riche, j'aurais une maison de campagne, une voiture pour m'y transporter; pauvre, je n'ai que la fosse commune et l'herbe qui croît dessus. C'est le sort de l'immense majorité des êtres humains; il serait insensé de s'en plaindre.

Parlez-moi, cher, de vous et de vos projets, de ce que vous faites, de ce que vous pensez et de l'époque où je vous reverrai. Je l'attendrais plus impatiemment, si je ne pensais que ces vacances aux champs et dans les bois vous sont bonnes. Jouissez-en donc et prolongez-les, mais qu'elles ne vous fassent point oublier le pauvre reclus qui vous est si tendrement dévoué.

CCVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 28 octobre 1847.

Je ne veux pas, cher ami, attendre votre retour pour causer encore un peu avec vous d'autant plus que la tristesse qui paraît dans votre dernière lettre et qui ne vous est point ordinaire, me peine sensiblement. J'ai un grand intérêt à ce que cet état, passager je l'espère, soit le plus court possible, car vous savoir heureux est ma manière de l'être, et si, vous aussi, vous tombiez dans mes humeurs mélancoliques, elles seraient désormais sans compensation. Mais vous retrouverez, et retrouverez bien vite, cette douce et tranquille fermeté que si peu d'hommes ont possédée comme vous. La Providence à qui vous devez un ensemble de dons si rares y ajoutera celui de savoir en jouir jusqu'au bout.

Pour moi, pauvre éclopé, je n'ai guère de jouissances que celles qui peuvent tenir dans le petit cabinet de huit pieds de long et de quatre de large, que vous connaissez. J'y eus hier la visite du baron d'Eckstein. Il arrive de Suisse où il a passé l'été, et part demain pour la Normandie où il passera le mois de novembre chez le duc de Rauzan. Il est toujours très enfoncé dans ses études indiennes, et il faudrait presque parler le sanscrit pour suivre facilement sa conversation. M. Burnouf, avec qui j'ai dîné il y a quelques mois, estime sa science ; il la voudrait

seulement moins germanique, c'est-à-dire moins confuse à force d'abondance. Le *ne quid nimis* et le *lucidus ordo* ne sont guère à l'usage des Allemands, et c'est dommage, car l'utilité de leurs travaux en souffre beaucoup. M. Burnouf désirerait encore que notre savant indianiste fût plus maître de son imagination, qu'il s'abandonnât moins à des interprétations hasardées, auxquelles ne se prêtent que trop les langues primitives si différentes des nôtres, par leurs formes compactes et leur constitution radicale. Il reconnaît au reste en d'Eckstein un profond sentiment de la haute antiquité.

La réforme dîne par toute la France et harangue au dessert. Je ne vois pas clairement ce qui pourra sortir de cette éloquence d'automne semée autour de tables bourgeoises et arrosée du vin du cru. Pour ma part, je n'ai de foi qu'en la grande joie du peuple, qu'on éloigne soigneusement de ces banquets. Le thème, au surplus, de ces discours, dont les journaux sont pleins, est singulièrement uniforme. « Vous avez, messieurs, un gouvernement corrompu, corrupteur et usurpateur. Gardez-vous d'y toucher, mais suppliez-le de se corriger, s'il est possible. »

Ce sublime vœu de leur patriotisme, nos vertueux citoyens peuvent se flatter de le transmettre très intact à leurs enfants et petits-enfants, et ainsi de suite jusqu'à l'extinction de la race, si d'autres qu'eux ne s'en mêlent. Lamartine vient de nous gratifier d'une suite d'articles dans le même sens. Il chante sur le mode ionique la prospérité, la félicité et la gloire que la France devra à l'ordre constitutionnel ramené à son essence pure, à la formule sacramentelle « Le

roi règne et ne gouverne pas. » Mais qu'on y prenne garde : si le pouvoir s'obstine à ne pas comprendre cette théorie magnifique et sainte, si, non content de régner, il veut gouverner, le poète changera de corde : il se lèvera dans sa grandeur et chantera la guerre sur le mode dorien. Nous vivons, cher ami, au milieu d'une bien drôle de génération. Ce n'est certes pas la logique qui préside aujourd'hui aux conseils des princes et dirige le cours des affaires humaines. Que dites-vous, par exemple, du pape poussant, comme chef temporel, les peuples à la liberté et déclarant, comme pontife, à ces mêmes peuples, qu'ils ne peuvent, SANS CRIME, refuser une obéissance absolue à une demi-douzaine de tyrans que Dieu, dit-il, a préposés pour les conduire ! O facétieux curé de Meudon, que volontiers je te ressusciterais, pour au moins nous faire rire un peu de ces extravagances gigantesques !

Pour moi, cher, laissant là tout le reste, je me borne à vous aimer et à vous demander de m'aimer.

CCVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

1er février 1848.

Si je n'avais pas encore la tête empaquetée, j'irais, cher bon ami, chercher moi-même de vos nouvelles. Faites-m'en dire, je vous prie, par mon messager. J'espère apprendre que vous êtes tout à fait délivré de ces tristes douleurs d'estomac.

Ne trouvez-vous pas que les événements deviennent graves en Europe ? Après l'Allemagne, la Suisse ; après la Suisse, l'Italie ; après l'Italie ? C'est encore le secret de Dieu. L'Europe entière est ébranlée ; ceci, du moins, n'est pas incertain :

A vous, cher, de tout cœur.

Mon frère continue d'aller mieux.

CCVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Mars 1848.

Deux mots seulement, cher ami, pour vous remercier de votre souvenir en ces moments extraordinaires. Vous sentez que je n'ai pu rester tranquille chez moi, qu'on m'y aurait difficilement laissé. Je suis sur les dents et néanmoins pas au bout de mes fatigues. J'ai quitté mon logis pour me camper auprès de mon neveu, près d'un journal auquel j'ai part.

Quand vous verrai-je ? Je ne puis le savoir, mais ce sera vraiment le plus tôt possible.

Tout à vous, cher, et de cœur.

CCIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Mars 1848.

Vous jugez bien, cher ami, que si je n'ai pas été vous voir, c'est que je n'ai pu disposer d'un seul

moment. Je n'aurais pas cru avoir la force de supporter tant de fatigues et des fatigues de tant de sortes; mais je ne les supporterai pas longtemps. Je me suis déjà évanoui une fois; heureusement cela n'a pas eu de suites. Je ne puis encore vous dire où vous pourriez me trouver. On me prête un lit le soir, et le jour un bout de table. Je cherche une chambre pour m'y caser provisoirement.

Si vous m'écrivez, que ce soit au bureau du *Peuple Constituant*, rue Jacob, 33. — A vous de cœur.

CCX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 27 avril 1848.

Tout ce que je sais de plus certain, mon cher ami, c'est que j'ai un grand désir de vous voir, et que j'ignore quand je le pourrai. Je vais, lundi ou mardi, m'établir, rue Montmartre, 154, où notre journal se transporte.

Loin d'aspirer à la représentation, je serais, au contraire, le plus heureux homme du monde de garder ma liberté, et je l'espère encore; l'usage que j'en ferais serait de me retirer en Bretagne pour y finir en repos et en paix ma vie de labeur, et j'ai déjà pris mes mesures pour cela.

Quant à ce qui touche la chose générale dont vous me parlez, des deux suppositions que vous faites, l'une me surprend, car je me crois un homme d'honneur. J'aime mieux l'autre, car il en résulterait seu-

lement que j'aurais été dupe de ma très naïve crédulité, fort pardonnable, au reste, dans un enfant de soixante-six ans.

Adieu, cher ami, portez-vous bien et aimez-moi toujours.

CCXI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, 11 mai 1848.

Si j'en juge par moi-même, mon cher ami, je crois bien à votre désir de nous retrouver au moins quelques moments ; et malgré vos occupations, je ne comprends pas que ce soit absolument impossible, car j'en vois quelques-uns chargés de plus encore, — et moi-même, à quelques époques de ma vie, — qui savent bien se ménager les quarts d'heure de l'amitié.

M. Scheffer m'a découragé d'aller vous chercher dans l'officine de votre journal. Il dit y avoir été mal reçu et qu'il vous y a évidemment embarrassé. Vous écrire ne me satisfait pas complètement, et puis j'y réussis mal. Je vois par vos réponses que vous ne me comprenez pas ou que vous n'avez pas le temps de me lire. Dans cette perplexité, et pour trouver quelqu'un qui me parle de vous et à qui je puisse en parler, serait-il indiscret de vous demander de voir monsieur votre neveu? Si je savais son adresse, je serais allé le chercher ou je l'aurais prié de passer un moment chez moi.

Vous voyez que j'y tiens, mon cher ami, et je serais bien fâché de croire que vous n'y tenez pas autant.

CCXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 12 mai 1848.

J'ai eu la fièvre toute la nuit. Il est six heures ; on me remet, mon ami, votre lettre et plusieurs autres. Voici ma vie : au saut du lit, réponse aux lettres les plus pressées venues le soir précédent Article à faire. A midi, Chambre. A mon retour, des douzaines de lettres à ouvrir, lire, etc. Le journal à voir pour le lendemain, articles à corriger, etc. Mon dîner d'un quart d'heure ne se passe jamais sans interruption. Je n'ai donc à moi que l'après-midi du dimanche ; j'y renvoie tous les rendez-vous, qui se trouvent, comme vous le voyez, bien accumulés. C'est ce jour-là, depuis une heure jusqu'à cinq, que nous pourrions nous voir; venez donc, car vous ne doutez pas que je le désire autant que vous. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous a dit Ary Scheffer. C'est un excellent homme, mais très ombrageux. Je n'en puis plus. — A vous de cœur.

CCXIII

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Paris, jeudi 6 juin 1848.

Je me suis absenté les deux derniers dimanches, pour aller visiter des personnes amies que les san-

glantes et épouvantables journées avaient éloignées de Paris. Je voudrais cependant avoir des nouvelles de votre santé. J'attends toujours, pour être rassuré à ce sujet, que vous quittiez l'ingrat travail auquel vous vous êtes voué. Il serait pire que cela pour vous si j'en croyais le soulèvement d'opinions qui se dresse contre vous. Je sais la part qu'il faut faire à l'exagération en ces temps de malheurs, et je m'en tiens là, ayant bien soin de ne rien lire de ce qui me peinerait plus que personne si j'y trouvais ce qu'on prétend y exister. Que ne donnerais-je pas pour vous savoir retiré de cette lutte! En attendant, dites-moi un mot de votre santé. L'horreur des derniers événements m'a navré jusqu'au fond de l'âme, et, pour la première fois, j'ai désespéré de l'avenir. Ce n'est pas pour moi, le mien est si court !... Avez-vous quelques meilleures paroles à me dire, mon très cher? Mais avant tout, comment vous portez-vous ?

CCXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 11 septembre 1848.

En quittant Paris, mon bon ami, vous quittez une ville maintenant bien triste, couverte de camps, de canons et de prisons, où les factions s'agitent, où l'on ne sait pas à qui le pouvoir appartiendra demain. Sans parler des autres tentatives, la question de Louis Bonaparte renaît. Il va être élu de nouveau, et il a cette fois promis d'accepter.

Ce sera un événement que son entrée dans l'Assemblée nationale. Il s'y usera promptement, si son parti ne lui fait pas une autre position, ce qui ne se peut guère sans l'intervention de l'armée. Ainsi nous voilà entre la république, une restauration, et l'empire, dans cette sorte d'état indéfini qu'on appelle l'état de siège, avec la banqueroute et la faim devant nous, et tous les éléments d'une guerre civile presque inévitable. Le reste de l'Europe n'est guère mieux partagé. Point de peuple qui ne soit divisé en lui-même et soulevé contre les vieux pouvoirs. Les incidents ne sont rien, c'est la fin d'un monde et le commencement d'un autre monde inconnu jusqu'ici. Jésus-Christ annonçait, il y a dix-huit siècles, et ces grandes ruines et cette grande rénovation qu'il appelait son royaume, le royaume de Dieu. Lisez l'Évangile, il n'y a pas un trait qui ne se réalise sous nos yeux. Mais il faudrait causer de tout cela. Que peut-on dire dans une lettre? Vous savez que, sur ce point, je ne me suis pas trompé, que j'ai constamment vu comme prochaine cette dissolution générale d'une société qui doit mourir pour que la vie ne s'éteigne pas dans le monde. C'est la pensée qui, sous toutes les formes, domine dans ce que j'ai écrit depuis trente ans. Mais à quoi bon ces prévoyances? à quoi bon dire aux hommes ce qui sera? Ils aiment mieux s'arranger de ce qui est et dans ce qui est, comme le sauvage sous son toit de branchages et dans sa hutte de quelques jours.

J'aime à vous savoir à la campagne, jouissant des derniers rayons d'un soleil qui pâlit, image en cela du passé qui nous fuit et que nous fuyons. Cher, je

sens bien vivement en moi le désir d'en voir un nouveau, le soleil qui éclaire, non quelques misérables atomes de boue, ce qu'on appelle des mondes, mais les espaces intellectuels, les éternelles régions des âmes.

A vous de cœur, cher ami, à vous maintenant, à vous toujours.

CCXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 21 septembre 1848.

Ce n'est pas seulement le plaisir de causer avec vous, cher ami, qui hâte ma réponse à votre bonne lettre, mais encore l'incertitude absolue du lendemain, au moment où je vous écris.

Nous touchons à une crise, tous les partis se remuent, et l'imbécile gouvernement que nous avons depuis quelques mois, n'a de force d'aucune sorte. On ne se cache plus d'aucun côté, et chacun agit au grand jour. Tout le monde, aujourd'hui, voit et sait tout ce que je savais et voyais, et qui, pour l'avoir annoncé, m'a valu tant de colères. La scène s'ouvrira par Louis Bonaparte. Les légitimistes lui disent : « Monsieur, passez devant. » Ils ont fait l'appoint de son élection à Paris, et, par un calcul assez raisonnable du reste, marquent après lui la place de leur candidat.

Mais, aveuglé par des passions, des désirs insensés, légitimistes et bonapartistes comptent sans les répu-

blicains, aveugles aussi souvent, mais dépositaires des germes de l'avenir, et invincibles par le sentiment qu'ils ont de sa puissance, qui domine toutes les autres. Il y aura entre ces aveugles un grand combat, un combat à mort, cette mêlée effroyable dont je vous parlais et que j'aurais voulu prévenir. Nul n'y peut rien désormais, et dans la période de destruction qui s'ouvre, il faudra que chacun accomplisse son destin. Ce sera, dans la vie de la société, quelque chose de semblable à ces époques géologiques, où, sur la surface bouleversée de la terre, de vastes continents s'affaissent et d'autres surgissent, travail gigantesque de la nature, dont le terme est un monde nouveau.

Je ne néglige point l'affaire Didier, je m'adresse à tout le monde, et ainsi font mes fondés de pouvoirs, malheureusement avec peu de succès. On ne sait où prendre mon débiteur, que je crois décidé à consommer son escroquerie. On se ferait difficilement l'idée d'un pareil misérable.

Au reste, la ruine est universelle et certainement irrémédiable, nous y courions depuis trente ans. Ce pauvre idiot qu'on appelle Goudchaux [1] y perdra son hébreu. La propriété immobilière est chargée d'une dette de *trente-trois milliards*. Comment sortir de là que par une banqueroute générale, banqueroute d'État, banqueroute privée ? D'ici à peu de temps, l'Europe entière entrera en liquidation, et l'on parle de propriétés à maintenir et à garantir ! Que l'on s'occupe plutôt d'en reconstruire une nouvelle, la

1. Alors ministre des finances.

vieille n'existe plus. Comprenez-vous, en cet état, des prétendants, des hommes qui viennent dire : « Prenez-moi, je suis le remède à tout; je vous apporte, en ma personne, tous les biens ensemble : richesse, paix, bonheur; cela ne vous coûtera qu'une liste civile dont nous conviendrons de bonne amitié, et un fauteuil sous un baldaquin ? » O folie humaine !

Ma santé n'est ni bonne ni mauvaise. L'Assemblée me fatigue; l'air qu'on y respire asphyxie, aussi bien au physique qu'au moral. Si c'est là vraiment l'expression de la France, je la plains grandement.

Adieu, cher, très cher; aimez-moi bien, et vous m'aimerez encore moins que je ne vous aime.

CCXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 10 octobre 1848.

Si j'ai bien calculé les dates, cette lettre, cher ami, doit vous trouver encore à Caulaincourt. Vous y avez eu de bien beaux jours, les plus beaux de l'année, je crois; mais nous ne pouvons pas, désormais, espérer qu'ils se prolongent beaucoup. Ceux qu'à votre retour vous passerez ici seront bien tristes. La misère est effrayante, et elle va croissant. Le cœur se serre douloureusement au spectacle de tant de souffrances. Que sera-ce cet hiver? La ville vient d'emprunter six millions, qui, répartis entre les indigents *inscrits*, permettront de donner à chacun quinze centimes par jour. Cela dit tout. Plusieurs milliers d'enfants, dans

le VIIIe arrondissement seul, sans asile, sans toit, passent la nuit dans les rues à l'état de vagabondage. En politique, personne ne sait où l'on va, ni presque où l'on est. Tous les partis se remuent, mais d'un mouvement aveugle. Ils assiègent la porte du pouvoir et se précipitent pour entrer, sans se demander même ce qu'il y a derrière. Cela ressemble à de l'aliénation. Louis Bonaparte est une sorte d'idiot, qui, à la tribune où il crut hier devoir monter, a excité la risée universelle de la Chambre. Mais toute la France ne l'y a pas vu, et comme les légitimistes désirent qu'il passe devant, il a des chances pour la Présidence. Il est probable, cependant, qu'aucun candidat n'obtenant la majorité absolue, la nomination reviendra à l'Assemblée, et ce que fera celle-ci, personne ne le sait, car elle n'en sait rien elle-même. Le peuple déteste Cavaignac, et il a de bonnes raisons pour cela. Excepté dans le Midi et dans l'Ouest, personne ne veut d'Henri V, et là même, si on le proclamait, il y aurait guerre civile. Au milieu de cette confusion, on marche vers la banqueroute, banqueroute publique, banqueroute privée, banqueroute universelle, car la dette de la France dépasse son capital. Jugez de ce que sera la liquidation. Ce qui nous sauve de l'invasion méditée contre nous par les vieilles puissances, c'est le soulèvement général des peuples, quoi que fasse notre imbécile et lâche gouvernement pour nous affaiblir, même de ce côté. Tout cela, au reste, n'est qu'un préliminaire de la grande crise dont nous approchons, et l'Europe entière avec nous. Je vous expliquerai, d'une manière plus précise et plus étendue, ce que je prévois, quand

nous nous reverrons. Toujours est-il clair que le monde se transforme et que nous assistons au plus grand travail, à la révolution la plus vaste et la plus profonde qui se soit jamais faite dans les sociétés humaines.

Je fais imprimer la partie du 5e volume de l'*Esquisse*, où je traite de la religion. Cela formera un petit volume d'environ 250 pages. Le moment paraît assez singulièrement choisi pour publier un livre de ce genre ; aussi ai-je hésité longtemps, mais enfin j'ai cédé aux instances qu'on m'a faites. Adieu, très cher, et tout à vous de cœur.

CCXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

3 février 1849.

J'ai vu toute la Révolution depuis 89, et je n'ai jamais vu un pareil état des esprits. C'est une sorte de délire d'autant plus effrayant que, dans le naufrage de la raison, le sens moral disparaît lui-même. Au dessous sont les abîmes où depuis si longtemps je vous annonce que nous descendons.

Vous me parlez du *mal* que je fais ; vous voulez dire que je souffre, et en effet je ne suis pas encore bien remis de mon inflammation d'entrailles. Par ailleurs, j'ai le funeste don de voir et de prévoir, et c'est là aussi une sorte de mal dont on ne souffre pas moins que du mal physique. Un autre mot vous est

échappé que je veux effacer de ma mémoire ; il convient trop peu et à vous et à moi.

Celui de vos amis qui vous est le plus dévoué.

CCXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 4 février 1849.

Votre lettre, cher ami, me fait du bien ; j'avais, en effet, pris au sérieux quelques mots de votre dernier bulletin, et j'en avais été profondément peiné. J'avais tort puisque vous me le dites ; ainsi n'en parlons plus. Je me soucie peu de l'opinion de la plupart des hommes, mais il en est autrement de la vôtre, et je me sens trop à vous pour être indifférent de ce côté-là.

Sans doute, la société ne périra pas, je crois au contraire à sa rénovation, comme elle s'est renouvelée sous l'influence du christianisme. Mais ces transformations qui changent l'état fondamental de la société, ne s'opèrent jamais sans de profonds bouleversements et de terribles catastrophes. Voilà ce que je prévois et ce que je crains. Et déjà ce ne sont pas de simples prévisions, mais des faits trop réels : voyez l'Europe entière. Encore, ne sommes-nous qu'au commencement. La grande marée de l'avenir bat, de toutes parts, les rivages du vieux monde, et ne tardera pas à les submerger. Je sais bien qu'on oppose des baïonnettes et du canon à l'océan qui monte et gronde : mais je crois peu, je l'avoue, à l'efficacité

du canon et des baïonnettes contre les flots de cette mer immense. Nous recauserons de tout cela.

En attendant, je vous embrasse de cœur.

CCXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 6 août 1849.

Les vacances qu'on nous donne commenceront dimanche. J'y gagnerai d'être délivré pendant six semaines d'un mortel ennui, et de pis que cela, car je ne sache point de spectacle plus triste que celui de cette assemblée impuissante pour le bien qu'elle ne comprend pas, et ne veut et ne peut comprendre. Du moins, sommes-nous pour le moment à l'abri d'un coup d'État. Le voyage que le président vient de faire dans l'Ouest en a éloigné pour quelque temps l'idée. Mais si les événements s'arrêtent, la misère, elle, ne s'arrête pas. Pour la soulager on rétablit l'impôt sur les boissons, et l'on nous en promet de nouveaux, que le ministre médite dans sa sagesse. Reste à savoir si on les payera, s'il sera possible de les payer. Les vieux financiers, à bout de voie, ressemblent à Guy-Patin qui avait fait saigner 160 fois un pauvre malade; le malade mourut, et Guy-Patin disait : C'est qu'on ne l'a pas assez saigné !

J'en suis toujours au même point avec Didier. Son avoué ne finit rien, malgré ses promesses réitérées, et voilà les vacances du palais qui approchent. Les mois, les années se passent à attendre ce qui ne vient

point, ou qui vient si tard, que c'est à peu près la même chose. Malherbe écrivait à un de ses amis : « La vie est une pure sottise. » Il pouvait bien avoir raison. J'amuse la mienne avec des tableaux. A ceux que vous avez vus, nous en avons ajouté quelques autres qui ne les déparent pas, et notamment un Paul Potter, plus beau que le plus beau du Musée. Il y a là certainement une très grande valeur ; mais voyez ce que c'est que l'homme : quand je pense qu'il faudra se séparer de tant de belles choses, auxquelles on s'attache involontairement ; j'oublie tout le reste, et ne songe plus qu'au regret que j'éprouverai d'en être privé. Cependant nous nous occupons d'organiser la vente et, par ce côté encore, l'affaire se présente bien. Les marchands ne reviennent pas de ce qu'ils voient, et, en effet, hors les grands musées, il n'existe point de pareille collection en Europe.

Le gouvernement paraît de plus en plus empêtré dans les affaires de Rome. On dit que les interpellations qui devaient avoir lieu aujourd'hui seront renvoyées aux calendes grecques.

Il nous en coûtera trente millions pour avoir rétabli le pouvoir absolu du pape. Les rois ne nous en sauront aucun gré, et nous serons détestés des peuples. Le P. Ventura, arrivé de Malte à Marseille, n'a pu obtenir jusqu'ici la permission de venir à Paris. On chasse de France les Polonais ainsi que les réfugiés allemands. Si nous ne sommes pas tout à fait heureux, nous pouvons au moins être fiers : nous avons une politique noble. — A vous, cher, de tout cœur.

CCXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 26 septembre 1849.

L'offre que vous me faites, très cher ami, d'avancer votre retour ici, dans le cas où vous pourriez m'y être utile pour mes affaires, m'a profondément touché. Juges, avocats, avoués, tous étant en vacances, les choses restent forcément suspendues jusqu'à la rentrée des tribunaux. Vous serez donc à Paris, quand le moment sera venu pour moi d'avoir recours à votre obligeance. Il m'importerait beaucoup de terminer le moins mal possible cette triste affaire, car Didier n'est pas le seul fripon avec lequel je sois aux prises.

Vous savez que l'*Imitation* était ma ressource principale. Or mon traité avec Pagnerre et Perrotin expire dans trois semaines. Je m'étais arrangé avec un autre libraire, lorsqu'il a été constaté que les premiers, par un tirage énorme suivi d'une vente fictive, mais légale dans la forme, avaient pour deux ans encombré le marché de mon pauvre ouvrage, inutile dès lors entre mes mains. C'est 11,000 francs que ces honnêtes gens me volent. Voilà comme les affaires se font aujourd'hui. Le résultat de cette escroquerie infâme est de m'obliger de chercher, vieux comme je le suis, des moyens d'existence dans un travail où probablement je vais user le reste de mes forces. Il ne s'agit de rien moins que de me charger de la rédaction du journal

la Réforme. Le traité doit être signé ce soir. Il assurera mon indépendance en tant que rédacteur; mais quel fardeau! On m'alloue une somme fixe, médiocre d'abord, mais qui doit augmenter si le journal prospère. Je choisis et paye mes collaborateurs. Outre le motif que je viens de vous dire, j'en ai eu d'autres encore pour me décider; mais ceux-ci ne sauraient être expliqués dans une lettre, à cause des longs détails où il faudrait entrer. Devoir à part, je pense absolument comme vous sur l'extrême folie de s'absorber dans la vie politique. « Avez-vous su prendre du repos; vous avez plus fait que si vous aviez pris des provinces et des villes. » Qu'est-ce donc quand on se tracasse pour ne rien prendre du tout? J'ai toujours aimé les voies obscures et par cela même tranquilles, le *secretum iter* du poète; ce sont celles que j'aurais choisies, et dont les circonstances m'ont toujours éloigné. Nous sommes sous la main d'une puissance supérieure qui nous pousse où elle veut, sans le moins du monde nous demander notre consentement préalable. On ne fait point ses destinées.

CCXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 6 octobre 1849.

Je vous remercie de me gronder, cher ami, et je reconnais que, dans ce que vous me dites, il y a beaucoup de vrai. Ce vrai, je l'ai vu, je ne me suis point dissimulé les inconvénients, et cependant j'ai passé

outre, non pas à cause des avantages problématiques et, en tout cas, de peu de considération qui ne touchent que l'aisance matérielle, mais par d'autres motifs, à mes yeux les seuls graves, les seuls puissants. Je vous le dirai de vive voix, car je ne renonce pas, certes, à nos bonnes causeries. Il m'a fallu prendre une détermination si prompte, que je n'ai eu que deux jours pour organiser une rédaction entièrement nouvelle et qui devra, dès lors, elle-même subir des modifications. Il est vrai que le travail est énorme, mais je n'ai pris d'engagement que pour une année. J'espère faire quelque bien, de cette sorte de bien inaperçu, mais réel pourtant, qui consiste surtout à retenir, à unir, à diriger peu à peu les esprits dans des voies raisonnables. Les difficultés sont immenses, je l'avoue, mais je n'ai pas entrepris de les surmonter toutes. Tenez, je le vous dirai, j'ai cru accomplir un devoir, et ce qui m'en a le plus persuadé, c'est que, très évidemment, je le remplissais à mes dépens.

Dans notre politique intérieure, les choses flottent en ce moment. La majorité est loin d'être d'accord. Le but n'étant pas le même, on ne peut s'entendre tout au plus qu'à demi; de là l'incertitude du vote en certain cas, par exemple en ce qui touche le douaire de Mme la duchesse d'Orléans. L'Europe aussi se brouille; chaque jour y apporte de nouvelles semences de discorde et de guerre. Il est difficile qu'en un temps plus ou moins rapproché, elles ne produisent pas leur fruit, quoique partout on craigne une collision menaçante.

Vous ne me parlez point de votre retour. La campagne a encore un reste de beauté qui peut vous y

retenir. En recueillant les rayons affaiblis du soleil qui baisse, pensez à moi, cher, comme à celui de vos amis qui vous est le plus entièrement, le plus tendrement dévoué, et à jamais.

CCXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 1er novembre 1849.

Je suis bien aise, cher ami, que vous prolongiez un peu votre séjour à la campagne, puisqu'un retour plus prompt à Paris pourrait vous causer quelque ennui. Comme vous je pense qu'à notre âge, la tranquillité est le premier des biens.

Vous me direz qu'il n'y paraît guère, à me voir me jeter dans la vie du monde où il y a moins de repos, et j'avouerai que cela est vrai. Aussi n'y suis-je nullement par goût, et je bénirai le moment où il me sera permis d'en sortir. Ma santé, au reste, soutient ce travail mieux que je n'aurais pu l'espérer. J'arrive fatigué à la fin du jour, mais d'ordinaire la nuit me remet, et de jour en jour je trouverai ainsi le bout de cette dernière campagne, dernière au moins selon mes vœux, et selon mes projets.

Le journal va bien, les abonnements viennent, et y compris la vente des rues, nous tirons à 12,000. Les attaques ne manquent pas, mais nous n'y répondons jamais. Cette sorte de controverse grossière et sans bonne foi ne me va pas.

La politique est en désarroi par suite du change-

ment de ministère et du message du Président. Des nouveaux ministres, pas un n'a de consistance, pas un n'est au-dessus d'un simple commis, et c'est précisément ce que voulait le Président, d'après ce qu'il a dit aux anciens en les renvoyant. Nous voilà donc à pur et à plein gouvernement personnel; mais ce gouvernement, pour réaliser le programme *napoléonien*, demande plus de *stabilité*, plus de *durée*, quelque chose de mieux que ce qu'a réglé à cet égard notre Constitution *imparfaite*. De cela on tire les conséquences que vous imaginez. Pour moi je crois à des desseins, mais peu à leur exécution en face des obstacles qu'on rencontrerait. Tout est possible cependant, et, en fait de folie, rien ne me surprendrait. Voilà, toujours à bon compte, la droite violemment jetée dans l'opposition. Si elle y persiste, le nouveau ministère ne durera pas quinze jours. Qu'arrivera-t-il après?

Le Président s'accomodera-t-il avec elle, ou tentera-t-il un coup d'État? C'est ce que chacun se demande, et de réponse, point. Nous sommes en un état étrange, qui n'a point d'analogie dans le passé. Les choses ne peuvent rester telles qu'elles sont, et on ne voit pas par quels moyens on pourrait en sortir. Dans la Chambre, quatre partis sans compter les nuances. Que l'un d'eux veuille saisir le pouvoir, accomplir dans son sens une révolution, à l'instant les trois autres se tournent contre lui. Les transactions, vous voyez comment, depuis une année, elles ont réussi. C'est une ressource épuisée désormais. Derrière cette cohue officielle, qu'y-a-t-il? Le peuple, et le peuple des campagnes comme des villes, passe en masse du

côté de la République. Là est l'avenir, et toute ma crainte est qu'il n'arrive trop tôt, avant que la raison populaire ait eu le temps de s'éclairer assez.

CCXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 10 août 1850.

Malgré mon désir, cher ami, de causer avec vous, je ne vous écrirai aujourd'hui que quelques mots. J'espère que votre voyage vous aura fait du bien. Je ne sais quel fruit M. Bonaparte retirera du sien ; il part le 13, pour parcourir une partie de la France ; il rencontrera sur sa route plus de témoignage de l'esprit nouveau, que des manifestations des souvenirs anciens. Je parle de la masse des populations, et non des gens de police et de l'entourage des préfets. Les apparences en ce moment ne sont pas à un coup d'État. Grâce à la triple division des partis qui se disputent notre pauvre pays, on ne peut espérer que nous atteindrons, sans commotions violentes, l'époque décisive des élections générales. Malheureusement l'incertitude des résultats de cette crise et le travail continu des factions dans l'intervalle, maintiendra les esprits dans un état d'inquiétude funeste aux affaires ; de là malaise universel, aggravation de souffrance, enfin tout ce qui, joint aux trop justes colères que provoque l'arbitraire dans le gouvernement, la destruction des libertés, l'insolente violation des droits, est de nature à préparer ce que les

véritables amis de l'ordre, inséparable aujourd'hui, selon moi, de la République, peuvent craindre de plus triste. En attendant, et quoi qu'il en soit, soignez votre santé, cher ami, et recueillez, à Caulaincourt, sur la lisière de ses beaux bois, au bord des eaux, les rayons de ce soleil que vous aimez, et qui vous est si bon.

CCXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 29 août 1850.

Le travail qui m'occupe, quoique difficile, est à peu près un travail de simple manœuvre. J'avais, comme vous savez, traduit les Évangiles. On m'a demandé d'y ajouter les autres livres du Nouveau-Testament, sans notes ni réflexions quelconques. Me voici donc, du matin au soir, traduisant, traduisant, dans l'espérance que ce papier que je brouille se changera pour moi en pain. Les pensées qui me viennent, je les ravale, mais cela ne nourrit pas.

En lisant votre description, j'ai réellement vu Argenteau. Il me semble que j'y suis. Quelque beaux que soient ces lieux, ni vous ni moi, cependant, nous ne voudrions y passer notre vie. Les lieux agissent vivement sur moi, mais encore faut-il qu'il s'y rattache certaines idées ou certains souvenirs.

Le président devra conserver celui du voyage qu'il vient de faire. A tout ce qu'il voudrait bien, partout on a dit non. Courbera-t il la tête sous ce *non* formi-

dable? On peut en douter. Ainsi, toujours incertitude, non pas de l'avenir, mais des accidents à travers lesquels se réalisera cet avenir.

A l'Élysée, on rêve, on rêve aussi ailleurs; cela rappelle la pièce italienne : *La vita è un sogno*. Ce qui fait que ce qui doit être, est nécessairement, c'est que la force qui le produit, indépendante de la pensée, toute d'instinct, accomplit son œuvre, comme l'animal se meut, respire, mange, comme la plante végète. La raison de l'homme ne peut rien sur ses propres destinées, si ce n'est pour hâter, en l'aidant, ou pour retarder, en la contrariant, l'action des causes les plus élevées qui atteignent infailliblement leur fin. *O vanæ hominum mentes!* Voyez Louis-Philippe : n'a-t-il pas cru s'éterniser, lui et sa famille, sur le trône qu'il avait escroqué? Et le voilà qui meurt obscur, méprisé, oublié bientôt dans un petit village d'Angleterre. Profonde politique que la sienne! Je ne crois pas à un autre succès pour aucun de ceux qui aspirent à le remplacer. Passer même au pouvoir, est devenu pour eux extrêmement difficile. On a manqué le moment : la République a enfoncé et enfonce tous les jours davantage ses racines dans le sol. Il n'y a plus contre elle que l'intrigue.

Or intrigue-t-on contre l'ordre des saisons, contre tout ce qu'elles amènent forcément dans le monde! L'aveuglement des princes, les illusions dont on les repaît, sont certainement quelque chose d'étrange, quelque chose qui non seulement étonne, mais effraye. Qu'un moment ils sortent du bruit que l'on fait autour d'eux et prêtent l'oreille, ils entendront dans les airs la voix de l'ange de saint Jean, qui leur

crie : *Finis super te!* Mais qui se résigne à finir? On aime mieux, se flattant jusqu'au bout, s'envelopper la tête et s'avancer en tâtonnant dans la nuit froide, où l'on cherche un trône, et où l'on ne rencontre qu'une fosse.

Vous savez que la pauvre Mme Marliani a trouvé la sienne après une maladie qui avait, m'a-t-on dit, singulièrement affaibli son esprit. Ce qui me surprend en ceci, c'est qu'on ait pu s'en apercevoir. Elle a été un triste exemple de ce que peut, chez les femmes, produire la vanité quand elle prend certaines directions. Avis à plus d'une.

Nous avons ici une pluie continue, qui, après avoir nui à la moisson, paraît avoir amené sur les raisins une maladie assez analogue à celle des pommes de terre. Je le regrette pour eux et pour nous. Comme, au fond, le temps que nous avons n'est guère meilleur pour nous que pour le raisin, je vous recommande très instamment de soigner votre santé, et aussi de m'aimer un peu comme je vous aime.

CCXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 7 septembre 1850.

Rien de changé dans la politique. La menace permanente de tentatives contre la Constitution, ce qui aboutirait infailliblement à la guerre civile, arrête toutes les affaires, et par conséquent le travail. Les passions, comme toujours, sont plus fortes

que la raison, car personne n'a rien à gagner aux bouleversements qu'on prépare. Les chances de succès pour les prétendants diminuent d'ailleurs de plus en plus. Le manifeste de Wiesbaden a été, de fait, comme une sorte de solennelle abdication. Nul moyen aujourd'hui de parler de légitimité, sans exciter la colère ou le rire.

Les Orléans cherchent à profiter de cette énorme faute. Mais, qui ont-ils pour eux? Une certaine portion très inerte de la bourgeoisie. Cela ne saurait les mener loin. Le Président, lui, convaincu enfin qu'il n'a dans la nation aucun appui réel, se tourne vers l'armée Il rêve un mouvement militaire *contre les royalistes*, si l'Assemblée ne consent pas à proroger ses pouvoirs pour dix ans. En ce cas, selon le plan conçu, il se ferait conduire aux Tuileries et proclamer dictateur. N'est-ce pas là une belle *solution?* Tous ces gens là sont fous, mais leur folie nous coûte cher. Des événements prochains, immédiats, je n'en prévois aucun ; mais je vois devant nous, et trop clairement, un avenir bien triste. Au reste, ce fut toujours la marche de l'humanité à travers le temps. Il faut qu'elle avance, et chacun de ses pas est une douleur. Elle porte dans ses entrailles un fruit qui la déchire en sortant. *Omnis creatura ingemiscit et parturit*, dit saint Paul.

Lisez-vous dans le *National* les souvenirs de la princesse Belgiojoso? Elle dit du mal de tout le monde, et c'est en dire de soi plus que nul autre n'en pourrait dire. Si j'avais à peindre le diable, je le peindrais sous les traits d'une vieille femme méchante. Je ne sache rien de plus hideux dans la création.

Lamartine est en Angleterre, où il cherche à tirer parti de la concession qu'Abdul-Medjid lui a octroyée, et qui lui coûte déjà plus qu'elle ne vaut peut-être, en voyages et cadeaux, de règle absolue en Orient. Ses domaines ont, dit-il, trente lieues de tour. On y trouve de tout, des eaux, des oliviers, des vignes, des pâturages. Il n'y manque que l'argent qu'il lui faudrait pour payer ses dettes. — Je suis, quant à moi, toujours souffrant, tantôt plus, tantôt moins ; aussi, quand le jour viendra de m'en aller, je n'aurai pas regret à grand'chose. La vie n'a pas été séduisante pour moi. Vous me direz qu'il y a de ma faute et que je n'ai pas su lui faire ma cour. Mais vraiment en vaut-elle la peine ? — Adieu, très cher ami.

CCXXVI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 9 septembre 1850.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce que vous me racontez de votre voyage. Les espérances de cette foule mêlée que vous avez vue de près, me paraissent se perdre dans un lointain des plus obscurs. De quelque côté qu'on le regarde, c'est, au reste, le caractère de l'avenir qui est devant nous. Le fond du peuple est républicain, la bourgeoisie, en grande partie, orléaniste. Le reste compte à peine et ne vit qu'artificiellement. Otez à M. Bonaparte le pouvoir dont il use pour une fin personnelle, que lui resterait-il ? Rien. Le légitimisme a au moins pour lui ce qu'il

appelle un principe. Mais quel principe, au temps où nous sommes ! Il faut, à mon avis, que l'on ait une foi bien naïve pour l'avoir proclamé si nettement.

Je ne vois de fort aujourd'hui que la démocratie, et de possible que la république. Aussi, réussit-on à l'abolir, comme on le veut et comme cela se peut, je ne doute pas le moins du monde qu'elle ne renaquît bientôt, mais par des convulsions que je souhaiterais, de toute mon âme, épargner à notre pauvre France. Ce n'est pas sans une grande douleur que je vois approcher les formidables événements que j'ai tant de fois annoncés. Et que ne donnerais-je point pour avoir été faux prophète !

Le général Pepe vient de se marier à une Anglaise. C'est bien aimer la guerre que d'entreprendre une pareille campagne à soixante-six ans ! Raillerie à part, il y a longtemps qu'il n'y manquait que la cérémonie et des deux côtés on a sagement fait. La dame est veuve d'un orientaliste nommé Gilchrist, de son vivant membre du Parlement.

Personne, cher ami, ne vous aime aussi tendrement que moi.

CCXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 25 septembre 1850.

Ce que vous me dites, mon cher ami, sur l'espèce de philosophie qu'il faut porter dans les choses de

la vie, surtout quand on commence à en voir approcher le terme, est la raison et la vérité même. Aussi en profité-je de mon mieux. Mon ancienne fougue a bien diminué, et j'ai trouvé, à cette occasion, que l'âge guérissait de certains défauts, comme la paralysie guérit de la danse de Saint-Guy. On aimerait mieux souvent être resté malade. Je crois l'alliance entre la branche aînée et la branche cadette très compromise en ce moment. La déclaration récemment publiée, et qui a déterminé une scission profonde entre les légitimistes, est de nature à faire réfléchir beaucoup de d'Orléans. Je doute qu'ils acceptent la solidarité de pareils principes et de leurs conséquences. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'un accord en haut ; il faut aujourd'hui compter avec ce qui est au-dessous, et là, certes, la répulsion sera grande.

Tout s'embrouille donc de plus en plus. Le Bonaparte s'éveille sur ce qui se fait autour de lui, et poursuit sa pointe pour arriver, d'abord, au moins à une prorogation pure et simple. Mais ceci, c'est encore une révolution, et une révolution qui ne peut s'accomplir que par ceux-mêmes contre qui, en partie, elle serait faite, à moins qu'on n'essaye de la consommer uniquement par la force, ce qui, pour peu qu'on y regarde de près, ne paraît guère possible. Si vous demandez ce que je prévois donc, je vous répondrai : Rien. Jamais l'avenir ne fut, à mes yeux, aussi obscur : *nox sine stellis*. Je parle de l'avenir prochain, car, pour ce qui est au delà, mes convictions n'ont pas varié.

J'emploie toujours le peu de temps qu'on me laisse

à ma traduction du *Nouveau Testament*. Je n'aurais jamais entrepris ce travail ingrat, si je l'avais cru aussi difficile. Je le finirai cependant peu à peu, soutenu par l'idée que c'est du pain que je me prépare pour le petit nombre d'années qui me restent.

CCXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 17 octobre 1850.

Voyant peu de monde, ne sortant pas, je passe mon temps à écrire et à lire, et, en ce moment, surtout à écrire, voulant, avant la rentrée de la Chambre, avancer le plus que je pourrai ma traduction : travail plus difficile qu'on ne le croirait, et que je ne le croyais moi-même, bien que l'expérience m'eût appris déjà combien il était loin d'être aisé.

Ce qu'a entrepris M. Bonaparte paraît l'être encore moins. Il a plus de peine à traduire son oncle que je n'en ai à traduire saint Paul, et il y a même apparence qu'il y échouera tout à fait. Il est vrai qu'il y porte plus de bon vouloir que d'habileté peut-être ; mais désormais le plus habile n'y réussirait pas davantage, je crois. On ne s'imagine pas combien, depuis un an, la France s'est démocratisée. La durée serait courte de quoi que ce fût qui, par ruse ou par force, se substituerait à la République. Le progrès en ce sens est universel en Europe. En Angleterre même, il y a, au-dessous de l'aristocratie, un mouvement profond qui croît d'heure en heure. Ce n'est

pas un mouvement politique, mais un mouvement social bien autrement grave, et qui prend diverses formes. On ébranle l'Église établie, divisée en elle-même, et avec l'Église la constitution de l'État dont elle est une des bases. Dans les *trois* royaumes on remue la question *de la terre*, comme ils disent, demandant un nouveau système de baux, qui en diminue le prix et en allonge de beaucoup la durée ; ce qui aboutit à un déplacement partiel de la propriété et à une réduction considérable des revenus : à quoi l'on ajoute l'abolition du droit d'aînesse et des substitutions. Des idées analogues préoccupent le peuple en Allemagne et en Italie, et s'y joignent à la haine chaque jour plus générale et plus forte des gouvernements. Il faut avouer que ceux-ci ne négligent rien pour la justifier. Voltaire disait : « Nos neveux verront un beau tapage. » Ils l'ont vu, en effet, et ce n'est rien près de ce que le monde verra bientôt. Quant à moi, je désire une transformation devenue nécessaire et qu'aucune puissance ne saurait empêcher; mais je voudrais qu'elle s'opérât plus doucement, plus régulièrement qu'on ne peut l'espérer, à cause de l'aveuglement prodigieux de ceux qui y résistent, des divisions et de l'insuffisance de ceux qui prétendent à la diriger. Dieu fera tout par le peuple, et le peuple avec Dieu : mais ce sera long et rude. Voilà ce que je prévois, en baissant la tête devant les grandes lois qui conduisent le genre humain, comme les astres, comme l'univers entier.

Je suis, comme toujours, à vous du fond du cœur.

CCXXIX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 4 septembre 1851.

Après avoir passé, cher ami, par les mains de Stevens, je me suis vu pendant huit jours hors d'état de manger et de parler, et il n'y a encore que peu de chose de changé à cette agréable manière d'être. De sorte que si je me trouvais en ce moment avec vous sous les beaux ombrages qui bordent le lac de Caulaincourt, je me trouverais entre le plaisir de vous écouter, et l'impatience de ne pouvoir vous répondre quand nous ne serions pas d'accord, ce qui, comme vous le savez, arrive quelquefois, et heureusement pour l'intérêt de la conversation. Par exemple, je n'admettrais pas sans modification la différence que vous établissez entre les premiers chrétiens et le peuple de nos jours, et je vous citerais bravement d'anciens Pères qui ont dit que l'humeur pacifique des premiers n'était qu'une sage prudence, en attendant qu'ils fussent les plus forts. Il me semble que l'histoire des temps postérieurs justifie assez l'opinion de ces Pères.

D'ailleurs, pour la blâmer, il faudrait soutenir qu'il n'est jamais permis de résister à la force injuste, qu'on doit tout souffrir des pouvoirs une fois constitués, que qui a puissance, a droit, et cela mènerait loin. Je crois que la vie est un combat, autant pour les nations que pour les individus, que ce que nous

appelons paix n'est qu'une chose relative, et que cette loi du progrès par la lutte régit tous les êtres de l'univers. Point de choc, point de mouvement. On passe sur ce qui arrête, on renverse ce qui s'oppose, et c'est Dieu qui pousse mondes et grains de sable, hommes et moucherons, sans qu'il lui ait plu de dire à ses créatures où il les conduit par cette voie. Notre immense privilège est de le conjecturer, d'entrevoir, à travers les ombres mystérieuses, le terme infini de ce travail sans fin.

Un travail d'un autre genre, mais triste à voir, est celui des partis en ce moment. J'en crains de plus en plus les suites. L'inimitié croît et les passions s'exaltent, à mesure qu'on approche de l'époque où la balance penchera forcément ou d'un côté ou de l'autre. Le fond des choses est ce qu'il y a de plus grand par rapport à la société humaine, à ses bases véritables, à ses lois essentielles, et, quelque part qu'on jette les yeux, on n'aperçoit que de misérables intrigues. La candidature du duc de Joinville, très activement propagée sans bruit, inquiète l'Élysée, et avec raison, car elle enlèvera beaucoup de voix à M. Bonaparte. Comme elle sera surtout appuyée par la bourgeoisie, orléaniste en majeure partie, il se pourra bien qu'elle nous vaille l'abrogation de la loi du 31 mai. On trouvera que le suffrage restreint qui devait sauver l'ordre, le menace au contraire, et que le suffrage universel, incompatible il y a six mois avec ce même ordre, en est le vrai fondement.

En résultat, s'il y a élection, il me paraît probable qu'elle sera faite par l'Assemblée, aucun candidat ne réunissant le nombre de voix nécessaire pour être

nommé de plein droit. Je ne me lasse point d'admirer les savantes combinaisons de la politique, et je comprends que les hommes en soient fiers.

Vous me prêchez le repos. Eh! qui ne désire le repos, sans trop, il est vrai, savoir ce qu'il désire? Est-on fatigué, on s'assied; les forces sont-elles revenues, on se relève, pressé du besoin de se mouvoir. Le repos absolu, il faut, pour le trouver, descendre au-dessous de la mort, dans ce sombre abîme qu'on appelle néant. Et qu'est-ce que le repos relatif? Un certain sentiment de bien-être, pour le corps, la santé; pour l'âme, la joie, le contentement, le bonheur. Reposez-vous, signifie donc : portez-vous bien et soyez heureux. A quoi chacun répond, hélas! je ne demande pas autre chose; réponse éternelle, car à tous les points de l'existence, le but où l'on tend est toujours au delà. Prenez-vous-en à M. Stevens si aujourd'hui ma philosophie vous paraît un peu triste. Je ne saurais non plus surmonter l'impression pénible que je reçois du spectacle étalé sous nos yeux. Le présent me blesse et l'avenir m'effraye. Mon vrai repos, au milieu de ces souffrances diverses, est de penser au plaisir que j'aurai de vous revoir dans quelques semaines.

CCXXX

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 16 septembre 1851.

Eh oui, cher ami, les mauvaises chances me sont toutes réservées. Voyez, plutôt, vous m'avez écrit une

lettre pleine d'amitié, de raison, de sages conseils, d'agrément et d'esprit, que m'arrive-t-il? je n'en reçois que la première page; le reste se trouvait sur une feuille intercalée dans la première, et que, par distraction, vous en avez ôtée en cachetant. N'est-ce pas là mon bonheur ordinaire? Autre exemple : un jugement définitif termine, il y a trois mois, mon affaire avec madame Didier; pour que je règle avec son mari, sa signature, une signature qu'elle ne peut refuser, est nécessaire; elle la donnera, dit-elle; mais elle n'a pas le temps aujourd'hui. Des semaines se passent ainsi, au bout desquelles l'avoué apprend qu'elle est partie on ne sait où. Me voilà renvoyé jusqu'après les vacances, c'est-à-dire vers la mi-novembre. A cette époque, il faudra lever le jugement, le signifier, instrumenter judiciairement; aux anciens frais en ajouter de nouveaux, afin d'obtenir cette signature qu'elle est sans conteste, obligée de donner. Concevez-vous cette rage de faire, en dehors de tout intérêt, le mal pour le mal? Pendant que cette honnête femme court les champs avec son M. R..., je lutte dans ma petite chambre contre des maux d'estomac et autres souffrances qui me fatiguent beaucoup, ayant, la nuit pour soulagement, ce qu'en peut procurer une légion de punaises, dont je n'ai pu jusqu'ici, quoique j'aie fait, parvenir à me débarrasser. Là, cher, croyez-vous sérieusement qu'il y ait philophie qui tienne à cela? et je ne dis pas tout, il s'en faut de plus de moitié. Ma distraction est de lire des livres qui me transportent par l'imagination dans un autre monde. On en commence un pour paraître prochainement : c'est le second volume de l'*Histoire*

de la Révolution de Février, par madame d'Agoult. Je n'ai pas lu le premier, je ne lirai pas celui-ci. Elle y attaque, dit-on, grossièrement madame Sand. Jalousie de femme et d'auteur. Notre pauvre nature humaine a quelquefois de vilains côtés. Au reste, pour peu que les choses continuent d'aller comme elles vont, il n'y aura bientôt plus que la presse officielle. Les parquets traquent l'autre, et l'état de siége, étendu de proche, la détruira sous peu complètement. Reste à savoir ce qui en résultera.

Êtes-vous toujours résolu à votre voyage en Belgique? et, si vous le faites, reviendrez-vous directement à Paris? je le souhaite pour moi, souhaitant encore plus ce qui sera le mieux pour votre santé. Autant que j'en puis juger à travers mes vitres, le soleil me paraît inviter assez à jouir de ses derniers rayons, les pâles lueurs d'octobre. A cette époque on dirait qu'il cherche à entrer à l'Académie, comme en ce moment M. Liadières. — A vous, cher, de tout cœur.

CCXXXI

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 19 septembre 1851.

Ces deux hommes que vous avez vus, cher ami et que vous peignez si bien, sont des échantillons de ce monde plat, stérile et remuant, au milieu duquel nous vivons. Je parle de la surface, car au-dessous, là où, dans l'obscurité mystérieuse qui enveloppe toutes les origines, se fait le travail de Dieu, c'est tout autre

chose. Il n'y est guère question des Bonapartes et des d'Orléans, des présidents et des présidences, vieilles étiquettes, sur des flacons vides, laissés sur des cendres du bivouac de la veille. Si notre vie moins courte nous permettait de suivre ce mouvement continu d'évolutions, qui, d'âge en âge, transforme l'humanité, d'en embrasser, d'une seule vue, les phases successives, combien toutes nos idées changeraient! Cessant d'être renfermés dans l'étroit présent, elles se dilateraient dans l'espace et le temps sans bornes, représentant ainsi à l'esprit ravi ce grand spectacle : les vraies lois des choses, leurs rapports et leur enchaînement éternel. Nous ne serions plus alors ces pauvres êtres éphémères, qui voient la mort de la nature et le renversement de l'univers dans la chute des feuilles en automne. J'avoue néanmoins que force nous est de subir à quelque degré les conséquences de notre durée si brève. Comment nous séparer de ce qui nous presse, nous touche, l'estimer à sa juste valeur, en juger d'après la place qu'il occupe dans un cercle dont nous occupons un arc à peine mesurable?

Cela ne se peut. Aussi, moi qui parle, qui souffle dans les mots pour n'en faire peut-être que des vessies, je ne laisse pas d'être, comme tous les autres, vivement préoccupé de l'avenir qui est là tout proche devant nous, sombre, ténébreux, menaçant. A moins que la réaction, prise de peur au dernier moment, ne recule, le combat est inévitable ; et s'il a lieu, je n'ai aucun doute sur le résultat. La démocratie, le peuple vaincra. Mais le lendemain? Le lendemain, après des représailles, qu'aucune puissance humaine

ne pourra empêcher, je ne saurais prévoir qu'une anarchie de gouvernement, courte il est vrai, mais terrible par ses conséquences. Ce qui nous sauvera en ce danger suprême, ce sera la guerre certaine, sur une question de vie ou de mort. Cette pensée absorbera toute autre pensée, ce sentiment tout autre sentiment; car, par-dessus tout, les nations veulent vivre. On s'enfoncera avec fureur, avec désespoir, dans les voies inconnues de cet avenir dont la force brutale veut murer l'entrée. L'Europe entière deviendra soudain un vaste champ de bataille. Comme au dedans d'une ville assiégée, on se fera de tout un moyen d'attaque et de défense; on prendra où l'on trouvera : il n'y aura ni d'autre règle, ni d'autre loi. Je détourne les yeux du reste.

A toutes mes craintes, il s'en joint une autre, cher ami, c'est de vous ennuyer, et c'est pourquoi je m'arrête et finis en vous embrassant.

CCXXXII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 18 septembre 1852.

Le temps, mon bon ami, n'a pas favorisé votre voyage. Je ne sais quand nous verrons la fin de la pluie; à la température près, on se croirait en plein hiver. Pour moi, voilà huit jours que je ne suis sorti de ma chambre; heureusement que je m'y plais, y trouvant dans mes livres et dans mon travail une ressource suffisante contre l'ennui. Peu de gens

vivent ainsi solitaires; je ne vois quasi personne, et encore trouvé-je quelquefois que c'est trop. Tout le monde ne ressemble pas à ce qui vous entoure. Au milieu de ce vide, je me demande souvent ce que je suis venu faire en ce monde, et, en vérité, j'ai bien de la peine à trouver une réponse qui n'ait pas l'air d'une fade plaisanterie. L'activité de l'esprit, qui survit aux forces nécessaires pour son emploi, est-ce une bonne, ou une mauvaise chose, dites-le moi. N'est-ce pas un peu comme Arlequin désireux de se marier, et que rien n'en empêchait, si ce n'est que personne ne voulait de lui?

Je vois de ma fenêtre des gens qui passent sous des parapluies, à travers des flaques d'eau, dans le jardin du palais jadis bâti par Richelieu, auquel ils ne songent guères. Dans mes rêveries, parfois il me semble que c'est là une image assez vraie de la vie; mais où est le parapluie?

Avec cette extrême liberté qu'on a maintenant de tout dire, je vous dirai que réellement le Dante est un grand poète : il ne ressemble à aucun autre ni dans ses qualités, ni dans ses défauts; je ne mets rien au-dessus des beautés dont son œuvre abonde, que la naïve simplicité des âges primitifs, telle qu'on la retrouve dans Ruth, par exemple. L'élégance grecque lui manque aussi, mais elle était incompatible avec le génie, les idées, la langue du temps où il vécut. Un homme n'est pas tout l'homme, ni une époque toutes les époques. Un poète, si puissant qu'il soit, ne peut que reproduire la sienne : et la *Divina Comedia*, c'est le moyen âge tout entier.

Veuillez, cher ami, dicter quelques mots qui m'ap-

prendront si vous êtes content de vos yeux et de votre estomac. Je voudrais bien qu'à votre retour, M. Desmares jugeât le moment propice pour la légère opération qui vous rendra, j'espère, l'usage des premiers. Quoi qu'il s'en faille bien que, dans ce monde, tout soit agréable à voir, les yeux cependant n'y sont pas de trop, quitte à les fermer quand quelque chose les blesse. Les miens se refusent presque à lire le soir à la bougie : c'est un sérieux avertissement de les ménager, et ainsi fais-je.

A vous, cher, comme toujours.

CCXXXIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 24 septembre 1852.

Dans la profonde obscurité qui, aujourd'hui, enveloppe toutes choses, lorsque, du silence universel, sortent seulement des paroles menteuses, il est à peu près impossible d'affirmer rien sur rien. Les très faibles rayons de lumière, qui percent çà et là à travers ces ténèbres, nous font entrevoir quelque chose d'étrange, de confus, une espèce de chaos devant lequel la pensée incertaine s'étonne et s'effraie. Ce qui surnage sur cet abîme, ce n'est pas l'esprit qui, selon Moïse, flottait sur les eaux, où s'organisait le monde, mais le spectre de l'égoïsme, et comme une tête de mort, des orbites creux de laquelle jaillit le feu sombre d'une insatiable cupidité : plus, dans la

société présente, d'autre lueur que ce rayonnement funèbre. Cela passera, sans doute, mais enfin voilà où nous en sommes. Quant à l'enthousiasme, ce qu'il y a de faux et de réel, on l'ignore complètement. Tous les jours on apprend là-dessus des choses telles que, même après ce que l'on connaissait, on n'en revient pas de surprise. Pour ma part, je ne crains rien de l'action des hommes, lorsqu'elle combat les lois éternelles de l'humanité ; elle amène des souffrances et des catastrophes déplorables, il est vrai, mais peut-être nécessaires pour ranimer le principe de vie, et dont le temps en passant efface la trace. Croyez-vous, comme M. l'évêque de Moulins, et dans le même sens que lui, *à la mission divine ?* Il me semble que cet évêque est un Dreux-Brézé ; il me paraît avoir avalé, en une seule fois, toute une boîte des pilules d'opium qui entraient dans le régime de son frère. Au reste, le clergé se montre partout le même.

Ma santé n'est pas bonne, sans être notablement pire que vous ne l'avez vue ; elle tombe lentement, comme tombent les flocons de neige. La suspension presque totale du commerce de la librairie n'aide pas à mes affaires. Aucun livre ne se vend, et moins encore, ainsi que vous le pensez bien, ceux qui déplaisent aux puissances actuelles. Enlacé, de plus, de tous côtés dans les pièges que m'ont tendus mes éditeurs, vous jugez que ma position n'est pas des plus commodes.

J'ai eu, avant-hier, avec Émile Forgues, qui était venu me voir, une bonne heure de conversation ; il devait repartir aujourd'hui pour le Berry. Et vous,

cher, quels sont vos projets ? Il me tarde que vous me parliez de celui qui vous ramènera ici.

CCXXXIV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 7 octobre 1852.

Vos informations ne sont pas exactes. Le triomphe à Bourges, à Nevers : mélange à Dijon ; partout ailleurs populations froides, et plus que cela à Nimes, par exemple, Montpellier, Narbonne et Béziers. Je le déplore, mais enfin, hors des lieux que j'ai nommés d'abord, l'enthousiasme ne se remarquait guère que dans le cortège voituré de Paris à la suite du triomphateur. Ce sera autre chose dans la Charente, et je me réjouis de cette compensation.

Quoi qu'il en soit, la misère est profonde et menace de le devenir encore plus cet hiver. L'ouvrier occupé, et tous ne le sont pas, il s'en faut de beaucoup, est réduit à vivre presque uniquement de pain et de mauvais fruits ; aussi la maladie fait-elle de grands ravages. Les gens qui font le commerce des os, trouvent à peine à s'en procurer la moitié de la quantité ordinaire. Ce fait n'est que trop significatif. Il est vrai qu'on débarrasse Paris d'une partie des bouches inutiles. On envoie les unes en province, les autres à Cayenne, pour s'y repaître de cassave. La cassave est, autant que je le crois, un aliment sain, agréable même, presque un met de sénateur.

Je ne lis aucun journal, et de livres nouveaux il

n'en paraît point. C'est une désolation parmi les imprimeurs. La presse gémit de ne plus gémir. Mais toutes ces pensées qu'on aurait écrites, que deviennent-elles ? Est-ce une perte ? Est-ce un gain ? Si toutes les roses, tous les œillets, tous les jasmins un beau jour allaient ne point s'ouvrir, serait-ce une compensation que les nénuphars et les jusquiames restassent fermés ?

Je suis persuadé, cher, qu'il faudrait y regarder à plus d'une fois avant de changer quelque chose à l'ordre, quel qu'il soit, de notre pauvre monde. D'abord, ce n'est pas une machine combinée comme les nôtres pour un but spécial, et comme elles, construites artificiellement sur un plan arbitraire : mais une création spontanée, progressive, dépendante de causes éternelles dans leur source, en tout solidaire, où depuis la molécule gazeuze jusqu'au dernier soleil de la voie lactée tout s'enchaîne, tout conspire à je ne sais quelle fin universelle ignorée de nous. Cela change bien la question, et, dans cette vaste sphère, je craindrais singulièrement les coups d'Etat. Dans la nôtre, si étroite, je ne les aime déjà pas tant. Je suis effrayé du peu que nous savons ; pour moi, en fait de savoir, je ne suis sûr que d'une chose, c'est de vous aimer, cher bon ami, autant que cœur puisse aimer.

CCXXXV

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 8 septembre 1853.

Vous voilà donc, mon bon ami, à la campagne, au coin de votre feu, regardant à travers vos vitres la pluie tomber d'un ciel triste et noir, car je ne vous suppose pas à Caulaincourt plus privilégiés que nous ne le sommes à Paris. On dit que ce temps-là s'il dure, nous fera boire d'assez mauvais vin, et comme d'ailleurs le pain sera rare et cher, ce sera une belle occasion pour apprendre à vivre de régime. Depuis que je ne vous ai vu, j'ai beaucoup souffert d'un lumbago qui me tient cloué sur mon fauteuil, de sorte que, moins heureux que M. de Maistre, je ne puis pas même voyager autour de ma chambre.

A l'aide de l'abbé Prévost, je voyage sans bouger dans le monde entier, et cela me distrait, et cela m'instruit, et après avoir vu passer sous mes yeux les peuples divers, je me dis, pour conclusion dernière, *Tutto il mondo è fatto comme la nostra famiglia*, et je n'en fais pas mon compliment au monde. En Afrique, chez les nègres, on trouve comme chez nous des républiques, des rois absolus et des rois électifs. Un de ceux-ci, sur les bords du Sénégal, s'étant fait chasser, parvint cependant ensuite à remonter sur le trône.

Mais, dit l'historien, au lieu d'engager le peuple par ses bienfaits à le reconnaître volontairement pour leur maître,

il ne pensa qu'à le punir de sa révolte. Cette rigueur obligea les grands de recourir à la protection du *Tin*, roi de *Baul*, et de lui demander du secours pour chasser leur vainqueur, et pour se mettre en état de choisir un souverain, par une élection libre, suivant l'ancien usage de leur nation. Latinfal Soukabé, qui régnait alors à Baul, écouta favorablement leur prière, soit qu'il eût déjà conçu le dessein qu'il exécuta dans la suite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proie du conquérant. Il leva une armée nombreuse, qui fut augmentée par les mécontents de Kayor. Il livra bataille au Burba, et, ce malheureux prince ayant péri dans la mêlée, le peuple de Kayor se vit encore sans roi. Le Tin ne se trouva pas plutôt à la tête d'une armée victorieuse, qu'il fit éclater les vues de son ambition. Après avoir servi ses voisins en qualité de protecteur, il leur déclara qu'il pensait à devenir leur maître. Cependant, pour éloigner les idées d'usurpation, il résolut de se faire élire dans une assemblée de tous les grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avait campé ses troupes. Il représenta ce qu'il avait fait jusqu'alors pour le rétablissement de la liberté publique ; que son dessein était encore de leur procurer un roi capable de les gouverner avec équité et de les défendre contre leurs ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, personne ne lui avait paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs espérances ; enfin leur déclarant qu'il regardait comme ses ennemis tous ceux qui n'approuveraient pas ses vues, il conclut par ces terribles mots : « *Désoulé sabay* », qui sont entre les nègres une inspiration solennelle et un défi contre toutes sortes d'oppositions.

Cette expression passe dans le pays pour un si cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le sang. Les électeurs se seraient portés sur-le-champ à la violence, s'ils n'eussent été retenus par la présence de l'armée. Ils se virent forcés non seulement au silence, mais encore à reconnaître Latinfal pour leur roi. Aussitôt qu'il fut proclamé, il se mit en possession du gouvernement, sans s'être fait laver dans une fontaine, suivant l'ancien usage de l'inauguration. Il récompensa ceux qui l'avaient favorisé dans l'élection, et, prenant le titre de Damel, il se fit rendre par tous les grands

l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner à quelque distance sans autre habit que des hauts-de-chausses, et à se mettre ensuite trois fois à genoux en se jetant de la poussière sur la tête. Latinfal continua toujours d'exiger avec vigueur ces marques de soumission, et ne permit qu'aux marabouts d'être couverts en lui parlant.

Comme sa cruauté ne l'avait pas rendu moins odieux que son usurpation et qu'il avait raison de craindre que les grands n'excitassent le peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui assurèrent pendant toute sa vie la possession du trône : l'une, d'ôter la vie, sous diverses prétextes, à ceux qu'il croyait capables de lui causer de l'embarras ; l'autre, de gagner le peuple, en le mettant à couvert de l'oppression des grands. La noblesse se vit contrainte de chercher un asile dans les États des princes voisins et d'abandonner ses biens au Damel, qui mettait encore entre les principes de sa politique le soin d'appauvrir ses sujets, pour leur ôter le pouvoir de se révolter. Il suffisait d'être riche pour devenir l'objet de sa haine. La mort suivait le moindre soupçon. Il était rusé, avare, cruel jusqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant et vindicatif. » (*Histoire générale des Voyages*, t. II, p. 478.)

Voici une méthode financière des Bisaffras, dont je m'étonne qu'on ne soit pas avisé en Europe. Vous avez une maison ; votre voisin en fait don au roi, qui ne manque jamais de l'accepter. Il est vrai que si votre voisin a aussi une maison, vous pouvez lui rendre la pareille, et jamais le gouvernement ne se plaint de cet échange de bons services. Les hommes d'État ont tort de ne pas lire les vieux livres. Ils y trouveraient quelquefois d'excellentes leçons. Je ne veux cependant pas nier qu'ils aient, eux aussi, l'esprit fort inventif.

Mon cher ami, je vis seul, et c'est pourquoi je ne puis vous mander que des nouvelles du dix-septième

siècle. Si vous en désirez du treizième, je pourrai également vous satisfaire, car j'ai aussi des relations assez habituelles avec celui-là par l'intermédiaire d'un ami appelé Dante.

Vous voyez que, malgré ma solitude, j'ai encore quelques relations. Aucune cependant ne m'est aussi douce que celle qui dure entre nous depuis quarante ans et plus.

CCXXXVI

LE BARON DE VITROLLES A LAMENNAIS.

Caulaincourt, 12 septembre 1853.

J'ai quelquefois ouï dire que vous saviez assez bien écrire; mais ce que j'ai appris moi-même, c'est que vous savez lire mieux que personne. Vous trouvez dans les livres beaucoup plus que ce que les auteurs y ont mis; et l'abbé Prévost ne se doutait guère qu'il était prophète, et qu'il écrivait l'histoire des temps à venir. Au reste, l'abus du pouvoir est inhérent à notre misérable nature : il est de tous les temps, de tous les pays, de toutes les formes de gouvernement; et la tyrannie la plus atroce n'est pas celle d'un seul. N'est-ce point aux électeurs de Cayor qu'il faut s'en prendre? Ceux qui acceptent le joug méritent bien de le porter. Mais ce qu'il importerait de savoir, et que vous ne dites point, c'est comment a fini Latinfal Soukabé. N'a-t-il pas au moins été pendu? Je l'espère bien.

Dans le pays que j'habite, la plus grande indifférence règne sur le présent et l'avenir politiques. On se rassure sur la récolte des blés, parce que le grain, moins abondant, est cependant d'une qualité très supérieure. Les fabriques de Saint-Quentin ont peine à satisfaire aux demandes toujours croissantes : la population ouvrière de la ville n'y suffit pas ; et elles occupent tant de monde dans les campagnes environnantes, qu'on trouve à peine des ouvriers pour les travaux les plus nécessaires de la culture. On manque absolument de journaliers pour les ouvrages d'embellissement et d'entretien que voudraient faire les grands propriétaires. Ainsi, l'activité matérielle étouffe l'état moral des esprits, sans qu'on puisse prévoir ce qui en résultera.

Les belles journées que je suis venu chercher à la campagne ne sont pas complètes ; mais j'y ai encore trouvé, chaque jour, de bien belles heures. Je n'en demande pas d'avantage à la saison, et à la vie. Je voudrais vous envoyer un peu de ces forces vives que je puise tous les matins dans l'air des bois et des champs. Je me compare à un vieux lion qui sort de sa tanière, humant encore la vie dans ses organes affaiblis, retrouvant dans sa mémoire les combats, les amours passées, et demandant en vain à l'avenir les destinées qui l'attendent.

Je crains, très cher ami, que vous n'ayez rendu votre vie trop sédentaire. Je suis convaincu que vous éviteriez les irritations d'entrailles et les lumbagos, si vous preniez le courage de sortir toutes les fois que l'air est serein. Suivant moi, ce courage même est un remède plus actif, plus puissant, que tous ceux

de la médecine que je méprise autant que vous le faites.

Mon voyage ne se prolongera pas d'un seul jour ; et je rentrerai à Paris le 30 septembre, si ce n'est même deux ou trois jours plus tôt. Vous savez, mon bon ami, quel rang vous tenez dans mon cœur parmi ceux que je serai heureux d'y retrouver.

CCXXXVII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 14 septembre 1853.

J'apprends avec beaucoup de joie que vous serez de retour parmi nous à la fin du mois. Ce me sera une douce occasion de sortir, ce à quoi je ne sais pas me décider, quand il ne s'agit que de me remuer. Je suis cependant allé une fois, il y a deux jours, au Jardin des Plantes ; j'y ai vu, couchée au soleil, cette informe bête qu'on appelle une hippopotame ; la foule l'entourait joyeuse, heureuse. On eût dit une fête de famille. Pour moi, rêvassant, je me retirai dans ces longues allées désertes, que bordent des plates-bandes et des carrés de fleurs, fleurs d'automne, sans parfum, comme celles de la vie à son déclin. Toutefois je sentais là renaître en moi, affaibli, triste, le sentiment de la nature, si puissant jadis sur mon âme ; j'entendais les voix du passé, telles qu'un écho lointain, et ma pensée flottait vaguement au milieu de ce mélange de souvenirs et de sensations presque insaisissables. Puis, rentré chez moi, j'y retrouvai les

réalités de la vie, et elles ne me parurent pas, à beaucoup près, valoir ses songes.

Le mouvement de l'industrie est partout très grand. C'est 1844 et 45. Au dehors, le monde politique semble approcher d'une crise. Rien ne finit en Turquie, tout commence peut-être. L'Angleterre, dit-on, cherche à coaliser les puissances de l'Europe contre les Américains. La Russie, plus ou moins d'accord avec la Hollande, se présente en face d'eux, au Japon. Que résultera-t-il de tout cela? Dieu le sait. Ici, on a décidé qu'on distribuerait des bons de pain aux pauvres, et que son prix, pour les autres, suivrait le cours des marchés. Les fonds publics baissent partout. Pour retenir l'argent en France, et pour l'attirer dans les coffres peu garnis de l'État, on a augmenté l'intérêt des bons du Trésor.

Vous savez, cher, avec quelle tendre affection je suis à vous.

CCXXXVIII

LAMENNAIS AU BARON DE VITROLLES.

Paris, 29 décembre 1853[1].

Ce que je fais, mon bon ami? Je dis mon chapelet, et tous tant que nous sommes, nous défilons notre vie grain à grain sur le cordon qu'on appelle le temps: et chacun des grains ressemble tellement à l'autre,

1. Ce billet, dont l'écriture semble un peu altérée, est le dernier que M. de Vitrolles ait reçu de Lamennais.

que toute cette belle opération ne serait qu'un long bâillement sans les *gloria*, qui, de distance en distance, en rompent un peu la monotonie. Et les *gloria*, qu'est-ce ? Pour celui-ci, la migraine ; pour celui-là, quelque bonne grosse toux ; pour cet autre, la gravelle, la sciatique, la fièvre, et pour moi en ce moment la goutte. Je ne laisse pas d'être ravi que les *gloria* aient disparu de votre chapelet cet hiver, et j'espère qu'il en sera ainsi nombre d'hivers encore.

On me dit qu'il est presque impossible de se tenir debout sur la glace qui recouvre le pavé. Peut-être est-ce pour cela que tant de gens aujourd'hui se traînent à plat ventre. Si cette manière d'aller devenait une allure nationale, ce serait un beau spectacle pour le monde. J'aime à me flatter que le printemps nous relèvera. Mais le printemps, quand viendra-t-il ? Qui le sait ? Les saisons sont si dérangées ! L'avenir me paraît comme ce trou noir qu'Herschell apercevait au bout de son télescope par delà les strates de la voie lactée. Je suis bien heureux de croire à des lois malgré le Père Ravignan, qui apparemment adore, lui, le hasard ; chose après tout simple et naturelle, lorsqu'on a l'heur de commencer et de finir le jour en récitant la pieuse oraison du Père Canaye.

Je plains le pauvre peuple qui souffre horriblement de ce froid et de la cherté de toutes choses. Les boulevards, les rues et les places sont couverts de petits marchands qu'on voit là grelottant près de leur étalage, et, pour la plupart, ne vendant quasi rien. Il faut avouer que ces malheureux défilent un bien triste chapelet. On leur dit pour les consoler : C'est l'ordre de ce monde, rien ne le changera. Vous êtes

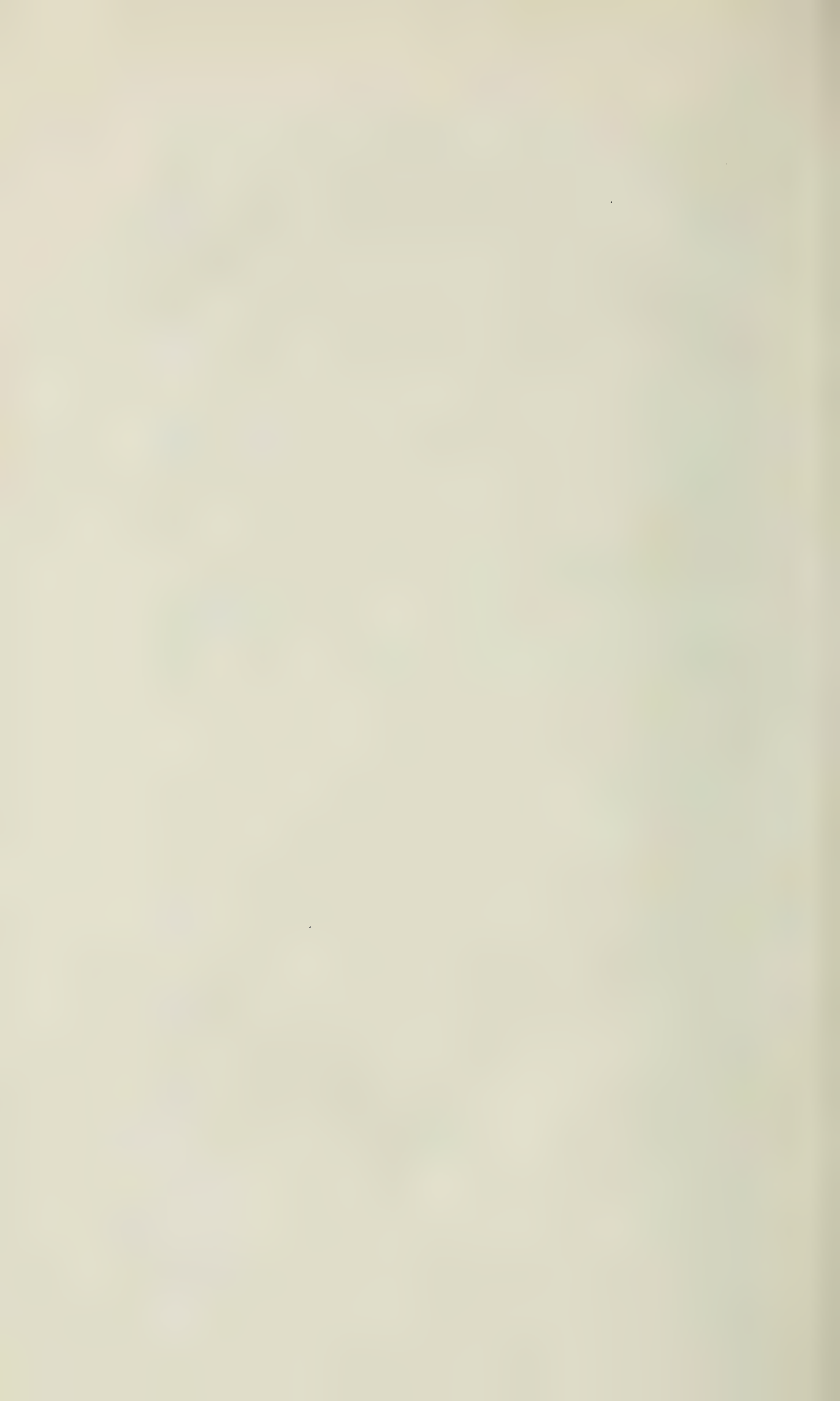
ce que furent vos pères, et vos enfants seront ce que vous êtes. Nous ne nions pas que ce soit un moment un peu rude à passer, mais il finira. Laissez-vous enterrer seulement, et vous verrez comme vous serez à l'aise. Je suis étonné, en vérité, qu'une invitation si gracieuse, soutenue d'une promesse si nourrissante pour l'âme dont le corps meurt de faim, ne produise pas plus d'effet.

Me voilà dans ce bavardage, que vous connaissez depuis tantôt trente-sept ou trente-huit ans. Il n'y a guère d'apparence que je m'en corrige :

> Je suis chose légère, et vole à tous sujets.

Mais où je cesse d'être léger, c'est dans la douce et vieille amitié qui me lie à vous, cher, et que chaque année rend plus vive et plus ferme.

FIN.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CONTENUS DANS CET OUVRAGE

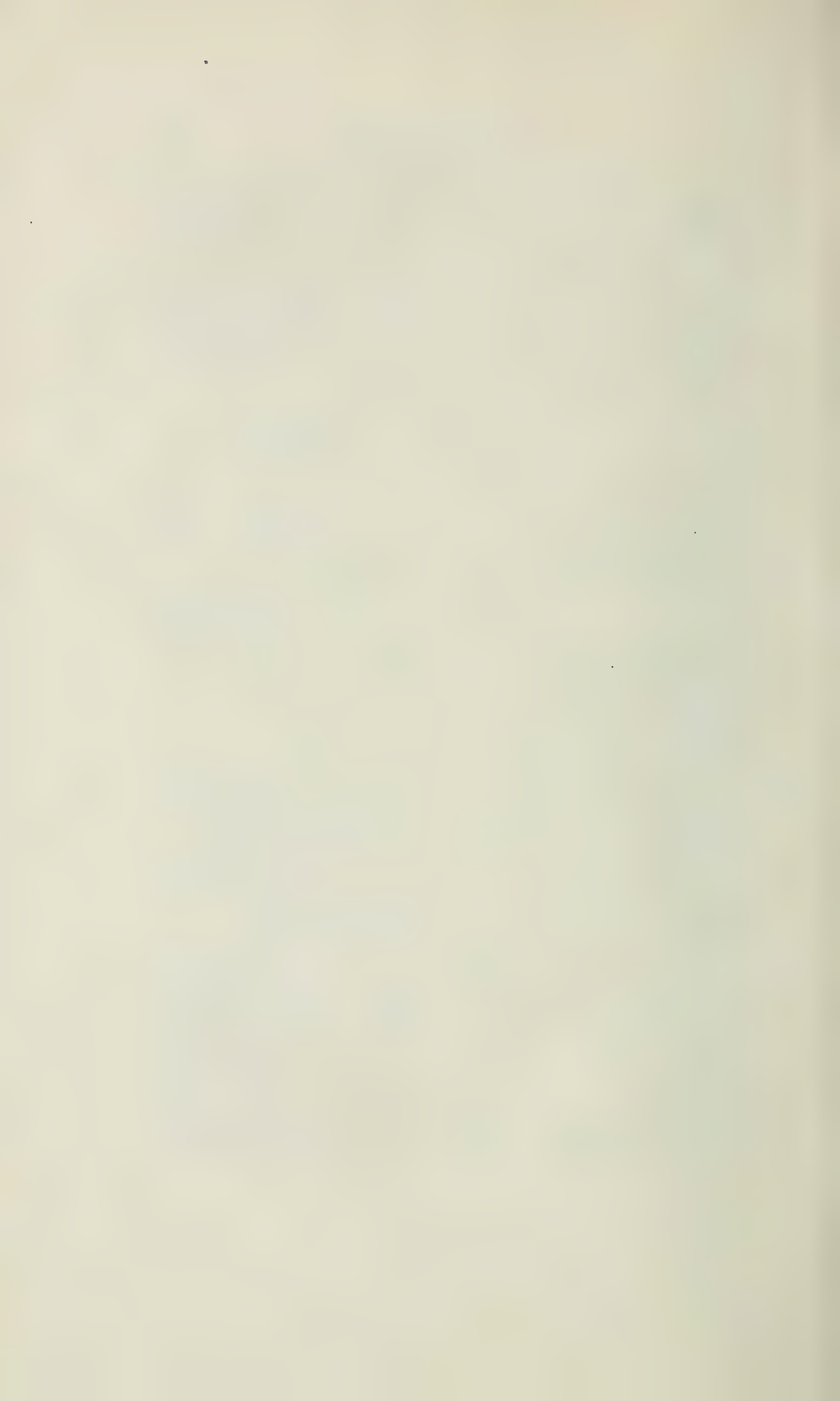


TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1822.

ANNÉE 1823.

ANNÉE 1824.

ANNÉE 1825.

ANNÉE 1826.

ANNÉE 1827.

ANNÉE 1828.

ANNÉE 1829.

ANNÉE 1830.

ANNÉE 1831.

ANNÉE 1832.

ANNÉE 1833.

ANNÉE 1834.

ANNÉE 1835.

ANNÉE 1842.

ANNÉE 1843.

ANNÉE 1844.

ANNÉE 1845.

ANNÉE 1846.

ANNÉE 1847.

ANNÉE 1848.

ANNÉE 1849.

ANNÉE 1850.

ANNÉE 1851.

ANNÉE 1852.

ANNÉE 1853.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.







